



MÉDITERRANÉE(S)

sciences humaines  
et sociales

## LES DÉSORIENTÉS

EXPÉRIENCES DES SOLDATS FRANÇAIS AUX DARDANELLES  
ET EN MACÉDOINE, 1915-1918

Francine Saint-Ramond

inalco  
PRESSES

---

# Les Désorientés

*Expériences des soldats français aux Dardanelles et en Macédoine, 1915-1918*

**Francine Saint-Ramond**

---

DOI : 10.4000/books.pressesinalco.20209

Éditeur : Presses de l'Inalco

Lieu d'édition : Paris

Année d'édition : 2019

Date de mise en ligne : 17 avril 2019

Collection : MéditerranéeS

ISBN électronique : 9782858312993



<http://books.openedition.org>

## Édition imprimée

Date de publication : 29 mars 2019

ISBN : 9782858313006

Nombre de pages : 296

## Référence électronique

SAINT-RAMOND, Francine. *Les Désorientés : Expériences des soldats français aux Dardanelles et en Macédoine, 1915-1918*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Presses de l'Inalco, 2019 (généré le 23 avril 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesinalco/20209>>. ISBN : 9782858312993. DOI : 10.4000/books.pressesinalco.20209.

---

© Presses de l'Inalco, 2019

Conditions d'utilisation :

<http://www.openedition.org/6540>

# **LES DÉSORIENTÉS**

**EXPÉRIENCES DES SOLDATS FRANÇAIS  
AUX DARDANELLES ET EN MACÉDOINE,**

**1915-1918**

**Collection**

Méditerranée(S)

**Direction de collection**

Anne-Claire Bonneville, Joëlle Dalègre, Il-Il Yatziv-Malibert

**Expertise**

Cet ouvrage a été évalué en double aveugle

**Correction et préparation de copie**

Joëlle Dalègre et Pierre-Maximilien Jenoudet

**Enrichissement sémantique**

Pierre-Maximilien Jenoudet

**Conception de la maquette**

Nathalie Bretzner, Pierre-Maximilien Jenoudet, Cedric Raoul

**Illustration de couverture**

*Le débarquement à Cythère* de Josphé Kuhn-Régnier, 1915, *Fantasio*, p. 273.

**Licence**

CC-BY-NC-SA 4.0

Cet ouvrage a été réalisé par les Presses de l'Inalco sur Indesign avec Métopes, méthode et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de MRSH de Caen.

Retrouvez également les Presses de l'Inalco sur OpenEdition.

---

2019, Presses de l'Inalco  
2 rue de Lille  
75007 Paris  
ISBN : 978-2-85831-300-6

# LES DÉSORIENTÉS

EXPÉRIENCES DES SOLDATS FRANÇAIS  
AUX DARDANELLES ET EN MACÉDOINE,

1915-1918

Francine SAINT-RAMOND

inalco  

---

PRESSES



# DÉDICACE

---

À Joëlle Dalègre, avec toute ma reconnaissance pour sa participation active à l'élaboration de ce projet. Sans elle, ce travail de synthèse complexe n'aurait jamais vu le jour. Qu'elle soit vivement remerciée pour son dynamisme, sa capacité d'immersion dans le domaine de l'histoire militaire et d'identification à ces soldats voyageurs, ses apports et actualisations en tant que spécialiste de la Grèce au niveau du contenu, et ses encouragements sans relâche.





Résumé : plus de 80 000 soldats français ont été envoyés aux Dardanelles en 1915 par un gouvernement réticent, dans une expédition improvisée et organisée à la hâte. Quand cet échec devint évident, les survivants ont été convoyés vers Salonique pour une autre expédition encore plus importante en Macédoine, au total près de 400 000 soldats français sont passés par cette armée d'Orient. Les soldats partaient avec appréhension vers l'inconnu, mais les mots de Constantinople, Orient et Grèce, leur rappelaient des visions littéraires agréables, à eux comme à leur famille qui ignoraient tout du pays. Leurs mémoires montrent que les réalités furent tout sauf agréables : conditions naturelles, climat, approvisionnement, équipement, munitions, maladies ; mais leur correspondance, censurée et autocensurée, ne dit rien de cela en France et la presse se tait. Tout au contraire, elle répand l'image des plaisirs de Salonique que peuvent connaître les officiers et les correspondants de presse, image qui restera après la guerre et fait que leur contribution à la victoire des alliés sera sous-estimée. Leurs souffrances et leurs sacrifices sont ignorés, on les croit « planqués » au soleil. Chez eux, l'amertume est grande : ils comprennent que gagner Constantinople est impossible, ils constatent que la Macédoine ne ressemble pas à la Grèce de leurs rêves, que toutes les populations ne sont pas grecques et que, même les Grecs, ne sont pas toujours heureux de les voir. Alors pourquoi aller mourir loin de chez soi quand votre propre gouvernement vous abandonne, en quoi cela contribue-t-il à défendre la France ? Ce livre, nourri des mémoires et souvenirs émouvants des soldats, témoigne à la fois de leurs conditions de vie et de combat extrêmement difficiles, de la crise morale qu'ils ont vécue en Macédoine telle qu'ils l'ont découverte avec sa toute sa diversité.

Mots-clés : armée d'Orient, Dardanelles, Salonique, distractions, Zeitenlik, Macédoine, 1915-1918, paludisme, équipement des armées, transport, vie quotidienne, blessés et morts, correspondance, presse, désillusion, mémoires, officiers, hommes de troupe, fausses nouvelles.

*Abstract: more than 80,000 French soldiers were sent to the Dardanelles in 1915 by a reluctant government, in a poorly prepared and poorly organized expedition, condemned to failure. When this failure became evident, the survivors were sent to Salonika for another, even more important, expedition to Macedonia; more than 400,000 French soldiers have taken part in the French Oriental Expeditionary Force. The soldiers were leaving with apprehension towards the unknown, but the words Constantinople, East and Greece, reminded them of pleasant literary visions, they liked; as their family and the general staff headquarters, they knew nothing about the country. Their memoirs show that the realities were anything but pleasant: natural conditions, climate, supplies, equipment, ammunition, diseases; but their correspondence, censored and self-censored, says nothing of that in France and the press is silent. On the contrary, it spreads the image of the pleasures of Salonica that can be known by the officers and the correspondents of press, image which will remain after the war and makes that their contribution to the victory of the allies will be underestimated. Their sufferings and their sacrifices are ignored,*

*they are thought to be "hidden" from the real war, bathing in the sun. There is great bitterness among them: they understand that to win Constantinople is impossible, they find that Macedonia does not look like the Greece of their dreams, that not all populations are Greek and that even the Greeks are not happy to see them. So why go and die so far from home when your own government abandons you, how does it help to defend France? This book, fed by memoirs and moving memories of the soldiers, testifies at the same time of their conditions of life and extremely difficult fight, of the moral crisis that they lived and gives us data about the life in Macedonia as they have discovered with all its diversity.*

*Keywords: eastern army, Dardanelles, Thessaloniki, distractions, Zeitenlik, Macedonia, 1915-1918, malaria, equipment of armies, transport, daily life, wounded and dead, correspondence, press, disillusionment, memoirs, officers, men, false new.*

*Περίληψη: Περισσότεροι από 80.000 Γάλλοι στρατιώτες στάλθηκαν στα Δαρδανέλια το 1915 από μια διστακτική κυβέρνηση, σε μια κακή προετοιμασία και ανεπαρκώς οργανωμένη αποστολή, καταδικασμένη σε αποτυχία. Όταν αυτή η αποτυχία έγινε εμφανής, οι επιζώντες μεταφέρθηκαν στη Θεσσαλονίκη για μια ακόμη μεγαλύτερη αποστολή στη Μακεδονία, στο σύνολο περισσότεροι από 400.000 Γάλλοι πέρασαν από το Ανατολικό Στρατό. Οι στρατιώτες έφευγαν με ανησυχία προς το άγνωστο, αλλά οι λέξεις Κωνσταντινούπολη, Ανατολή και Ελλάδα, τους υπενθύμισαν ευχάριστα λογοτεχνικά οράματα. Ούτε αυτοί οι ίδιοι, ούτε η οικογένειά τους ούτε η ΓΓΕΣ δεν γνώριζε τίποτα για τη περιοχή. Τα απομνημονεύματά τους δείχνουν ότι οι πραγματικότητες ήταν κάθε άλλο παρά ευχάριστες: δύσκολες φυσικές συνθήκες, κλίμα, προμήθειες, εξοπλισμός, πυρομαχικά, ασθένειες, αλλά η αλληλογραφία τους, λογοκριμένη και αυτολογοκριμένη, δεν λέει τίποτα γι' αυτό στη Γαλλία και ο Τύπος είναι σιωπηλός. Αντιθέτως, εξαπλώνει την εικόνα των απολαύσεων της Θεσσαλονίκης που είναι γνωστές μόνο από τους αξιωματικούς και τους ανταποκριτές του Τύπου, εικόνα που θα παραμείνει μετά τον πόλεμο και θα υποτιμήσει τη συμβολή τους στη νίκη των συμμάχων. Τα βάσανα και οι δυσίες τους αγνοούνται, θεωρούνται «κρυμμένα» ήσυχα στον ήλιο. Μέσα τους, η πίκρα είναι μεγάλη: καταλαβαίνουν ότι η κατάκτηση της Κωνσταντινούπολης είναι αδύνατη, συνειδητοποιούν ότι η Μακεδονία δεν μοιάζει με την Ελλάδα των ονείρων τους, ότι δεν είναι όλοι οι κάτοικοι Έλληνες και ότι ακόμα και οι Έλληνες δεν είναι πάντα ευχαριστημένοι με τον ερχομό τους. Γιατί λοιπόν να πας και να πεθάνεις μακριά από το σπίτι σου όταν η κυβέρνησή σου σ' εγκαταλείπει, τι είδος βοήθειας δίνεις στην υπεράσπιση της Γαλλίας; Αυτό το βιβλίο, τροφοδοτούμενο από τα αναμνημονεύματα και τις συγκινητικές αναμνήσεις των στρατιωτών, μαρτυρά ταυτόχρονα τις συνθήκες ζωής τους και την εξαιρετικά δύσκολη μάχη, την ηθική κρίση που ζούσαν και δίνει τα στοιχεία της ζωής στη Μακεδονία καθώς την έχουν ανακαλύψει με όλη την ποικιλομορφία της.*

*Λέξεις-κλειδιά: γαλλικός Ανατολικός στρατός, Δαρδανέλλες, Θεσσαλονίκη, απολαύσεις, Μακεδονία, 1915-1918, ελονοσία, εξοπλισμός στρατών, μεταφορές, καθημερινή ζωή, τραυματίες και νεκροί, αλληλογραφία, Τύπος, απογοήτευση, απομνημονεύματα, αξιωματικοί και ψευτικές ειδήσεις.*

# INTRODUCTION

---

Cette étude se veut une reconstitution par les témoignages de la vie quotidienne des combattants envoyés vers l'« Orient », depuis les premiers départs vers les Dardanelles en février 1915 jusqu'au 29 septembre 1918, jour de l'armistice avec les Bulgares à Salonique. Elle ne traduit donc pas une réalité objective, mais la perception qu'en ont eue les soldats et officiers. Nous avons de surcroît confronté cette réalité aux rêves ambiants, rêves des soldats et de l'opinion publique à propos de cet « Orient » lointain et méconnu, rêves ou caricatures de la presse au cours de l'expédition.

Au-delà de l'approche purement militaire, nous avons voulu aborder les problèmes d'identité que les soldats français ont rencontrés à l'occasion de leurs vécus, leurs contacts avec des populations qu'ils ignoraient totalement, avec un monde qui ne correspondait pas du tout à ce qu'ils espéraient ou croyaient en savoir. L'esprit de notre recherche a donc été de rassembler, de comparer, d'interpréter les informations contenues dans les souvenirs écrits, ou pérennisés par des photographies et laissés, consciemment ou non, à la postérité. Cette étude présente indirectement un autre intérêt qui est celui de mieux connaître les préoccupations, les interrogations d'hommes placés dans une situation de rupture par rapport au monde dans lequel ils avaient l'habitude d'évoluer. Les thèmes prioritaires abordés correspondent aux centres d'intérêt de l'époque, et restituent des perceptions, des sentiments qui sembleraient de nos jours souvent anachroniques. Ils reflètent les personnalités d'hommes du début du xx<sup>e</sup> siècle, imprégnés des valeurs sociales et culturelles d'un État prospère qui se voit comme un modèle de civilisation ; en même temps, ils ignorent les cultures du reste du monde, dont leur perception se réduit à un ensemble de stéréotypes, tel celui d'« Orient » qui les attire, les déçoit, et les rebute. Ce rêve d'« Orient », différent selon le type et le niveau culturel des hommes, constitue d'ailleurs un des éléments sous-jacents qui ressurgit au fil des aventures et des témoignages, pour ne jamais disparaître totalement malgré les déceptions. Le choix même du terme officiel d'« Orient », pour désigner une expédition qui doit se rendre à Constantinople, puis en Grèce et en Serbie, est symptomatique d'une époque et de ses définitions.

Le 2 novembre 1914, la Triple Entente déclare la guerre à l'Empire ottoman ; le 17 novembre, la Grande-Bretagne prend officiellement le protectorat de l'Égypte et met fin à la suzeraineté ottomane. Quelques jours plus tard, Winston Churchill lance, sans succès, au Conseil des ministres l'idée d'une expédition sur Constantinople. Le projet revient à l'ordre du jour en

janvier 1915 à la demande de la Russie qui voudrait voir un second front s'ouvrir contre les Turcs. L'expédition des Dardanelles, lancée en février 1915, d'abord maritime, pour forcer le passage des détroits qui conduisent à la mer de Marmara et à la capitale ottomane, puis terrestre, pour suppléer à l'échec maritime, prend fin en janvier 1916. Entre-temps, l'entrée en guerre de la Bulgarie aux côtés de l'Alliance rend nécessaire de secourir la Serbie ; les combattants survivants sont donc transférés à Salonique, et sur le front de Macédoine où l'armée d'Orient, renforcée d'éléments nouveaux, poursuit ses combats<sup>1</sup>. Le nom « Dardanelles » collé à l'expédition, cet étroit (1,6 kilomètres au point le plus resserré) couloir maritime de 60 kilomètres de longueur, qui relie la mer Noire à la Méditerranée, est perçu alors davantage comme un lieu de passage d'un continent à l'autre que comme une voie de communication entre deux espaces maritimes. Des thèmes antiques évoquant la volonté de domination d'un continent sur l'autre par la guerre, telle la traversée des Détroits par Xerxès sur un pont de bateaux, ou l'épopée d'Alexandre le Grand mettant le pied sur le sol asiatique sont mieux connus que les questions concernant la maîtrise de ce couloir, intégrées dans ce qu'on appelle « la question d'Orient ». Pourtant, cette campagne franco-anglaise, qui dura presque un an, entraîna dans son sillage bien plus de combattants que toutes les troupes de Xerxès et d'Alexandre réunies. Par la suite, une fois l'armée d'Orient transférée à Salonique, son sort dépend de la maîtrise de cette ville, ouverte sur l'Égée et reliée à l'arrière-pays par deux lignes de chemin de fer. Là aussi plane l'ombre d'Alexandre, mais elle ne collera pas aux réalités vécues.

Au total, près de 80 000 soldats français ont été engagés dans l'expédition des Dardanelles. Le maximum de l'effectif français a été de 42 000 hommes en mai 1915. Sur le front de Macédoine, près de 400 000 soldats français ont été engagés. Entre décembre 1916 et mai 1918, les effectifs présents passent de 56 000 hommes, à un maximum d'environ 225 000 hommes. Les troupes comportent une proportion d'indigènes coloniaux (Maghrébins et Sénégalais) plus importante que sur le front français, et qui s'élève à 18 % de l'effectif total. Le bilan humain de l'armée d'Orient est catastrophique. Outre 70 000 tués, disparus ou morts de maladies, il faut ajouter 44 500 blessés, 283 500 malades, dont 90 000 de maladies contagieuses<sup>2</sup>.

Notre étude se fonde sur les écrits émanant des témoins directs de cette campagne dite d'Orient. Un premier ensemble regroupe les sources publiées qui se présentent sous forme de carnets de route, de souvenirs, ou de récits à épisodes parus dans *La Revue de Paris*, ou la *Revue d'Infanterie*. Ce sont aussi

---

1. Le *corps expéditionnaire d'Orient* créé en février 1915 devient le 4 octobre 1915 le *corps expéditionnaire des Dardanelles*, les premiers éléments qui débarquent le 5 octobre à Salonique forment l'*armée d'Orient*, puis, à partir d'août 1916, l'*armée française d'Orient*.

2. LARCAN & FERRANDIS, 2008, p. 314.

les historiques des régiments qui sont les mémoires collectives de groupes de combattants. L'ensemble comprend 84 auteurs.

Les témoignages inédits, plus difficiles à rassembler, sont soit des écrits dactylographiés par les combattants ou leurs familles, avec ou sans transformations du texte initial, soit des albums de photographies commentés, soit des courriers. Le premier type est composé de neuf journaux personnels, rédigés au cours de la campagne, par des combattants issus du rang ; le second type est composé de trois ensembles de courriers envoyés par les soldats au dos de cartes postales. Nous avons également pris en compte sept ensembles de photographies prises par des soldats. Depuis quelques années, différents services d'archives départementales ou des sites d'anciens combattants, ayant pris l'initiative de collecter les journaux, photographies, souvenirs restant encore dans les greniers, de nombreux témoignages nouveaux sont disponibles sur la toile. Enfin, nous avons recueilli, dans les années 1990, les témoignages oraux de cinq combattants. L'appoint de sources indirectes est venu principalement des archives militaires du service historique de la Défense (plus loin SHD) et de la thèse de 3<sup>e</sup> cycle soutenue à Paris-X Nanterre en 1977 par Patrick Facon, *Soldats français de l'armée d'Orient, 1915-1919 : recherches sur le moral et approche des mentalités*. Il faut également citer les *Cimetières oubliés de l'Armée d'Orient*, de G. Rougès, un document inédit et dactylographié de 92 pages, déposé aux archives du cimetière français de Zeitenlik à Salonique, à propos des 800 hommes « tués en dix minutes vers midi, le 14 octobre 1916 » près de Monastir (aujourd'hui Bitola)<sup>3</sup>. On peut remarquer que nombre de ces témoignages ont été publiés immédiatement à la fin de la guerre ou dans la décennie suivante : c'est le cas de plus de la moitié des témoignages de notre corpus, édités entre 1916 et 1925. C'est au total plus de 150 témoignages qui ont été examinés.

---

3. On peut également noter la parution de LEYMONNERIE & POURCHER (dir.), 2003.

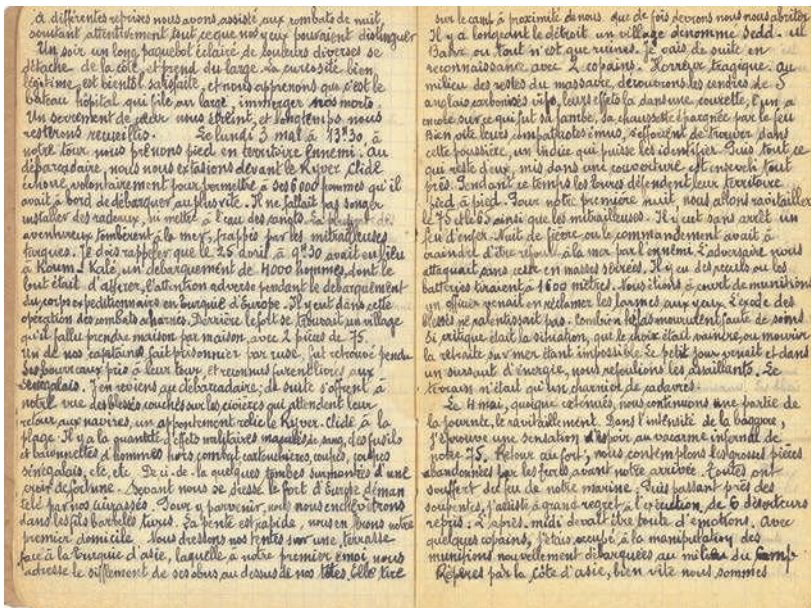


Figure 1

Le cahier du soldat Alexandre Auriel  
© APA= Archives personnelles de l'auteur

Bien évidemment, ce corpus est imparfait : il ne représente qu'un nombre infime des 500 000 soldats français partis en Orient, et ne donne la parole que relativement très peu aux soldats du rang, car les témoignages publiés avant la Seconde Guerre mondiale proviennent essentiellement de sous-officiers. On considérait en effet à l'époque que des auteurs jeunes ou peu instruits n'étaient pas assez respectables ou assez littéraires. En revanche, les témoignages publiés récemment sur la toile émanent en totalité de simples soldats qui écrivent souvent sur des cartes postales. De plus, on peut constater une grande différence entre la correspondance sur carte postale, autocensurée, sur laquelle le soldat s'en tient à des annonces vagues et rassurantes, et les journaux tenus au jour le jour, ou rédigés après la guerre, qui n'hésitent pas à enregistrer les souffrances, les horreurs, le désarroi des hommes... Par ailleurs, la période retenue ici couvre 42 mois, et aucun soldat ne l'a vécue dans son entier, Pol Roussel a effectué un des plus longs séjours en Orient, 26 mois ; en raison, principalement, des maladies, malgré la quasi-absence de permissions, la durée moyenne des séjours a été de 16 mois. Enfin, nous n'avons pas, ou rarement, de renseignements sur l'âge des soldats, leur niveau d'études ou leur profession.



Néanmoins, par le style, on peut remarquer que nombre de nos témoins ont un niveau d'éducation certain. C'est que la mobilisation générale des hommes disponibles en France a conduit sur le front d'Orient de jeunes intellectuels, Jacques Ancel, Jérôme Carcopino, Jean Giraudoux, Drieu La Rochelle, Louis Cordier ; des diplomates comme François Charles-Roux ou Marcel Dunan ; des avocats comme Georges de Lacoste au barreau de Paris ou Lucien Lamoureux ; le grand médecin Étienne Burnet, ou Pierre Maridort, autre médecin ainsi que des journalistes comme Albert Londres, ou Ashmead-Bartlett, directeur du *Sunday Times*, qui, tous, ont raconté leurs expériences. On sait que les archéologues, mus par leur passion, ont même trouvé le temps de faire des études et des relevés parfois très importants. Ainsi le creusement de boyaux a provoqué aux Dardanelles la découverte de sarcophages, puis de statuettes et de vases antiques ; un chantier confié au vétéran de l'École d'Athènes, Chamonard, lui aussi mobilisé, et au sergent Dhorme (qui devint par la suite membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres), permit d'identifier le site d'Eléonte de Thrace. Les avions envoyés pour observer les batteries ennemies sont même priés de prendre des vues de la butte d'Hissarlik, le site de Troie. À Salonique, les conditions locales et la durée du séjour permettent un travail plus important ; dès le 20 mai 1916, Sarrail crée un service archéologique de l'armée d'Orient. Il présente ainsi ses instructions :

Fidèle à la tradition française d'Égypte et de Morée, l'Armée d'Orient aura l'honneur de poser les premières bases d'une étude scientifique de la Macédoine, et la fierté de laisser à ceux qui viendront après elle un précieux instrument de travail<sup>4</sup>.

Ce qu'un historien grec contemporain présente en ces termes :

La découverte d'antiquités lors de la construction d'ouvrages militaires[,] l'ambition du général Sarrail [...] de renouveler « la tradition française d'Égypte et de Morée » en donnant une dimension scientifique à l'expédition militaire[,] la présence sous les drapeaux de nombreux spécialistes[,] le débarquement du corps expéditionnaire à Salonique, exerça une attraction irrésistible sur les membres de l'École d'Athènes. Ils encadrèrent des corps de volontaires grecs, servirent d'interprètes, de guides, d'officiers de renseignement<sup>5</sup>.

---

4. MALAQUIN, 1919, p. 22. L'auteur était pharmacien à l'armée d'Orient.

5. Hatzopoulos in MOURELOS (dir.), 1992, p. 229. Miltiade Hatzopoulos a étudié le rapport de Léon Rey, « Observations sur les premiers habitats de Macédoine » (publié dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1917-1919, p. 1 à 109), ainsi que son carnet de campagne.

Charles Bayet, byzantiniste, prend la direction du service, mais, atteint de paludisme, il est très vite évacué ; lui succèdent Gustave Mendel (qui participa également aux Dardanelles), Auguste Jardé, Fernand Courby, Jean Hatzfeld, puis Léon Rey. On trouve aussi dans la mission, Charles Picard, Ezio Schulhof, Fournier, Granger et Charles Avezou tué en novembre 1915 sur le front bulgare<sup>6</sup>. En Orient se trouve également le conservateur du musée du Louvre, spécialiste du monde chaldéen, François Thureau-Dangin.

Pour la première fois à cette époque, de jeunes archéologues anglais et français introduisent la méthode expérimentale de recherche – c'est-à-dire la fouille – pour l'étude principalement de la préhistoire de la région [...] Les recherches de l'architecte et urbaniste bien connu, Ernest Hébrard, qui fut le premier à démontrer la relation entre l'arc de Galère et la Rotonde, les fouilles préhistoriques de Léon Rey [...] les fouilles des tumulus de l'aéroport, de Pylaia et de Sédès<sup>7</sup>...

Les objectifs sont ambitieux, ainsi Léon Rey, ancien élève de l'École des chartes, est-il chargé de dresser une carte archéologique des « premiers habitats de Macédoine », d'effectuer des relevés topographiques et de ramasser en surface tessons et outils en pierre et en os. Une seconde équipe est constituée autour d'Ernest Hébrard, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, qui arrive à Salonique en mars 1917, pour s'intéresser aux monuments byzantins de la ville, dans la lignée de Charles Diehl<sup>8</sup>. Ce service comprend Léon Rey, Mendel et Thureau-Dangin ainsi que les dessinateurs Grand et Lambert. L'incendie gigantesque de la ville en août 1917 rendit encore plus précieux leur travail et leur témoignage, et le gouvernement grec confia à Hébrard la confection du plan de reconstruction de la zone incendiée<sup>9</sup>. Le service photographique collabora également à ce travail archéologique (en plus de son rôle cartographique et militaire) :

Toutes les villes, tous les sites pittoresques, tous les types de populations, du reste très nombreux, ont été photographiés. Les richesses d'art du pays, les principaux monuments, les ruines et débris présentant un intérêt archéologique quelconque ont été reproduits avec soin, ainsi que les églises, les couvents byzantins, avec vue

---

6. RENÉ-HUBERT, 2010.

7. Kampouri-Vamvoupos *in* MOURELOS (dir.), 1992, p. 231.

8. Professeur d'histoire byzantine et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il avait déjà publié plusieurs ouvrages sur l'Empire et l'art byzantins. Voir DIEHL, 1918 ; DIEHL, LE TOURNEAU & SALADIN, 1919 et DIEHL, 1920..

9. Voir LAVEDAN, 1933.



extérieure, intérieure, reproduction des peintures et des fresques, des trésors, des étoffes précieuses, des manuscrits, etc. Au Mont Athos, par exemple, où l'on trouve des monastères d'une architecture si variée, si originale, une tâche considérable a été accomplie. Les richesses que renferment ces couvents et dont aucune reproduction n'avait été faite jusqu'à ce jour ont toutes été photographiées. Là, seulement, plus de 4 000 clichés ont été pris<sup>10</sup>.

Cette activité archéologique et photographique, énorme dans le contexte militaire, ne concerne bien évidemment qu'un nombre restreint de soldats ; elle montre cependant chez les élites, la persistance du rêve de l'expédition d'Égypte et la force de la passion archéologique pour la Grèce qui contribue au rêve d'Orient de certaines recrues... et elle a eu, à long terme, des retombées beaucoup plus positives que l'expédition militaire... On peut aussi signaler que les diverses descriptions des modes de vie, de l'architecture, de l'organisation sociale des villages, des populations rédigées par ces combattants qui ont sillonné, à pied le plus souvent, la Macédoine, constituent un matériel ethnographique important sur une région alors très peu connue, qui peut faire l'objet d'une étude distincte. L'armée d'Orient a ainsi contribué à faire du professeur de géographie Jacques Ancel, un spécialiste de la Macédoine et des Balkans, et l'un des créateurs de la géopolitique en France.

Au cours de toute la campagne, les hommes n'ont cessé de manifester leur désir de communiquer avec l'extérieur. Ils constatent que la presse n'aborde leur sujet qu'avec désinvolture et légèreté, et qu'elle donne d'eux une image déformée. Selon l'un d'entre eux, Albert Cerisier, elle véhicule « les appels patriotiques des aimables stratèges d'antichambre » et cache de la guerre « son visage déchiqueté, ses os de squelettes qui dépassent, sa fétide odeur de charogne... sous les fleurs de rhétorique à deux sous<sup>11</sup> ». Il est frappant de constater que de nombreux témoignages se dégagent cette même amertume ; les auteurs s'estiment assez vite abandonnés et incompris et jugent que leur campagne n'est pas, et n'a pas été, valorisée comme elle aurait dû l'être. Ce discrédit est dû au fait que, dans l'opinion publique, un amalgame s'est constitué, qui voit la campagne d'Orient davantage comme un voyage exotique que comme une opération militaire, en identifiant plus les participants à des voyageurs qu'à des soldats. Par ailleurs, on n'aime guère insister sur les échecs, sur les morts inutiles dans une expédition à caractère improvisé... Les combattants du front d'Orient se sont vus ainsi interdire leur entrée dans l'histoire, pendant et après la Grande Guerre.

10. MALAQUIN, 1919, p. 19-20.

11. CERISIER, 1930, p. 110-112. Albert Cerisier appartenait au 176<sup>e</sup> régiment d'infanterie (abrégé ensuite en RI) de la 2<sup>e</sup> division (abrégé ensuite en D).

Ce travail, guidé par la chronologie des événements, suit donc les perceptions des militaires lors du départ et de leur voyage, puis dans la campagne des Dardanelles, et dans celle de Macédoine, avant d'exposer la crise identitaire et morale ressentie face à l'expatriation et à l'étranger, face à « l'Orient » de leurs rêves, et leur profond malaise alors qu'ils se sentent incompris et abandonnés.

Décus par des images en contradiction avec leur véritable situation, certains soldats réalisent des journaux « de tranchée ». Sur le front de France, ces journaux étaient réalisés à l'arrière ; aux Dardanelles, l'arrière n'existe pas, et le matériel de base fait défaut. Albert Cerisier, l'un des rédacteurs, raconte en détail l'expérience. « *Le Journal du Front* est un admirable moyen d'égayer les camarades dans cet enfer des sables et de la mort. » Un groupe de volontaires se forme, il associe un chansonnier, un dessinateur « qui croquait des têtes sur des enveloppes de lettres » et un instituteur « à la belle calligraphie », le commandant du bataillon fournit du papier et de la gélatine. Un titre est choisi *Gallipoli nouveau*, une priorité est définie :

Nous sommes des combattants, nous autres, nous rédigerons, imprimerons, corrigerons, illustreront notre feuille de chou sous les balles, sous les marmites, sous les fléchettes [...] Il nous faut un journal qui sente la poussière et aussi imparfait que notre condition misérable. Notre esprit sera comme de petites fleurs poussées dans les cailloux<sup>12</sup>.

16

De ce journal, seuls deux exemplaires (vingt tirages chacun) ont paru : en raison de la chaleur, il fallait se lever à 4 heures du matin pour polycopier la feuille, car, dès 5 heures, la gélatine fondait ; quand une explosion projetait des particules de sable, il fallait les enlever une à une, enfin, le commandant qui le parrainait est évacué et son successeur n'est pas d'accord : « Ici, nous nous battons, nous n'avons pas le temps de nous amuser. » D'autres journaux de front, rédigés en Macédoine dans des conditions matérielles meilleures, ont néanmoins subsisté, ou, au moins, quelques numéros de chacun d'eux :

- *Le Camp volant, satirique, j'menfoutiste, organe de l'Armée d'Orient* (neuf numéros ; le dernier, le 27 février 1916) journal à l'attention des officiers rédigé dans le cadre du camp retranché de Salonique,
- *D'un Piton à l'autre*, journal de la 7<sup>e</sup> compagnie<sup>13</sup> du 148<sup>e</sup> RI (novembre 1916-août 1917), dont le rédacteur en chef est Albert Cerisier ; son journal mensuel disparaît, semble-t-il, à la suite de difficultés avec les autorités,

---

12. *Ibid.*, p. 152-157.

13. Abrégé ensuite en Cie.

- *Le Soleil d'Or... riant*, journal de la 6<sup>e</sup> Cie du 148<sup>e</sup> RI (novembre-décembre 1916),
- *Bavons dans l'paprika*, rédigé par des combattants du 148<sup>e</sup> RI (d'août 1917-mai 1918),
- *Le Bavardar de l'Armée d'Orient* (on ne possède que deux numéros, août et septembre 1917),
- *Le Clairon – Journal français de Salonique*, destiné aux officiers (mai - juin 1916).

À défaut d'une presse satisfaisante, les soldats accordent au courrier une place de premier plan. Chaque arrivée est une joie immense, attendue impatiemment, et les soldats conservent précieusement sur eux les lettres de leurs proches. Ces lettres mettent au minimum douze jours pour arriver aux Dardanelles, mais la plupart du temps, il faut un mois, pour la Macédoine également, sans compter les naufrages, incendies, obus, etc. Il n'y a donc pas toujours un réel échange, une réponse d'une lettre à l'autre, même si les soldats prennent grand soin à écrire. Les courriers envoyés portent tous la marque de l'autocensure, les hommes ne veulent pas mettre les familles au courant de la réalité et cherchent à éviter la censure militaire ; ils passent tous sous silence les véritables conditions de combat et de vie, allant même parfois jusqu'au déni de réalité. « Le pays est d'ailleurs très sain. Ni mouches, ni moustiques, nuits peu humides, chaleur peu excessive, et l'indéfinissable douceur de la contrée<sup>14</sup> », écrit le jeune aspirant Jean Lovichi à sa famille le 1<sup>er</sup> juin 1915 depuis la presqu'île de Gallipoli... C'est donc davantage dans les lettres arrêtées par la censure, dans les récits publiés *a posteriori* ou dans les journaux personnels tenus sur le moment, que l'on peut trouver des visions moins épurées des réalités vécues. Il faut aussi signaler dès maintenant que les soldats emploient les cartes postales surtout comme support matériel, le thème de la carte n'ayant pas de rapport avec le sujet de la correspondance. Ces cartes n'existant pas dans la presqu'île de Gallipoli ou les villages de Macédoine, elles sont achetées dans la ville de Salonique. Certaines viennent de Marseille, imprimées chez Grimaud, qui réédite des collections d'avant-guerre ; le nombre de cartes destinées aux combattants serait d'environ 3 000. Elles diffusent, on le verra, avec des légendes parfois fantaisistes, la vision que l'imprimeur se faisait de l'Orient, ou simplement les paysages qu'il avait en stock, plus que tout aperçu réaliste des lieux où se trouvent les combattants. Elles montrent à la fois l'Orient dont rêvaient certains avant le départ et celui dont les destinataires de ces cartes pourront continuer à rêver, tout comme le recours aux revues de l'époque et à leurs illustrations montre comment la presse, par des dessins

---

14. LOVICH, 1994. Brillant étudiant de philosophie, engagé dans les zouaves, Jean Lovichi est tué en première ligne le 14 juillet 1915.

imaginaires, contribue à créer l'incompréhension entre soldats d'Orient et opinion française.

On pourra remarquer, bien sûr, des différences entre les récits des combats et de la vie dans la presqu'île de Gallipoli et ceux de la lutte en Macédoine ou de la vie au camp de Salonique : conditions totalement différentes, front permanent et immédiat ou lointain, isolement total ou contacts avec une ville importante et hors de l'ordinaire pour la plupart... Néanmoins, en dehors des faits militaires, on peut également noter beaucoup de points communs dans les attitudes et les réactions des hommes. Et on ne peut que constater, ne serait-ce que dans la langue, la prépondérance dans les écrits des témoins disposant d'un bagage culturel certain qui peut influencer notre propre perception de ces textes.

Mais tous partent avec une vision abstraite de l'« Orient », qui, au contact des réalités, provoque chez eux de graves tensions intérieures et, dans l'ensemble, une profonde et amère déception, tout en laissant un parfum de rêve qu'ils ne chercheront pas toujours à dissiper à leur retour.



Résumé : les hommes envoyés en Orient, selon leur culture, rêvent de la *Belle Hélène, d'Azyadé*, ou du Maroc, tous espèrent vivre moins difficilement qu'à Verdun. Aucun n'a conscience de la réalité. Le voyage jusqu'à Marseille, les premières escales apportent des bouffées d'exotisme, mais les conditions de navigation, le danger et le risque de mort permanent sont inquiétants et l'arrivée à Lesbos ne correspond pas à leurs espérances.

Mots-clefs : armée d'Orient, recrutement, espoirs, transport, Lemnos, Moudros.

## *Going to the East*

*Abstract: men sent to the East, according to their culture, dreamed of Belle Helene, Azyadé, or Morocco, all hope to live something less harmful than Verdun. None is aware of reality. The trip to Marseille, the first stopovers brought gusts of exoticism, but the conditions of navigation, the danger and the risk of permanent death were worrying and the arrival in Lesbos didn't not correspond to their expectations.*

*Keywords: oriental expeditionary force, recruitment, hopes, transport, Lemnos, Moudros.*

## *Η αναχώρηση προς την Ανατολή*

*Περίληψη: οι άνδρες που αποστέλλονται στην Ανατολή, σύμφωνα με την κουλτούρα τους, ονειρεύονται την Belle Helene, την Azyadé ή το Μαρόκο, όλοι ελπίζουν να ζουν λιγότερη ζημιά από ό, τι στο Verdun. Κανείς δεν γνωρίζει την πραγματικότητα. Το ταξίδι στη Μασσαλία, οι πρώτες στάσεις φέρνουν ριπές εξωτισμού, αλλά οι συνθήκες πλοήγησης, ο κίνδυνος και η παρουσία μόνιμου θανάτου είναι ανησυχητικοί και η άφιξη στη Λέσβο δεν ανταποκρίνεται στις προσδοκίες τους.*

*Λέξεις-κλειδιά: Στρατός της Ανατολής, στρατολόγηση, ελπίδες, μεταφορές, Δημύος, Μούδρος.*

# PARTIR EN ORIENT



**Figure 1**

Les Balkans dans la guerre

© Colonel F. Feyler, 1920, *La campagne de Macédoine 1916-1917*,  
Genève, Éditions d'art, Boissonnas

Le voyage en Orient... le rêve de tous les gens instruits du XIX<sup>e</sup> siècle, de quoi impressionner les recrues qui ne connaissent de leur destination que le mot « Orient » ou parfois celui de « Constantinople »... Le départ et le voyage sont déjà un dépassement, mais le chemin est semé de dangers, et l'arrivée, pire, encore.

## LE CONTEXTE DU DÉPART

Les hommes qui sont envoyés en Orient sont sélectionnés selon des critères qui évoluent au cours des quatre années étudiées, sans qu'il y ait un fil directeur très net. Les contingents de la première division sont prélevés dans les dépôts ; puis on voit partir des hommes plutôt âgés, et aussitôt après, de jeunes soldats envoyés en urgence. En 1917, on décide d'exclure de ces convois les plus âgés et les chargés de famille. L'importance des pertes entraîne un renouvellement

rapide des effectifs. On a donc recours aux volontaires motivés par le désir d'échapper aux conditions dramatiques du front de France ; mais l'illusion d'une guerre « facile » ne dure pas, le journal du front *Bavons dans l'paprika* (août 1917) dans son humour noir expose la réalité :

Ces candidats renoncent finalement à leur engagement en se voyant présenter le contrat :

- rester sans permission pendant 3 ans<sup>1</sup>,
- ne pas recevoir de courrier pendant une période variant de 10 à 15 jours
- supporter une température de 50 °
- demeurer en ligne pendant 16 mois sans se plaindre<sup>2</sup>.

Et l'armée fait appel aux prisonniers, aux fortes têtes, aux anciens réformés, à certains syndicalistes, ce qui vexe énormément certains soldats qui se sentent dévalorisés. M. Renouf, soldat au 2<sup>e</sup> régiment de marche africaine<sup>3</sup>, voit :

Des légionnaires et quelques têtes brûlées provenant des bagnes d'Afrique, condamnés à 10, à 15 ans de travaux forcés et ayant demandé à se battre pour se racheter<sup>4</sup>.

Le chanoine Bouard traduit cette humiliation :

C'est humiliant pour nous, Orientaux, à chaque instant, débarquent à Salonique des groupes d'insoumis, de révoltés sur le front français. Leur punition, c'est l'envoi en Orient<sup>5</sup> !

Cette impression est renforcée par le peu d'intérêt que manifeste la presse pour la campagne ou par les contre-vérités qu'elle véhicule. Le directeur du *Matin*, peu désireux d'envoyer Albert Londres, l'un de ses journalistes, vers les Dardanelles explique :

Les Dardanelles, c'est loin. L'Orient, c'est compliqué. Le corps expéditionnaire français va s'y perdre. L'opinion publique se lassera vite d'une joute aussi exotique. Ce qui l'intéresse, c'est le bras de fer franco-allemand à portée de canon de l'Île-de-France<sup>6</sup>.

---

1. De 1915 à juin 1917, seuls les malades dont l'état est grave et les blessés retournent en France ; en juin 1917, on instaure, bien tardivement, une relève individuelle tous les 18 mois qui n'est que rarement appliquée.

2. Feuille du 148<sup>e</sup> RI, août 1917.

3. Plus loin RMA.

4. Témoignage recueilli par FACON, 1977, p. 659-660.

5. BOUARD, 1938, p. 86. L'auteur, prêtre-soldat, lieutenant, arrive à Salonique en mars 1917 et son récit s'arrête le 14 juillet 1918.

6. ASSOULINE, 1989, p. 75.



Aucun journal ne publie d'ailleurs de photographie du front, les combattants ne sont vus qu'à l'arrière. La presse s'intéresse aux opérations en mettant l'accent sur la puissance de la marine et la prise de Constantinople qui l'occupent pendant toute l'année 1915. Cependant peu à peu la réalité se fait jour. Le 3 juin 1915, Albert Londres dans le *Petit Journal* précise déjà :

Parce que c'était loin, que cette descente aux Dardanelles avait des allures de ces expéditions que la France a l'habitude de faire aux pays du soleil ardent, tout le monde, les soldats qui s'embarquaient, ceux qui les voyaient partir, pensaient qu'une fois à terre, il ne resterait plus qu'à marcher. Tirailleur de droite et de gauche, quelques coups d'héroïsme par là-dessus, et marcher ! Bien, ce n'est pas de la sorte que les alliés iront à Constantinople. C'est la même guerre que de Nieuport aux Vosges<sup>7</sup>.

Les soldats eux-mêmes ne remettent pas en cause le fait de partir en « Orient » ; leur vision de cet Orient est fondée sur l'éducation classique, la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle et les succès récents de Pierre Loti. Notons qu'*Azyadé*, le premier roman de Pierre Loti, a été publié en 1879, *Les Désenchantées* en 1906. Le succès de ses ouvrages a été énorme, il fut élu à l'académie Goncourt en 1888, et en 1891, élu à l'Académie française à 42 ans : « Les jeunes filles étaient folles de ses romans et portaient, à leur cou, dans un médaillon en forme de cœur [son] nom gravé », écrivit Alfred Mézières qui le reçut ! L'Orient est donc pour le soldat, sur un fond de culture coloniale, le pays des héros antiques, et celui des *Femmes d'Alger* de Delacroix et d'*Azyadé* :

J'ai lu *Azyadé* très jeune et ce livre m'émeut, comme m'avait ému le *Graziella* de Lamartine et la *Virginie* de Bernardin, comme devait m'émouvoir un peu plus tard la légende de Tristan et Yseult, ressuscitée par Joseph Bédier [...] j'avais cet âge charmant, heureux, où l'on accueille avec ravissement les fictions poétiques en leur donnant véritablement un caractère de vie<sup>8</sup>.

La fréquentation de Pierre Loti leur fait attendre un décor urbain, une société aisée et une femme turque « qui semble n'être née que pour l'amour et ne vivre que par lui<sup>9</sup> ». Le soldat part donc avec une certaine idée de sa destination qui va se heurter violemment aux réalités de la guerre et de la région.

Les premiers combattants, en 1915, ont le sentiment qu'ils vont vivre une guerre de type colonial plus facile et valorisante que le front de France. Cette

7. LONDRES, *Petit Journal*, 13 juin 1915.

8. ROUSSEL, 1925, p. 168. Pol Roussel était officier du service de santé, à la 30<sup>e</sup> division d'infanterie (plus loin DI), il a passé 26 mois en Orient.

9. DORYS, 1902, p. 12.

impression « coloniale » est d'ailleurs sous-jacente même en haut lieu : quand on nomme le général Sarrail, en août 1916, commandant des armées alliées en Orient, c'est un militaire qui a une longue expérience des colonies, il a servi en Algérie, en Tunisie, au Maroc et au Tonkin.

Salonique, l'Orient, c'était des mirages de mers immenses avec des bleus violents, des visions de bled, de soleil au milieu du grand inconnu de demain. [...]

Adieu la pluie, les horizons gris et tristes de Lorraine que je me croyais si près de revoir. Pendant que tant d'autres vont rester immobilisés pendant des mois d'hiver dans des tranchées boueuses et sous un ciel triste, nous nous voyons débarquer déjà, au-delà de la Méditerranée bleue, sur des rivages dont les noms ont bercé notre enfance<sup>10</sup>.

Le parallèle avec le Maroc revient chez plusieurs auteurs :

Je rêvais de Turquie depuis quelque temps [...] D'ailleurs, tout le monde rêvait à quelque Turquie ou Maroc, et chaque régiment, en se réveillant, le matin, s'imaginait un instant [...] transporté dans un pays de rêve. C'était un pays où l'on tuait les autres êtres sans être tués et où l'on finissait la guerre. On était séduit par cette idée de mouvement tournant qui nous éloignait du théâtre principal des hostilités [...] Les Turcs nous paraissaient des adversaires pittoresques, distrayants et pénétrables<sup>11</sup>.

Cet espoir, ce rêve d'Orient, grâce aux nouvelles limitées ou erronées de la presse et au silence des soldats, persiste. L'expédition, présentée dans les premiers temps comme une conquête, a eu des répercussions sur la jeunesse ; la littérature qui lui était destinée s'est emparée du thème, faisant avancer ses héros jusqu'à Constantinople ; *Bécassine* minimise le risque de torpillage, les *Pieds nickelés* s'emparent d'un *U-boat*, substituent du lait à l'essence dans un dépôt allemand, coulent plusieurs navires ennemis, saisissent des plans militaires de l'ennemi, et multiplient les avanies imposées aux Turcs, jusqu'à quitter Constantinople avec le trésor personnel du sultan ! Cette héroïsation est perçue avec une telle intensité que plusieurs adolescents se sont embarqués clandestinement pour les Dardanelles<sup>12</sup>. Dans *Les enfants héroïques*, ouvrage publié en 1917 et destiné aux adultes, on rapporte qu'un groupe d'enfants

---

10. SEMNOS, 1919, p. 15. L'auteur, lieutenant, a appartenu à la 2<sup>e</sup> D des Dardanelles, puis à la 156<sup>e</sup> division d'infanterie coloniale (ensuite DIC)-175<sup>e</sup> RI.

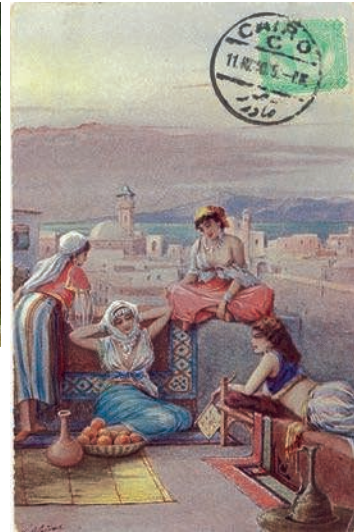
11. DRIEU LA ROCHELLE, 1934, p. 131. Ensemble de nouvelles sur la guerre, dont « Le voyage des Dardanelles », Drieu était alors sergent.

12. Le jeune marseillais Désiré Bianco, 13 ans, parvint à atteindre la presqu'île et à participer aux combats. Il est tué deux jours plus tard.

a voulu quitter Paris pour aller renforcer le front d'Orient en passant par la Russie !

Le goût de l'inconnu chez ces jeunes gens, l'idée de voir Constantinople font négliger les possibles inconvénients :

Bien qu'ayant entendu parler du paludisme et de la chiasse et du mauvais ravitaillement, ils se disaient que là-bas, ça cogne moins dur qu'en Champagne ou au Four de Paris où la coloniale trinquait dur<sup>13</sup>.



**Figure 2 et 3**

Les « Orientales », telles que les soldats les rêvent, telles que les représentent les cartes postales, à partir d'une photo de studio à Marseille ou d'un tableau des terrasses d'une kasbah.

© CP : Carte postale, APA

25

D'autres, moins aventureux, s'interrogent : ils n'ont jamais ni voyagé, ni même vu la mer, ne vont-ils pas mourir loin de chez eux ? Mais les inquiétudes sont relativisées après l'enfer de Verdun, pouvait-on vivre pire ?

Notre réaction était mitigée. Venant de goûter Verdun et sachant ce qu'on y avait laissé, partir en Orient valait mieux. On se disait que la guerre n'était pas finie et que si on recommençait jusqu'à Verdun, on y laisserait la peau. Le fait de partir en Orient n'était pas une certitude de s'en sortir, mais cela nous laissait plus de chances d'en revenir. On savait que là-bas on aurait plus de chances qu'à Verdun, mais il y avait les privations, l'éloignement de la famille, le manque de lettres et le manque de permissions<sup>14</sup>.

13. Louis Cordier, sergent au 3<sup>e</sup> RIC, professeur, témoignage recueilli par FACON, 1977, p. 649.

14. M. Chalouet, lieutenant au 274<sup>e</sup> régiment d'artillerie de campagne (plus loin RAC), témoignage recueilli par FACON, 1977, p. 657.

Les réactions face au départ varient donc selon l'âge, la situation familiale, et la culture du militaire. Les plus jeunes sont sensibles à l'aventure, les plus cultivés rêvent de la guerre de Troie, d'Hélène et de Constantinople ; les pères de famille sont évidemment plus inquiets, et les familles redoutent ces lieux qui leur rappellent les atrocités des guerres balkaniques récentes. Ainsi, sur une carte postale patriotique, *Le Rêve*, le 23 juillet 1915, une mère inquiète conseille son fils :

Lorsque tu me récriras, tu me diras si tu es avec quelqu'un de nos pays, et si tu te bats. Surtout, ne t'éloigne pas de tes camarades, car, ces gens-là, on ne les connaît pas. C'est des pays sauvages. Surtout, fais-toi un grand camarade et donne-lui ton adresse au cas où il t'arriverait quelque chose, il pourrait l'écrire.

## LE VOYAGE



**Figure 4**

Chasser le Turc... malgré tout, aidé par la  
flotte anglo-française  
© CP, APA

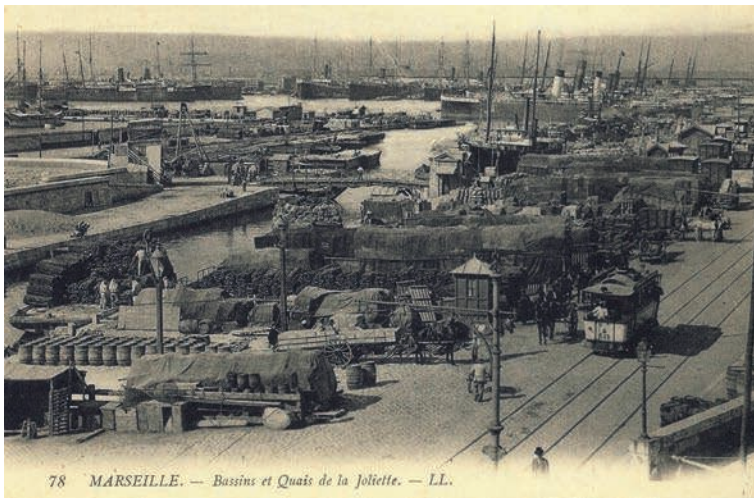
**Figure 5** (page de droite)  
Marseille, la Joliette. L'approvisionnement  
pour des dizaines de milliers d'hommes  
s'entasse sur les quais avant  
l'embarquement  
© CP, APA

Les soldats se trouvent presque tous pour la première fois dans une situation totalement inédite. Comme le souligne Jean Vizern :

À cette époque, combien de petites gens n'étaient pas sortis de leur canton, et même pour les paysans, de l'horizon visible de leur ferme, sinon pour conduire à la foire du village le plus proche, une ou deux fois par an, un couple de bœufs de labour, des moutons ou des cochons. Des hommes habitant à soixante kilomètres de la mer ne l'avaient jamais vue<sup>15</sup> !

Le voyage comprend plusieurs étapes ; la première d'entre elles conduit le soldat en train vers le Midi de la France et les ports de Marseille et de Toulon, après un passage par des camps d'entraînement à Salon-de-Provence ou à Puget-sur-Argens. C'est pour beaucoup la découverte d'un climat, d'un accent, d'un style de vie différent, la plongée dans une grande ville avec des distractions et des commerces inconnus. Suivent le départ, toujours émouvant, et la traversée de la Méditerranée. Une semaine de voyage suffirait, mais, en raison des aléas divers, certains mettent près d'un mois avant d'arriver. Il peut y avoir des escales à Malte, à Bizerte ou à Alexandrie (les premiers départs), avant la première arrivée à Lemnos, ou à Salonique à partir d'octobre 1915. En raison de la guerre sous-marine, à partir de 1917, certains sont acheminés par train à travers l'Italie pour rejoindre Tarente, puis le petit port d'Itéa et, de là, la Macédoine par une route terrestre périlleuse.

27



78 MARSEILLE. — Bassins et Quais de la Joliette. — LL.

15. VIZERN, 1964, p. 40. L'auteur, élève de l'École centrale, a recueilli ces souvenirs.

Inquiétude immédiate : la peur des torpillages et des sous-marins allemands. Être escorté par des bâtiments de guerre rassure et inquiète à la fois ; en décembre 1915, Albert Guénard note que son convoi « oscille sans cesse comme l'aiguille affolée d'une boussole » et ajoute « toutes les heures, nous changeons de direction afin de dérouter les sous-marins<sup>16</sup> ».

Cette peur est accentuée par le fait que les cales sont pleines de munitions. Nous dûmes rester à quai, toute une journée pendant laquelle le navire fut rempli à couler d'une quantité inimaginable de marchandises. Des milliers d'obus, des explosifs, des centaines de tonneaux d'essence, des matières inflammables [...] Ce n'est pas sans une grande appréhension que nous vîmes s'accumuler les caisses de cheddite [...] nous ne pouvions nous empêcher de penser à la catastrophe en cas de rencontre d'un sous-marin, par le choc même léger d'une torpille ou d'une mine en dérive<sup>17</sup>.

Le danger reste proche, même si les bateaux sont « maquillés » pour être méconnaissables, et totalement obscurcis de nuit :

À 2 h 50 du matin, l'officier de quart vient d'apercevoir [...] l'ombre d'un sous-marin ennemi à 500 m à peine [...] il a vu la torpille sortir des flancs du sous-marin et [...] se diriger droit sur l'avant de la coque du navire. À temps, il a su donner un vigoureux coup de barre à gauche [...] C'est l'embarquée du bateau qui nous a réveillés subitement nous jetant sur le pont, à demi vêtus<sup>18</sup>.

Ce danger est rappelé par les exercices d'évacuation :

Nous apprenons que la veille un transport a été coulé dans ces parages. Nous traversons ici une zone fatale où beaucoup de nos bateaux ont été détruits en quelques semaines. C'est à ce point de la traversée que généralement le commandant du transport fait exécuter la manœuvre « d'évacuation du navire », scène émotionnante [...] où chacun, officier ou membre d'équipage, occupe le poste qui lui est assigné en cas de catastrophe ou de torpillage. Tous les visages sont graves, le péril est imminent ; chacun, revêtu de sa ceinture de sauvetage, se tient près de l'embarcation désignée, les radeaux, en trop petit nombre pour sauver tout le monde, sont sur le pont et il est procédé à une visite générale du bateau. L'appel nominal est fait

---

16. GUÉNARD, 1918, p. 5. L'auteur était à la 122<sup>e</sup> DI, caporal-brigadier de cavalerie.

17. PEAUDELEU, 1920, p. 18. L'auteur était médecin-major.

18. BERNADOTTE, 1931, p. 54-55. L'auteur était lieutenant à la 156<sup>e</sup> DI, 175<sup>e</sup> RI.



au milieu du plus profond silence par le commissaire de bord. Nous pouvons entendre alors cette interrogation qui nous sera répétée si souvent : qui doit-on prévenir dans votre famille en cas d'accident<sup>19</sup> ?

Les hommes dorment « dans les cales, étendus sur leurs ceintures de sauvetage<sup>20</sup> » et Pol Roussel note qu'à chaque ceinture est fixée une fiole d'alcool « indispensable au naufrage<sup>21</sup> ». Mais parfois, la rencontre des débris d'un navire vient rappeler au soldat que la ceinture de sauvetage est insuffisante...

Comme nous approchions du cap, nous nous trouvâmes, soudain, au milieu d'un champ d'épaves flottant sur les eaux : planches, poutres, caisses, tonneaux. Un navire de transport, semblable au nôtre, avait été coulé là, peu avant notre arrivée [...] Je priais pour mes camarades ensevelis<sup>22</sup>.

Outre cette peur diffuse, la vie à bord est souvent pénible pour les hommes comme pour les chevaux attachés à fond de cale. Tous voyagent sur des transports inadaptés, que ce soit des cargos ou des transatlantiques. Certains ont la chance de se trouver sur un paquebot luxueux, une expérience exceptionnelle pour ces paysans... François Charles-Roux, lui, sur la *Provence*, observe :

Jamais paquebot n'a été habité d'une aussi étrange manière [...] la grande salle à manger des premières est devenue la chambrée des chasseurs d'Afrique [...] rien de plus extraordinaire [...] que ce fouillis de dormeurs et de paquetages sous les dorures du plafond, des colonnes, des appliques ; sans doute les dormeurs donneraient-ils toutes ces dorures en échange d'un matelas...

Le pont-promenade est transformé en écurie ; les chevaux passent leurs têtes aux fenêtres des cabines de luxe occupées par les officiers [...] Lorsque nous pénétrons dans cette cabine, la tête d'un des chevaux parqués sur le pont apparaît à l'ouverture ; l'animal de ses lèvres baveuses, pour tromper l'ennui des longs jours passés dans son box improvisé, ronge un rideau de reps rouge. C'est assommant, nous dit notre cicerone, je suis obligé de tenir mes fenêtres constamment fermées, à cause de ces bourrins qui passent

19. PEAUDELEU, 1920, p. 21.

20. CERISIER, 1930, p. 12.

21. ROUSSEL, 1925, p. 29.

22. CADOUX, 1959, p. 33-34. Il était prêtre-soldat à la 17<sup>e</sup> DIC, 56<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale (abrégé en RIC).

sans cesse leurs têtes dans ma cabine [...] Hier, l'un d'eux m'a enlevé une brosse à habits dont il a mangé tous les crins<sup>23</sup>.

Mais ce confort inattendu est rare :

Nous étions trop nombreux pour l'espace imparti. Allongés sur le pont, pour dormir, il y avait entre les corps tout juste la place pour poser les pieds pour aller se soulager. Et pour aller remplir le bidon d'eau douce coulant en mince filet d'un unique robinet, il fallait attendre des heures<sup>24</sup>.

Quant aux chevaux, il faut pour eux organiser des corvées de ramassage de crottin, de ravitaillement et d'eau :

Deux heures durant, de l'extrême avant, aux boxes du pont et aux cales de l'arrière, une chaîne s'établit jusqu'au fond du navire, pour distribuer le précieux liquide aux bêtes assoiffées que le mauvais temps abrutit et qui prennent des airs navrants d'enfants boudeurs<sup>25</sup>.

Au débarquement à Alexandrie, certains chevaux ne savent même plus marcher !

Les hommes doivent compter également avec le climat et les tempêtes ; en été on suffoque dans les cales et le pont, balayé par le vent du Sud et le soleil, n'est guère plus agréable ; les tempêtes et les indispositions générales laissent des souvenirs terrifiants. Les soldats se plaignent tous de la mauvaise nourriture, du pain qui moisit, du manque d'eau que ne compense pas le demi-litre de vin donné à chaque repas.

Néanmoins, les hommes manifestent tous un immense intérêt pour leur environnement, le spectacle de la mer et des marsouins nombreux, et les pays entrevus. La Corse et l'île d'Elbe, vues du large, rappellent la légende napoléonienne ; sans s'arrêter à Malte, les convois passent assez près de l'île pour que les soldats admirent les paysages ; une escale à Alger donne la satisfaction de découvrir la France coloniale.

Nous sommes dans une capitale, c'est-à-dire que nous avons [...] la sensation agréable d'un semblant de détente. Alger est une ville française qui a poussé en terre africaine et qui conserve précieusement sa « kasbah » pour que l'Arabe garde l'impression qu'il est toujours chez lui<sup>26</sup>.

---

23. CHARLES-ROUX, 1920, p. 9-10, et p. 20-21. Il était diplomate affecté à l'état-major, 1<sup>re</sup> réserve de division (ensuite RD).

24. M. Algrain, au 176<sup>e</sup> RI, témoignage recueilli par FACON, 1977, p. 651. Il embarque le 22 mai 1915, passe 11 nuits sur ce pont.

25. GUÉNARD, 1919, en décembre 1915.

26. BERNADOTTE, 1931, p. 63.



L'entrée en mer Égée captive tout le monde. Pour les plus cultivés, elle est hantée par Homère :

Parce que les personnages de la mythologie grecque charmèrent particulièrement mon enfance, parce que leurs noms me furent jadis familiers, voici qu'ils m'accueillent aujourd'hui et se pressent autour de moi<sup>27</sup>.

La multiplicité des îles et leurs paysages provoquent à la fois l'admiration, la surprise et, parfois, la déception devant leur caractère désertique. Les Cyclades

sont parsemées comme une poussière d'astres sur les eaux mordorées. Nues, d'une nudité éclatante, chaude et ocrée, nues comme des temples de marbre, ces îles et cette terre de l'Hellade<sup>28</sup>.

Nous côtoyons de nombreuses îles et nous pouvons apercevoir les villes et les villages [...] Des îles, toujours des îles. Elles sont très montagneuses et d'une couleur roussâtre. De place en place, des vallées avec quelques massifs et de petites maisons toutes blanches<sup>29</sup>.

... maisons blanches « comme des morceaux de sucre accrochés après les rochers », tandis que les champs ressemblent à « une broderie de dentelle », et que « le coucher de soleil est admirable<sup>30</sup> » ...

D'autres cependant, sont fort déçus, Henri Amour de Villebonne trouve les îles « farouches, convulsées, très arides<sup>31</sup> », et Julien Arène pense de même : « Toutes ces îles dont les noms ronflants éveillent tant de souvenirs historiques, ont un piteux aspect<sup>32</sup>. » Le capitaine de frégate Bergasse du Petit-Thouars partage cette impression :

Quelle morne impression se dégageait de la côte, triste et déserte, qui se déroulait à nos yeux ! Et quelle imagination il avait fallu au père de toute poésie, pour chanter ces collines jaunâtres et pelées, d'une couleur si plate et si uniforme<sup>33</sup> !

Cette déception sera encore plus vive en découvrant Lemnos, dont la baie de Moudros sert de lieu de rassemblement aux bateaux français et anglais.

27. ROUSSEL, 1925, p. 68.

28. GUÉNARD, 1919, p. 8.

29. GIGUEL, s. d., p. 4-5. Il a été sapeur à la 1<sup>re</sup> D des Dardanelles, puis au 17<sup>e</sup> DIC.

30. LABOUYSSE, s. d. Il était téléphoniste à la 2<sup>e</sup> D, 176<sup>e</sup> RI, ici le 23 juillet 1915 ; GIGUEL, s. d., le 16 juillet 1915.

31. VILLEBONNE, 1919, p. 58. Il était à la 57<sup>e</sup> D, 260<sup>e</sup> RI.

32. ARÈNE, 1916, p. 24. Sergent à la 24<sup>e</sup> Cie, 57<sup>e</sup> DI.

33. VEDEL, 1916, p. 55. Commandant.

L'île de Lemnos est utilisée en effet, dès mars 1915, comme base-relais pour le corps expéditionnaire ; ce choix résulte d'interventions faites auprès d'un État neutre, la Grèce. En vertu d'un accord signé avec son Premier ministre, Venizélos, les alliés obtiennent la disposition de cette île, sous tutelle grecque depuis 1913, qui conserve un statut de territoire turc ; les Grecs l'évacuent et laissent les alliés s'y installer. L'île est choisie parce que peu peuplée, et surtout parce que la baie de Moudros est vaste, bien abritée et proche de l'entrée du détroit. En revanche, elle n'a pas ni port ni routes, et elle manque d'eau. Les hommes depuis le bateau sont frappés par le manque d'arbres, l'aridité, « une terre perdue dans le désert de la mer<sup>34</sup> ».

Ce n'est que le début d'une longue suite de déceptions.

---

34. SEMNOS, 1919, p. 45.

Résumé : raconter l'épisode militaire des Dardanelles revient à évoquer un drame. À l'échec stratégique se superpose une expérience humaine désastreuse par la durée et les conditions de l'événement. Des hommes durent s'accrocher pendant huit mois et demi à l'extrémité d'une presqu'île, dans des conditions intenable, face à des forces considérables, et furent finalement conduits à partir discrètement, sur la pointe des pieds, pour ne pas attirer l'attention. On les convoya alors vers Salonique, où ils furent invités à tenter leur chance sur un autre front avec des troupes de renfort<sup>1</sup>. L'affrontement ne correspond pas vraiment aux idées reçues : sur les huit mois et demi d'occupation, les combattants français ne vécurent qu'une vingtaine de jours de combats rapprochés ; sept de nos témoins assistèrent au débarquement du mois d'avril 1915, la plupart des autres ne connurent que les pénibles conditions d'une guerre défensive sans espoir de victoire.

---

1. Pour l'histoire militaire et diplomatique de cette double expédition : SCHIAVON, 2016 ; FERREIRA, 2015 ; LE NAOUR (dir.), 2016 et RIGOUX, 2013.

Mots-clefs : campagne des Dardanelles, 1915-1916, débarquement, conditions du combat, conditions de vie, mort omniprésente, blessures, hôpital, naufrages, équipement inadapté, ravitaillement.

## *The Dardanelles through the perception of actors*

*Abstract: to relate the military episode of the Dardanelles is to evoke a tragedy. To the strategic failure is superimposed a disastrous human experience by the length and the conditions of the event. Men had to hang on for eight and a half months at the end of a peninsula, in unsustainable conditions, in the face of considerable forces, and were finally driven away discreetly on tiptoe, not to attract attention. They were then sent to Salonika where they were invited to retry their chance on another front with reinforcements. The confrontation does not really correspond to the received ideas: over the eight and a half months of occupation, the French fighters lived only twenty days of fighting in hand-to-hand combat; Seven of our witnesses witnessed the landing of April 1915, most of the others knew only the painful conditions of a defensive war without hope of victory.*

*Keywords: Dardanelles campaign-Gallipoli campaign, 1915-1916, war conditions, living conditions, omnipresent death, wounds, hospital, shipwrecks, inadequate equipment, inadequate feeding.*

## *Οι Δαρδανέλες μέσα από την αντίληψη των εκεί παρόντων*

*Περίληψη: μία αφήγηση του στρατιωτικού επεισοδίου των Δαρδανελίων ισοδυναμεί με την ανάμνηση μίας τραγωδίας. Με τη στρατηγική αποτυχία επεκτείνεται μια ανθρώπινη εμπειρία καταστροφική από τη διάρκεια και τις συνθήκες της εμπειρίας. Οι άνδρες έπρεπε να παραμείνουν για οκτώμισι μήνες στην άκρη μιας χερσονήσου, σε μη βιώσιμες συνθήκες, μπροστά σε σημαντικές δυνάμεις, και τελικά οδηγήθηκαν μακριά σε βαδιά σιωπή, στις άκρες των δακτύλων να μην προσελκύσουν την προσοχή. Τότε αποστέλλονται στη Θεσσαλονίκη όπου κλήθηκαν να δοκιμάσουν την τύχη τους σε άλλο μέτωπο με ενισχύσεις. Η αντιπαράθεση δεν ανταποκρίνεται πραγματικά στις λαμβανόμενες ιδέες: από τους οκτώ και μισό μήνες κατοχής, οι Γάλλοι μαχητές έζησαν μόνο είκοσι ημέρες μάχης σε μάχη χέρι-χέρι. Επτά από τους μάρτυρες μας ήταν παρόντες τον Απρίλη 1915, οι περισσότεροι από τους άλλους γνώριζαν μόνο τις οδυνηρές συνθήκες ενός αμυντικού πολέμου χωρίς ελπίδα νίκης.*

*Λέξεις-κλειδιά: Δαρδανέλλια-Καλλίπολης εκστρατεία, 1915-1916, συνθήκες μάχης, συνθήκες διαβίωσης, πανταχού θάνατος, πληγές και νοσοκομείο, ναυάγια, ακατάλληλος εξοπλισμός, ανεπαρκής ανεφοδιασμός.*

# LES DARDANELLES À TRAVERS LA PERCEPTION DES ACTEURS

---

## LES COMBATS

### LA DÉCISION

Le débarquement des combattants aux Dardanelles présente tous les caractères d'une campagne à la fois improvisée et attendue par l'adversaire. Il n'a été pensé ni avant la guerre, ni même au cours de ses premiers mois ; il a dû se substituer à la marine après son échec, le 18 mars, devant les Détroits et les spectaculaires pertes en navires de guerre qui ont marqué les esprits. À l'origine, l'intervenant exclusif était la marine mais son échec devant les Détroits a imposé la substitution brutale à cette stratégie basée sur l'efficacité du matériel, d'une autre logique qui dût s'appuyer sur le déploiement d'hommes sur le terrain ; mais, pensée trop tardivement, celle-ci se révélera être un échec retentissant.

Churchill, premier Lord de l'Amirauté, persuade ses partenaires, en 1915, que le principe d'un débarquement de troupes en parallèle avec l'action de la marine est la solution décisive. En fait, la France ne le suit que pour ne pas laisser la Grande-Bretagne recueillir seule d'éventuels lauriers, l'État-Major français ne souhaite pas une victoire en Orient, il la veut sur le front de France, face à l'Allemagne, l'Orient est condamné par avance à un rôle secondaire. Les troupes doivent affronter des lieux extrêmement difficiles à occuper et bien préparés à une possible attaque ; il n'existe plus, en avril 1915, d'effet de surprise pour les Turcs, car, après un premier échec le 18 mars, les alliés sont allés se réorganiser à Alexandrie pendant un mois. Pendant ce temps, les effectifs turcs ont été multipliés par six, et les abords des lieux, déjà équipés pendant les guerres balkaniques, ont été encore renforcés ; en effet, à l'arrivée des alliés, le 25 avril 1915, la presqu'île de Gallipoli est défendue par 6 divisions turques encadrées par des Allemands, car la présence permanente de bateaux alliés (ici franco-anglais) devant les Détroits a poussé les Turcs à demander conseil aux Allemands.

Le choix des lieux de débarquement a été fait à la suite d'études qui laissaient penser aux organisateurs britanniques qu'une intervention en des lieux excentrés présentait des atouts. Mais les contraintes l'emportent largement. Le relief est accidenté : la presqu'île présente une série de plateaux successifs de 150 à 200 mètres d'altitude, 7 lignes parallèles séparées par autant de ravins profonds déjà aménagés pour la défense en 1913, et les Turcs ont installé des batteries d'artillerie lourde sur les lignes de crête. De plus, les deux rives

du détroit ne sont distantes que de 1 800 mètres à 7 kilomètres, ce qui ne permet pas le passage de plus de 6 cuirassés de front, et un fort courant venu de la mer Noire se révèle très gênant à remonter. Enfin, les chefs ne disposent d'aucune carte satisfaisante des lieux, les seules bonnes cartes qu'eurent les alliés furent celles qu'ils confisquèrent aux officiers turcs prisonniers<sup>2</sup>.

Les troupes que l'on débarque ont donc pour objectif d'ouvrir à la marine la route de Constantinople, en neutralisant les défenses installées à l'entrée des Détroits. On prévoit qu'ainsi, une fois passée cette zone, la marine sera en mesure de poursuivre seule sa route vers la capitale ottomane par la mer de Marmara. Aux troupes est donc réservée la mission d'occuper les plateaux de la presqu'île pour couvrir le passage de la flotte.

### LES GRANDES ÉTAPES

Nous ne rappelons ici que les étapes principales de ces huit mois indispensables pour comprendre les perceptions des combattants.

– Le débarquement : 25 avril-8 mai 1915, onze jours de combats ininterrompus, sur une période de quatorze jours, pendant lesquels, à plusieurs reprises, Français et Anglais craignent d'être rejetés à la mer. Les combats sont particulièrement sanglants, comme en atteste le médecin-chef :

36  
— Du crépuscule de cette journée du 25, jusqu'aux premières lueurs de l'aube du lendemain, nous nous pencherons sur des blessés dans une atmosphère de sang, de gémissements et d'horreurs inexprimables. [...] Un sergent-major meurt près de nous... pendant un instant, nous avons vu le cœur battre presque à nu. Un Sénégalais n'a plus de face à partir du nez. Ce masque remue et saigne ; les yeux expriment une douleur affreuse. [...] Affluence énorme de blessés ; scènes effrayantes. Pour calmer les douleurs et les agonies, nous multiplions les piqûres de morphine<sup>3</sup>.

---

2. AFGG (Armées françaises dans la Grande Guerre), annexe 193.

3. VASSAL, 1916. Son ouvrage a été censuré. Joseph Vassal était médecin.

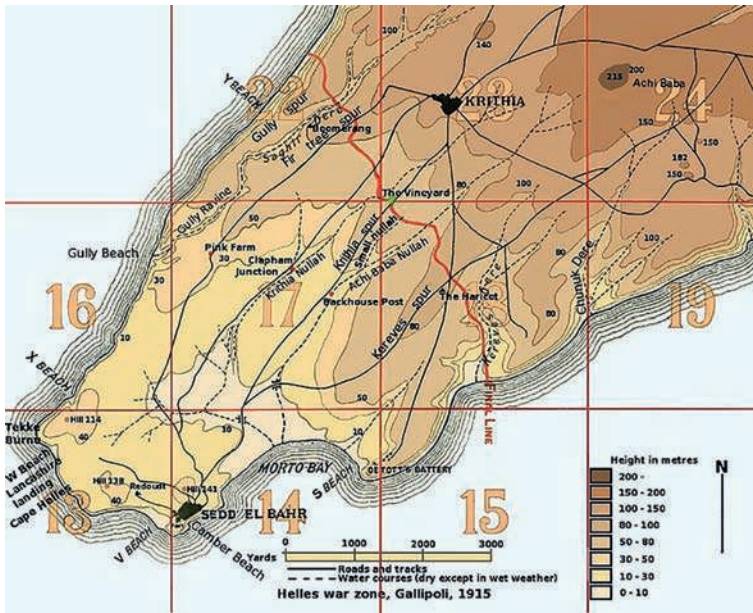


Figure 1

La pointe du cap Hellès

© Rebutcher, Wikipédia commons basée sur "Gallipoli Diary", volume I,  
General Sir Ian Hamilton, George H Doran Company

37

Faute de port, le débarquement est très lent, certains soldats attendent, spectateurs, dix jours, avant de pouvoir quitter le navire ; l'artillerie lourde et les chevaux posent de sérieuses difficultés. L'eau potable manque cruellement et, très vite, les munitions sont insuffisantes, les renforts ne parviennent que lentement. Une fois débarqués de nuit, faute de cartes, les hommes ne savent comment se diriger pour rejoindre leurs unités. Ainsi l'état-major du général d'Amade, lorsqu'il reçoit le soir du 28 avril l'ordre de rallier le « bivouac des zouaves », ignore où il se situe. Les hommes partent dans la nuit vers un village, et, à sa sortie, une sentinelle les dissuade de poursuivre vers le front ; ils s'engagent donc sur un autre chemin qui les conduit vers un mamelon d'où ils aperçoivent des troupes couchées au pied d'un mur qui semble une vieille fortification. Ils découvrent alors le général et un groupe d'officiers, et tous, sous la pluie, passent la nuit, accroupis au pied de la muraille<sup>4</sup>. Au 14 mai, les Français ont perdu 4 500 hommes (tués ou disparus) et 6 600 blessés hors de combat, c'est-à-dire la moitié des hommes engagés.

4. CHARLES-ROUX, 1920, p. 63 à 66.

– 9 mai 1915-21 août 1915 : vaines offensives et constat d'échec. Les troupes alliées se retrouvent vite en situation d'assiégés, les Turcs, ayant prévu une attaque dans les Détroits, se sont dotés de batteries d'artillerie lourde habilement placées, ainsi que de nombreuses pièces de campagne sans cesse changées de site, qui se mettent en action juste avant le coucher du soleil, quand il est trop tard pour des reconnaissances aériennes. « Sept misérables kilomètres constituant le front franco-anglais des Dardanelles<sup>5</sup> », le front lui-même se déplace peu, et il ressemble de plus en plus à celui de France : des tranchées, des actions offensives coûteuses en hommes et inutiles. Aucune remise en cause de la stratégie ni de la tactique, aucune cohésion entre les Français et les Anglais, des assauts qui se font toujours par beau temps entre dix heures et midi... Le 4 juin, date anniversaire du roi George V, est lancée une grande attaque franco-britannique. Son but ? Atteindre en deux bonds les hauteurs qui dominent le ravin du Kérévès Dere. Les données des AFGG disent que le front français est long de 1500 mètres, que 3 500 coups d'artillerie de campagne et 533 d'artillerie lourde ont été tirés ; mais les tirs sont trop longs, et la première vague d'assaut trouve les tranchées presque intactes, les hommes, attaquant à la baïonnette en plein soleil, sont fauchés par les mitrailleuses ; l'attaque échoue, une seconde également, une troisième est lancée. Les archives de l'armée avouent les difficultés : encombrement des tranchées dû au trop grand nombre de blessés et au mélange des unités, manque de coordination, inefficacité de l'artillerie. Aucune avancée, mais les Français ont 2 032 hommes hors de combat, les Anglais 5 200. Ce n'est, hélas, que l'exemple d'un épisode sanglant qui se répète.

– 22 août 1915-24 décembre 1915 : une guerre défensive menée par des combattants-otages. En août 1915, politiques et militaires s'accordent à reconnaître l'échec et à accepter une évacuation inévitable. Ils réfléchissent au transfert des hommes vers un autre lieu, peut-être sur la côte d'Asie Mineure sous la direction de Sarrail, mais cette opération est annulée, car la Serbie réclame de l'aide ; de plus, le 5 octobre, la Bulgarie entre en guerre contre l'Entente. L'armée d'Orient de Sarrail est alors détournée de sa destination primitive et reçoit pour mission de s'embarquer pour Salonique et de remonter vers le nord aider les armées serbes en déroute. Cette période a pour corollaire l'essoufflement des opérations militaires ; dans l'attente d'une solution, les troupes sur place doivent « tenir » en tentant de dissimuler aux Turcs la diminution des effectifs. En quelques jours, le nombre d'hommes sur place diminue de moitié, les travaux de consolidation des premières lignes se développent, la plage et le môle sont renforcés. Les seules opérations réelles sont conduites dans le cadre de la guerre des mines,

---

5. BERNADOTTE, 1921a, p. 45.



surtout sur les pentes du ravin du Kérévès Dere. Les mines sont des galeries creusées sous le sol en direction de l'ennemi qui aboutissent à des chambres situées le plus près possible des lignes adverses. Lorsque le creusement est terminé, on charge la chambre de cheddite et l'explosion est provoquée ; les Turcs semblent maîtriser parfaitement la technique, et les Français aménagent des contre-mines, des galeries creusées en direction des tunnels ennemis pour anéantir les préparatifs de l'adversaire. La généralisation de cette guerre fait que le sous-sol se transforme en une fourmilière où s'entremêlent les réseaux des deux adversaires ; les moments passés sous terre sont infernaux, des combats de rencontre souterrains ont lieu..., et les hommes qui travaillent à ces chantiers reçoivent « en compensation des rations améliorées, et se disent gâtés en vin et en gniolé<sup>6</sup> ».

– 24 décembre 1915-9 janvier 1916 : le départ. Un document officiel en date du 24 décembre, adressé par le ministre de la Guerre au général Brulard – commandant en chef du corps expéditionnaire aux Dardanelles depuis octobre 1915 –, l'informe de la décision prise par le gouvernement français d'évacuer définitivement le cap Hellès. Sur place, restent encore une brigade coloniale et deux groupes d'artillerie de campagne. À la fin du mois de décembre, l'effectif n'est plus que le quart de ce qu'il était au mois d'août. Ces 9 000 à 10 000 hommes doivent s'éclipser devant un ennemi averti qui n'a pas l'intention de laisser filer ces troupes « à sa barbe » et qui achemine vers le front des troupes de renfort en préparant une grande attaque. Les derniers partants ont pour mission de rembarquer le maximum de matériel et de détruire tout ce qui ne peut l'être, en ne laissant ni armes utilisables ni trophées possibles ; ainsi, l'un des transports britanniques devant évacuer les chevaux ayant été télescopé par le *Suffren* et étant inutilisable, près d'un millier de chevaux sont mis à mort<sup>7</sup>. Les sites sont détruits par le feu, les survivants font bombance avec le ravitaillement restant... mais le cœur n'y est pas :

À la nuit, j'ai ramassé sur le bord de la falaise un Irlandais, ivre mort, qui, ne trouvant plus son chemin, allait tout simplement se ficher à la mer. Je l'ai mis à l'abri, et, quand il fût un peu dessaoulé, il me fit ses confidences [...] il appartenait à la Royal Naval Division qui [...] a effectué ici la charge initiale qui est partie des flancs du River Clyde. Ce malheureux ne pouvait se faire à l'idée de quitter la presqu'île [...] se souvenant de tous ses camarades qui sont enterrés ici, il en pleurerait<sup>8</sup>.

6. GIGUEL, le 19 octobre 1915.

7. CHARLES-ROUX, 1920, p. 336.

8. GIGUEL, le 3 janvier 1916.

Que dire ? Entre le 25 avril 1915 et le 6 janvier 1916, la France a perdu aux Dardanelles, selon les AFGG, 12 935 hommes et eu 17 371 blessés.

Cette campagne n'a eu aucun avantage, aussi bien pour nous que pour les Anglais, à part les plumes que nous y avons laissées<sup>9</sup>.

#### LES PERCEPTIONS DES COMBATTANTS

Quand Albert Cerisier débarque, une nuit, à la mi-mai, il rencontre un soldat sur la plage :

— Mon vieux, c'est pas l'filon ici, on n'a rien à boire que d'la flotte pourrie [...] pour la becquetance, c'est moche aussi...

— Mais on nous avait dit en France que vous aviez pris Gallipoli

— Penses-tu, c'est du bourrage [...] les premières lignes, y a pas plus d'deux kilomètres d'ici. Les Angliches avaient plus avancé qu'ça, nous aussi avec d'Amade, mais qu'est-ce qu'il est tombé comme bonhommes ! Nom de Dieu ! J'ai cru que j'allais pas en sortir [...] après, y avait plus d'renforts, il a fallu r'culer. C'est pas folichon quand t'as la flotte derrière ton cul, à droite, à gauche [...] Alors on a boulonné en vitesse, on s'est creusé des tranchées [...] Y a quelque chose comme boulot d'fait ! Tu verras ça ! Ce soir y a des chances qu'on vous emmène au r'pos, pis dans trois ou quatre jours, vous mont'rez à Zimmermann !

— Qu'est-ce que c'est Zimmermann ?

— Ils appellent ça la ferme Zimmermann du nom d'un commandant de zouaves qui a été zigouillé là-bas ; y'a tout juste un peu d'murs noircis et des sapins

— Les Turcs ont beaucoup d'artillerie ?

— Plus qu'il n'en faut pour t'emmerder l'jour et la nuit, les 77, on en rigole, mais Chanak, c'est un fort qui est en Asie, qu'est-ce qui nous passe !

— des gros ?

— J't'écoute, c'est des Zim-Boum ; quand t'entends le départ, tu peux planquer ta barbaque ! S'il est pour toi, t'as seulement pas l'temps d'bouger qu'i t'descend sur la gueule ! Penses-tu, c'est des 380, des mahousses !

— Vous n'avez pas d'sapes, pas d'abris ?

---

9. MARCOUXE, le 31 décembre 1915, de Salonique. Il était à la 1<sup>re</sup> D, puis à la 121<sup>e</sup> DI en Macédoine, sapeur, caporal puis sergent.

- On peut pas creuser loin, c'est rien que du sable, et puis c'est défendu d'couper les arbres. Comment qu'tu veux bosser ? J'pense bien, y a tout juste deux figuiers et un noyer qui s'courent après !
- Et les habitants ?
- Des habitants ? Y a pas un chat, tout ça a filé en vitesse, avec ce que les Angliches leur ont fait déguster<sup>10</sup>.

Après cette entrée en matière peu encourageante, ses premiers pas montrent au soldat que les combats sont rudes

Le sol à nos pieds est jonché de baïonnettes tordues et brisées, de bidons, de fusils écrasés, rouillés, aux hausses arrachées. On a dû se battre féroce­ment sur cette croupe : à chaque pas nous ramassons d'informes trophées.

Mais il avait déjà dû, avant le débarquement, voir « des débris ayant le même caractère de pourriture et de décomposition », sentir « l'odeur de charogne » à cinq kilomètres, « une odeur fade et nauséabonde, un relent de pourriture où se confondent l'émanation des varechs, celle des hommes, celles des animaux et celle de cette terre surpeuplée en dessus et en dessous<sup>11</sup> ».



**Figure 2**

La prise des Dardanelles  
© CP, APA

10. CERISIER, 1930, p. 32 à 34. L'orthographe du texte, ici comme ailleurs et dans la mesure du possible, a été respectée, y compris la graphie des noms géographiques transcrits et la ponctuation.

11. CHARLES-ROUX, 1920, p. 227.

Pourtant, du général au simple soldat, tous comprennent vite l'imprudence de l'entreprise, ainsi en juge le général anglais Hamilton :

Il est parfaitement stupide, du point de vue tactique, que nous attaquions une semaine, et les Français une autre, mais pratiquement nous n'avions pas le choix<sup>12</sup>.

Et, désabusé, Drieu La Rochelle confirme :

De temps en temps, on attaque pour ne pas perdre l'habitude. Mais quand les Anglais marchent, nous ne bougeons pas. Quand nous bougeons, ils prennent un air rêveur<sup>13</sup>.

80 000 combattants français connurent la dureté de ce front sans répit, où beaucoup ne passèrent que quelques jours, voire quelques heures.

Alors qu'il n'a plus guère d'espoir au bout de quelques semaines de voir la victoire terrestre, le soldat assiste également à des drames en mer et comprend que la marine ne peut pas grand-chose pour lui. D'abord la proie des mines dérivantes lâchées par les Turcs dans le courant, les bâtiments qui doivent protéger ou approvisionner le corps expéditionnaire sont les cibles des sous-marins allemands qui les torpillent à partir du 13 mai.

42  
—

Tout à coup, un bruit formidable, un bruit immense, une terrible explosion broya l'atmosphère [...] On ne comprit pas tout d'abord [...] puis doucement, comme la plainte d'un enfant, un cri monta, venant de la mer [...], d'autres cris suivirent qui se fondirent en un seul cri. Ouh... ououuh... ououh ! Une clameur terrible, une clameur désespérée comme le cri de tous les morts réunis. C'était terrible et fou [...] la clameur augmentait, accaparait le ciel, la clameur des hommes luttant pour la vie [...] Oh, ce fut intolérable. Dans l'obscurité, on ne distinguait rien [...] Seulement, le grand cri montait toujours plus tragique, plus effroyable, plus puissant que jamais... Oh ! Comme il montait ce cri. Oh ! Comme il dura. Puis [...] l'atroce clameur baissa, diminua lentement, plus douloureuse et plus terrible. Elle diminuait toujours. Et ce où... où... en venait à n'être plus qu'un râle. Un à un, les cris s'éteignirent, puis le silence reprit [...] Encore une longue plainte, un immense appel, un hoquet. C'était fini. Quand même, la nuit conserva un sanglot ; et longtemps, nous entendîmes en nous ce bruit de mort [...] cette nuit-là, personne ne dormit<sup>14</sup>.

---

12. HAMILTON, 1920, p. 134.

13. DRIEU LA ROCHELLE, 1934, p. 165.

14. ANTELME, 1916, reprend les mémoires d'un témoin qu'elle a connu.

De même, le 27 mai, une torpille atteint le *Majestic*, le plus vieux cuirassé britannique, le naufrage eut pour témoins des milliers de soldats à terre, les Turcs auraient même applaudi depuis leurs tranchées. Par la suite, on n'envoie plus de gros bateaux qui restent dans la baie de Moudros, mais de petites embarcations à fond plat. Les combattants sont amers et se sentent abandonnés par la marine : On ne l'aura vue que durant ce sanglant mois de juin [...], car il ne faut pas oublier que nous sommes ici pour soutenir son action<sup>15</sup>.

Dès le premier jour, les cuirassés, au lieu de faire sauter les forts turcs, c'étaient eux qui sautaient. Le Bosphore vomissait des mines, et même des cuirassés allemands [...] Les cuirassés anglais et français, de peur d'être touchés, ont foutu le camp et nous ont laissés seuls au bout de notre presqu'île<sup>16</sup>.

Le journaliste anglais Ashmead-Bartlett voit l'absurde de la situation :

Jadis, c'était à la marine de protéger le commerce, mais maintenant les sous-marins ont changé tout cela, et nous avons des paquebots pour protéger les cuirassés<sup>17</sup>.

La presse française montre une flotte solide qui doit rassurer les familles pendant que les soldats, eux, occultent les mauvaises nouvelles, mais ce n'est pas toujours le cas.

Les mines dérivantes font des ravages comme ce fut le cas du *Bouvet*. Ce cuirassé lancé en 1896, coulé par une mine le 18 mars 1915 lors de la première tentative pour forcer l'entrée des détroits, entraîna 648 marins dans la mort. La presse comme les soldats s'en firent l'écho.

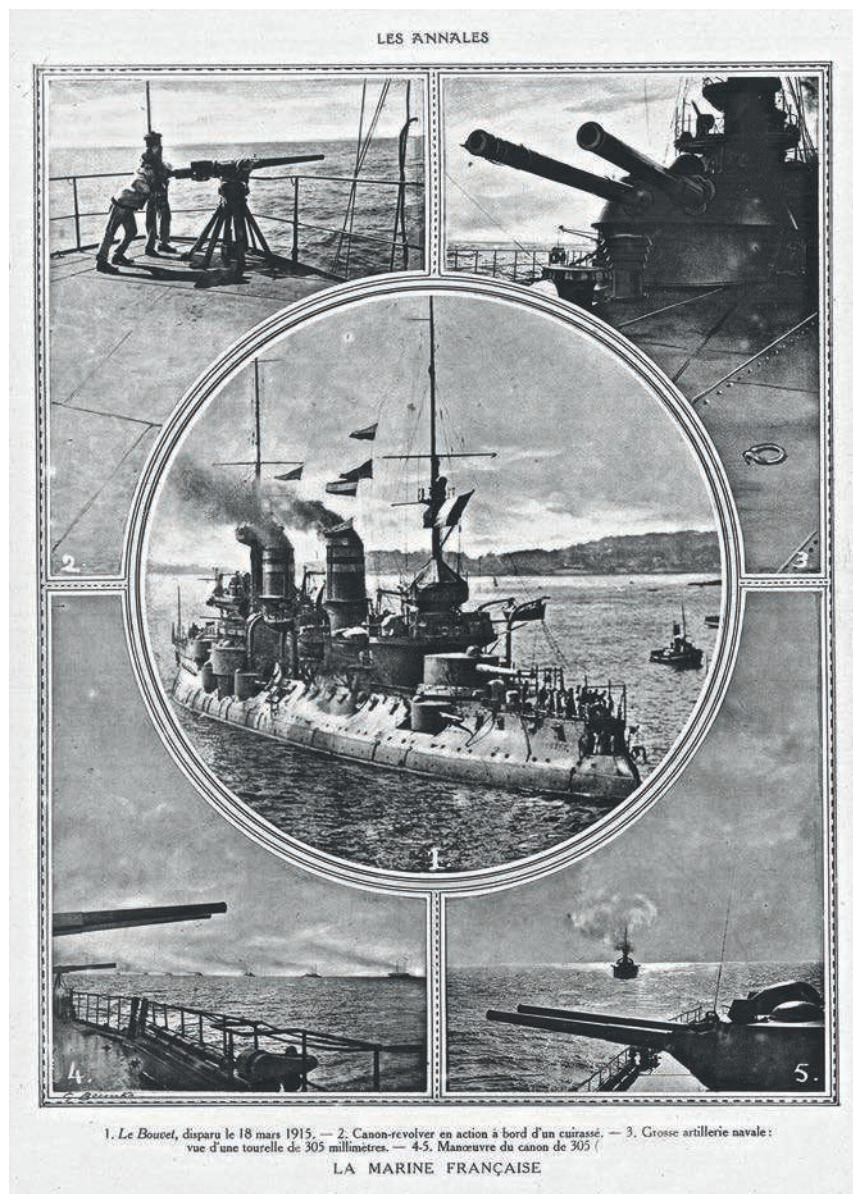
---

15. FEUILLE, 1934, p. 106. Capitaine d'artillerie à la 1<sup>re</sup> D.

16. DRIEU LA ROCHELLE, 1934, p. 165.

17. ASHMEAD-BARTLETT, 1929, p. 137. Il était directeur du *Sunday Times*, envoyé spécial de la presse londonienne aux Dardanelles.





**Figure 3**

Le Bouvet dans la presse d'information  
© Les Annales, n° 1674, 25 juillet 1915, p. 116



**Figure 4**

Le *Bouvet* vu par le journal critique *Fantasio*. Le rêve de Grecques antiques présentes aux Dardanelles pour remercier les marins du *Bouvet* morts pour elles...

© 1915, p. 117, APA

Cette fin, très impressionnante dans les débuts de l'expédition, est aussi à l'origine d'un poème « la mort du Bouvet », publié dans *Les Annales*<sup>18</sup>, qui traduit à la fois la forte culture classique de certains, les rêves qu'elle a fait naître et la déception devant le non-engagement des Grecs en 1915. Malgré une nette prise de position contre l'Allemagne et la Turquie – parce qu'alliée de l'Allemagne –, il conduit à la question que beaucoup se poseront par la suite : mourir pour quelle cause ?

La mort du « Bouvet »

Hellade, quand tes caps, toute ta noble terre  
Que les flots amoureux caressent en dormant  
Virent nos cuirassés de France et d'Angleterre  
Devant eux, passer lentement,  
Armés contre le Turc vassal de l'Allemand,  
Tes rivages crurent entendre  
Un soupir, un reproche amer  
Dans la rumeur plaintive et tendre  
Que les vaisseaux puissants éveillent sur la mer.

« Si tu reconnais qui nous sommes,  
dresse dans ton ciel un signal,  
Grèce antique dont les grands hommes  
Nous ont légué leur idéal ».

...

« Nous venons pour défendre, mère,  
Ton passé, ton âme, ton nom,  
La gloire d'Eschyle et d'Homère  
Et la Pallas du Parthénon.

Nous venons – comme toi les Perses,  
Comme Aristide à Marathon –  
Combattre les forces perverses  
du Turc rouge et du noir Teuton.

Nous voulons, nous, fils de ta race,  
Par l'esprit plus fort que le sang,  
Sauver tes beautés et ta grâce  
Du Minotaure renaissant.

N'as-tu pas quelques jeunes hommes,  
Héros d'amour, dompteurs d'effroi,

---

18. *Les Annales politiques et littéraires*, 25 juillet 1915, p. 116.



Résolus comme nous le sommes,  
Prêts à nous suivre avec ton roi ?

Ou, s'il faut que sans toi l'on batte  
L'affreux Turc, l'atroce Germain,  
Patrie auguste de Socrate,  
Nourrice du génie humain,

Hellade ! qu'une gloire insigne  
Baigne d'azur et de rayons,  
Réponds, du moins, par quelques signes  
Au salut de nos pavillons ! »  
Mais sur la terre grecque, aux beautés éternelles  
Rien ne répond.  
Pas un geste...  
Pas une voix.

Or, là-bas, affrontant le feu des Dardanelles  
Frémillante sous ses pavois,  
Fièrement vers Stamboul, l'escadre s'achemine,  
Quand, au choc soudain d'une mine,  
Monstre pressenti qu'on bravait,  
Dans la mer bleue, ô Salamine,  
Sombrièrent tout à coup les marins du « Bouvet ».

Déjà dans le flot qui les roule,  
On accourt accueillir nos morts,  
Noyés, que dispute à la houle  
Le lointain feu plongeant des forts.

...  
et, chaque fois que l'on transporte  
l'un d'eux vers l'hôpital flottant,  
à voir tant de jeunesse morte  
la mer frissonne en sanglotant.

Au total, la conclusion des hommes est sans appel :

Je suis allé sur le front de France. C'est terrible. Mais ici, sur cette terre désolée, sans cesse balayée par les obus et les tempêtes, c'est pire<sup>19</sup>.

---

19. DOMERGUE, 1916. Domergue était journaliste-correspondant de guerre.

## DES HOMMES DANS UN TOMBEAU

De l'espace conquis à l'extrémité de la presqu'île, les Français tiennent environ un tiers de la surface, le reste étant occupé par les Britanniques. Leur secteur est situé sur la partie sud, le long du détroit, et se trouve très exposé aux batteries turques d'artillerie lourde disposées sur la côte d'Asie. Jusqu'au mois d'octobre, plus de 30 000 Français se trouvent sur un espace d'environ 6 km<sup>2</sup>. N'oublions pas que ces lieux n'avaient à l'origine qu'une simple fonction de transit entre la mer et la terre, en direction de Constantinople. Mais cet espoir s'est évanoui. Le champ de bataille est si exigu que les hommes le perçoivent comme un monde clos, rectangulaire, dont trois côtés sont délimités par la mer, et le quatrième, par le front. Sauf de rares unités qui ont pu passer quelques jours à Ténédos, les autres durent rester en permanence dans l'enfer de la guerre, dans un espace saturé d'hommes, de matériel et... de morts.

La permanence de la mort se fait plus obsédante que sur le front de France, car, en France, les tués sont ramenés vers l'arrière pour être enterrés hors du périmètre du front, aux Dardanelles, ils restent parmi les vivants. La majorité des combattants tués est constituée de disparus, environ 60 % des victimes. Mais, ici, la coupure entre les vivants et les morts n'existe pas, car les restes des disparus, intimement mêlés à la terre, se rencontrent partout, ce qui contribue à faire des lieux un immense tombeau dans lequel les vivants ne seraient que des morts en sursis.

Les étapes de la journée du 21 juin, contées par Albert Cerisier, comportent tous les éléments de cet enfer qui rappelle Dante à plusieurs témoins. Il va prendre son poste de relève, et, sur le trajet :

Une vision d'épouvante vient au-devant de moi. C'est Marillier : des yeux fixes, ses pauvres yeux bleu faïence ont recueilli toute l'horreur du carnage. Sous le nez, un énorme trou rouge où ont disparu la langue, les mâchoires, tout [...] Il titube, et dans la plaie béante, les chairs palpitent rouges et luisantes. Les mains ballantes, il sort de l'enfer écorché comme d'une boucherie. Jamin, à moitié fou, ricane et tourne sur lui-même, nu-tête, échevelé, mordant sa lèvre qu'il mâche et triture. D'autres inconnus qui n'ont pas trouvé de brancards se sont traînés dans un coin [...] sur les genoux [...] pour y mourir lentement, déjà dévorés par les mouches<sup>20</sup>.

Il croise alors d'autres blessés :

Sinistre défilé de figures d'épouvante [...] Tragiquement, les survivants se regardent et, sortis du boyau, rient malgré les balles, à la baie merveilleuse, au soleil, à la vie gardée. L'ambulance [...] adossée

---

20. CERISIER, 1930, p. 134-135.

sous des tentes à la ruine béante du château d'Europe, va trépaner des crânes, amputer des membres gangrenés en deux jours, refaire des moignons d'êtres avec ces jeunes hommes<sup>21</sup>.

Il doit ensuite passer par le boyau central pour rejoindre son poste :

Des grappes de corps sur lesquels on court, on marche, on se bat. On les piétine, on les foule, on passe sur un pont, sur leurs faces écrasées, un pont de sacs gonflés dont on les a couverts. Il y a des jambes dressées le long de chaque côté de ce trottoir de sacs, des jambes qui dépassent et qu'il me faut écarter [...] là où on n'a pas eu assez de sacs, on voit des couches de morts, l'un sur l'autre [...] C'est un horrible cimetière-promenade, une avenue pavée de mortier humain, un cloaque de cadavres nivelés. Il faut bien que la prochaine attaque passe quelque part. C'est le désert des Spectres, l'allié des épouvantements. Les morts sont les arbres tragiques de cette avenue de l'horreur, de ce boulevard de charognes<sup>22</sup>.

Et ensuite, il faut faire une place aux morts...

Après l'attaque, les sections débarrassent les boyaux de tous les misérables qui y sont entassés, on ramène ceux qu'on peut au cimetière de la division, parfois pour les laisser sans sépulture des jours et des jours, on a trop à faire à s'occuper des vivants pour songer aux morts. On finit par les aligner dans des ados, les équarissant à la pelle sans les déshabiller, quelquefois avec leurs équipements et leurs fusils. Il faut déblayer le passage et il n'y a qu'une artère principale, et tout ce qui l'encombre est rejeté, enfoui dans les murs de terre, sans distinction d'âge ni de grade [...] bien des misérables agonisent dans des crevasses, écrasés sous les cadavres qui les étouffent<sup>23</sup>.

On retrouve les éléments de ce récit dans celui du sapeur Marcoux :

Un colonial a trouvé un moyen expéditif de procéder au déblaiement ; armé d'une pioche, il taille à même les corps au fur et à mesure qu'il les découvre, en rejette les morceaux derrière lui, que d'autres coloniaux rejettent avec une pelle par-dessus le nouveau talus qui se forme, laissant dans la paroi tout ce qui ne gêne pas à la construction du nouvel élément de tranchée, car il s'agit de faire vite [...]

---

21. *Ibid.*, p. 137.

22. *Ibid.*, p. 231-232.

23. *Ibid.*, p. 540-541.

Nous circulons dans notre nouveau boyau, mais non sans nous heurter à des membres qui sont restés en terre et qui dégagent de la mauvaise odeur ; ce sont les restants de bras, jambes, corps ou têtes qu'il va falloir dégager et expédier ailleurs<sup>24</sup>...

Albert Cerisier a aussi rapporté qu'un infirmier s'était mis à l'abri dans un gourbi à peine plus grand que son corps, dont le toit était formé par un cadavre dont les pieds dépassaient comme un auvent<sup>25</sup>.

À la suite des offensives de juin et de juillet, les survivants sont amenés à vivre au milieu de monceaux de cadavres auxquels ils ne peuvent plus fournir de sépulture. Le capitaine Canudo constate que les survivants sont

souvent forcés d'en faire des tas, de les coucher devant nous sur le parapet, recouvert de terre, de chaux s'il y en a. Et le parapet devient plus solide. Et les morts, continuant ainsi à aider leurs camarades, ne nous quittent pas tout à fait [...] parfois, la terre se tasse, un bras nous frappe, un pied nous rappelle la chose mortelle sur laquelle nous continuons à appuyer notre défense<sup>26</sup>.

Et ajoute M. Roux :

Pour supporter l'odeur des cadavres qui était atroce, on nous distribuait tous les jours un paquet de tabac que nous fumions à la pipe. Je l'avais constamment au bec, allumée<sup>27</sup>.

Cette même odeur est plusieurs fois signalée :

Une odeur épouvantable nous étreint. Nous nous apercevons que les parapets et que la surface sur laquelle nous marchons ne sont que cadavres sur lesquels on a jeté quelques pelletées de terre. Pour remplir nos sacs, nous ne savons où creuser, car nous détérons des morts à chaque instant. Ce qui est le plus sinistre, ce sont les pieds et les mains qui s'acharnent à vouloir ressortir du sol. Les autres boyaux en sont pleins, mais le soleil a fini par les momifier. Enfin, tout n'est qu'habitude et l'on arrive à dormir, et même à casser la croûte en ces lieux<sup>28</sup>.

---

24. MARCOUXE, s. d., p. 31.

25. CERISIER, 1930, p. 89.

26. CANUDO, 1917, p. 54. Il était capitaine à la 156<sup>e</sup> DI, 1<sup>er</sup> RMA.

27. M. Roux, 175<sup>e</sup> RI, témoignage recueilli par FACON, 1977, p. 653.

28. GIGUEL, le 14 juillet 1915.

Dès les premiers jours se pose en effet le problème de la gestion des morts. L'espace est si restreint que les cimetières, aménagés au début dans l'incohérence, se trouvent au cœur des installations humaines ; sur la plage même du débarquement, les hommes ont sous les yeux des tumulus qui recouvrent les corps des premiers débarqués. Anglais comme Français s'efforcent d'entretenir les tombes avec le peu de moyens dont ils disposent et organisent des cérémonies émouvantes ; le manque de bois fait que le soldat est le plus souvent inhumé enroulé dans une toile de tente avec un objet ou un souvenir permettant de l'identifier ; les camarades adressent des courriers aux familles en décrivant la tombe, son emplacement et le soin qu'ils en prennent. Mais le nombre considérable des tués associé au faible espace conquis impose des mesures dites « d'assainissement du champ de bataille », le général Amade adresse ses directives à ce sujet :

On procédera de jour aux inhumations de cadavres, à proximité immédiate des troupes. La même opération se poursuivra pendant la nuit pour les autres portions du champ de bataille. On utilisera pour ces inhumations les fractions de tranchées les moins nécessaires à la défense<sup>29</sup>.

Et c'est ainsi que :

Au fur et à mesure des combats, les tranchées se confondent souvent avec des amoncellements de cadavres, car il n'est pas question d'un côté comme de l'autre d'aller les recueillir pour les enterrer. Ils se dessèchent au soleil, on les mêle quand c'est possible, à la terre des parapets [...]

Il y a des parapets qui sont faits de cadavres ; on a jeté de la terre dessus, de la chaux, du crésyl ; mais quand une balle dérange la belle ordonnance, crève une peau trop gonflée, cela devient immonde. Dans une tranchée, on marchait sur des planches qui rebondissaient, très élastiques, sur des cadavres turcs<sup>30</sup>.

Comme l'écrit le sergent J.L., « on ne peut pas faire tuer les vivants pour enterrer les morts<sup>31</sup> ».

À la fin du mois de mai, des groupes de tombes sont présents un peu partout, mais l'ampleur des pertes impose la création de véritables cimetières ; à la Toussaint, il y en a trois qui pourtant ne regroupent encore qu'une minorité des victimes. L'abandon de ces corps sera l'un des grands tourments des soldats

29. AFGG, annexe 175, 9 mai 1915.

30. STOCANNE, 2005, p. 31 et 194. Ernest Stocanne était artilleur à la 2<sup>e</sup> D, 156<sup>e</sup> DI, 175<sup>e</sup> RI.

31. SERGENT J.L., 1<sup>er</sup> et 15 mai 1916. Ce témoin tient à garder l'anonymat. Il a servi à la 2<sup>e</sup> D, et la 176<sup>e</sup> RI.

lors du départ comme en témoigne Louis-Gaston Giguel le 10 janvier, venant d'arriver à Moudros :

Avant de partir, je me suis rendu aux cimetières d'Hissarlik et de Sedd-ul-Bahr qui sont remplis des tombes des soldats français, et ce n'est pas sans un gros serrement de cœur que j'ai pensé à ces chères dépouilles en quittant la presqu'île. [...] Les bateaux – hôpitaux étaient là, tout illuminés, et leur immense Croix-Rouge ressemblait à une tache de sang qui se reflétait dans l'eau pour me dire : tu n'as pas tout vu [...] Et tous ceux que nous avons laissés choir en mer pendant la traversée ? Tous ceux que nous pouvions soigner à bord et qui sont morts en cours de route ? Tous ceux que nous avons jetés à la mer, dans la grande Méditerranée, et tout cela, pour rien.

### **SURVIVRE ISOLÉS DANS UNE PRESQU'ÎLE DÉSOLÉE**

En raison de son exigüité, le front des Dardanelles est un espace cloisonné dans lequel chaque homme tient une place précise, ne peut se déplacer à son gré et reste toujours à portée des tirs de l'ennemi.

52

#### **LE DANGER PERMANENT**

Les troupes d'infanterie effectuent des rotations régulières d'avant en arrière, mais un arrière qui n'est distant, au maximum, que de cinq kilomètres et qui est très exposé. Jérôme Carcopino l'affirme :

Nous étions partout des combattants, et il n'y avait d'embusqués nulle part<sup>32</sup>.

Sans cesse éclatent des obus au-delà de la ligne de front, et le spectacle de ceux qui n'ont pas éclaté, fichés dans le sol, fait partie intégrante de l'environnement, le nombre d'artilleurs affectés à leur destruction étant insuffisant. Ces tirs, même s'ils épargnent les hommes, provoquent toujours des dégâts, compte tenu de l'occupation intensive des lieux ; les explosions sont très spectaculaires quand les obus tombent sur des munitions. Même dans les moments d'accalmie, les hommes restent attentifs : « Par force d'habitude, nous prêtons toujours l'oreille de façon à être prêts à nous trotter à la première marmite<sup>33</sup>. » Ce danger permanent, pour des hommes qui ne peuvent se dissimuler de la vue des Turcs et de leur aviation, conduit à des efforts de

---

32. CARCOPINO, 1970, p. 35. Lieutenant, à la 4<sup>e</sup> Cie du 2<sup>e</sup> bataillon territorial de zouaves, 156<sup>e</sup> DI, avant la guerre, professeur de lycée.

33. GIGUEL, le 30 septembre.

camouflage, ainsi en va-t-il des chevaux blancs qui sont « maquillés sur ordre au permanganate<sup>34</sup> » (violet !). Presque tous les survivants ont décrit l'intensité du choc que produit l'éclatement d'un obus à leurs côtés, Louis-Gaston Giguël décrit ainsi son expérience :

Un obus tombant sur le parapet du boyau où j'étais [...] m'ensevelit sous la terre qu'il a fait écrouler. Il n'a guère éclaté à plus de trente ou quarante centimètres de ma tête [...] la déflagration de l'obus arrête tout en vous (même la montre). Enfin, grâce à une nage consciencieuse dans la terre, j'arrive à me sortir de là, moi et mes lunettes<sup>35</sup>.

Outre les ravages de l'artillerie, les soldats sont régulièrement victimes des balles perdues, tirées aussi bien de jour que de nuit par les Turcs. La nuit

une ruche de myriades d'abeilles semble bourdonner, vrombir, siffloter [...] Toute la nuit se peuple d'incroyables gammes de balles, toutes différentes musiciennes, et cet orchestre [...] nous couvre [...] agonise en gémissements presque humains, imite le petit cri des oiseaux surpris, ou l'air comprimé qui filtre d'une soupape<sup>36</sup>.

Ce soldat, à peine arrivé, se croit à l'abri dans un cantonnement quand il assiste à la mort inattendue de plusieurs camarades chargés des corvées d'eau alors que les artilleries sont muettes :

En rentrant devant moi, le petit Adam de la 2<sup>e</sup> porte tout à coup les mains à sa gorge et lâche ses seaux d'eau — qu'est-ce que tu as ? Pas de réponse, mais il s'écroule d'un bloc et du sang noir qui l'éclabousse lui gicle au coup. Payen, trois jours après, reçut en revenant de la corvée d'eau une balle dans les reins. Je marchais près de lui, tout à coup je le vois changer de couleur, il me regarde, et très calme, mais blanc comme un linge dit : je crois que je suis touché [...] la plage heureuse, le parfait silence des sables [...] l'air pur, tout nous paraît chargé de menaces cachées, d'exécutions silencieuses<sup>37</sup>.

Ce même témoin précise que certaines toiles de tente recouvrant des abris sont percées de trous ronds comme des écumoirs.

34. GIRAUDOUX, 1969, p. 82. Sergent à la 2<sup>e</sup> D, 176<sup>e</sup> RI.

35. GIGUEL, s. d., p. 14.

36. CERISIER, 1930, p. 66.

37. *Ibid.*, p. 55 à 57.

Ce danger permanent n'est en rien comparable aux journées d'affrontement qui voient fondre les effectifs en quelques heures, mais il est démoralisant... au point que certains préfèrent passer la nuit en première ligne :

Cette suite de bombardements fit naître un tel sentiment d'insécurité que la plupart d'entre eux préféreraient le séjour dans les tranchées en première ligne parce que là au moins [...] on n'avait à craindre que les attaques<sup>38</sup> !

## LE CANTONNEMENT

### OÙ CANTONNER ?

Sur les cinq kilomètres occupés en profondeur, deux plages séparées par des falaises sont occupées par les Français, l'une, dite plage V, celle des débarquements, l'autre, plage S ou « baie de Morto ». La plage V surchargée par les arrivées de matériel est inhabitable, seul un fort qui domine la plage V, « un vieux fort turc magnifique avec ses grosses tours hexagonales, ses poternes, ses murailles crénelées<sup>39</sup> », est utilisé. La plage de Morto, en pente douce, encadrée par des falaises, est plus agréable et verdoyante, mais sous les feux de l'artillerie lourde placée sur la côte d'Asie.

Le village, Sedd-ul-Bahr, a été détruit le 25 avril, mais ses murs, même sans toit, sont réutilisés.

Enfin, une zone des cantonnements se situe à mi-chemin entre la plage de débarquement et les premières lignes, à deux kilomètres. Cette zone dite « de repos » fait partie intégrante du front.

---

38. CARCOPINO, 1970, p. 31.

39. CHARLES-ROUX, 1920, p. 69.





**Figure 5**

Le soldat Alexandre Auriel et un ami à Sedd-ul-Bahr, au fond à gauche le château d'Europe, en arrière-plan, les tentes et les navires militaires

© Photo, APA

La violence des bombardements sur les lieux fait évoluer les implantations ; des priorités de sécurité existent comme l'implantation du GQG (grand quartier général) qui déménage trois fois en moins d'un mois, ou les stocks de munitions. Il se fixe au « Vieux Château », une redoute turque en ruines, en plein air, mais qui domine le village et le site des opérations, puis il déménage vers le fort turc et ses murs de cinq mètres d'épaisseur ; portes, fenêtres, sont réadaptées, des bureaux et des cuisines sont installés ; dans la cour, des tentes coniques sont installées pour les officiers, et, après un bombardement, on y creuse des tranchées, y compris pour les animaux.

Les ruines du village sont peu à peu réaménagées, des noms sont donnés, « rue du général Gouraud », « rue Lulu », et les soldats s'émerveillent du charme du petit cimetière turc avec ses quelques cyprès, et des traces de végétation encore visibles.

Une partie des hommes cantonne sur les coteaux qui dominent la baie de Morto dans les lieux dits « camp des oliviers » et « camp des dunes » à mi-chemin entre la plage et le front. Constitué au départ d'habitations de fortune, le lieu se transforme en village de troglodytes et ce camp présente l'aspect de « tranches divisées par des toiles de tente, en une infinité de petits compartiments ou guitounes<sup>40</sup> ». Ces fosses énormes, couvertes d'une toile, abritant chacune environ douze personnes, n'offrent aucune sécurité. Un autre camp, dit des Pylônes (parce qu'on y voyait les piles d'un aqueduc antique),

40. CHARLES-ROUX, 1920, p. 148-149.

s'établit sur le versant nord du plateau de Sedd-ul-Bahr et donne sur la baie ; le lieu est invisible de la côte asiatique, et donc, recherché, là aussi on creuse des abris parallèles, espacés environ de cinq mètres, de longues fosses visibles sur les photos aériennes.

L'ambiance de la plage elle-même est largement décrite dans l'été 1915 : se côtoient des légionnaires, des coloniaux en uniforme kaki, des Sénégalais, des Anglais, des Hindous « avec leur chignon d'ébène » et « leur turban compliqué ». Tous ces hommes « vont, viennent, croassent, rient, se disputent dans un grouillement multicolore et bigarré qui rend plus intense l'éclatante lumière<sup>41</sup> ». L'occupation de la plage est tellement dense que Jean Giraudoux explique qu'il doit enjamber constamment des légionnaires et des coloniaux couchés sur le sol pour aller se baigner<sup>42</sup>. Lorsque le danger se fait plus pressant, les hommes ont ordre de rester dans les tranchées individuelles qui font penser à des tombes, les légionnaires appellent ce lieu « cimetière-plage », « des fosses identiques recouvertes au ras du sol par des lambeaux de toile de tente pour se garantir du soleil... » Ce sont des « fosses vivantes » qui réjouissent les poilus dispensés ainsi de tout travail.

Au-delà de la zone des bivouacs commence l'enchevêtrement des boyaux, des tranchées de première et deuxième ligne, des fortins et redoutes. Les soldats s'approprient l'espace, nomment les boyaux « avenue de Constantinople », « avenue de Paris », « tranchée d'Amade », « éperon Bailloud », « rue Ganeval », « pont Ferrero », « fontaine du général Ganeval », « fontaine Aymes » ou « tranchée Masnou » en souvenir d'un général tué à cet endroit. Les artilleurs, responsables de leur arme, se déplacent et aménagent leur cantonnement près de leurs pièces en se débrouillant par leurs propres moyens.

Avec l'arrivée des pluies d'automne, les cantonnements de la baie de Morto les plus proches de la plage deviennent des marais inhabitables ; il faut en construire d'autres, en hauteur, à la sortie du village, près d'anciens moulins ruinés dont on réemploie les débris. D'énormes travaux sont réalisés pour rendre plus supportable la vie matérielle de ces hommes sans cesse en danger. Alexandre Auriel est fort étonné à la fin d'août devant l'ampleur de ces travaux :

On a peine à croire toutes les entreprises de travaux qui occupent le service de l'arrière ici : élargissement des routes, tranchées au faite des falaises pour l'écoulement de la fonte des neiges, constructions diverses, comme si l'occupation devait durer des années<sup>43</sup>.

Deux routes, partant de la plage V, sont amenées à desservir chacune une division, un chemin de fer à voie étroite de modèle Decauville est en cours

---

41. SERGENT J.L., 1<sup>er</sup> et 15 mai 1916.

42. GIRAUDOUX, 1969, p. 117.

43. AURIEL, 1991. Auriel était ouvrier, artilleur à la 1<sup>re</sup> D.

d'aménagement, et même s'il ne dessert que le village, il épargne le portage de matériel lourd entre des lieux qui connaissent une forte dénivellation.

Dans l'ensemble de la zone, les premiers contingents se logent sous la tente, puis progressivement les hommes s'enterrent pour se protéger, tout en conservant des abris en surface ; le secteur se transforme en un grand chantier qui forme une petite ville.

Ville de toile, de bois, de terre, et même de pierre [...] du promontoire de Sedd-ul-Bahr à la falaise du cap Hellès, se dressent les tentes-marabouts aux toits coniques, les tentes-baraques, semblables à celles qui abritent les dioramas et autres attractions des champs de foire, les baraquements en planches, les hangars, toute la variété de cabanes, depuis le kiosque où se révèle un soupçon d'architecture jusqu'à la hutte du cantonnier<sup>44</sup>.

Cette ville est doublée de structures semi-enterrées où se réfugient les hommes lors des bombardements intenses ; chaque régiment a creusé des tranchées de trois mètres de profondeur et deux de largeur, entre la canicule, les soldats établissent des toits.

Le plus gros problème à l'approche de l'hiver est l'insuffisance des moyens mis à la disposition des hommes pour se protéger. Dès le 22 août, le général Bailloud avait attiré l'attention du ministre de la Guerre sur l'urgence d'envoyer des abris cintrés, mais cela n'avait pas été prévu... on avait prévu en revanche des baraques « Adrian<sup>45</sup> », totalement inadaptées à la situation, vu la proximité du front... Des abris cintrés sont donc livrés en novembre et difficilement acheminés :

Toutes les nuits donc, nous les passions à transporter du matériel, de l'arrière vers l'avant dans les boyaux : tôles ondulées, fortes ou légères, poutrelles [...] Une pièce de tôle forte [...] n'est pas un jouet. Étant donné ses dimensions et son poids, on peut imaginer les difficultés qu'il y a à la transporter la nuit, dans les boyaux tortueux et anguleux ; les accrochages aux parois, les chutes, les arrêts par la fatigue, les rafales d'obus, les blessés, les tués [...] C'est ainsi qu'à la faveur des ténèbres, tout le front dans sa longueur et dans sa profondeur devenait comme une fourmilière en effervescence<sup>46</sup>.

44. CHARLES-ROUX, 1920, p. 147-149.

45. Les baraques Adrian sont des préfabriqués démontables, en bois, et multi-usages, inventées par l'ingénieur dont elles portent le nom. Leurs avantages sont multiples : pas plus chères qu'une tente de volume équivalent, faciles à monter, modulables.

46. CADOUX, 1959, p. 117.

Dans cet amoncellement d'installations de fortune, quelques aménagements se distinguent, des abris d'officiers supérieurs regroupés qui portent des noms de fantaisie, pleins d'humour noir : « Villa Maria », « Mon repos », « Sans souci », « Beau Rivage », devant lesquels, parfois, on avait planté quelques légumes à l'abri.

Quoi qu'il en soit, tous s'accordent pour reconnaître que ces conditions d'abri ne peuvent pas réellement offrir un « repos ».

## LE RAVITAILLEMENT

Le corps expéditionnaire vit dans une totale dépendance de l'extérieur, car il n'y a aucune possibilité de ravitaillement sur place, et bien peu à attendre des régions environnantes.

Le départ de la première division mobilise vingt paquebots, l'essentiel des troupes étant débarquées, les transports servent alors à assurer le ravitaillement. Par la suite, pour le réapprovisionnement en munitions, prioritaires et en provisions multiples, trois départs par semaine ont lieu depuis Marseille ; les convois se rendent à Moudros (Lemnos) après une escale à Bizerte. Dix paquebots et dix cargos y sont affectés. Les Anglais, en outre, ont organisé une navette qui alimente l'escadre en charbon avec trois à quatre charbonniers assurant le trajet entre Cardiff et Moudros. Aux convois réguliers s'ajoutent de nombreux convois envoyés en urgence. Le nombre de navires assurant le ravitaillement du corps expéditionnaire français compta ainsi selon les périodes entre 24 et 41 bâtiments réquisitionnés, sans tenir compte des bateaux appartenant à l'État. Avec la guerre sous-marine, les approvisionnements sont déchargés dans la baie de Moudros et transférés sur des bateaux plus modestes ; ceux-ci accostent ainsi directement sur les appontements construits à l'abri du charbonnier *River Clyde* volontairement échoué par les Anglais pour protéger les débarquements.

Les marchandises sont réceptionnées par les services de l'intendance et entreposées minutieusement à proximité de la plage. Les plus précieuses ou vulnérables sont stockées à l'abri du fort. Le lieutenant Stocanne est frappé, en débarquant le 24 mai, par les entassements sur la plage et au pied du fort ; d'énormes tas de foin apportés pour les bêtes brisent les perspectives, cachent aux yeux de l'ennemi d'autres lieux de stockage. Des problèmes de gestion de ces stocks se présentent très rapidement, car la plage s'engorge, saturée par l'afflux de matériel ; entre le 25 avril et le 15 mai, 2 000 tonnes de marchandises sont débarquées chaque jour sur la plage V.

Cette arrivée massive d'approvisionnements est relayée par des convois de voitures à cheval, le nombre de voitures nécessaires pour convoier 10 tonnes étant de 24, on peut dire que plus de 700 voyages uniquement vers les lignes

se faisaient ainsi chaque jour. On compta jusqu'à 180 voitures rassemblées sur une seule plage. Une véritable *noria* s'organise jusqu'aux lignes et aux cantonnements, elle ne passe pas inaperçue des lignes ennemies et régulièrement des obus turcs tombent sur les convois, tuant hommes et bêtes. Au mois de juin, les travaux s'organisent, et on aménage un petit port abrité du mauvais temps et, à proximité, un atelier de charpentiers et de mécaniciens.

Après les munitions, les livraisons de bois tiennent une place considérable, bois à brûler et bois de construction ; l'absence de bois a des conséquences sur la vie quotidienne de ces hommes habitués à utiliser ce matériau à portée de main en France. En juin 1915, sont débarquées en moyenne 30 tonnes de bois à brûler, et 42 tonnes de planches et madriers, soit plus de 70 tonnes par jour, le quart du poids des approvisionnements. Parmi les navires qui effectuent régulièrement le ravitaillement, deux sont des frigorifiques apportant de la viande. Les quantités sont considérables. Le 2 juillet, on distribue 55 000 œufs, 45 000 vont aux troupes à raison d'un œuf et demi par homme, les 10 000 restants sont vendus à raison de 10 centimes l'unité<sup>47</sup>. À l'occasion du 14 juillet, des rations supplémentaires sont envoyées par ordre ministériel : on embarque 40 quintaux de jambon, 25 quintaux de confitures, 12 000 litres de conserves et légumes, 200 hectolitres de vin, 40 000 cigares, 1 250 paquets de cigarettes algériennes.

C'est que les hommes de troupe se plaignent de la mauvaise qualité de leur ordinaire :

La nourriture est défectueuse : pain moisi, du riz et du singe, voilà le menu pour la semaine et le dimanche. Cela n'est même pas assaisonné, il n'y a ni poivre ni oignon, rien, rien, on dirait de la pâtée pour les chiens. Malgré cette nourriture peu appétissante, j'ai bon appétit. Je suis obligé à chaque repas de demander à la cuisine s'il ne reste rien à manger. Le matin, en guise de casse-croûte, je prends ma boule verdâtre, en enlevant ce qui ne peut être mangé, et je mange mon pain sec comme un puni. C'est malheureux, mais nous mourrons de faim alors que Lemnos et Ténédos regorgent de provisions<sup>48</sup>.

Plus grave encore, les hommes ont beaucoup souffert du manque d'eau, en particulier pendant les premières semaines et pendant les canicules de l'été.

Le 14 mai, Alexandre Auriel se confectionne « un café à l'eau de mer et sans sucre », à la même date, Albert Cerisier se plaint « pas une goutte d'eau à boire, les puits sont empoisonnés et l'eau de mer dont on retire le sel n'est pas encore débarquée », puis il décrit son manque : « La langue sèche est racornie,

47. Décisions journalières du corps expéditionnaire d'Orient (suite CEO), SHD, 20 N. 43.

48. SHD, 20 N. 16, lettre interceptée par le contrôle postal.

la salive diminuée n'humecte plus le larynx, et pour la faire descendre, il faut tendre le cou comme une poule qui boit<sup>49</sup>. »

Alexandre Auriel raconte son expérience du 16 mai qui le conduit près des premières lignes :

Privés d'eau douce, nous décidons, Rattier et moi, de nous rendre avec huit bidons à une source, en avant, distante de plus de 3 km ; à mi-chemin, quelques minutes avant notre passage, un conducteur du 12<sup>e</sup> a été tué ainsi que son sous-verge. Les 77 deviennent de plus en plus nourris et nous font escorte ; à la source, les balles nous sifflent aux oreilles, alors que nous faisons la queue. Au retour, nous ensevelissons le conducteur<sup>50</sup>...

Deux solutions sont mises en place ; la première est la transformation de deux bateaux, le *Gharb* et le *Shamrock*, en distillateurs d'eau de mer, puis un vieux croiseur, le *Chasseloup-Laubat*, vient s'y ajouter ; comme le résultat est insuffisant, chaque semaine, *La Ville de Rabat* fait un aller-retour à Salonique et revient chargée de 500 tonnes d'eau potable. Un autre navire fait également la navette avec Salonique pour assurer le ravitaillement en eau des chaudières. Malgré cela, il faut faire appel aux Anglais qui sont mieux équipés. Dans tous les cas, l'eau de mer distillée est jugée infecte...

60

Les soldats reçoivent une solde de 4 francs par jour, mais certains, tel l'aspirant Jean Lovichi, demandent à leurs parents de ne pas leur envoyer d'argent, car il n'y a rien à acheter, il adresse même 50 francs à ses sœurs. Seuls les officiers peuvent envoyer des hommes à Ténédos où se tient un marché ; des marchands qui avaient tenté d'apporter quelques douceurs sur la plage anglaise ont été exécutés comme espions, une petite coopérative ouvre à la fin du mois d'août 1915, mais, dans l'ensemble, les hommes ne peuvent compter que sur des échanges avec les Anglais ou sur les colis.

Les premiers colis sont envoyés par les familles qui choisissent elles-mêmes les produits, selon leurs critères et selon l'expérience du front de France. Peu à peu, à la réception des lettres, les familles s'adaptent et envoient des cadeaux plus ciblés. Que recherchent les hommes ?

- Des produits alimentaires qu'ils partagent avec leurs camarades les plus proches ; Alexandre Auriel note avec précision le contenu des 16 colis de son épouse : plats en bocaux faits par elle comme du lapin et du homard, confiture, fromage, saucisson, tabac ou cigarettes.

---

49. CERISIER, 1930, p. 42-43.

50. AURIEL, 1991.

- Un autre ensemble de produits est celui des objets de la vie quotidienne dont les familles ont du mal à comprendre qu'ils puissent être introuvables : enveloppe, papier, teinture d'iode, papier à cigarette, encre.
- Beaucoup réclament des journaux et Jean Lovichi demande l'*Iliade* et l'*Odyssée*, puis Montaigne, car « Montaigne a de belles réflexions sur les choses du combat... je pourrai en goûter la saveur ».

Comme toujours en cas de pénurie, des circuits parallèles se mettent en place par l'intermédiaire des officiers qui ont des contacts avec des marins. De ce fait pour eux, c'est parfois la cocagne... saucissons, jambons, fromages, fruits, loukoums, chocolats... La fouille des cadavres, malgré les interdictions, est fréquente, y compris celle des cadavres turcs, pour chercher du tabac « dont ils semblaient bien pourvus<sup>51</sup> ». Des vols sont également enregistrés et sévèrement punis, vols de bois pour renforcer les cagnas ou pour se chauffer.

## LA MISÈRE PHYSIQUE DES HOMMES

TROP CHAUD, TROP FROID, TROP D'INSECTES...

Il existe un perpétuel décalage entre les besoins des soldats et l'équipement qui leur est fourni. Les hommes sont partis en février et mars avec la tenue bleue-horizon qui ne convient plus au climat des Dardanelles en mai-juin. À eux de résoudre le problème, et ensuite de souffrir de l'arrivée brutale de la saison froide, pour laquelle ils n'ont pas de vêtements chauds...

Les combattants des Dardanelles subissent les aléas d'un climat qui n'avait rien de serein contrairement aux idées reçues. Dès le mois de juin, les hommes doivent supporter la canicule, exposés au soleil toute la journée :

Chaque tranchée, chaque abri devint un four, la graisse de bœuf fondait dans les bois. On se brûlait en touchant une plaque de métal<sup>52</sup>.

Puis, les premiers froids apparaissent brutalement dans la nuit du 18 au 19 novembre 1915. Trois jours plus tard, un vent violent se déchaîne, les hommes ont les yeux brûlés et la bouche remplie de sable. Pendant 10 jours, la température descend de nuit à 8° au-dessous de zéro ; les Sénégalais, insuffisamment équipés, supportent mal ce froid violent, « des voitures pleines d'ambulances les descendent des tranchées les pieds

---

51. COOPER, 1934, p. 37. Il a servi à la 2<sup>e</sup> D, 1<sup>er</sup> RMA.

52. MOOREHEAD, 1958, p. 186.



gelés », écrit Alexandre Auriel le 25 novembre, Lucien Cadoux rapporte que, le 28 novembre, on dut évacuer 1 140 hommes alors que la moyenne était jusque-là de 50 hommes par jour.

La faune paraît également inhospitalière : cafards, lézards, tortues, vipères, scorpions, crapauds, les poux comme sur le front de France et, principalement, les mouches qui pullulent. Les hommes les décrivent comme un véritable supplice, « on se lavait, on se rasait avec des mouches sur le visage », une boîte de conserve dès son ouverture est immédiatement recouverte de mouches.

Ça t'débecquète tout de même d'bouffer après qu'elles ont sucé  
l'macchab ! ça donne un goût d'faisandé à ta confiture<sup>53</sup> !

Les soldats sont partis avec la même tenue que s'ils avaient rejoint le front de France. Des modifications sont apportées pour certains dès le voyage, quelques casques sont distribués, Albert Cerisier raconte que son unité reçoit des casques blancs avec l'ordre de les peindre en kaki, alors qu'ils n'ont pas de peinture... l'un deux peint le sien avec du permanganate<sup>54</sup> ; quelques mois plus tard a lieu une distribution de couvre-casques en toile kaki. Lors de fortes chaleurs, les hommes se protègent la nuque avec un linge ou un mouchoir. L'examen des photographies disponibles aux archives iconographiques du musée de l'Armée permet de constater que les tenues sont des plus hétérogènes ; pendant la saison chaude, les hommes sont pour la plupart en chemise et portent un képi. Tout est possible, y compris récupérer les casques des morts. Dans tous les cas, la débrouillardise prime.

Ne recevant pas de vêtements de rechange, les hommes veillent sur leurs affaires personnelles ; Jean Lovichi, pour limiter les risques de voir tous ses effets disparaître en même temps sous l'effet d'un obus, les partage en trois lots rangés dans une cantine, un sac et sa musette<sup>55</sup>. Les officiers possèdent un équipement personnel souvent depuis le départ ; ils s'intéressent particulièrement à leur sommeil, matelas, oreiller, profitent des occasions pour améliorer leur ordinaire.

Une des plus curieuses manifestations de cette situation est l'organisation de ventes aux enchères au cours desquelles sont mis en vente des objets ayant appartenu à des officiers tués. En quatre occasions, on a vendu des tentes, des lits de camp, des selles usagées, des tables pliantes, des pliants, des couvertures, des sacs de couchage... Les produits des ventes sont versés aux familles en espèces, évitant ainsi aux services le rapatriement d'objets encombrants.

---

53. CERISIER, 1930, p. 94.

54. *Ibid.*, p. 172-173.

55. LOVICHI, 1994, lettre du 2 juin.



## LES MALADIES

Je ne sais si l'on peut bien se rendre compte, en dehors d'ici, de l'espèce de prodige que c'est d'avoir réussi à préserver des épidémies tant de milliers d'hommes entassés, pêle-mêle avec des milliers d'animaux, au gros de l'été sur quelques kilomètres carrés, dont le sous-sol est un cimetière<sup>56</sup>.

Vu le manque d'eau, les conditions d'hygiène sont déplorables, et les hommes sont couverts de la poussière apportée par les vents. Le sergent J.L., le 10 juin, écrit qu'il ne s'est pas passé une goutte d'eau depuis six jours et qu'il a « la figure couverte de plaques de poussière humide séchée au soleil<sup>57</sup> ». Jean Lovichi, lui aussi, se plaint de la poussière et de la saleté :

Je suis poussiéreux, hirsute et ressemble à je ne sais quel moyenâgeux bachi-bouzouk avec mon costume de troupe. Nous sommes habillés en Turcs et de leur côté les Turcs s'essaient à s'habiller à l'européenne<sup>58</sup>.

Ce n'est pas la tenue valorisante des cartes postales ! Il leur reste à rejoindre la mer pour se laver et se rafraîchir, mais la croûte de sel sur la peau leur fait regretter une « bonne rivière de France ». Les conditions s'aggravent avec l'été, et le commandement lutte contre le laisser-aller des hommes qui vient aggraver le climat d'une puanteur difficile à imaginer. Le 12 juillet, le « rapport journalier du CEO » fait part du fait que trop d'hommes urinent dans le camp, le long des tonneaux, des murs et des talus ; il leur est rappelé qu'ils doivent uriner dans la mer, sur les urinoirs de pierre construits le long de la plage, et on ajoute que toute contravention sera sévèrement punie<sup>59</sup>.

L'armée n'a pas oublié l'expérience des guerres balkaniques, 19 000 Turcs étaient morts en dix jours dans une épidémie de choléra. Les hommes sont tous, au moment du départ, vaccinés contre la typhoïde et le choléra, mais les mauvaises conditions d'hygiène favorisent le développement d'autres maux.

Les maladies serpentent dans les tranchées, nombreuses, féroces, allongeant leurs tentacules invisibles et tenaces dans l'air, dans la nourriture, dans l'eau pourrie, dans le sifflement énervant des moustiques, dans le bourdonnement angoissant des mouches énormes, dans la morsure nombreuse, intolérable des puces et des poux<sup>60</sup>.

56. CHARLES-ROUX, 1920, p. 214-215, 30 août 1915.

57. SERGENT J.L., 1<sup>er</sup> et 15 mai 1916.

58. LOVICHI, 1994.

59. SHD, 20 N. 43.

60. CANUDO, 1917, p. 49, mai 1915.

Albert Cerisier ajoute que beaucoup souffrent de la dysenterie...

Ceux qui échappent aux balles de l'artillerie, courent tout le jour aux feuillées, font du sang, des glaires, reboutonnent leur pantalon pour le redéboutonner à la hâte, presque sans forces...

Et il décrit les latrines, « tas remuant et infect, boursoufflé d'asticots et recouvert de mouches... de loin en loin, des infirmiers jettent du crésyl, les feuillées ont trois mois, rien n'est enfoui<sup>61</sup>... »

## LES BLESSURES

Dans ces conditions, manque d'eau, saleté, mouches, les blessures s'enveniment rapidement.

Lors du débarquement, les moyens mis à la disposition des blessés s'avèrent rapidement insuffisants ; comme les autres, le service de santé souffre de l'exiguïté du terrain et de la difficulté d'évacuer les blessés jusqu'aux bateaux-hôpitaux en l'absence de port. Le 29 avril, soit deux jours après le débarquement, François Charles-Roux visite une ambulance<sup>62</sup> en cours d'installation dans la cour du château.

64

La salle des pansements et d'opérations consiste en une tente marabout<sup>63</sup>, dressée dans la petite cour ; l'aile la moins délabrée du corps de logis sert de salle d'hôpital. Misérable, très misérable local<sup>64</sup> !

Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 mai, au cours de laquelle les alliés faillirent être rejetés à la mer, il voit affluer les blessés, il les voit assis par terre, poussiéreux et sanglants, et les médecins, écrit-il, ne savent où donner de la tête. La même scène se reproduit deux mois plus tard ; il pénètre dans l'ambulance-hôpital et constate qu'« il n'y a aucun lit et les blessés se roulent par terre », beaucoup meurent faute de soins. L'historique du 1<sup>er</sup> RMA précise qu'après cette nuit du 1<sup>er</sup> au 2 mai, beaucoup de blessés sont arrivés dans les hôpitaux de Tunisie et d'Algérie avec leur seul pansement du champ de bataille et que les bateaux-hôpitaux se sont trouvés rapidement surchargés : « Il faut recueillir sur les bateaux qui ont servi au transport des troupes et des animaux les malheureux blessés qui ne tardent pas à s'y infecter. Beaucoup meurent<sup>65</sup>. »

---

61. CERISIER, 1930.

62. Le terme ne désigne pas le véhicule comme aujourd'hui, mais une tente spéciale destinée à rassembler et soigner les blessés en attendant leur transport plus loin du front.

63. Tente conique, ronde avec un pilier central, collective.

64. CHARLES-ROUX, 1920, p. 67-68.

65. DEYGAS, 1932, p. 28.

L'évacuation est dramatique : une centaine d'hommes sont allongés sur le pont et « à chaque coup de mer... les hommes hurlaient... ce n'était qu'un concert de plaintes et de gémissements » ; ils roulent, retombent, tremblent de froid et sont « mouillés jusqu'aux os<sup>66</sup> ».

Des améliorations sont apportées progressivement, un service de bateaux s'organise sur la rive nord de la baie de Morto, protégée de la vue des Turcs et plus proche des lignes ; lors des assauts du 21 au 23 juin, le médecin-chef de la 1<sup>re</sup> division assiste au retour des blessés, il témoigne que, dans l'ambulance n° 1, un obus est tombé le 21 au milieu de 300 blessés. Les blessés attendent de longues heures « les plaies deviennent rapidement immondes, pleines de mouches grouillantes<sup>67</sup> ». Louis-Gaston Giguel voit arriver au poste du génie un camarade mourant : « Je l'ai vu, la cervelle en l'air, râler pendant trois heures et demie avant de mourir<sup>68</sup>. »

Malgré ces spectacles, certains hommes en viennent à souhaiter d'être évacués pour maladie et se provoquent volontairement des infections au risque de mettre leur vie en péril.

Un soldat badigeonne des blessures suspectes avec de la graisse d'arme quand on ne le voit pas. D'autres idiots avalent la cordite des cartouches anglaises pour avoir la fièvre. Certains ont fait venir de France des produits chimiques pour s'oblitérer la vue<sup>69</sup>.

Xavier Torau-Bayle explique qu'à partir de septembre, on ouvrit un autre hôpital face au détroit, portant de grandes croix rouges sur son toit, et rapporte que les batteries turques le respectaient, ainsi que les canots qui partaient de la baie de Morto pour rejoindre les bateaux-hôpitaux<sup>70</sup>. Jusqu'en juillet, trois navires de ce type se reliaient, assurant la chirurgie d'urgence ; les malades n'y sont pas admis en raison de la contamination, et ils sont dirigés sur Moudros, et par la suite, parfois, vers Salonique. D'autres navires-hôpitaux, cinq, apparaissent ensuite et, ce nombre étant parfois insuffisant en raison de la distance à parcourir jusqu'en France ou en Algérie, on réquisitionne des paquebots non aménagés. Les services de Moudros voient affluer les blessés plus légers et les malades, en particulier les contagieux. Il existe un fossé entre les rapports officiels et les témoignages. D'après ces derniers manquent les lits – les blessés sont souvent couchés à même le sol –, les paillasses propres – elles sont

66. ANTELME, 1916, en octobre 1915.

67. CANUDO, 1917, p. 50-52.

68. GIGUEL, s. d., p. 16.

69. CERISIER, 1930, p. 237.

70. TORAU-BAYLE, 1920.

infestées de poux –, et l'eau. La lettre d'un jeune soldat soigné à Moudros, saisie par le contrôle postal, est éloquente :

Quand on voit comment les Anglais soignent leurs blessés, on devrait avoir honte, car j'avoue franchement, on est traités comme des chiens. Chez les Anglais, chaque blessé a un lit pliant, les blessés sont séparés des contagieux et tout le monde est bien soigné et avec propreté. Chez nous, les blessés et les contagieux couchent ensemble et c'est comme ça que j'ai attrapé la dysenterie ; j'étais huit jours à côté d'un individu qui l'avait au plus haut degré. Naturellement, il n'y a pas de lits pour nous et j'ai vu des amputés, des aveugles, etc. couchés sur la paille [...] Tous les jours, il y en a huit ou dix qui meurent ici. L'autre jour, un pauvre blessé (je l'ai vu moi-même) cruellement mutilé par les Turcs était à l'agonie. Que fait-on ? On le met dans le marabout réservé pour les ports et on le laisse là avec trois cadavres. Le pauvre diable n'est mort que quatre heures plus tard [...] C'est dur de mourir dans des conditions pareilles. Croyez-vous que cela donne du courage de voir de pareilles choses ? Tout le monde en est indigné, surtout ceux qui avaient été blessés en France. Ma blessure, pour ainsi dire, est guérie, reste ma dysenterie qui ne guérira pas si vite<sup>71</sup>...

66

L'infirmière Jeanne Antelme décrit le calvaire de ces hommes condamnés à se battre contre les poux et les mouches qui entrent dans la bouche et sur les yeux, et que les plus grands malades n'ont même pas la force de chasser. Et quand l'été s'arrête, arrivent les pluies, la boue et les tarentules, sans compter les souris qui se promènent même sur les visages des malades<sup>72</sup>.

Les blessés les plus graves sont transportés jusqu'à Marseille. Louis-Gaston Giguél, rapatrié pour maladie sur le bateau-hôpital la *Bretagne*, du 9 au 12 décembre, note que ce navire accueille 600 blessés et malades, et que, « presque tous les jours, nous immergeons quelques-uns de nos camarades qui succombent ; la plupart sont des amputés<sup>73</sup> ». Tous ceux qui ont voyagé sur ces navires témoignent de ces immersions de cadavres effectuées discrètement le soir. Georges de Lacoste clôt son récit par la vision cauchemardesque que lui laisse la mise en mer d'un soldat noir qui rentrait aux Antilles. On l'a placé dans un cercueil percé de trous, pour ne pas flotter trop longtemps, alourdi par une masse métallique, et enveloppé du drapeau tricolore, il est béni par un prêtre :

---

71. SHD, 20 N. 16.

72. ANTELME, 1916.

73. GIGUEL, s. d., p. 177.

Ensuite, le commandant adresse un bref adieu au défunt. On enlève alors le drapeau et deux cris sont lancé : attention, lâche tout ! le cercueil bondit dans l'eau et disparaît d'abord. Puis il remonte aussitôt ; brusquement, comme jaillissant du fond. De nouveau il replonge. De nouveau il reparait, dressé, mais se soulevant moins haut. Une fois encore il s'enfonce et ressort ; puis ainsi plusieurs fois [...] Peu à peu ses mouvements s'assagissent, et, quand je l'ai perdu de vue, je puis dire qu'il s'éloignait normalement, obéissant aux mouvements des vagues, la tête dehors<sup>74</sup>.

### UNE VIE SOCIALE ?

Ces milliers d'hommes entassés, souffrant, vivant, mourant l'un sur l'autre, forment une société qui a ses règles propres et présente des caractères distinctifs. Elle a aussi ses lieux de détente loin du front mais bien peu en profitent. Pas ou presque de permissions vues les conditions et la durée d'un trajet aller-retour vers la France, seuls quelques « chanceux » ont droit à un repos sur la petite île plus verdoyante de Ténédos. Au centre de cette île en effet, une villa sert de lieu d'accueil pour les officiers (une quinzaine à la fois, pas plus) et on trouve un camp de repos pour des soldats qui, aménagé tardivement, n'a concerné qu'une faible partie des hommes, heureux avant tout du calme régnant à l'abri des obus. La grande majorité des combattants vit donc en permanence dans le petit périmètre occupé de la presqu'île.

La promiscuité favorise la découverte d'autres hommes, jamais rencontrés dans les campagnes françaises : « Sur ce front, le plus petit de tous, il ne manque qu'un peuple pour que les cinq parties du monde y soient coude à coude<sup>75</sup>. ». Les Français côtoient les Britanniques à de multiples occasions ; ils observent avec curiosité leurs partenaires : leurs tenues sont différentes, ils se promènent avec le pantalon coupé au-dessus du genou et leurs manches de chemise taillées au coude et « de cette façon ils ont moins chaud et ont toujours l'air d'aller à quelque partie de football<sup>76</sup> ». « On dirait de grands bébés prêts à courir sur la plage les cuisses à demi nues<sup>77</sup>. » Ils ne vivent pas aux mêmes heures, ils partent aux tranchées, précédés de deux cornemuses, ils jouent au foot à 6 heures du matin, ils chantent des psaumes le soir, ils ont une solde plus élevée que celle des Français et surtout... ils ne mangent pas comme les Français !

74. LACOSTE, 1923, p 189. Georges de Lacoste était avocat au barreau de Paris et officier.

75. LONDRES, *Petit journal* du 13 juin 1915.

76. GIGUEL, s. d., p. 18.

77. LONDRES, *Petit journal* du 13 juin 1915.

L'aspect le plus souvent évoqué est l'échange de produits alimentaires ; chacun constate que l'autre est approvisionné en denrées différentes des siennes, les cuisiniers font des échanges, le sapeur Giguel, qui parle l'anglais, est un interprète précieux. Les Anglais reçoivent leurs approvisionnements individuellement, les Français par unité ; les Anglais se nourrissent de boîtes de conserve contenant des plats tout préparés « pommes de terre, carottes, haricots cuits mêlés à de la viande en sauce ; réchauffé, cela fait un ragoût appétissant ». Le troc permet aux Français d'obtenir de la confiture, des cigarettes, et ils proposent surtout du vin et du café.

Albert Cerisier est interloqué devant le gaspillage de nourriture qu'il constate dans un secteur de première ligne tenu par des Australiens

Ces hommes vivent de thé, de confiture, de bacon et de fromage. Le bœuf de conserve est dédaigné. Les boîtes soudées par centaines servent à étayer les tranchées. On les y empile toutes pleines ou bien elles aident à constituer les assises des foyers des petites popotes indépendantes. Des hommes bourrent des paillasses avec du thé de Ceylan dont on n'a que faire<sup>78</sup>.

L'attention portée à l'aspect alimentaire, à la cuisine, aux excès que l'on peut commettre si, par un heureux hasard, on atteint Ténédos, traduit non seulement le fait qu'on a affaire à des Français, mais aussi qu'il s'agit du seul plaisir parfois accessible en ces lieux.

Ces hommes, comme dans tout milieu fermé et bien particulier, mettent en place un langage spécifique qui tente, entre autres choses, de dédramatiser les facteurs les plus déstabilisants de la guerre, en particulier les pièces d'artillerie ; ils font des plaisanteries appelées « gallipolipettes » sur ce qui les entoure, rient devant certaines situations insolites, s'amusent à monter les ânes (ce qui est interdit). Grâce aux Britanniques, ils découvrent également les bains de mer, les deux plages « françaises », surtout la baie de Morto, servant de lieux de baignade. Pour la plupart, c'est une première expérience, et on les voit par centaines à certaines heures jouir de la fraîcheur de l'eau, s'étendre nus au soleil sur la plage, tout cela sous le risque permanent des obus. Louis Cadoux précise que les hommes les plus fréquemment touchés sont ceux qui se rhabillent, car ajuster ses molletières, lacer ses galoches suppose une longue immobilité au même endroit, et facilite la précision des tirs de l'adversaire<sup>79</sup>.

Ce petit monde surpeuplé est aussi l'occasion pour des milieux sociaux fort éloignés d'évoluer dans les mêmes lieux. Cette société fermée reproduit à une échelle réduite les strates de la société française et met en évidence le décalage

---

78. CERISIER, 1930, p. 206.

79. CADOUX, 1959, p. 99-100.

entre les hommes de troupe ou les sous-officiers et le monde des officiers. Ces derniers sont mieux nourris, ils peuvent trouver des produits supplémentaires et s'adjoindre un cuisinier ancien maître d'hôtel au *Negresco* de Nice, puis à Dijon : « Ce ne sont que repas délicieux faits souvent avec rien, mais servis avec un art consommé. Les plats défilent succulents, alors même qu'ils ne sont composés que du singe réglementaire<sup>80</sup>. » Et la salle à manger « est grillagée contre les mouches » ! Ils peuvent obtenir ou apporter des lits, ils parviennent à avoir des casemates aménagées. Enfin, les officiers ont une solde supérieure et peuvent accéder au marché de Ténédos et parfois à son repos. Il existe aussi un clivage culturel ; pour certains, Homère et l'*Énéide* sont omniprésents.

Le jeune officier Drieu La Rochelle se sent mal à l'aise au milieu de ses hommes, prenant conscience d'une barrière qui les sépare, ne serait-ce que dans la façon de manger :

Nous nous gênons. Je mesure cette barrière mince, élastique, mais solide qui nous sépare. Je mens quand je suis gentil avec eux. Cette recherche secrète de la pauvreté et de l'humilité n'a rien à faire avec eux. Je viens vers le peuple par un romantisme transposé [...] Mais parmi certains bourgeois je suis aussi insolite [...] Que de classes ! On est exactement de sa classe, une mince couche entre deux autres<sup>81</sup>.

Mais tous n'ont pas une conscience aussi nette des barrières sociales et la promiscuité permet des relations plus ouvertes. Les généraux sont très présents parmi la troupe, au milieu des hommes ; ils sont observés et communiquent facilement avec les soldats, s'intéressent à eux, leur serrent la main, partagent les dangers et les désillusions sans leur cacher la vérité. Ainsi le très aimé général Bailloud :

Il nous dit, paternel, avec une pointe de tristesse : « mes enfants, je vous ai amenés ici pour mourir : c'est entendu, mais je vous demande de garder votre vie le plus possible, pour la donner utilement quand on vous le demandera... Ils sont là les Turcs, il faut y aller, si vous ne les bousculez pas, ils vous jetteront à la mer »<sup>82</sup>.

Ces officiers partagent le désenchantement de leurs hommes, leur amertume face au désintérêt du monde extérieur comme le montre cette anecdote rapportée par Gustave Gouin. Un groupe d'officiers venu en visite d'inspection tient à réveiller en urgence le lieutenant-colonel qui, pour une fois, se reposait. Il se lève et les accueille :

---

80. DAVID, 1927, p 47. Il était attaché au service de l'intendance de la 2<sup>e</sup> division du CEO.

81. DRIEU LA ROCHELLE, 1934, p. 156-157.

82. CERISIER, 1930, p. 90-91.

Messieurs, leur dit-il, vous désirez certainement vous rendre compte de nos positions et vous faire une idée du pays. Venez !

Et les officiers qui pensaient après leur présentation, retourner au camp aussitôt, durent subir « la grande tournée », sous la pluie de balles et l'éclatement des obus et des shrapnells, trébuchant sur les cadavres, heurtant de leurs têtes baissées, pour ne point se découvrir, les veilleurs installés aux créneaux. Après les avoir ainsi promenés à travers les tranchées conquises où il suffira de dire que l'on trouvait des cadavres qui y étaient enterrés depuis plus d'un mois, mal enterrés, pour qu'on se fasse une idée de l'odeur qui pouvait y régner, il les conduisit face à la côte d'Asie devant le plus épouvantable charnier que l'on puisse se figurer, dans un amoncellement de cadavres en décomposition, au milieu de nuées de mouches, qui s'élevaient par nuages à leur passage, et là, sans avoir l'air de prendre garde à la puanteur du lieu, étendant son bras vers les Dardanelles, le colonel se mit à dépeindre les charmes de cet Orient dépeint par nos Loti et nos Farrère. Pendant plus d'une demi-heure, il retint ainsi les officiers, obligés de garder une tenue correcte au milieu de cet épouvantable spectacle<sup>83</sup>.

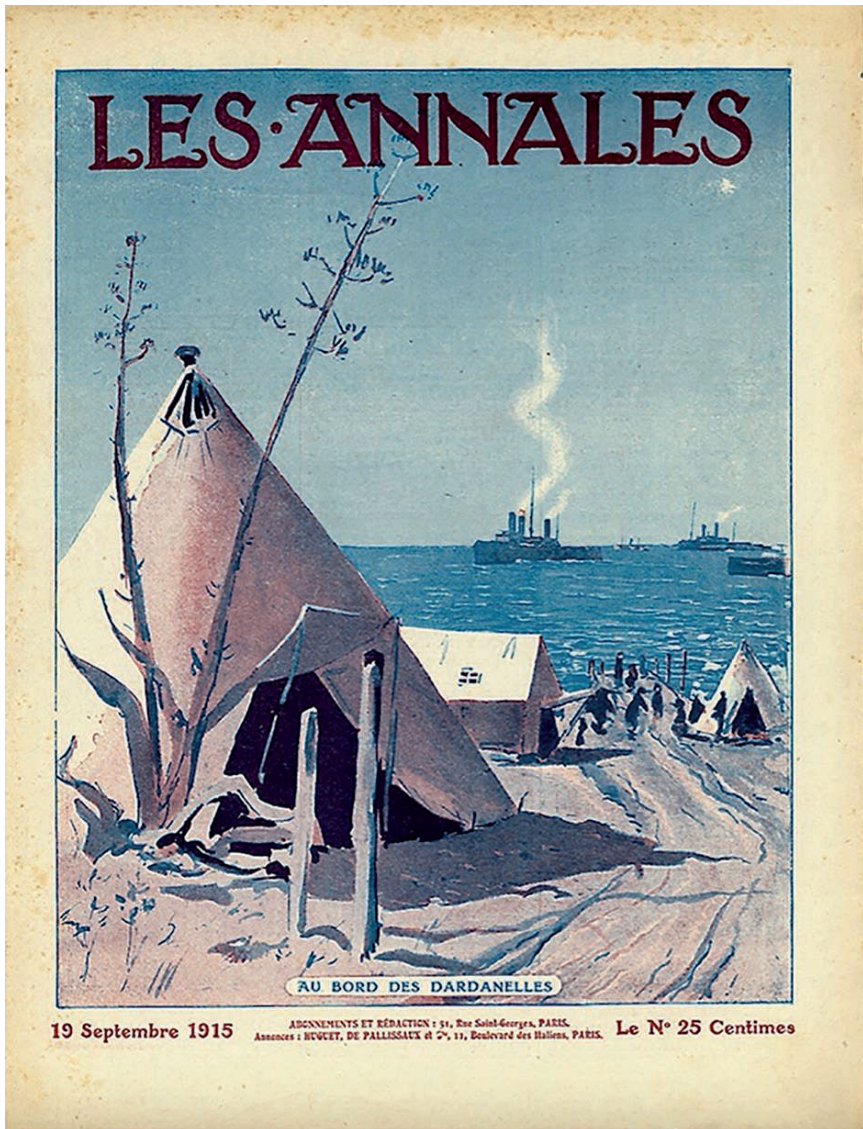
Amère et brève revanche des hommes qui se sentent abandonnés et trahis...

Qu'auraient-ils pensé en voyant cette couverture des *Annales* datée du 19 septembre 1915 ?

---

83. GOUIN, 1931, p. 37-38. Claude Farrère, officier de marine comme Loti, a déjà publié une quinzaine de romans quand la guerre commence ; grand admirateur de Loti, à partir de 1902, il a régulièrement voyagé dans l'Empire ottoman où il fit en tout onze voyages.





**Figure 6**

Au bord du détroit des Dardanelles  
© *Les Annales*, 19 septembre 1915, APA

Résumé : ce chapitre se donne pour but de rapporter comment les soldats français ont perçu les différentes phases de la lutte en Macédoine qui les mit successivement en situation de guerre de mouvement et de position. Dans la phase de mouvement, on peut distinguer les opérations de grande envergure entraînant des déplacements importants d'une part, les actions locales visant à la conquête d'objectifs limités d'autre part. Ces actions se sont déroulées dans le cadre d'une véritable guerre de montagne qui dura trois ans<sup>1</sup>.

Mots-clefs : expédition de Salonique ou d'Orient, armée française d'Orient, 1915-1918, les phases de la guerre, recrues coloniales, paludisme, organisation de l'espace, camp retranché de Salonique, voies de communication, grands travaux, épuisement des hommes, guerre en montagne, campagne de Serbie, Monastir.

## *War in Macedonia*

*Abstract: this chapter aims to report how the French soldiers perceived the different phases of the struggle in Macedonia which put them successively in situation of war of movement and position. In the movement phase, we can distinguish large-scale operations involving major displacements on the one hand, and local actions aimed at conquering limited objectives on the other. These actions took place in the context of a real mountain war that lasted three years.*

*Keywords: Macedonian Front or Salonica Front, French Oriental Expeditionary Force, 1915-1918, Salonica's bird cage, the phases of the war, colonial recruits, malaria, organization of space, communications, great works, exhaustion of the men, mountain war, Serbian campaign, Monastir.*

## *Πόλεμος στη Μακεδονία*

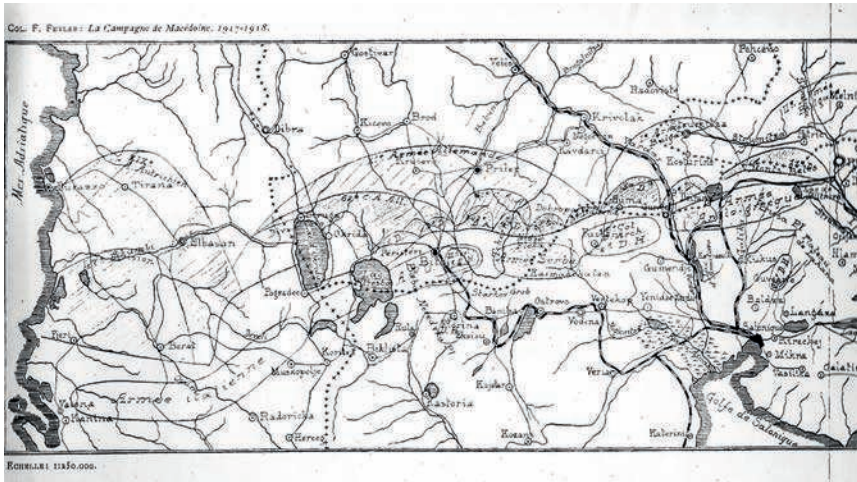
*Περίληψη: Το κεφάλαιο αυτό στοχεύει να αναφέρει πώς οι Γάλλοι στρατιώτες αντιλαμβάνονταν τις διάφορες φάσεις του αγώνα στη Μακεδονία, οι οποίες τους έφεραν διαδοχικά σε κατάσταση πολέμου κίνησης και θέσης. Στη φάση της μετακίνησης, μπορούμε να διακρίνουμε αφενός μεγάλες πράξεις που συνεπάγονται μεγάλες εκτοπίσεις και, αφετέρου, τοπικές δράσεις που αποσκοπούν στην κατάκτηση περιορισμένων στόχων. Οι ενέργειες αυτές πραγματοποιήθηκαν στο πλαίσιο ενός πραγματικού πολέμου στο βουνό που διήρκεσε τρία χρόνια.*

*Λέξεις-κλειδιά: Εκστρατεία της Θεσσαλονίκης ή της Μακεδονίας, Γαλλικός στρατός της Ανατολής, 1915-1918, οι φάσεις του πολέμου, ο ρόλος των αποικιοκρατών στρατευμάτων, η ελονοσία, η οργάνωση του χώρου, το οχυρωμένο στρατόπεδο της Θεσσαλονίκης, τα μέσα επικοινωνίας, τα μεγάλα έργα, η εξάντληση των ανδρών.*

---

1. Voir REVOL, 1931.

# LA GUERRE EN MACÉDOINE



**Figure 1**

La campagne de Macédoine

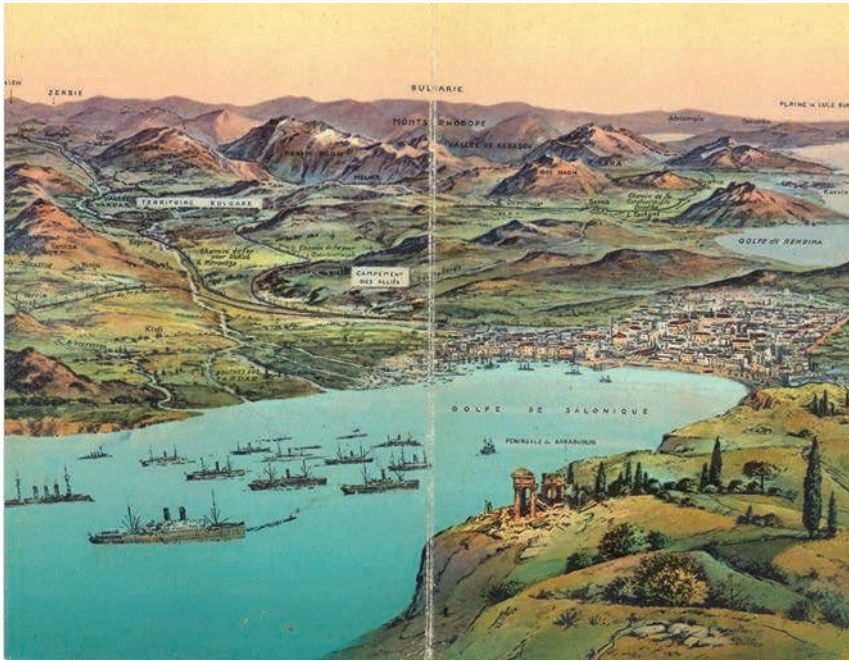
© Colonel F. Feyler, 1920, *la campagne de Macédoine 1916-1917*, Genève, Éditions d'art, Boissonnas

L'échec de la campagne des Dardanelles porte gravement atteinte au prestige des alliés. Parallèlement, l'été 1915 voit l'épuisement de la Serbie face à l'Autriche-Hongrie et, le 6 septembre, la Bulgarie s'allie aux puissances centrales. Les menaces qui se précisent sur la Serbie et s'intensifient alors ont pour conséquence le déplacement du front d'Orient. La lutte contre les Turcs est abandonnée au profit d'une stratégie plus réaliste. La France et la Grande-Bretagne décident d'intervenir et conduisent dans un premier temps à Salonique les troupes repliées progressivement de la presque île de Gallipoli. Les alliés en Orient vont comprendre des troupes françaises, britanniques, serbes, russes puis italiennes et, enfin, grecques.

Dès le 5 octobre 1915 a lieu le premier débarquement à Salonique, sous le commandement du général Sarrail, avec l'accord du Premier ministre grec, Venizélos. L'idée était de marcher sur Nis pour arrêter la progression des Bulgares sur la Serbie, et de maintenir ainsi un second front oriental contre les puissances centrales. La situation militaire ne répondant pas aux espérances, il a fallu se replier sur Salonique, ville refuge encerclée de loin par les troupes de la Triple Alliance. Transformée en camp retranché solidement tenu à l'est, le



long de la Struma et à l'ouest, sur le Vardar, elle accueille, dans l'été 1916, près de 300 000 hommes (Français, Britanniques, Serbes, Italiens et Russes).



**Figure 2**

Salonique, les fronts, les reliefs de l'arrière-pays macédonien

© CP, APA

La présence des troupes franco-anglaises en Macédoine provoque une grave crise en Grèce. En effet, l'Entente qui craignait un front uni Allemagne-Autriche-Hongrie-Bulgarie-Empire ottoman, pour maintenir la Bulgarie dans la neutralité, propose à la Grèce, si elle la rejoint, des terres sur les côtes d'Asie Mineure, mais à condition de céder à la Bulgarie la région de Kavala ; un peu plus tard, l'offre concernera Chypre. Le Premier ministre Venizélos, persuadé de la victoire future de l'Entente, est prêt à discuter. Mais accepter l'idée d'une possible cession d'une partie de la Macédoine aux Bulgares, à peine deux ans après avoir affronté ces mêmes Bulgares, est une faute politique qui renforce ses ennemis. Il s'oppose à la volonté de neutralité du roi Constantin, persuadé, lui, de la supériorité allemande, et doit démissionner quand celui-ci refuse la participation de son pays à l'expédition des Dardanelles, le 6 mars 1915. Vainqueur des élections législatives en juin, il redevient Premier ministre le 16 août et, le 2 octobre 1915, il autorise les troupes de l'Entente

à débarquer à Salonique. Le 5 octobre, jour du premier débarquement, le roi le convoque et lui signifie son renvoi. La situation politique grecque se tend pendant l'année 1916, des partisans du roi et d'autres, de Venizélos, s'affrontent violemment dans les rues d'Athènes et des petites villes de province ; en mai 1916, le roi cède sans combat le fort frontalier de Rupel aux forces bulgare-allemandes, et l'Entente riposte par un blocus naval de la Grèce, tout en exigeant la démission du gouvernement. En août, les forces bulgares occupent toute la Macédoine orientale et se trouvent donc en mesure de menacer Salonique. Le 29 août, des officiers vénizélistes proclament dans cette ville le mouvement de *Défense nationale* et, trois semaines plus tard, Venizélos y constitue un gouvernement provisoire et déclare la guerre aux puissances centrales. La Grèce est divisée en deux, l'opinion grecque également. Le 22 octobre, l'Entente exige du roi qu'il lui livre la majeure partie de la flotte grecque encore sous son contrôle et la moitié de ses armements lourds ; refus. Après cinq mois de blocus, le roi ne voulant pas céder, la flotte anglo-française, le 1<sup>er</sup> décembre 1916, bombarde le palais royal, des soldats de l'Entente débarquent à Athènes, mais se heurtent à la réaction de la population, les combats de rues entre les royalistes et les vénizélistes s'amplifient. La France décide alors une intervention plus musclée. Le 30 mai, les Franco-Anglais exigent la démission et le départ du roi. Finalement, le 10 juin 1917, le haut-commissaire allié, Jonnart, débarque 10 000 soldats au Pirée et obtient l'abdication du roi en faveur de son second fils, Alexandre ; le 26 juin, Venizélos arrive à Athènes. Les rapports politiques entre l'Entente et la Grèce sont donc longtemps difficiles, et compliquent la situation de Sarrail et de ses hommes à Salonique, ce d'autant plus que les habitants de la Macédoine, qu'ils soient slavophones ou hellénophones, sont particulièrement concernés par les effets d'une possible défaite ou victoire devant la Bulgarie ; le sort des populations de la région de Kavala sert d'exemple aux uns et aux autres. Ce n'est, en définitive, que dans l'été 1918 que les troupes alliées, bloquées depuis 1916, reprennent la guerre de mouvement contre la Bulgarie en ayant intégré des troupes grecques.

Mais en octobre 1915, devant la déroute de l'armée serbe, les hommes de Sarrail sont brutalement détournés de leur destination un temps envisagée (un débarquement sur les côtes d'Asie Mineure) et reçoivent l'ordre de débarquer à Salonique et de remonter vers le nord. Cette action échoue et cède la place à une guerre de position. Les trois années suivantes voient se multiplier les difficultés. Complétant les quatre divisions arrivées de France ou des Dardanelles à la fin de l'année 1915 et au début de 1916, la France renforce ses effectifs en Orient par l'envoi de deux autres divisions, les 11<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> DIC, à la fin de l'année 1916. Au début du mois d'août 1916, les alliés, sur le point d'effectuer une action, sont surpris par une offensive bulgare sur leurs deux flancs qu'ils contiennent avec peine. Si une contre-offensive permet de refouler les assauts sur le flanc ouest, au

nord de Monastir, elle ne peut cependant réussir à l'est, et laisse les Bulgares se fixer le long de la vallée de la Struma. Enfin, face à la gravité de l'affaire grecque et à l'épreuve de force que représente l'affrontement à Athènes avec les troupes fidèles au roi Constantin en décembre 1916, deux divisions, la 76<sup>e</sup> et la 30<sup>e</sup> DI, sont acheminées pour soutenir l'action visant à obtenir la destitution du roi.

La France envoie donc en tout huit divisions sur le front d'Orient. Patrick Facon note que le nombre de soldats qui furent affectés à l'armée d'Orient varie, selon les estimations, entre 370 000 et 600 000 hommes, il retient le nombre de 378 000 hommes en s'appuyant sur les chiffres fournis par Franchet d'Espèrey ; si l'on étudie les chiffres moyens par année, l'année 1917 vient en tête avec une moyenne de 156 750 hommes. L'ensemble de la période est marqué par le problème du renouvellement des troupes en raison de l'éloignement des bases et des réticences de l'État-Major à envoyer des renforts. Patrick Facon affirme que « cette armée a souffert de façon endémique du manque de soldats » et que « les déficits ne cessent de se développer et de préoccuper le commandement<sup>2</sup> ».

Dans la guerre de mouvement, les officiers voient fondre le nombre de leurs hommes ; le 2 septembre 1916, le lieutenant Bernadotte apprend que son régiment subit une « opération de dissection » qui consiste à supprimer une compagnie par bataillon, chacun comprendra désormais trois compagnies au lieu de quatre<sup>3</sup>. Dans le secteur de la Cerna, en 1918, les effectifs sont tels que les bataillons restent 27 jours en ligne pour 9 jours au repos, et que certains régiments sont restés sans relève pendant 110 jours<sup>4</sup>. Louis-Gaston Giguel, sapeur, est nommé caporal en septembre 1916, son escouade comprend six poilus « c'est peu, écrit-il, mais c'est l'escouade la plus forte de ma section. Les autres ne comptent que trois ou quatre hommes ». André Ducasse parle, quant à lui, de régiments « squelettiques ».

En plus des blessures, les ravages du paludisme imposent de nombreux rapatriements. Quand on décide, en 1917, de relever les soldats après 18 mois en Orient, 45 000 soldats ont déjà passé les 18 mois indiqués, 9 000 ont besoin d'être rapatriés avant la saison des épidémies ; et, comme l'armée hésite à envoyer de jeunes recrues avant la fin de la saison des fièvres, finalement les 18 mois ne seront pas appliqués. Le projet Pottevin (du nom du député qui l'a proposé) prévoit d'envoyer en Orient un maximum de soldats indigènes, malgré les problèmes que leur posent le froid et le gel hivernal ; on dénombre ainsi, en septembre 1918, 23 bataillons de tirailleurs sénégalais, 4 bataillons d'Indochinois, 3 bataillons de Malgaches, sans compter les spahis marocains

---

2. FACON, 1977, chapitre 4.

3. BERNADOTTE, 1921a, p. 186.

4. Burnet *in* ANCEL, 1921, p. 153. Il est resté 27 mois en Orient.

et les chasseurs d'Afrique, soit environ 1/5<sup>e</sup> du contingent français. L'armée d'Orient fonctionne en permanence en sous-effectif, et en utilisant des malades qui restent en poste.

Le caractère original de ce front reste le fait que les troupes sont implantées en Macédoine (grecque depuis 1913), sur des territoires peu contrôlés et contrôlables, où l'adhésion des autochtones à leur cause n'est pas acquise, compte tenu des divergences qui opposent les Grecs entre eux, et de la présence de partisans de la cause bulgare parmi la population locale, en particulier dans l'ouest de la région. Ces soldats ont été envoyés « sauver les Grecs » des Bulgares et constatent que les Bulgares n'avancent plus, que les « Grecs » ne les attendaient pas et que, d'ailleurs, en Macédoine, surtout en milieu rural, ils ne sont pas majoritaires. De quoi les déstabiliser...

L'étude de cette période et de la perception qu'en ont eue les combattants français peut se diviser en trois ensembles, le premier concerne la guerre elle-même, le second, la vie quotidienne des combattants et un dernier ensemble est consacré au cas particulier de la ville de Salonique.

### **LA GUERRE DE POSITION : ORGANISATION MILITAIRE DE L'ESPACE MACÉDONIEN**

Hormis les deux couloirs que sont la vallée du Vardar et la Pélagonie à l'ouest, le front est situé à cheval sur de hautes montagnes comparables aux Pyrénées. À partir de décembre 1915, à la suite de la retraite de Serbie et de l'arrêt de la poursuite bulgare, l'armée d'Orient prend progressivement la maîtrise d'un territoire qui varie peu jusqu'à la grande offensive du 15 septembre 1918. Il se présente comme un vaste rectangle de 300 km de long, et de 100 km de large environ, le front correspondant à la longueur du côté nord. Salonique se trouve au niveau de la longueur au sud, mais décalée vers l'est, ce qui rend plus lointains, vus de la ville, les espaces situés au nord-ouest.

Quatre auréoles aux fonctions différentes peuvent être repérées, se développant à partir du port de Salonique, point de débarquement des troupes.

- La première correspond à l'espace urbain salonicien et à ses extensions (traitée avec l'étude de la ville).
- La seconde auréole correspond au territoire organisé à l'intérieur du camp retranché dont les travaux de défense sont entrepris entre décembre 1915 et le printemps 1916.
- La troisième auréole est une zone dans laquelle on trouve au milieu d'espaces désertés, de petites villes-relais, situées sur les axes, où s'établissent des structures d'accueil pour les soldats, les blessés et le ravitaillement. C'est militairement une zone de passage avec des lieux d'étapes et de repos et de nombreux hôpitaux, Véria, Florina, Karasouli

(aujourd'hui Polykastro). Elle est constituée par un ensemble de camps de base à partir desquels les soldats rejoignent le front. Comme dans les campagnes coloniales, les soldats font la guerre, se déplacent, effectuent des déplacements sur des territoires dépourvus d'équipements élémentaires, sans faire confiance aux autochtones, une guerre bien différente de celle du front occidental.

- Enfin, la quatrième auréole est celle du front et de son arrière immédiat qui s'est fixé sur des zones frontalières, pour la plupart des cas, en montagne.

#### UN ESPACE STRUCTURÉ PAR LES « VOIES DE COMMUNICATION »

Cet espace est structuré par les deux lignes de chemin de fer à voie unique, au départ de Salonique, l'une le long du Vardar, l'autre rejoignant Monastir. Ce train paraît peu confortable et bien désuet aux soldats avec « de petits wagons à trois portières comme nous en avions il y a quarante ans<sup>5</sup> » :

Nous nous installons dans la seule voiture de voyageurs que comporte le train. Les carreaux sont brisés, les coussins couverts de saouillures. Les filets pendent avec leurs appliques dévissées, la lampe clignote dans son ampoule renversée et pleine d'huile qui suinte. Les portières ferment mal<sup>6</sup>...

Et surtout, le tracé de la voie vers Monastir présente des dénivellations impressionnantes qui offrent des sensations fortes en descente quand le train semble comme « emballé » :

Installés [...] dans un train comme on n'en voit qu'ici, nous dévalons à une allure de toboggan. Pas de tunnels ; la voie à travers des croupes fait d'énormes entailles. De temps en temps, une échappée sur les cascades de la Voda, déversoir du lac d'Ostrovo [aujourd'hui Arnissa] ; d'inquiétants ponts de fer aux piliers grêles<sup>7</sup>...

Peu de soldats, à part les officiers en mission, ont l'occasion de bénéficier de ce service pour leurs déplacements, car, en raison de l'encombrement de la voie, la priorité est donnée aux blessés et au matériel lourd. L'essentiel des déplacements des troupes se fait donc à pied. En effet, la plupart des routes ne sont pas carrossables, ce sont des routes de terre, boueuses, enneigées, poussiéreuses selon les saisons, et dégradées par les guerres balkaniques. Les premiers véhicules débarqués à Salonique ne purent sortir de la ville.

---

5. VILLEBONNE, 1919, p. 68.

6. LACOSTE, 1923, p. 50.

7. Cordier *in* FACON, 1977, p. 32.



Pierre Maridort, arrivé en novembre 1915, raconte son premier voyage en voiture du camp de Zeitenlik vers la ville, soit une vingtaine de kilomètres seulement en plaine :

La route a quelques plaies profondes, si bien que mon voisin, lancé de notre banc, le casse en y retombant, malgré l'épaisseur du bois ; c'est un petit accident qui n'émeut pas le soldat, habitué à parcourir les ravins en araba, petite voiture sans ressorts, et sans appuis. Je me demande comment je n'ai pas été précipité de mon siège, lors de quelque déplacement analogue<sup>8</sup>.

La présence de reliefs séparés par des dépressions marécageuses compromet les déplacements, « la ligne droite dans les Balkans est rarement la plus courte ; d'ailleurs, elle n'est jamais droite et c'est un chemin coupé de fondrières, dans un désert de bosses et de cailloux, parfois de marécages<sup>9</sup> ». Les trois quarts du parcours de Salonique à Kozani se font dans une plaine marécageuse, impraticable en hiver d'après Jacques Ancel ; à l'arrivée des alliés, la route de Monastir n'est qu'une piste impraticable aux automobiles et souvent coupée par les boues.

Le matériel apporté de France est en pratique totalement inadapté à ces conditions. De gros efforts sont faits au printemps 1916 : presque toutes les voitures ont cédé la place à des arabas à deux roues et deux chevaux ou des mulets ; mais la charge utile d'une araba est de 400 kg au maximum et celle d'un mulet de 100 kg, aussi une division traîne avec elle une caravane imposante, pas moins de 3 000 chevaux, plus de 3 000 mulets de bât, près de 600 voitures, soit, en tenant compte d'un intervalle minimum entre les animaux et les voitures ou deux voitures, une file qui s'allonge sur plus de trois kilomètres.

La majorité des déplacements s'effectue donc à pied, même au départ de Salonique, ce qui signifie des centaines de kilomètres sous un poids d'une trentaine de kilos, et à l'arrivée, pas le temps de se reposer ! Lucien Cadoux doit se présenter à Monastir, il sort de l'hôpital après une grave crise de paludisme et s'y rend à pied, et à l'arrivée, au bout de 180 kilomètres :

L'in vraisemblable se produisit. Déjà les agents de liaison de chaque compagnie arrivaient pour prendre livraison, si l'on peut dire, de leur contingent de renfort. En quelques minutes, tous ces compagnons de marche qui avaient peiné, souffert ensemble [...] étaient divisés en petits groupes et dispersés, sans avoir eu le temps de se dire au revoir, sans le moindre repos. Tout cela laissait dans les cœurs une impression de brimade<sup>10</sup>.

8. MARIDORT, 1918, p. 16. Il était médecin à la 122<sup>e</sup> DI.

9. DUCASSE, 1964, p. 161. Fantassin au 227<sup>e</sup> RI.

10. CADOUX, 1959, p. 205.

De nombreux témoins décrivent ces marches épuisantes : 160 km, dont la moitié en forte pente entre le lac Prespa et Florina en 5 jours (Lucien Lamoureux), dix étapes de 10 kilomètres, du 3 au 15 janvier 1917, pour surveiller la frontière entre les « deux Grèce » acculées à la guerre civile (Lucien Lamoureux), une marche de Salonique à Athènes par étapes de 50 kilomètres en juillet 1917 (M. Santini), le trajet Salonique-Goriza (aujourd'hui Korça) en Albanie en 19 jours en janvier 1917 (Marcel Brochard) dans la neige et la glace, sans ravitaillement sinon les conserves qu'ils portent. Le 27 juillet 1917, un trajet de 20 kilomètres à vol d'oiseau demande 18 heures d'une marche harassante en raison du relief...

Beaucoup d'hommes ne sont pas dans une condition physique assez bonne pour assurer ces marches, ceux qui arrivent des Dardanelles où ils avaient piétiné de longs mois peinent à brutalement effectuer un long trajet, et le paludisme affaiblit la grande majorité d'entre eux. Certains s'évanouissent au soleil d'été, donc, on marche de nuit, mais beaucoup dorment en marchant. Au bout de quelques jours, on ne ressent plus rien, écrit Lucien Cadoux, car « le corps est brisé, il est adapté, rien ne le heurte plus... il est résigné. On peut alors lui demander de marcher pendant des semaines... il marche comme il respire<sup>11</sup> ».

Les soldats ont du mal à évaluer les distances à vue, en raison de l'absence totale de repères, et ils découvrent que les « bornes » ne sont pas kilométriques :

On avait beau regarder sa montre, puis les bornes, puis, mieux encore, consulter ses jambes, le compte n'y était pas. On sait bien ce qu'un fantassin abat de kilomètres à l'heure. On ne peut pas s'y tromper : c'est tant d'une pause à l'autre, et c'est tant par étape. Eh bien, sur la route de Salonique à Serrès, ce n'était pas cela. Le temps y était bien, mais les kilomètres n'y étaient pas. À la fin de l'étape, on avait fait 22 bornes. Il n'y avait pas de doute, les chiffres étaient marqués, mais en réalité on avait fait au moins 26 kilomètres. Tout le monde en tombait d'accord [...] Tant et si bien que cela passa en dicton dans le régiment « faux comme un kilomètre grec »... C'est tard que j'appris que [...] ces kilomètres étaient des stades comme en témoignaient les lettres inscrites sur les bornes, et que le stade grec mesure douze cents mètres<sup>12</sup>...

Trop épuisés par le poids de leur barda, certains abandonnent en route des objets qu'ils avaient pris dans les villages et qu'ils jugent finalement inutiles ; d'autres les ramassent et tentent de les échanger pour de la nourriture... La traversée des villages est l'occasion de consignes strictes :

---

11. *Ibid.*, p. 202.

12. *Ibid.*, p. 166.

Attention ! Voici un village. Sans attendre d'ordres, on rectifie sa tenue, on se boutonne, l'arme sur l'épaule droite ! Pas cadencé. Marche ! Tous se redressent, les talons frappent le sol en cadence, énergiquement. On n'est pas là en touristes ! On est prêts à tout. Sachez-le bien ! Elle sait bien la section, elle sait bien pourquoi elle est là ! Elle sait que c'est peut-être son attitude qui va épargner le « coup de poignard » dans le dos aux petits copains qui se battent là-haut, dans les montagnes serbes ; le village passé, le rythme reprend<sup>13</sup>.

Au cours de ces marches en effet, les soldats traversent des bourgades où ils ne s'arrêtent pas, pour réduire la propagation du paludisme et des maladies infectieuses, comme si, presque tous malades, ils étaient ainsi rejetés par le pays même qu'ils étaient venus défendre<sup>14</sup>. Ils sont donc contraints d'établir un campement à l'écart des lieux habités, de ne manger que des conserves et ils ont bien du mal à trouver du combustible. De plus, dans certains secteurs, les populations, bulgarophiles ou favorables au roi Constantin, leur sont hostiles ; le lieutenant Santini, qui fait partie du 40<sup>e</sup> RI, envoyé à pied vers le Péloponnèse en mai-juin 1917 lors de la destitution du roi, écrit que chaque soir, en installant le bivouac, les hommes érigent des « murettes en mottes de terre pour se protéger contre les coups de fusil intempestifs », en plus des rigoles pour canaliser les eaux de pluie<sup>15</sup>. À partir de 1917, les conditions de cantonnement s'améliorent, car des gîtes d'étape sont créés le long des voies, et des hangars sont montés dans les lieux les plus fréquentés, même si l'hygiène, le chauffage ou les boissons chaudes manquent encore.

#### LE CAMP RETRANCHÉ DE SALONIQUE

À côté de cette auréole « occupée » essentiellement par des points d'appui et quelques postes, dans une zone peu habitée, les autres espaces s'organisent également. Afin de protéger Salonique contre un éventuel siège par les troupes bulgares, les autorités militaires alliées mettent en place une organisation défensive en s'appuyant sur des hauteurs situées à environ trente kilomètres de la ville. C'est le « camp retranché » (ou « birdcage » selon les Britanniques), qui mesure environ 115 kilomètres du golfe d'Orfano à l'est, jusqu'aux marais du Kara-Asmak, un affluent du bas Vardar à l'ouest. Une série de lacs allongés et séparés par des passes facilement contrôlables constituent près de la moitié de la ligne, l'autre moitié est partagée entre Anglais (20 à 25 km) et les Français (une quarantaine de kilomètres). L'ensemble ne forme pas une ligne continue

13. SANTINI-ALLAMAN, s. d.

14. CADOUX, 1959, p. 213.

15. SANTINI-ALLAMAN, s. d. L'article cité ici s'appelle *Les longues marches*.

de tranchées, seuls les points stratégiques, des buttes, forment des centres de résistance et de contrôle et sont armés.

L'aménagement du camp retranché demande des travaux colossaux qui sont effectués par les soldats à partir de la mi-décembre 1915, c'est-à-dire après une première retraite, dans le froid, la boue, sous la pluie, et sans qu'aucun des éléments matériels destinés à améliorer leur vie ne soit encore arrivé. Chaque centre de résistance est sous la responsabilité d'un officier dont il porte le nom, et qui cumule les tâches de construction, d'organisation et de défense. Chacun est constitué par des groupes de tranchées espacées en profondeur et « orientées sur des directions à battre. Ils renferment des abris pour la garnison, creusés en galeries de mines, un poste de commandement souterrain avec chambre de repos et poste téléphonique<sup>16</sup> ». Selon le terrain, sa nature, la nature des roches, l'emplacement, chacun a un caractère spécifique ; dans certains cas, pour améliorer la vue, il faut élever des parapets en utilisant des blocs de marne crayeuse, et, pour éviter les repérages aériens de l'ennemi, dissimuler ces parapets sous des branchages et des herbes sèches<sup>17</sup>. Les artilleurs camouflent leurs pièces sous des claies, du treillage de fil de fer qui permet de mettre de l'herbe et un important réseau de barbelés protège les premières lignes.

Sur les contre-pentes, les hommes creusent des abris :

82

Je fais creuser par mes servants, à flanc de coteau, un rectangle de six mètres sur 2,5 m que nous recouvrons d'une bonne toiture de tôle ondulée et que nous fermons sur le flanc avec des toiles de tente. À l'intérieur, nous installons une planche à paquetage : nous aménageons un four avec cheminée percée dans la terre, dont le tirage nous permet de faire du feu pour réchauffer l'air et en sécher l'humidité. Nous installons un râtelier pour y placer les armes et dégageons aussi des cavités où nous mettons des étagères. Nous logeons là-dedans mes six servants et moi<sup>18</sup>.

Au fil des mois, des améliorations sont apportées, les officiers reçoivent tous un lit de camp et un paletot de cuir, tandis que les hommes de troupe dorment sur le sol, puis se fabriquent des lits avec ce qu'ils peuvent trouver ; selon les endroits, l'eau est plus ou moins accessible, certains sont juste au-dessus d'un ruisseau, d'autres doivent faire deux kilomètres pour en trouver.

---

16. SAISON, 1918, p. 236-237. Il était artilleur à la 57<sup>e</sup> DI.

17. Descriptions détaillées dans Jean Saison et Ernest Stocanne qui a laissé également des photographies de ces centres.

18. STOCANNE, 2005, janvier-février 1916.

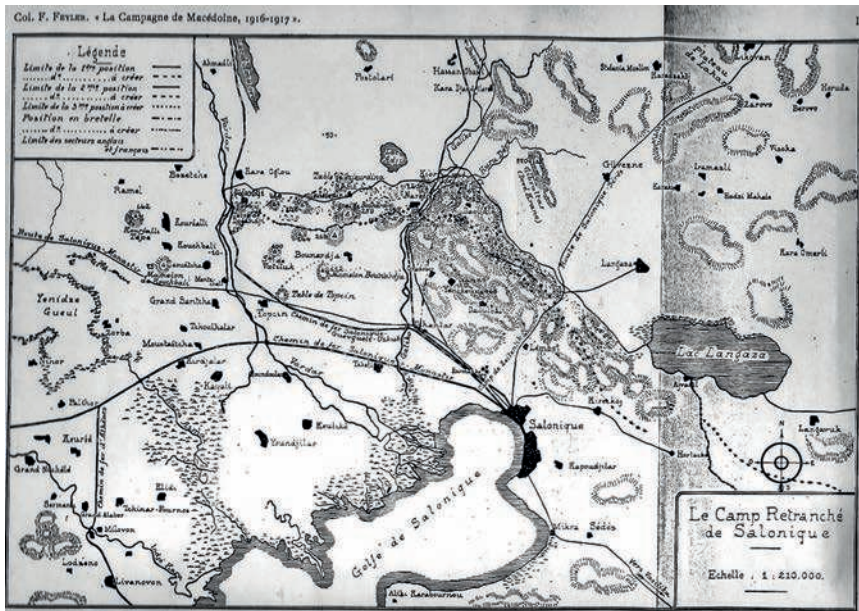


Figure 3

Le camp retranché de Salonique

© Colonel F. Feyler, 1920, *La campagne de Macédoine 1916-1917*, Genève, Éditions d'art, Boissonnas, APA

83

Ces travaux sont effectués en quelques semaines, mais ces efforts n'ont finalement servi à rien, puisque les Bulgares se sont arrêtés d'eux-mêmes dans la zone frontalière, ce qui, une fois de plus, laisse un souvenir amer chez les soldats.

Pendant quatre mois, sous la pluie et la neige, nous avons jonglé avec la pelle et la pioche pour ériger ce « camp retranché » qui restera célèbre dans les Annales de l'Armée d'Orient comme l'expression même du « maximum d'efforts dans le minimum de temps ». Pendant ces quatre mois, nous avons attendu l'offensive en nous enfermant un peu plus chaque jour dans nos ouvrages de fortifications de campagne et rien de suspect, n'a bougé<sup>19</sup>.

Placés à environ 25 kilomètres de Salonique, les hommes qui gardent le camp retranché, hormis les officiers, n'ont ni le droit ni la possibilité de se rendre à la ville dont ils voient les lumières la nuit au loin. Progressivement, certains secteurs du camp sont abandonnés et une partie des soldats est envoyée au sud-est de Salonique vers le centre de la Chalcidique, pour protéger la ville par

19. BERNADOTTE, 1931, p. 5.

le sud et préparer l'accueil de l'armée serbe regroupée à Corfou. Ils construisent alors une route stratégique destinée à desservir les hauteurs et les villages de Galatista et Livadi. Mais... le camp retranché de Salonique, finalement, ne sera jamais attaqué...

#### LA TENUE D'UN FRONT DE MONTAGNE

Les Bulgares s'étant arrêtés à la frontière grecque lors de la retraite alliée de Serbie, le front se stabilise dans une zone de hautes montagnes et commence alors une guerre très mal connue en France.

Là-bas, c'est le monde des armées. Tu connais ces insectes qui flottent dans l'air au bout d'une soie qu'ils ont filée ? Ainsi sont suspendues nos armées au bout de ces quelques routes et chemins de fer qui leur portent leur subsistance. Malheur si ce fil venait à se rompre. Là, on se bat, on souffre, on meurt<sup>20</sup>.

La vie sur ce front est très différente de la vie sur le front français : le combattant souffre moins des effets directs de la guerre. Les deux adversaires, éloignés de leur base, isolés de tout, sans accès facile, ont des moyens réduits en hommes et en armes ; les premières lignes ne sont pas des tranchées continues, des points forts sont organisés et se flanquent mutuellement. Mais, le simple fait de survivre, isolé et mal ravitaillé sur un piton, ne permet pas de maintenir des effectifs importants et sape le moral :

Laisés en rideau sur la frontière, à cinquante ou cent kilomètres en avant de l'armée, dispersés par infimes unités sur des étendues palustres ou dans des postes de montagne, nous savions ne devoir compter que sur nous. Et c'étaient d'immenses territoires qui se trouvaient confiés à notre garde. Dans l'inexorable solitude qui se refermait sur nos pelotons, nous restions isolés du monde des vivants. Sept ou huit mois durant, nos bivouacs furent des bivouacs d'alerte où l'on s'attendait de jour et de nuit à voir surgir l'ennemi en force. Sept ou huit mois durant, nous couchâmes vêtus et bottés, prêts à sauter en selle<sup>21</sup>.

Le matériel est insuffisant, Marcel Brochard note qu'en six mois, il n'a tiré en moyenne que deux à trois obus par jour, les munitions sont maigres :

Il ne peut plus être question ici de caissons ni de camions. Sur le faite de cette montagne, les obus ne seront portés qu'à dos de

---

20. BURNET, 1921, p. 10. Un officier lui montre de loin la zone du front. Burnet était officier.

21. GUÉNARD, 1919, p. I et II.



mulet ou de cheval. On les met par dix, liés dans deux sacs, qui en contiennent chacun cinq. On accouple avec une corde les deux sacs, et on les laisse pendre des deux côtés de l'animal. Il faut qu'il y ait une selle, sans quoi la bête pourrait être blessée par le dur frottement de 30 kg de métal sur ses flancs. L'évacuation des douilles vides s'effectue de la même façon. Seulement on en met alors dix par sac. Pour alimenter d'un jour de feu le groupe des trois batteries, c'est-à-dire de 3 600 coups, 1 200 par batterie, 300 coups par pièce, il faut 360 voyages de chevaux ! Imaginez l'extraordinaire circulation nocturne que cela nécessite à travers d'étroits chemins en lacets et le long de précipices qui sont de vrais abîmes. Par suite de la difficulté et de la longueur du parcours, chaque conducteur a deux chevaux : l'un sur lequel monte le convoyeur, l'autre qui porte les obus<sup>22</sup>.

Les commentaires des soldats qui ont souvent changé de secteur distinguent le front de montagne et le front de plaine ou de piémont où les conditions de vie sont un peu moins dures. Mais, dans les deux cas, les soldats sont engagés dans des opérations locales sans intérêt militaire, destinées à maintenir l'esprit offensif au sein des troupes. Ces actions sont périlleuses, ne serait-ce que par la médiocrité des moyens mis en œuvre, et certains déplorent l'inutilité coûteuse de certains coups de main, ainsi Georges de Lacoste :

Le 3 septembre [1917], on prépara et on ordonna un coup de main, de l'avis de tous parfaitement inutile, puisqu'on était revenu sur ses positions de départ. C'était à quatre heures du matin. Il y avait 400 mètres à franchir. On réussit, on fait 25 prisonniers, on rapporte une mitrailleuse ennemie. Mais l'ordre est de revenir. Il y a une contre-attaque à 7 h du soir, elle est repoussée. À 23 h, tout est fini. Pertes chez nous : cent hors de combat. Vies brisées, familles en deuil<sup>23</sup>...

Certains chefs renoncent parfois à exécuter quelques-unes de ces opérations qui ne sont que de modestes coups de main. Lucien Cadoux annule une opération à la mi-décembre 1916, dans la vallée de la Cerna, alors que son groupe se trouve à 150 mètres des Bulgares, protégés par un réseau dense de barbelés :

Peu à peu commença la préparation d'artillerie ; quelques obus de-ci de-là. Nous nous disions : tout à l'heure, ils vont enfin tirer sérieusement et accabler de projectiles le réseau de barbelés, car il faut avant tout qu'ils nous ouvrent un passage. Or, le temps

22. LACOSTE, 1923, p. 163-164.

23. LACOSTE, 1923, p. 137. Il est alors au nord de Monastir.

passait, et le bombardement n'augmentait pas d'intensité. Plus qu'une demi-heure, plus que vingt minutes, et l'artillerie continuait de s'amuser à lancer de temps en temps un obus... et, devant nous, un réseau de barbelés intact et serré. Et pour atteindre ce réseau, 150 mètres de glacis plat, sans le moindre repli de terrain pour manœuvrer. Alors nous avons compris : nous étions délibérément sacrifiés... personne ne disait mot dans la tranchée... Plus que cinq minutes... on mourra, avec son fusil inutile dans les mains... la nouvelle circule le long de la tranchée : on n'attaque pas... Notre colonel avait refusé d'envoyer ses hommes à une mort inutile et certaine<sup>24</sup>.

Le relief cloisonne l'occupation des lignes et empêche toute mobilité transversale, il empêche également l'approche de l'artillerie, donnant aux affrontements un caractère de guérilla qui use les hommes sans aucun profit militaire.

### **LA GUERRE DE MOUVEMENT EN MACÉDOINE**

Nous nous contenterons ici d'évoquer les deux actions les plus décrites par les témoins que sont la campagne de Serbie – octobre-décembre 1915 – et la contre-offensive repoussant à l'automne 1916 les Bulgares qui s'étaient avancés jusqu'au lac d'Ostrovo. La grande offensive du 15 septembre 1918 ne figure pas ici, faute de témoignages directs.

#### **LA CAMPAGNE DE SERBIE, OCTOBRE-DÉCEMBRE 1915**

Les soldats qui arrivent des Dardanelles sont pleins d'espoir, ils vont enfin agir :

Ici, la terre est libre avec ses plaines, ses vallées et ses montagnes ; on aura de la place pour manœuvrer ; on ne se fera pas coincer dans un boyau, dans un couloir, comme à Gallipoli. Et cette impression d'espace [...] est bonne et tonique pour des soldats [...] Enfin nous allions faire quelque chose<sup>25</sup>.

Mais la campagne de Serbie n'est qu'un infructueux aller-retour jusqu'au confluent de la rivière Cerna et du fleuve Vardar. Elle s'accompagne de rudes combats en zone montagneuse face à des Bulgares décidés et plus habiles sur le terrain, où de nombreux soldats trouvèrent la mort. Cette campagne militaire impressionne profondément les hommes et suscite le plus grand nombre de témoignages chez les soldats français.

---

24. CADOUX, 1959, p. 207-208.

25. *Ibid.*, p. 155.



Nous en avons retenu trois, particulièrement documentés, venant de combattants ayant appartenu aux trois divisions françaises engagées dans ces opérations dans des secteurs différents. La 122<sup>e</sup> et la 57<sup>e</sup> DI, considérées comme des divisions fraîches arrivées de France sont engagées le plus en profondeur vers le nord, au niveau du confluent de la Cerna, la première sur la rive droite, la seconde sur la rive gauche, dans le but d'entrer en contact avec les Serbes en repli ; ces engagements sont décrits ici par Julien Arène et Henri Libermann. La 3<sup>e</sup> division, arrivée des Dardanelles, a pour rôle de contenir les assauts bulgares au kilomètre dit « 103 » qui correspond à la gare de Stroumitza ; cette zone, qui devait être particulièrement protégée en raison de la proximité de la frontière bulgare, est décrite par le lieutenant de Bernadotte et Ernest Stocanne qui appartient au 156<sup>e</sup> RI. Composée en partie d'hommes épuisés, elle se voit confier le rôle de couverture en bordure du saillant que dessine la frontière et qui gêne le contrôle de la voie de chemin de fer, colonne vertébrale du dispositif allié. L'opération de jonction avec les Serbes échoua, imposant le repli des troupes françaises le long de cet axe, devant la poussée bulgare.

Trois thèmes principaux apparaissent à travers ces récits qui correspondent à trois phases recensées dans les mémoires. Ils évoquent en premier lieu les conditions difficiles de la progression dans ces zones montagneuses et leur solitude ; en second lieu, les hommes racontent leur expérience de la guerre contre les Bulgares, et les combats impressionnants qui les ont opposés à ces derniers ; enfin, tous ont le souvenir d'une pénible, amère et angoissante retraite qui les a reconduits sur le sol grec.

Julien Arène arrive par chemin de fer et descend à la gare de Krivolak, sur la rive droite du Vardar ; sa division se trouvant sur la rive gauche, et le pont ayant été détruit dans les guerres balkaniques, il lui faut d'abord emprunter l'un des deux radeaux qui effectuent la traversée toute la journée et prennent à chaque passage 25 soldats. Le lendemain, son unité, à la nuit, part vers le village de Hodzali :

C'est un pays propre à toutes les embuscades, un véritable coupe-gorge, un paradis pour les brigands, les sentinelles ouvrent l'œil parce qu'on n'est pas encore habitués à cette guerre-là<sup>26</sup>.

Six jours plus tard, il part relever le régiment qui se bat depuis 10 jours, il restera au front du 6 novembre au 3 décembre. Henri Libermann précise que les hommes sont obligés de faire des petits tas de pierres et de broussailles pour baliser leurs itinéraires et ne pas se perdre<sup>27</sup>. Ils sont couverts de vermine et n'ont pu se laver pendant tout leur séjour au front, car seul, un peu d'eau

---

26. ARÈNE, 1916, p. 79.

27. LIBERMANN, 1917. Il raconte la campagne du lieutenant Mazurier, à la 122<sup>e</sup> DI, 58<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied (BCP ensuite).

boueuse dans les bas-fonds est disponible. Puis le froid vient compliquer la situation, des températures de 22 ° au-dessous de zéro, du vent, de la neige...

Le vent rend le froid intolérable ; il fait tourbillonner la neige qui comble les tranchées et les boyaux, et pénètre jusque dans les abris ; en travaillant nuit et jour, on n'arrive pas à les débayer [...] La neige [...] rend toute observation impossible. Les cils sont perlés de glaçons, la capote devient en quelques minutes une chape hérissée d'aiguilles de glace. Des hommes vigoureux pleurent dans la tranchée à la fois de douleur et de rage de se sentir à bout. Les jeunes gens arrivés avec les derniers renforts sont les plus atteints. Sous la tempête de neige, quelques-uns erraient comme des fous. Un [...] se plaint : « mes parents sont à Lille, qu'est-ce que je viens faire ici ? » Les anciens du régiment, des réservistes de trente à quarante ans, mariés pour la plupart, les reconfortent et les aident paternellement : « Allons, gosse, donne-moi ton fusil et va te réchauffer au brasero. Tu reviendras dans 20 minutes »<sup>28</sup>.

La neige gêne également le ravitaillement, et les hommes restent quatre jours sans approvisionnement. Le 22 novembre, arrivent enfin des vêtements chauds et de la nourriture. Les Français tiennent les positions jusqu'à l'offensive bulgare du 24 novembre ; de ce point élevé, ils suivent les opérations dans la vallée du Vardar et les tirs d'artillerie bulgare qui prennent pour cibles les trains alliés. Lorsque l'ordre de repli est donné, les batteries de montagne sont ramenées vers le bas, et les munitions portées sur des traîneaux vers les radeaux qui ne peuvent plus fonctionner, car le Vardar charrie des blocs de glace... Ces conditions naturelles font comprendre facilement le désarroi des soldats.

Les combats sont pourtant impressionnants. Quand Julien Arène parvient au village de Kara Hodzali, le point ultime de l'avancée des Français vers le nord, il constate que les tranchées « sont entourées de monceaux d'ossements », « creusées dans les crânes, les tibias aussi nombreux que les pierres ». Henri Amour de Villebonne rapporte que dans ces combats, le 24<sup>e</sup> de la 57<sup>e</sup> DI a perdu le tiers de ses effectifs, « les isolés du régiment qui ont pu s'échapper, racontent que l'ennemi a massacré tous les prisonniers faits dans l'action<sup>29</sup> ».

Sur la rive gauche, les combats ne sont pas moins sauvages pour la conquête de Cicevo-le-haut : passage d'un torrent à pied dans l'eau glacée de novembre, charge à la baïonnette ; finalement le 18 novembre, les Bulgares rompent la liaison entre les Français et les Serbes. Dans le secteur de Stroumitza, le rythme

---

28. SAISON, 1918, p. 121 à 123. Il rapporte le récit du docteur Ligouzat.

29. VILLEBONNE, 1919, p. 111 ; ARÈNE, 1916, p. 73 à 75.

est comparable, l'avancée française se termine le 11 novembre, le 16 novembre, le repli commence dans une atmosphère de panique ; les officiers donnent l'impression à Ernest Stocanne de ne savoir que faire. Villebonne décrit ainsi le combat de la fosse de Cernitz, le 11 décembre :

Au bas, dans le ravin sous les tirs croisés, des files entières de Bulgares culbutent, s'effondrent la tête la première. Un chaos terrible grouille parmi le sang et la fumée dans cette fosse béante. Sans arrêt pourtant, il en sort toujours de ces foules acharnées. On dirait que la montagne les enfante à mesure [...] Ils sautent dans le ravin par dix et quinze à la fois [...] Et, peu à peu, chose sinistre, un amoncellement de blessés, de morts, de râlots, comble l'immense tombeau au-dessus duquel foudroie l'implacable tir de nos lignes. Et maintenant, on ne distingue plus rien : le val est nivelé<sup>30</sup>.

Patrick Facon montre que les troupes engagées dans cette campagne ont été surprises par cette nouvelle forme de guerre. Il s'appuie sur le nombre relativement important d'abandons de poste, de désertions en présence de l'ennemi ainsi que de désertion à l'étranger ; le nombre de condamnations rendues pour ces trois délits s'élève à 44 pour les mois d'octobre et de décembre.

La retraite qui suit l'échec de cette offensive impose aux hommes de marcher jour et nuit. Le relief, la précarité des routes, le dynamisme des poursuivants, les conditions météorologiques et l'épuisement des hommes la transforment en véritable martyre.

Nous ne sommes ni plus ni moins qu'une ombre humaine. Beaucoup de camarades sont morts de fatigue pendant la retraite. Ceux qui nous ont envoyés en Orient doivent en avoir gros sur la conscience, car c'est une belle gaffe. L'on y est allé un mois trop tard et encore. Nous avons supporté 23 ° de froid au-dessous de zéro. Je vous assure que cette campagne de Serbie a été un enfer pour tous<sup>31</sup>.

Sur la route comme dans les champs, partout des débris d'armes, d'étoffe, des bâts de mulets, des sacs de cartouches et de vivres [...] La route est jonchée d'objets abandonnés : sacs, armes, bâts, affûts, la plupart brisés ou endommagés. Des chevaux morts, les yeux déjà vitreux, les pattes en l'air, le ventre énorme bordent les fossés. D'autres se traînent les reins brisés, les pattes cassées et, au milieu d'eux, des soldats couchés sur le dos ou sur le ventre, les poings crispés dans une dernière convulsion. Quelques agonisants râlent

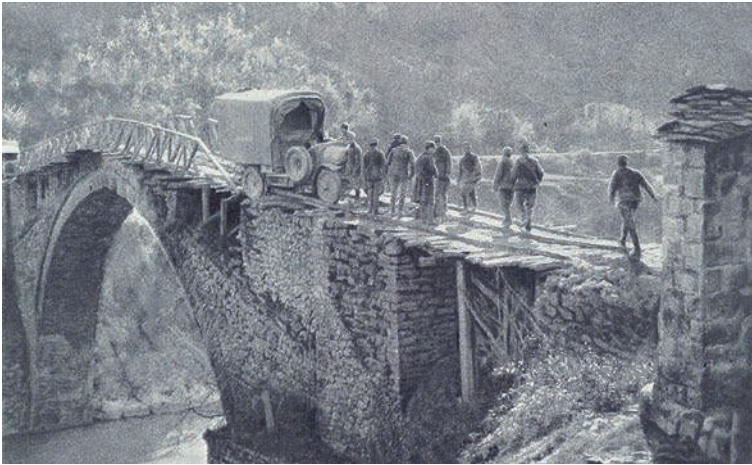
---

30. VILLEBONNE, 1919, p. 132-137.

31. FACON, 1977, p. 267.

sans fin ou lèvent des mains gémissantes, suppliant qu'on leur donne à boire [...] et puis, un groupe de blessés, marchant tant bien que mal, la tête ou le bras enveloppé d'un pansement sommaire, couverts de sang, trébuchant de fatigue, hideux<sup>32</sup>.

Vers le pont, c'est une bousculade formidable, une cohue épouvantable, tout à coup la rafale bulgare venant de Seskovo s'abat sur cette masse grouillante. Il y a un moment de panique..., des cris affolés montent jusqu'aux nues, et les batteries font rage, écrasant les bivouacs, les rives, les groupes sous un déluge de projectiles. Le désarroi devient inextricable. Des chevaux se cabrent, s'abattent, se redressent pour retomber encore ; des cavaliers galopent à toute bride, sabrent les camarades pour fuir plus vite ; des camions, des voitures de toute sorte s'entrechoquent, se brisent, roulent dans les fossés ; des piétons courent dans toutes les directions<sup>33</sup>.



**Figure 4**

Chaque passage de pont est un moment difficile : le pont du Sarantaporos à la frontière gréco-albanaise, un pont ottoman en dos d'âne « aménagé » pour les voitures.

© *L'illustration*, 3 février 1917, n° 3857, p. 103, APA

---

32. LIBERMANN, 1917, p. 215-219.

33. *Ibid.*, p. 222-223.

Tous les témoignages concordent sur les conditions insupportables de la retraite. Le passage des gorges des Portes de fer est l'un des moments les plus impressionnants, la gorge, le fleuve qui gronde, deux ponts métalliques mal réparés après les guerres balkaniques, des tunnels, un étroit sentier le long des parois, des torrents à passer à la nage... Les conditions météorologiques sont extrêmement mauvaises au point que Robert David compare cette retraite à celle de la Grande Armée perdue dans les neiges de Russie, Villebonne fait également la même comparaison<sup>34</sup>. Peu à peu, les soldats allègent le paquetage en abandonnant du matériel sur le chemin, l'artillerie, faute de chevaux, doit, elle aussi, abandonner batteries et munitions. Les soldats reçoivent l'ordre de ramasser, quand ils le peuvent, tous les troupeaux qu'ils rencontrent et de les guider jusqu'à Demir Kapou pour ne rien laisser à l'ennemi, et de brûler des villages.

Les hommes qui franchissent la frontière après Gevgueli sont une armée de désespérés ; mais, malgré la fin du danger, les conditions de leur installation sur le sol grec sont si mauvaises qu'elles ne font pas pour autant cesser leur calvaire. Ils se trouvent dans une zone de marécages où, pendant plusieurs jours, il pleut sans arrêt ; hommes et bêtes s'enlisent, les provisions disparaissent dans la boue qui s'infiltré dans les chaussures ; perdus dans les marécages, ils craignent aussi les réactions négatives des Grecs de la région.

Une détresse infinie embrume l'âme de ces malheureux errants qui depuis trois semaines fuient à travers les cercles de l'enfer balkanique, pour échouer après un déluge de feu et de mitraille dans l'ordure de ce marais croupissant. Véritablement on s'interroge anxieusement pour savoir si on pourra démarrer de ces vases<sup>35</sup>.

Dans la même période, les survivants de l'armée serbe sont embarqués entre Valona et Durazzo, sur des bateaux français ; 160 000 d'entre eux sont convoyés, une petite partie vers Bizerte, 131 000 vers Corfou<sup>36</sup>. L'île apparaît aux soldats français comme une villégiature, « une citadelle d'agrément », qui a « l'aspect féérique de Monaco<sup>37</sup> », mais « il y a une tragédie derrière cette façade ». Les soldats serbes dont la retraite fut pire encore que celle des Français

---

34. DAVID, 1927, p. 126. David est le neveu du président Sadi Carnot, il était attaché aux services de l'intendance de la 2<sup>e</sup> division de CEO. VILLEBONNE, 1919, p. 142.

35. VILLEBONNE, 1919, p. 146-47.

36. OLIER & QUÉNEC'H DU, 2016. Le recensement des hôpitaux militaires installés pour des blessés de l'armée serbe et de l'armée d'Orient montre que tous les ports des côtes égyptiennes, tunisiennes, algériennes et même italiennes ont été concernés, 20 ports au total ; à Corfou, on a compté 8 hôpitaux, y compris un qui a été installé dans le palais de l'Achilleion.

37. JULIA, 1936, p. 30 et 32. Julia était médecin.

sont mourants, frappés par la sous-alimentation, la dysenterie, le typhus, le choléra :

On assiste à un défilé de fantômes [...] Couverts de loques sordides que perce leur carcasse, n'ayant parfois sur le corps qu'un caleçon de coton et une capote en lambeaux, les jambes emmaillotées de lanières faites de débris raboutés, les pieds protégés par des roseaux, des cuirs et des chiffons bourrés, ils offrent le spectacle du dénuement le plus ignominieux [...] ils sont vidés par la famine, ce ne sont plus des sacs de sang, mais des paniers qui laissent passer l'eau, et leur peau ne les habille point, comme celle des vieillards ; rétractée en un parchemin, elle s'use jusqu'à la transparence<sup>38</sup>.

Le rapport du lieutenant-colonel François fait savoir que quand les hommes débarquent sur l'île de Vido, on les répartit en trois groupes :

Ceux qui étaient condamnés et qu'il n'y avait aucun espoir de sauver étaient envoyés au lazaret pour y mourir ; les malades que l'on pensait pouvoir guérir demeuraient à Vido dans l'attente d'un transport ultérieur sur Bizerte ; le reste était envoyé à Corfou<sup>39</sup>.

La reconstitution de cette armée, à la fin du printemps, aboutit à équiper 115 000 hommes qui, en mai 1916, sont acheminés à Salonique.

92

#### LA CONTRE-OFFENSIVE ALLIÉE D'OSTROVO À MONASTIR, AOÛT-NOVEMBRE 1916

Cette opération voit les alliés français, serbes, russes reconquérir les terrains envahis par les Bulgares au mois d'août 1916. Elle s'est trouvée arrêtée à deux reprises, face à des retranchements bulgares fortement organisés, au niveau de deux villages du bassin de Monastir, Petorak, à l'Est de Florina, et Kénali, à égale distance de Florina et de Monastir. Dans les deux cas, on nous décrit des opérations violentes où l'armée française, sans réelle protection, part l'arme au poing vers des villages bien défendus et ainsi... le 6 octobre 1916, à Kénali, 800 soldats de la 17<sup>e</sup> DIC furent tués en 10 minutes à 12 h, le bilan de la journée est de 1500 morts français et 600 Russes... pour un échec :

La 17<sup>e</sup> DI a été massacrée dans des attaques aussi stériles que sanglantes, insuffisamment préparées par l'artillerie et données sur des points les plus forts des lignes de Kénali. Elle y a laissé 100 officiers

---

38. *Ibid.*, p. 33.

39. SHD, 7 N 2191.

et 6400 hommes. Ce qui reste est épuisé [...] rapporte le général Cordonnier au général Sarrail.

Ces opérations concernaient la prise de Monastir et l'installation des Français. La première entrée des Serbes dans la ville avait eu lieu le 19 novembre 1912. La cité est ensuite occupée par les Bulgares du 4 décembre 1915 au 19 novembre 1916. Quand les Français y pénètrent, ils trouvent une ville dont les ressources ont été épuisées ou emportées par les Bulgares et ils n'ont plus l'élan nécessaire pour poursuivre au-delà de 5 kilomètres au nord, ce qui fait que Monastir reste, jusqu'en septembre 1918, la cible des artilleurs bulgares. Quand les alliés reprennent la contre-offensive, il leur faut 4 mois pour repousser les Bulgares de 26 kilomètres, et les Bulgares en partant pratiquent, eux aussi, la politique de la terre brûlée...

#### LES DÉBUTS DE LA GRANDE OFFENSIVE DÉCISIVE, 15-30 SEPTEMBRE 1918

Cette offensive rassemble des Français et des Serbes. Les archives du contrôle postal contribuent à remplacer les témoignages qui manquent. Un rapport du 17 décembre 1918 a été fait par le général Henrys sur l'état matériel et moral des troupes. Il montre que les combattants qui ont tant souffert n'ont pas pris conscience dans les quinze premiers jours de cette nouvelle offensive qu'ils détenaient une des clés de la victoire. Sur 1750 lettres lues le 27 septembre, 15 seulement sont enthousiastes, 193 sont optimistes, et 1095 sont marquées par l'indifférence<sup>40</sup>, l'armée ne croit plus à un renversement de situation, il faudra attendre la mi-octobre pour que les réactions s'inversent. Il faut dire que les conditions matérielles ne changent pas, et que la marche sur Üsküb s'effectue, de nouveau, dans des conditions déplorables ; ce sont une fois de plus des hommes malades, insuffisamment nourris (ils tuent parfois des animaux malgré l'interdiction, pour manger et avoir de la graisse), mal vêtus, mal chaussés, on ne peut qu'admirer les quinze « enthousiastes » :

Tu n'en croirais pas tes yeux si tu voyais ce pauvre régiment, une armée de guenilles, c'est pitoyable, c'est honteux ; les trois quarts des poilus n'ont pas de pompes, d'autres, pas de falzar, souvent ni l'un ni l'autre. Hélas, je suis de ceux-là ; oui, mon petit, ni tatane, ni fourreau, ni même un caleçon, et pour la croûte, cela ne va guère mieux [...] pain moisi. On se démerde, on vole, on maraude<sup>41</sup>.

40. SHD, 20 N 536.

41. *Ibid.*, un fantassin du 34<sup>e</sup> RI.

Il ne s'agit ici que de quelques-unes des opérations de la guerre de Macédoine, mais, si l'on fait abstraction des détails des combats, les grandes lignes du vécu des hommes restent identiques. Un manque de connaissances ou de prise en compte des conditions locales a fait que, comme en Crimée, les épidémies ont tué trois fois plus que le feu, et que le soldat a toujours l'impression d'un sacrifice inutile.



Résumé : les combattants du front d'Orient ont passé la majeure partie de leur temps à entretenir un front qui, comme celui de France, est resté stable pendant trois ans. Ce chapitre se propose d'analyser comment s'organise cette armée de soldats transplantés sur des territoires peu contrôlés. Quelle gestion des troupes ? Comment sont vécus les longs séjours à l'arrière ou sur un front de montagne isolé ? Quelle vision les combattants portent-ils sur eux-mêmes ? Quelles sont leurs préoccupations, leurs souffrances ? Il s'agit de la vie quotidienne des soldats français en Macédoine, telle qu'ils la perçoivent et la présentent. La Macédoine n'est pas la presqu'île de Gallipoli, l'espace est plus vaste, les hommes présents beaucoup plus nombreux. Néanmoins, nous pouvons observer des similitudes dans les perceptions et le vécu des hommes de cette armée « d'Orient » : la déception face aux paysages, au climat, aux populations de cet Orient, la déception aussi face à leur gouvernement qui les abandonne leur semble-t-il, dans des lieux inhospitaliers sans équipement adéquat.

Mots-clés : expédition de Salonique ou d'Orient, armée française d'Orient, 1916-1918, les paysages vus par les soldats, le climat vu par les soldats, l'équipement inadéquat, blessés, hôpitaux, malades, paludisme, froid, tranchées, humidité, boue, travaux d'assainissement, mise de terres en culture, les « jardiniers de Sarrail ».

## Surviving in Macedonia

*Abstract: the Eastern Front fighters spent most of their time maintaining a front which, like that of France, remained stable for three years. This chapter aims to analyze how this army of transplanted soldiers is organized in poorly controlled territories. What management of the troops? How are long stays in the back or on an isolated mountain front experienced? What vision do the fighters carry on themselves? What are their concerns, their suffering? This is the daily life of French soldiers in Macedonia, as they perceive and present it. Macedonia is not the peninsula of Gallipoli, the space is larger, the men present much more numerous. Nevertheless, we can observe similarities in the perceptions and the lived experience of the men of this «Eastern» army: the disappointment with the landscapes, the climate, the populations of this Orient, the disappointment also vis-a-vis their government which abandons them, their it seems, in inhospitable places without adequate equipment.*

*Keywords: Macedonian Front or Salonica Front, French Oriental Expeditionary Force, 1916-1918, the landscape seen by the soldiers, the climate seen by the soldiers, the inadequate equipment, wounded, hospitals, sick, malaria, cold, trenches, humidity, mud, drainage work, setting land in cultivation, "Sarrail's gardeners".*

## Επιβίωση στη Μακεδονία

*Περίληψη: Οι μαχητές του Ανατολικού Μετώπου πέρασαν το μεγαλύτερο μέρος του χρόνου τους διατηρώντας ένα μέτωπο το οποίο, όπως και εκείνο της Γαλλίας, παρέμεινε σταθερό για τρία χρόνια. Το κεφάλαιο αυτό στοχεύει να αναλύσει πώς ο στρατός αυτός των μεταφυτευμένων στρατιωτών είναι οργανωμένος σε ανεπαρκώς ελεγχόμενες περιοχές. Ποια διαχείριση των στρατευμάτων; Πώς βιώνουν μία μακρά παραμονή στο πίσω μέρος ή σε απομονωμένο βουνό; Πως βλέπουν οι μαχητές τον εαυτό τους; Ποιες είναι οι ανησυχίες τους, το πόνο τους; Αυτή είναι η καθημερινή ζωή των Γάλλων στρατιωτών στη Μακεδονία, όπως την αντιλαμβάνονται και την παρουσιάζουν. Η Μακεδονία δεν είναι η χερσόνησος της Καλλίπολης, ο χώρος είναι μεγαλύτερος, οι παρόντες άνδρες πολύ περισσότεροι. Παρόλα αυτά, μπορούμε να παρατηρήσουμε ομοιότητες στις αντιλήψεις και τις εμπειρίες των ανθρώπων αυτού του «ανατολικού» στρατού: η απογοήτευση με το τοπίο, το κλίμα, τους πληθυσμούς αυτής της Ανατολής, η απογοήτευση με την κυβερνήσή τους, που τους εγκαταλείπει, τους φαίνεται, σε αφιλόξενες θέσεις χωρίς επαρκή εξοπλισμό.*

*Λέξεις-κλειδιά: Εκστρατεία της Θεσσαλονίκης ή της Μακεδονίας, Γαλλικός στρατός της Ανατολής, 1916-1918, το τοπίο όπως το βλέπουν οι στρατιώτες, το κλίμα που βλέπουν οι στρατιώτες, ο ανεπαρκής εξοπλισμός, τραυματίες και νοσοκομεία, αρρώστιες, ελονοσία, κρύο, τάφροι, υγρασία, λάσπη, έργα υγιεινής και αποχέτευσης, καλλιέργεια γης, οι «κηπουροί» του Σαρράιγ.*

# SURVIVRE EN MACÉDOINE

---

## UN TERRITOIRE PERÇU COMME INGRAT

La Macédoine est perçue comme un ensemble de lieux sauvages et inhospitaliers où sévit un climat hostile par ses saisons fortement marquées. Les hommes se trouvent soit dans la zone montagneuse près de la ligne de front, proche de la frontière gréco-serbe, soit dans des postes de repos ou d'arrière dans les vallées, soit dans les camps à proximité de Salonique, en particulier celui de Zeitenlik, mais, en ce qui concerne leur perception du terrain, les grandes lignes sont semblables.

## UN CADRE HOSTILE ET SAUVAGE

Il semble que la vision du milieu traversé ait été en partie suggérée par des stéréotypes hérités des guerres balkaniques, renforcés par la découverte de ruines et de matériel abandonnés datant de cette époque. Dans cette campagne dite « de Serbie », les combattants français suivent essentiellement le Vardar, la ligne de chemin de fer qui aboutit à Salonique, et ils sont dans les régions proches de la frontière grecque, autrement dit, en « Macédoine » au sud d'Üsküb (Skopje). Les paysages qu'ils découvrent ne correspondent pas à l'idée que ces Français se font d'un paysage accueillant et « civilisé », terme qu'ils emploient plusieurs fois.

Les lieux sont le plus souvent décrits en termes négatifs inspirant l'inquiétude ou la peur. Le Vardar, qu'ils découvrent au défilé des Portes de fer, semble un monstre agressif et malfaisant, les collines sont dénudées et il n'y a pas de village, ou juste de pauvres ruines. Henri Amour de Villebonne, dont la division a beaucoup souffert quand, après avoir remonté le fleuve jusqu'à son confluent avec la Cerna, elle dut refluer devant la pression bulgare à la fin de l'année 1915, ne voit le Vardar que comme un être négatif, quelle que soit sa forme :

En aval d'Üsküb, le Vardar [...] se précipite vers la sortie du plateau de Mésie. Deux parois rocheuses sauvages, hostiles, d'une grisaille revêche, se resserrent en un défilé impressionnant. Le Vardar s'y engouffre en bouillonnant de colère. Il est repoussé et bousculé avec violence entre deux remparts abrupts qui grimpent tout droit vers le ciel [...] Ce sont les gorges de Demir Kapou, « les Portes de fer » [...] le Vardar est alors un grand fleuve intrépide et

capricieux, espèce de torrent gigantesque qui gronde [...] Des rapides parfois l'excitent et l'encolèrent. Alors il bave l'écume [...] Après Demir Kapou s'ouvre [...] la plaine macédonienne [...] Espèce de lande inculte et monotone où, çà et là, s'élève le ramassis lépreux de quelques villages turcs aux toits de tuiles sombres [...], souvent une ruine [...] Bientôt, la plaine devient marécage. Le Vardar s'élargit et se traîne paresseusement. Aux approches de la mer, le fleuve s'étale, se vautre dans un cloaque désertique où poussent des champs de roseaux [...] Le fleuve disloqué, boueux, lâche, expire enfin [...] immense boa râlant la bave de ses eaux d'une gueule livide et béante<sup>1</sup>.

Le même auteur n'apprécie pas davantage le paysage alentour ; en quittant Salonique vers le nord, il écrit :

Nous nous élevons insensiblement comme si nous quittions la civilisation. Une nature âpre nous entoure [...] On dirait qu'on marche vers je ne sais quel monde fantastique, hostile et très vague, fait de nuit, de solitude et de chaos où l'on sera jeté sans défense.

Et un peu plus loin :

On se serait cru dans un pays mort, inhabité, perdu dans des régions de songes, à des milliers de lieues de toute civilisation, en dehors même de la réalité et de la vie<sup>2</sup>.

La prise de contact avec la Macédoine est donc vécue comme hostile par les hommes. Ces terres inexploitées et dépourvues d'arbres entraînent chez eux un rejet immédiat. En raison des images laissées par les guerres balkaniques, ils y voient un lieu maudit, marqué par un éternel affrontement entre des peuples et des guerres incessantes que personne ne gagne, et sur lequel aucune civilisation ne peut émerger. Il y a donc un *a priori* défavorable qu'ils vont confirmer. Seule l'arrivée vers l'Albanie, après le col de Pisoderi, leur laisse une impression plutôt agréable parce qu'ils voient des forêts.

Pierre Maridort, au repos près du village de Brod, dans la vallée de la Cerna, trouve réunis, au cours de l'hiver 1916-1917, tous les éléments négatifs, les gorges, la guerre, et l'absence d'arbres.

Nous avons planté nos tentes dans un cirque neigeux [...] j'ai erré dans des gorges rocheuses. La guerre et la mort y ont laissé des traces. Des aiguilles et des tables obliques de schiste ont été cassées par les obus ; des tranchées creusées dans le roc, bouleversées ; un canon éclaté contient encore son obus et l'on voit à côté des casques

---

1. VILLEBONNE, 1919, p. 78-79.

2. *Ibid.*, p. 70 et 82.

serbes et des casquettes bulgares ; puis des cartouchières, des sacs, d'inquiétantes grenades, des torpilles aux ailes d'aluminium [...] des fusils brisés, des fourreaux veufs de leurs baïonnettes ; des cadavres de bestiaux et des tombes mal recouvertes de sable et de pierre d'où sortent des jambes bottées. Tous les grands arbres sont été sciés<sup>3</sup>.

Étienne Burnet confirme ce triste spectacle des boucles de la Cerna :

Quelle nature disloquée [...] pas un arbre, pas un village, de tous côtés cheminent en ombres chinoises des caravanes d'hommes et de mulets [...] Par les pentes abruptes et dans les fonds, partout où suintent des filets d'eau, sont semés des bivouacs, comme des bouts de papier déchirés et jetés parmi les pierres<sup>4</sup>.

L'absence d'arbres, à la fois élément du paysage et élément de chauffage et de construction indispensable, est très fréquemment notée ; ainsi, Julien Arène arrivant à Zeitenlik, près de Salonique, indique :

À part quelques oliviers, quelques cyprès [...] on ne voit ici pas d'arbres, pas d'arbustes. Et ça manque aux soldats les arbres ! On fait tout avec eux : bancs, tables, tonnelles artistement tressées, râteliers d'armes, que sais-je. Nous n'avons même pas de bois pour faire la cuisine. Une corvée est partie à Salonique chercher du combustible. Elle rapporte quelques branches d'olivier à 80 francs les 100 kilos<sup>5</sup>.

99

Le capitaine Deygas insiste sur le même problème :

Les troupes eurent surtout à souffrir du manque de bois qu'il fallait aller chercher à de grandes distances. En été, ce n'était pas sans peine qu'on procurait aux cuistots le bois nécessaire ; en hiver, les pluies et les neiges en arrêtaient presque le ravitaillement<sup>6</sup>.

Ernest Stocanne explique la solution trouvée dans la boule de la Cerna :

C'est devenu un jeu pour nos cuisiniers [...] les [fusils bulgares] démonter en un tour de main, et faire du feu avec leurs carcasses en bois ; car nous sommes sur des cimes dénuées de toute végétation, car nous n'avons que ce moyen pour faire cuire nos aliments<sup>7</sup>.

---

3. MARIDORT, 1918, p. 95-96.

4. BURNET, 1921, p. 76.

5. ARÈNE, 1916, p. 33.

6. DEYGAS, 1932, p. 196.

7. STOCANNE, 2005.

Et au front, pour faire du feu, que faire ?

Douce chaleur procurée par la combustion lente d'une page de journal, Le temps, de préférence. Pas de charbon, sauf un infâme lignite, mêlé de crottes de mulets séchées et d'éclats de bois, provenant de souches récupérées à l'explosif<sup>8</sup>.

C'est que la corvée de bois peut être éreintante :

En corvée de bois toute la journée dans la montagne, là-bas vers Sotchivir, plus de trois heures à patauger dans la neige, cramponné à la queue du mulet. Six heures d'efforts pour arracher çà et là quelques rares pousses de petit chêne ou de genévrier, rentré à la nuit tombante, harassé<sup>9</sup>.

Ce manque de bois handicape également les opérations militaires et la construction des abris :

On manque de rondins, on n'a pas de bois, pas de madriers, rien de ce qui abonde sur d'autres fronts, à peine quelques sacs de terre, et combien chichement distribués ! Or il ne faut pas songer à des sapes sérieuses si on n'a pas de quoi les étager. Ce serait s'exposer à des ensevelissements trop faciles<sup>10</sup>.

100

Devant cette absence, les soldats s'émerveillent quand, par hasard, ils rencontrent un arbre isolé, souvent colossal et superbe. Et ils s'interrogent : pourquoi cette absence de bois ? Pour les uns, la faute en revient aux Turcs « l'influence turque, multiséculaire, est hostile aux arbres<sup>11</sup> » (sic). Pour d'autres, tels Georges de Lacoste ou Lucien Lamoureux, les Turcs sont responsables en tant qu'éleveurs nomades : « Le pays était dénudé comme tous ceux qui avaient été occupés par les Turcs, lesquels, vivaient en pasteurs et détruisaient les forêts pour faire paître les troupeaux<sup>12</sup>. »

Autre élément négatif omniprésent à la mauvaise saison et dans la plaine : la boue qui handicape la circulation et qui envahit les tentes.

---

8. DUCASSE, 1964, p. 187.

9. PERNOT, 1936, p. 72, brancardier à la 57<sup>e</sup> DI, dans la boucle de la Cerna en 1917.

10. LACOSTE, 1923, p. 94, il était alors à Monastir.

11. MARIDORT, 1918, p. 147.

12. LACOSTE, 1923, p. 131 et LAMOUREUX, p. 222. Lamoureux, avocat, à la 156<sup>e</sup> DI, fut ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en 1926, il occupa sept postes ministériels différents entre 1926 et 1940.



**Figure 1**

La vallée du Vardar en décembre 1915. En Macédoine comme en Thrace, la voie de chemin de fer, construite sur un talus, est souvent employée par ceux qui marchent pendant l'hiver.

© *L'Illustration*, 25 décembre 1915, n° 3799, p. 703, APA

Se trouvant le plus souvent trop éloignés de Salonique, victimes de l'insuffisance des transports, les soldats doivent se contenter lors des rares permissions, d'un séjour dans un cadre isolé et inhospitalier. C'est le cas des lieux de cantonnement créés le long des rares axes routiers aménagés, ainsi le « km 6 », dans un village en ruines, au kilomètre 6 de la route qui va de Florina au col de Pisoderi, ou à Monastir, seulement à cinq kilomètres du front.

Georges de Lacoste, par exemple, arrivant dans la plaine de Monastir à la fin de l'hiver 1917, décrit le triste spectacle de ces cantonnements :

Tout le long de la route, une seule vision hante mes yeux : des bivouacs dans la boue. Les soldats pataugent, heureusement garantis par de hautes bottes en caoutchouc ; les chevaux s'enfoncent jusqu'aux genoux ; les charrettes roulent avec une peine inouïe ; sur la partie de roues qui est restée dehors, la boue coule<sup>13</sup>...

## UN CLIMAT RUDE

Si les paysages désespèrent les militaires français, comme aux Dardanelles, ils souffrent également du climat continental, excessif et variable de la Macédoine, loin des stéréotypes méditerranéens ou « orientaux », inspirés le

13. LACOSTE, 1923, p. 55-56.



plus souvent de l’Afrique du Nord ; ils en souffrent d’autant plus que, comme aux Dardanelles, ils ne sont pas équipés pour y faire face. Le capitaine Deygas et Jean-José Frappa décrivent les excès : l’été, les températures atteignent facilement 45 ° à l’ombre et 50 ° à 60 ° au soleil, 32 ° à 34 ° la nuit. À la fin de juin 1916, la chaleur est telle, que les soldats venus d’Algérie disent qu’ils n’ont jamais connu rien de pareil dans leur pays<sup>14</sup>. En juillet, Lucien Cadoux constate que le thermomètre monte jusqu’à 60 :

On arrivait à ne plus se sentir respirer. On ne pouvait plus dormir, ni le jour ni la nuit. Il me souvient d’être demeuré plusieurs nuits de suite en attente du premier matin, dans l’espoir qu’à ce moment-là, vers trois ou quatre heures, il y aurait peut-être un peu d’air frais à respirer ; mais en vain [...] Bien entendu nous n’avions plus le goût de manger. Le vin nous éccœurait. Il n’y avait pas d’eau fraîche, les santés déclinaient, les accès de paludisme se multipliaient<sup>15</sup>.

En quelques jours, on passe de l’été à l’hiver, surtout à l’intérieur de terres ; le lieutenant Bernadotte et Pierre Maridort virent le thermomètre passer à – 20 ° subitement, il faut se coucher tout habillé, Louis Cordier enregistre, en janvier 1917, – 36 ° dans le secteur de la Cerna. À ce climat nettement continental s’ajoute la violence du vent qui s’engouffre l’hiver dans le couloir du Vardar ; ce vent du Vardar est appelé « mistraldar » par comparaison avec le mistral, dans le numéro 2 du *Bavardar de l’Armée d’Orient*, un journal de tranchées. Se trouvant, le 23 janvier 1916, à Vatiluk, le camp retranché de Salonique, Pierre Maridort écrit que ce vent dans les tentes empêche de lire, d’écrire et de dormir<sup>16</sup>. Georges de Lacoste, au printemps 1917, arrive au camp de Zeitenlik et affronte lui aussi les mêmes problèmes.

Ah ! L’affreuse nuit ! Ce vent glacé et chargé de toutes les poussières du camp pénètre sous mon marabout par rafales violentes, et les molécules de cet air vif, traversant tout, vous courent sur le corps comme d’imperceptibles aiguilles. La grosse toile de la tente bat et claque comme une voilure que la tempête a désorganisée. Le mât tremble et vacille ; le plateau rond [...] va et vient sans cesse, dans une danse heurtée de la plus agaçante monotonie. Impossible d’allumer un falot [...] Cet ouragan dure toute la nuit [...] Enfin, le jour s’annonce et l’on a hâte de sortir pour se réchauffer par une leste promenade<sup>17</sup>.

---

14. DEYGAS, 1932, p. 196 ; FRAPPA, 1921, p. 176, lieutenant, au 2<sup>e</sup> bureau du GQG du général Sarrail, et STOCANNE, 2005, p. 84.

15. CADOUX, 1959, p. 177.

16. MARIDORT, 1918, p. 14.

17. LACOSTE, 1923, p. 38.



Un campement de nos troupes sous la neige, dans les montagnes de Macédoine.

## Figure 2

Sous la neige

© *L'Illustration*, 25 décembre 1915, n° 3799, p. 705, APA

103

Mais, dans ces régions marécageuses, l'été n'est pas plus agréable, car ce sont les mouches qui harcèlent les soldats. Dès les premières semaines, le 15 septembre 1915, le général Cordonnier, amené à loger dans la gare de Banica dans la vallée du Vardar, rencontre cet inconvénient :

Je passais [...] dans une chambre immonde une courte nuit. Lorsque le matin du 16 septembre, vers quatre heures, un peu de jour se montra [...] Fevrel et moi, nous poussâmes un cri d'horreur. Le plafond, les murs étaient couverts d'une épaisseur de plusieurs couches de mouches superposées, de ces mouches sales entre toutes [...] Nous sortîmes bientôt de cette horrible gare.

### Les mouches

s'abattent au coin des yeux et des lèvres, chatouillent de leurs pattes légères. On les chasse d'abord, d'un geste nerveux et saccadé de colère. Mais les gestes épuisent [...] Leur tourbe éperdue reflue, plus ardente et vorace, sur la chair malade, la pique, la suce, achève d'en soutirer la vie. Les muscles faciaux se contractent dans une crispation

perpétuelle. Et cette petite mort va durer jusqu'à l'effondrement du jour<sup>18</sup>.

Et quand on s'éloigne de la vallée, il faut compter avec les vipères qui viennent se lover dans les chaussures pendant la nuit, les ours et les chiens de berger errants, des molosses destinés à lutter contre les loups qui rôdent :

L'hiver touchait à sa fin. Mais, vers cette époque, nous fûmes envahis par des bandes de loups qui s'étaient rassemblées dans la montagne, près de nos camps. De jour, on ne les voyait pas. Mais, pendant la nuit, ils circulaient en bandes et venaient rôder... dans l'espoir de trouver des cadavres de chevaux morts que nous n'avions pas le temps d'enfouir immédiatement. Ils arrivaient à toute vitesse. Leurs hurlements [...] s'amplifiaient [...] Leurs yeux brillaient dans la nuit et nos gardes d'écurie, heureusement abrités tiraient quelques coups de fusil pour les effrayer et pour éviter qu'ils s'attaquent aux animaux à la corde<sup>19</sup>.

C'est que le sort des bêtes préoccupe beaucoup les hommes, souvent venus du monde rural. En février 1917, près de la bourgade de Topcin (aujourd'hui Yefira), non loin du camp retranché de Salonique, Charles Bonnefon est saisi par « une vision d'enfer ».

Par centaines, serrés et tremblants, des chevaux, squelettes vivants, y grelottent. Leurs jambes de derrière et de devant se touchent presque et, la tête basse, roidis de froid, de faim et d'épuisement, rongés par quelques maladies, ils nous regardent passés l'œil éteint<sup>20</sup>.

Georges de Lacoste plaint son cheval qui n'a plus que la peau et les os, le corps couvert d'une lèpre dévorante et qui avance difficilement dans la glaise rouge et collante de la plaine qu'il a baptisé « Outre-Tombe<sup>21</sup> ».

En Macédoine aussi, pour ceux qui rêvaient de l'Orient, la déception est lourde...

## DES TROUPES ISOLÉES ET DÉCIMÉES

Et, même si l'isolement est moins absolu que sur la presqu'île de Gallipoli, en Macédoine aussi, l'éloignement des bases et la méconnaissance des lieux par les

---

18. GUÉNARD, 1919, p. 349.

19. LAMOUREUX, 1969, p. 233, en mars 1917, près de Florina.

20. BONNEFON, 1925, p. 148. Il était à la 30<sup>e</sup> DI, 58<sup>e</sup> RI.

21. LACOSTE, 1923, p. 55.

décideurs, ont pour conséquences pour les hommes, des conditions sanitaires catastrophiques et un équipement inadapté. En mai 1916, Ernest Stocanne reçoit une tenue des troupes coloniales pour remplacer sa tenue bleu horizon !

### UN ÉQUIPEMENT INADAPTÉ

L'arrivée des soldats français en Macédoine est « improvisée », et tous les secteurs de la vie comme de l'activité militaire s'en trouvent handicapés.

Les hommes commencent une campagne, en octobre, par une forte chaleur, vêtus de la nouvelle tenue bleu horizon, et se trouvent en décembre, par des froids qui descendent à vingt degrés au-dessous de zéro, avec la même tenue. Le lieutenant Bernadotte constate que l'arrivée brusque du froid, à la fin de novembre 1915, rend la vie extrêmement pénible, l'administration n'ayant rien prévu. Au retour de la campagne, les combattants « ont l'apparence de brigands en haillons, plutôt que de soldats de la Troisième République ».

Dans les déplacements à pied, le soldat porte un sac encore plus lourd que sur le front de France :

L'énorme barda réglementaire a encore augmenté de poids et de volume ; le poilu possède deux casques, le casque d'acier et le casque colonial, et presque deux tenues : la tenue de drap et la tenue de toile. Il a l'été une moustiquaire pour compagnie, bien incommode il est vrai, et d'ailleurs, énergiquement plaisantée sous le nom de « moukère »<sup>22</sup>.

105

Lucien Cadoux a eu l'occasion de porter ses deux casques !

Nous étions durement bombardés. Mais le plus dur était le soleil d'août qui tombait d'aplomb sur ces rocailles nues [...] et réverbérait sans pitié. Dès que le bombardement s'apaisait, nous nous empressions de coiffer notre casque colonial. Mais, sous les obus, il fallait bien porter le casque d'acier ; et le soleil frappait ce métal devenu brûlant sur notre tête<sup>23</sup>...

Au total, les tenues étant insuffisantes, les soldats se fournissent où et comme ils peuvent en dehors du camp auprès de marchands, et les officiers constatent les tenues fantaisistes et toutes différentes que portent leurs hommes au bout de quelques mois ; inversement, ils admirent les Britanniques qui ont des tenues uniformes et de bonne qualité. Cette distinction subsistera jusqu'à la fin du séjour en Orient.

22. DEYGAS, 1932, p. 188.

23. CADOUX, 1959.

Pour le reste des fournitures, là aussi, les soldats sont souvent contraints à recourir au marché local. Du 1<sup>er</sup> octobre 1915 au 31 mars 1916, faute de réserves, les troupes reçoivent une demi-bougie par jour pour les officiers, dix grammes pour les sous-officiers, et cinq grammes par soldat ; ces quantités sont réduites de moitié à partir du 1<sup>er</sup> avril 1916 ! Dans la même période les officiers ont droit à sept allumettes par jour et les autres hommes à trois<sup>24</sup>. En mai 1916, la ration par homme est de dix grammes de savon par jour, le 8 mai, elle est portée (par ordre ministériel) à douze grammes, dont quatre pour le lavage !

De nets progrès sont constatés à partir de 1917. Des casques de liège, qui avaient été refusés par le GQG en 1916, arrivent à partir d'avril 1917. Au cours de l'hiver 1916-1917, 560 paires de skis, 120 paires de raquettes, 27 luges sont livrées. En décembre 1917, les hommes disposent de poêles et de braseros, de lampes à pétrole, de lampes tempête, de lampes à acétylène ; des moustiquaires arrivent... en 1918. Les archives du SHD nous apprennent qu'en mai 1918, les combattants sont en principe équipés de bottes de tranchées, caoutchoutées et huilées ; ils disposent de masques à gaz ; les pantalons sont en toile imperméable ; des couvertures, des chapes en peau de mouton, des passe-montagnes, des cache-nez, des gants de laine sont distribués.

Mais tout n'atteint pas tout le monde ; à la fin du mois de novembre 1917, on ne put fournir des chaussettes qu'à 50 % des hommes. Des ateliers de cordonnerie sont créés en janvier 1918 pour ressemeler les coutures et remettre des clous. On signale « qu'on récupère les effets des décédés à l'hôpital de Florina » pour habiller les blessés évacués, économies liées à la remarque du ministre qui aurait estimé que l'armée d'Orient consommait trop d'accessoires d'habillement par rapport au front de France<sup>25</sup> ! Et, lors de la grande offensive du 15 septembre 1918, les hommes attaquent encore chaussés d'espadrilles et vêtus de guenilles en toile kaki, des Bulgares « bien équipés et vêtus de drap<sup>26</sup> ».

Comme aux Dardanelles, les cartes manquent. L'armée d'Orient a souffert cruellement d'un manque de connaissances géographiques (sa méconnaissance des conditions climatiques et du relief) et, en permanence, d'une absence de cartes.

Déjà quand le gouvernement, devant l'échec dans la presqu'île de Gallipoli, avait envisagé un débarquement sur la côte asiatique, Sarrail, par manque de cartes à l'échelle adaptée au territoire concerné, avait dû recourir au guide Baedeker, *Méditerranée*, en allemand, que Jérôme Carcopino avait emporté

---

24. Décision de Sarrail, 15 novembre 1915.

25. SHD, 20 N 665.

26. DUCASSE, 1964, p. 219.

dans l'espoir de l'utiliser à Constantinople ; ce guide fournissait en effet des cartes détaillées de la région en souvenir de la guerre de Troie<sup>27</sup> !

Le problème se pose à nouveau en Macédoine ; les officiers disposent de cartes couvrant de vastes espaces, adaptées à la guerre de mouvement prévue, mais pas du tout à la guerre de position. Marcel Brochard, engagé dans une reconnaissance en Albanie, vers Drenik, est sommé de réaliser une carte : « Nous n'avons pas de carte, il n'en existe qu'une à une très grande échelle. Chaque officier est chargé de faire un croquis succinct de son petit secteur au 1/20 000<sup>e28</sup>. » D'ailleurs, le manque d'information est tel que le soldat ne sait même pas à quoi reconnaître un soldat serbe d'un ennemi bulgare.

#### LE TRISTE SORT DES BLESSÉS ET DES MALADES

La configuration du relief, l'absence de voies de communication et de transports, la même méconnaissance des lieux ou/et imprévoyance dans l'urgence, rend également très difficile le sort des blessés et des malades.

Le front est très mal desservi, les routes et chemins sont rares, les premières lignes ne sont accessibles que par des pistes muletières. L'absence d'infrastructures gêne considérablement l'évacuation des hommes ; la fixation du front dans des secteurs isolés de montagne impose une adaptation, il faut avoir recours aux moyens locaux, les mulets, ou des chars à bœufs pour atteindre le fil d'Ariane, le seul chemin vers la survie, la voie de chemin de fer vers Salonique.

– Première étape : se replier du front dans un poste de soin.

Parfois, il faut effectuer plusieurs jours de route en cacolet avant d'atteindre une ambulance. Le cacolet est une sorte de bât (très utilisé en Afrique, il l'est aussi sur le front de Champagne), constitué de deux sièges à dossier, en osier, fixés sur une armature adaptée au dos de l'animal qui transporte, en général, deux personnes, pour équilibrer les charges. Le lieutenant Bernadotte écrit que « beaucoup de blessures profondes, qui réclament les plus grands ménagements, doivent encore connaître les épreuves du mulet de bât avant le repos à l'hôpital<sup>29</sup> ». C'est le cas de Maurice Constantin-Weyer qui, blessé le 10 mai 1917 lors de l'assaut de Skra di Legen, effectue un voyage de cinq heures sur un mulet « cramponné à la ceinture de cuir de la litière » sans casque, en plein soleil, avant d'arriver à la première ambulance alpine.

27. CARCOPINO, 1971, p. 55. Il est évacué de Florina en juillet 1917 pour « forte fièvre amibienne ».

28. BROCHARD, 1953. Ce soldat a passé 19 mois en Orient où il fut envoyé après avoir été grièvement blessé dans les Vosges en août 1916. Il a servi à la 76<sup>e</sup> DI, 57<sup>e</sup> RI, 12<sup>e</sup> Cie.

29. BERNADOTTE, 1921a, p. 73.

J'avais la tête près du cou de la bête de telle sorte que je descendais les ravins la tête en bas, et que je remontais les coteaux presque verticalement [...] Et je me rappelle aussi que le chemin, trop étroit, surplombait le torrent du Kodja Dere, et que des eaux de vertige bouillonnaient dans le fond<sup>30</sup>.

Pierre Chanlaine connaît la même expérience, quand il est évacué du front d'Albanie, vers Koritsa, en juillet 1918, en quatre étapes, dont trois à dos de mulet :

Ce retour sur un mulet [...] sur la piste pierreuse, en longeant l'abîme, si près qu'il eut suffi d'une simple glissade pour nous y précipiter, et dont les cahotements donnaient le mal de mer, quel calvaire<sup>31</sup> !

Au cours de la campagne d'Albanie, qui commença en 1917, et qui se déroula très loin des bases, les hommes « savaient que s'ils étaient blessés, ils ne reviendraient pas : on échappe rarement à trois étapes de cacolet<sup>32</sup> ! »

La situation est identique pour les malades. Albert Guénard ressent les premiers signes du paludisme en juillet 1916, alors qu'il se trouve en première ligne dans la région du mont Lanfranchi. Son état s'aggrave rapidement au point qu'il ne peut plus quitter sa tente, il est finalement évacué vers la plaine à la fin du mois. Le passage du col dit « de la bergerie » et son arrivée au village d'Izvor, proche de la station de Gumendje (aujourd'hui Goumenissa), se font dans des conditions dangereuses en raison du relief accidenté :

J'allais pendant des heures, couché dans un cacolet, au pas lent du mulet. Lorsque la pente devenait trop brusque, la bête freinait de l'arrière-train, ployait sur les jarrets, s'affalait presque en un dandinement rythmé de la croupe. Et alors ma couchette dansait éperdument au-dessus du précipice que nous surplombions. Pour me faire contrepoids, un autre malade, un cavalier également évacué, occupait le siège opposé. Et sans nous voir, séparés par l'épaisseur du mulet, nous ballottions en cadence, dans la lourdeur du jour d'été trop ensoleillé dont la forêt nous préservait heureusement. Nous ne pouvions reconnaître la faille du ravin, mais nous sentions instinctivement le vide quand nous passions, suspendus sur l'abîme. Et alors, malgré nous, une inquiétude nous étreignait, la peur que la

---

30. CONSTANTIN-WEYER, 1930, p. 226-227. Canadien volontaire, lieutenant successivement au 58<sup>e</sup> RI, 30<sup>e</sup> DI, 284<sup>e</sup> RI, 122<sup>e</sup> RI.

31. CHANLAINE, 1931, p. 145-146. Ouvrage dédié à Claude Farrère. Il évoque l'histoire de Roland Durieux, violoniste, officier à la 57<sup>e</sup> DI, 373<sup>e</sup> DI qui passa 18 mois en Orient.

32. CHRISTIAN-FROGÉ (dir.), 1922, p. 285.



rupture d'une sangle ou d'un faux pas ne nous précipitât dans cette fosse [...] Tout le jour, ce fut la même lente chevauchée, la fatigue du même balancement saccadé ; la piste tournait autour de croupes indéfiniment renouvelées, passant sans cesse d'un bord à l'autre de précipices [...] plus bas, après le gué des Dragons, la forêt se faisait moins épaisse, la chaleur plus intense, il y avait des clairières et des maquis à traverser avant d'atteindre la « Bergerie » où stationnait le convoi. Et dès lors, jusqu'à Izvor, ce ne furent plus que des étouffements d'étuve, sur des pentes pelées ou dans des gorges fauves<sup>33</sup>...

Encore faut-il qu'il y ait un mulet... ainsi Lucien Cadoux doit-il s'en sortir seul :

Dans l'après-midi, il me vint en plus de la fièvre, une éruption de furoncles. Je dus me déchausser. Le soir, c'était la relève. On me prévint qu'on n'avait aucun moyen de m'évacuer, qu'il fallait faire un effort suprême pour rejoindre au passage ma compagnie relevée. Impossible de remettre mes chaussures, mes furoncles [...] Je plaçais mes pieds par-dessus la tige des brodequins, je rabattais les patelottes et me laçais sur la cheville.

Il retrouve sa compagnie et tente de les suivre vers l'arrière, mais :

J'étais vidé de toute force. Je me couchais sur le talus, et la compagnie continua son chemin. Personne n'avait aucun moyen de me secourir. Je m'endormis. Lorsque je revins à moi, j'étais seul [...] aucun trafic sur la route [...] je me remis en route [...] tout à coup, je vis des soldats, c'était ma compagnie<sup>34</sup>.

– Deuxième étape : les soldats blessés ou malades sont d'abord reçus dans des postes de secours où ils sont triés selon la gravité du mal, dans des conditions sommaires et parfois douloureuses pour eux. Ainsi l'a vécu Alcide Ramette, victime de gelures dans l'hiver 1917-1918 :

Un médecin nous avait examinés, mais très rapidement, et sitôt après, nous avons vu arriver un major suivi d'infirmiers qui portaient des civières. À ses côtés, un aide nous jetait une couverture sur la figure afin de nous aveugler, et le major, armé d'une longue aiguille, nous l'enfonçait dans les pieds ; ceux qui ne bougeaient pas étaient emportés sur une civière vers une pièce aménagée en salle d'opération, car il fallait amputer le pied et parfois la jambe dans

33. GUÉNARD, 1919, p. 360-361.

34. CADOUX, 1959, p. 189.

laquelle se serait mise la gangrène. Ceux qui donnaient un signe de sensibilité restaient sur leur paille... Il paraît que j'ai fait à peine un tout petit réflexe. C'est pourquoi j'ai toujours mes deux pieds. Il y en a un qui est resté, ainsi que la jambe, jusqu'au genou d'une couleur marron, inesthétique, ça ne me gêne en rien<sup>35</sup>.

– Troisième étape : le centre-relais.

L'éloignement de Salonique et la saturation des lignes de chemin de fer ont pour conséquence l'aménagement d'hôpitaux dans, ou près des villes relais situées sur des voies de communication, en particulier près des gares. Là, on donne les premiers soins aux hommes venus des postes de secours, souvent dans un état pitoyable. Parfois, on trouve des locaux à réutiliser, une ancienne caserne, un hôpital de 500 lits à Kozani ; souvent il s'agit de tentes installées le long de la voie ferrée. Près des installations françaises de Vertékop se trouve un hôpital anglais spécialement aménagé pour les blessés serbes, où chaque jour des blessés sont conduits au « jardin », c'est-à-dire au cimetière ; entre le 20 septembre et le 11 novembre, on y a déjà enterré plus de 400 soldats. Un camp de convalescents est installé à Véria ; dans le village de Gumendje, l'église et l'école sont transformées en hôpital où, faute de matériel on fait circuler une boîte de conserve comme récipient pour le café ou la soupe, où une cuvette sert à la toilette de tous, où l'on entend hurler les amputés quand ils se réveillent après l'endormissement à l'éther pour l'opération. Le personnel infirmier manque, il est composé de femmes dont on loue les efforts, mais souvent, elles sont atteintes, comme les soldats, par le paludisme.

Si on survit, on attend là le moment du transfert en train sanitaire vers Salonique. En novembre 1916, Louis-Gaston Giguel se trouve à l'arrivée du train sanitaire quotidien :

Les wagons qui le composent contiennent pêle-mêle, hâves et sales, des Serbes, des Russes, des Italiens, des Sénégalais et des Français. Beaucoup de Sénégalais reviennent déjà du front avec les pieds gelés. Les grands blessés qui se trouvent dans des trains sanitaires et qui ne peuvent supporter le voyage de Salonique sont amenés à notre ambulance où on les opère tout de suite : trépanation ou autres graves opérations. Oh ! Ces cris que poussent ces malheureux ! Pauvre chair que l'on charcute !  
[...] Malgré son horreur le train sanitaire m'attire et je vais le voir tous les jours. De nombreux Allemands s'y trouvent mélangés aux Bulgares ; quoique Boches, quelques-uns sont tellement abîmés qu'ils m'inspirent de la pitié. Mais ce sont surtout ces infortunés Serbes qui arrivent en piteux état. Il est certainement préférable

---

35. RAMETTE, 1917, p. 66-67. Ouvrage censuré à plusieurs reprises.

d'être tué sur le coup que de souffrir quelques jours avec des blessures aussi épouvantables que celles que j'ai vues<sup>36</sup>.

– Quatrième étape : le train vers Salonique.

Régulièrement, des hommes partent pour Salonique, les amputés et les malades graves en priorité. Mais il faut d'abord attendre ce train parfois plusieurs jours, puis effectuer le trajet, souvent 24 heures entassé sans eau ni soins dans un wagon.

De longues files de blessés à peine pansés, hâves, saigneux, se pressent ; la plupart ont encore leurs armes. D'autres, couverts de sang, allongés, étendus, forment une longue file de civières, râlent, gémissent, supplient qu'on les enlève. À grand-peine, les médecins se fraient un passage dans cette cohue, pour arriver à caser tout le monde dans le train stationné sur la voie [...] Du train s'élève un concert de plaintes et de gémissements, que couvre le bruit toujours des éclatements bulgares<sup>37</sup>.

Lucien Lamoureux, atteint d'une grave dysenterie, depuis Florina est évacué vers Salonique :

Dès qu'on me jugea en état de supporter le voyage, le 2 juillet 1917, on m'évacua [...] Ce fut un affreux voyage que je fis en deux temps. Embarqué en wagon à Florina, je dus coucher à Ekchisou<sup>38</sup> dans un dépôt sanitaire d'où je partis le lendemain dans un wagon à bestiaux [...] dans lequel je disposais d'un banc et d'une tinette. Il faisait une chaleur torride qui s'accumulait dans mon wagon, surtout pendant les longues stations dans les gares, en plein soleil. J'avais horriblement soif. Mais je n'avais rien à boire. Des poilus compatissants m'offrirent du vin que mon état me condamna à refuser<sup>39</sup>...

Le sergent Marcoux décrit les étapes de sa pénible évacuation. Atteint par le paludisme, il quitte l'ambulance alpine située dans la vallée de la Kosta-Deren dans le secteur de Skra di Legen pour la gare de Gumendje ; le trajet est effectué en voiture attelée, le 5 septembre, et dure une heure. Les hommes sont « cahotés terriblement ». Le voyage en train est tout aussi terrible. À Karasouli, « il faut avant tout que le train avance, puis recule exactement 33 fois pour

36. GIGUEL, mentions du 6, 8, 11 et 18 novembre.

37. Colonel Mazurier in LIBERMANN, 1917, p. 319-320, depuis la gare de Gevgueli, lors du repli de la campagne de Serbie.

38. Nom le plus couramment employé par les soldats, pour Eskisu (en turc), près de Florina.

39. LAMOUREUX, 1969, p. 245.

se débarrasser des wagons de marchandises avant que de mettre les wagons de malades sur la voie qui leur est affectée. » Les malades sont débarqués et logés dans une maisonnette fraîchement repeinte où les lits sont dotés de moustiquaires. Un train pour Salonique n'arrive que le lendemain, il effectue alors un énorme détour pour ramasser tous les blessés et les malades du front, avant d'arriver à Salonique, où il faut attendre pour être répartis entre les divers hôpitaux<sup>40</sup>.

L'hôpital à Salonique n'entraîne toujours pas le rapatriement attendu, et le soldat est amer... « Il est dit que nous crèverons dans ce maudit Orient jusqu'au dernier <sup>41</sup> », « si ce n'est pas malheureux d'être traité ainsi après s'être fait crever la peau. Qu'on nous envoie en France, nom de Dieu<sup>42</sup> ».

Sur 378 000 soldats, 356 779 ont été traités pour maladie, soit 94,4 % de l'effectif ; tout le monde s'accorde à dire que si l'on avait rapatrié tous les malades, il n'y aurait plus eu d'armée d'Orient.

Le médecin [...] épouvanté de cette avalanche quotidienne de consultants, ne cessait de dire et de répéter : mes pauvres amis, je sais bien que vous n'en pouvez plus. Vous n'avez que trois ou quatre litres de sang dans le corps au lieu de sept à huit litres. Je devrais vous évacuer tous. Mais c'est impossible, on ne peut pas évacuer toute l'Armée d'Orient<sup>43</sup>.

112

Le paludisme fut la cause première de cette catastrophe sanitaire. La Macédoine grecque est alors l'une des régions d'Europe les plus touchées par le paludisme avec ses plaines constituées d'une vingtaine de lacs et de vastes marécages. Les guerres balkaniques ont aggravé la situation en entraînant plusieurs dizaines de milliers de réfugiés dont beaucoup déjà infectés. Ils sont 30 000, en juillet 1916, et vivent au contact des troupes notamment au voisinage de Zeitenlik. Les meilleurs experts de l'époque, Ross pour les Anglais, Laveran et les frères Sergent pour les Français, avertissent rapidement les autorités. Ross, qui effectue en novembre 1915, prédit que

sans de soigneuses précautions, le paludisme sera très grave en été 1916 en Macédoine, et, si les troupes y restent, le paludisme sera plus sévère l'année suivante (1917).

---

40. MARCOUXE, s. d., p. 176.

41. CANUDO, 1918, p. 170.

42. *Ibid.*, p. 139.

43. CADOUX, 1959.

Laveran, en janvier 1916, précise que

l'on doit craindre que notre armée d'Orient, campée aux environs de Salonique, soit éprouvée par cette redoutable maladie. [...] il est donc nécessaire d'arrêter un plan de lutte contre ce fléau sans attendre que les atteintes se multiplient, ce qui se produit souvent avec une soudaineté terrifiante quand la saison favorable au développement de la maladie est arrivée.

Le 12 janvier 1916, les docteurs Edmond et Étienne Sergent adressent une lettre aux autorités où ils précisent que le paludisme « l'hydre du Vardar » a toutes les chances de se développer parmi les soldats dès le prochain été :

En vérité, si on ne sort pas de la routine pour faire une campagne antipaludique moderne, les balles des Bulgares et des Allemands seront moins meurtrières à Salonique que le paludisme.

La catastrophe se produit à partir de juin 1916 : entre juin et décembre 1916, près de 31 000 cas sont recensés pour un effectif moyen de 110 000 hommes, et le nombre de cas, aux dires des médecins, est plus proche de 60 000, car la maladie se manifeste par des symptômes différents des formes connues aux colonies. Le docteur Pierre Maridort décrit les formes observées :

Les formes primitives de la malaria que nous avons pu observer en Macédoine sont variables. Tantôt, elles rappellent les fièvres continues, typhoïdes, paratyphoïdes, embarras gastrique fébrile [...] qui peuvent être bénignes ou presque aussi foudroyantes que le choléra [...] attribuables [...] à la grande quantité de germes inoculés, et aux organes essentiels atteints (capsules surrénales, cerveau) par les toxines infectieuses. Tantôt, on assiste à des accès apoplectiques, méningés, délirants, à du coma [...], à des hémorragies, de l'ictère ou jaunisse, toujours de l'anémie (destruction des globules rouges, intoxication), cachexie, hypotension du foie et de la rate [...] le malarie est exposé aux rechutes qui consistent [...] en frissons intenses et en élévation de la température<sup>44</sup>.

L'été 1916 vit donc la catastrophe annoncée : au cours du premier semestre de 1916, les compagnies du génie employées à faire des routes et des ponts sur la Moglenitza pour acheminer la 2<sup>e</sup> armée serbe perdirent jusqu'à 72 % de leurs effectifs, morts de la fièvre.

Lucien Cadoux décrit la situation sanitaire sur le front de la Struma à la même époque :

---

44. MARIDORT, 1918, p. 161-162.

Les semaines passaient et la santé des hommes déclinait. Nous étions en plein marécage. Les moustiques pullulaient. La nuit, nos tentes étaient envahies et, le matin, nous avions à l'intérieur, comme un tapis de ces bêtes, piquées les unes après les autres. Certains de nos hommes, plus recherchés que d'autres, passaient des nuits atroces et allaient jusqu'à se rouler parmi les herbes pour se libérer des moustiques [...] Nous avions beau nous protéger, ces bêtes nous atteignaient même à travers les vêtements. Plusieurs camarades prenaient déjà des accès de paludisme. Nous étions tous infectés<sup>45</sup>.

Albert Guénard, dans l'été 1916, quant à lui, traîne sa fièvre dans son bivouac d'altitude, sans grand espoir d'évacuation :

Depuis des nuits et des jours, je traîne ainsi qu'une loque sur ma couchette. La fièvre me dévore, c'est un feu qui s'insinue en mon corps et fait passer des chaleurs de flamme sur la peau sèche comme de l'amadou. Un cercle de fer me comprime le front, les tempes, la nuque et je sens les forces fluer peu à peu, les sources de vie se tarir dans cette guenille qui n'est même plus capable de se soulever sans aide [...] Effroyable succession de ces heures douloureuses ! Après l'atroce nuit interminable, où l'on s'est tourné et retourné cent fois sans trouver la position reposante, où la fièvre vous a brûlé, le froid glacé dans la moelle malgré la sueur, une clarté grise, terne, lugubre, détache graduellement des ténèbres les minces objets de notre paquetage d'errants<sup>46</sup>.

Le capitaine Deygas écrit qu'en 1916, plus de 60 % de l'effectif de l'armée d'Orient est constitué de malades, et qu'au 1<sup>er</sup> juillet 1917, plus de 10 000 hommes avaient été rapatriés<sup>47</sup>. Jean-José Frappa note que pendant les quatre mois, de juin à septembre 1916, il y eut en moyenne de 250 à 300 évacuations par jour et, rien qu'à Salonique, de 13 à 15 décès par jour !

Le général Sarrail résume cette situation : « Mon armée est immobilisée dans les hôpitaux »<sup>48</sup>.

---

45. CADOUX, 1959, p. 172.

46. GUÉNARD, 1919, p. 344-345.

47. DEYGAS, 1932, p. 194.

48. L'ensemble des détails dans : MIGLIANI *et al.*, 2014, p. 349-361.



VI

LES ANNALES

# La FILUDINE et le PALUDISME

Spécifique de toutes  
les maladies du foie  
et de la vésicule biliaire.

- LA FILUDINE**  
est le remède type :
- 1° Des coliques hépatiques et de la lithase biliaire;
  - 2° Des emboses du foie;
  - 3° De la dyspepsie gastro-intestinale;
  - 4° Du paludisme, dont elle est le seul et véritable spécifique, associée à la quinine;
  - 5° Du diabète.

ACADÉMIE DE MÉDECINE

Mémoire du Docteur LÉOBAND,  
Médecin principal de la Marine, lauréat de l'Académie de Médecine.  
(19 Mars 1912.)



L'hématozoaire, agent causal du Paludisme, est introduit dans le sang par un moustique, l'anophèle. La science a trouvé un nouveau remède : la Filudine, spécifique véritable du paludisme, non toxique et très énergique, et dont l'usage permet de combattre victorieusement ce fléau, qui décime nos colonies.

Le paludisme est une infection *locus sub-fantia*. Son origine résulte d'une inoculation imputable à un micro-organisme vivant, à l'hématozoaire.

Or, si la quinine est infaillible contre les accès fébriles dont elle détermine la disparition rapide, et dont, prise à dose suffisante, elle prévient même le retour, elle est sans action, pendant les contraires, sur le paludisme « larvé » et sur ses complications.

Il fallait réaliser un produit inoffensif, ne comportant aucune contre-indication, qui pût, tout à la fois, neutraliser les hématozoaires, apaiser les poussées fébriles, remonter l'organisme en mal de dépression, réveiller l'activité fonctionnelle de la rate et du foie, dépurer le sang, stimuler le système nerveux... En rien! si compliqué, si délicat que soit ce programme, la Filudine, due à la collaboration de la chimie et de l'opothérapie, y satisfait intégralement. Aussi, donne-t-elle de merveilleux résultats,

et le professeur André Combault, docteur en sciences et docteur en médecine, ancien professeur à l'École de Médecine de Téhéran, a tenu, après de longues et minutieuses expériences, à en rendre publiquement hommage dans un important mémoire où il est particulièrement affirmatif sur les résultats obtenus par lui au cours de sa mission à Téhéran. (Gazette Médicale de Paris.)

Le docteur Combault a recueilli plus d'une centaine d'observations et conclut ainsi :

« La Filudine satisfait à toutes les exigences d'un traitement aussi complexe.

« Sous son action, le fœc diminue nettement de volume et les fonctions hépatiques, comme le prouvent les analyses multiples des fœces et des urines, redevenant peu à peu normales. Les accès s'espacent, diminuent d'intensité et disparaissent. L'usage simultané de l'opothérapie hépatoprotectrice et de la Filudine exerce une action inébranlable sur l'orga-

nisme affaibli et infecté du paludéen, en mettant les viscères atteints en meilleur état de résistance et en luttant, d'une façon efficace, contre l'hématozoaire, tout en combattant l'anémie et en modifiant la nutrition déféctueuse des tissus. »

Une série d'observations ont été prises à l'hôpital maritime de Rochefort, sous la direction du docteur Gouyon de Pontorson, médecin principal de la marine, médecin en chef de l'hôpital, pendant l'été de 1914, sur des soldats d'infanterie coloniale, atteints de paludisme. Les guérisons rapides ont été vérifiées dès à l'emploi de la Filudine.

D<sup>r</sup> BOFFINET.

N. B. — On trouve la Filudine dans toutes les bonnes pharmacies et aux Établissements Châtelet, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris. (Vieux) Gare du Nord — Le Raon, France, 80 fr. Pays neutres, France, 11 fr.

Tous ceux qui ont une affection au foie ou à la rate, tous les anciens coloniaux éprouvés par les fièvres doivent recourir à la

## FILUDINE

qui leur apportera la guérison sûre, radicale et définitive. Elle est le traitement moderne du diabète et du paludisme.

ACADÉMIE DES SCIENCES

Communication du Professeur COMBAULT, Docteur en médecine, Docteur en médecine.  
(30 Octobre 1911.)

La FILUDINE est au foie ce que la digitale est au cœur

Figure 3

Le moustique destructeur

© Les Annales, 25 juillet 1915, n° 1674, VI, APA



Pourtant des mesures prophylactiques ont été prises rapidement, imposant aux hommes la prise régulière de quinine. Les frères Sergent débarquent à Salonique en décembre 1916, une mission permanente de prophylaxie antipaludéenne arrive à Zeitenlik le 30 avril 1917. Elle est constituée de 20 médecins et de 350 infirmiers<sup>49</sup>. Ernest Stocanne signale que des moustiquaires sont distribuées à tous les hommes à la mi-juin 1917, et que leur utilisation est rendue obligatoire la nuit. Le développement de la maladie serait lié au fait que beaucoup d'hommes répugnent à prendre les comprimés de quinine, fort désagréables au goût, à la négligence ou à l'espoir que le fait d'attraper la maladie puisse les faire rapatrier.

Quand on nous mettait en rang pour nous la [pilule de quinine] faire avaler, quelques-uns la mettaient dans la bouche sans l'avalier, puis la recrachaient dès qu'ils le pouvaient<sup>50</sup>.

Les frères Sergent rapportent que :

On a trouvé à Marseille, dans l'équipement des soldats rapatriés, des musettes pleines de comprimés de quinine. Ici, dans les recoins des isbas macédoniennes, on en ramasse des kilos jetés par eux<sup>51</sup>.

Certains viennent du monde rural où l'on se méfie des médicaments, d'autres se plaignent d'effets secondaires à la prise des comprimés, malaises, maux d'estomac, bourdonnements d'oreilles, d'autres encore ne croient guère que le paludisme puisse être mortel ou n'en tiennent pas compte. Le chanoine Pradel invoque le côté frondeur du Français « au moment que c'est commandé, on croit se montrer libre en se privant du remède ». « Le major [explique le chanoine] invite le premier venu à uriner dans une éprouvette, quelques gouttes de réactif, il constate si vous avez pris ou non la quinine la veille et prend des sanctions à l'occasion » ; mais certains ont trouvé la parade : « Ils ont toujours dans leur poche, un comprimé de quinine, si le major les surprend, vite, ils l'écrasent entre leurs doigts et... ils font pipi sur leurs doigts. Et il y a une réaction<sup>52</sup>... »

Le journal de tranchée *Le Soleil d'Or... riant*, organe de la 6<sup>e</sup> compagnie du 148<sup>e</sup> RI dans son bulletin de décembre 1916 contient une chronique médicale qui résume avec un humour noir la situation sanitaire des armées :

---

49. ANCEL, 1921, p. 130.

50. FACON, 1977, p. 654.

51. SERGENT & SERGENT, 1932, p. 108-123.

52. PRADEL, 1940, p. 217-218. Il était chanoine.

Qu'appelle-t-on Formation sanitaire ? Une Formation sanitaire est un poste de secours établi à l'arrière des lignes. Les malades du front y sont évacués, et, lorsque la formation sanitaire est pleine, elle renvoie aux lignes les premiers reçus. Ceux-ci n'étant pas toujours guéris, retournent à la formation sanitaire qui, étant toujours pleine, renvoie aux lignes les premiers hommes reçus. Ceux-ci, n'étant pas toujours guéris, retournent à la formation sanitaire qui, étant toujours pleine, renvoie aux lignes les premiers hommes reçus (mêmes phrases répétées encore trois fois) [...] La censure, énervée, nous empêche de continuer.

Quand on renvoie des malades en première ligne, pourquoi s'inquiéteraient-ils de prendre leur dose de quinine ?

Pourtant les efforts sont énormes : l'approvisionnement en quinine se compte en tonnes, les travaux se multiplient, assèchement des mares, dérivation des petits cours d'eau, projection de pétrole à la surface des nappes, moustiquaires de tête, de lits, tentes-moustiquaires... De mai à septembre 1917, pour l'ensemble des travaux d'assainissement, on compte 56 000 journées de travail, plus de 16 000 maisons sont visitées, 6 000 puits ou réservoirs sont assainis, et 700 mares sont comblées ou pétrolées. Dans la ville de Salonique, plus de 10 000 maisons et jardins sont visités et 4 000 gîtes larvaires sont neutralisés, d'autres lieux de Macédoine sont aussi traités<sup>53</sup>. Affiches, images d'Épinal, conférences sont employées pour mobiliser les troupes et, en 1917, les résultats sont enregistrés : le nombre de nouveaux malades diminue rapidement, le nombre de décès également. L'armée qui repart au combat en 1918 est délivrée ou presque de ce fléau.

---

53. BUSSIÈRE, 1918, p. 517-530.



118

Figure 4

L'armée et la quinine. Cartes postales éditées en 1917 par le sous-secrétariat d'État du service de santé militaire, mission antipaludique de l'armée d'Orient dans laquelle les chefs montrent aux soldats les avantages de la quinine<sup>54</sup>.

© collection Jean-Marie Milleliri

54. MIGLIANI *et al.*, 2014.



**Figure 5**

Carte postale éditée en 1917 par le sous-secrétariat d'État du service de santé militaire, mission antipaludique de l'armée d'Orient<sup>55</sup>

© collection Jean-Marie Milleliri ; dessin de Benjamin Rabier

119

## **L'ADAPTATION AU CADRE DE VIE : TRANCHÉES EN MONTAGNE OU PLAINE MARÉCAGEUSE**

Le front de Macédoine suit la frontière gréco-serbe, c'est surtout un front de montagne mal desservi où les deux adversaires, enlisés dans une guerre de position sur des sommets, sont éloignés de leur base et subissent de plein fouet les effets d'un climat rude. C'est une guerre de montagne avec des postes entre 1 000 et 2 300 mètres d'altitude, guerre de position, car les soldats français et bulgares sont très proches les uns des autres.

### **LE GEL SOUS LE FEU DE L'ENNEMI**

Toute partie du corps débordant les limites était une cible. Avec l'accoutumance, nos yeux distinguaient, à environ cinquante mètres, le parapet ennemi. Les Bulgares avaient une tranchée continue. Nous étions en contrebas, ils étaient au faite même de la montagne. Il n'y avait pas de fil de fer barbelé, ni aucune défense accessoire, aussi bien

<sup>55</sup>. *Ibid.*

de leur côté que du nôtre, le passage était libre [...] Le Bulgare voyait tout et entendait tout. Nous étions comme sur le toit d'une maison, les Bulgares étaient au faite, nous étions en contrebas. Plus loin, nous tenions les sommets<sup>56</sup>.

Dans le cadre de la guerre de position qui se généralise, les soldats sont amenés à donner des noms aux reliefs qu'ils côtoient pour mieux les identifier. Cette appropriation commence dès la première campagne alors qu'ils « nomment » les premières hauteurs conquises ; ils se fortifient sur des « pitons », et forgent le verbe « pitonner », c'est-à-dire bivouaquer sur ces pitons qui sont aussi surveillés par les Bulgares. Certains lieux reçoivent des noms qui rappellent une caractéristique : *croupe de la Touffe, croupe de l'Arbre signal, la carapace, la dent de Ferdinand, les Pitons rouges, les crêtes violettes*. D'autres font référence à un officier ou sous-officier qui s'est illustré lors de la conquête comme le mont *Lanfranchi* dans la Païak Planina. D'autres appellations sont plus humoristiques : les tranchées *du crime, des Huns, des Gretchen, de Mephisto*<sup>57</sup>. Juste un peu d'humour pour affronter le pire.

L'accès au front se fait par des sentiers muletiers qui, balisés comme les sentiers de randonnée de nos jours, portent des signes de reconnaissance sous forme de dessins placés aux carrefours ; ainsi, sur un secteur restreint qui couvre un front de cinq kilomètres de large sur la rive gauche de la Cerna, on trouve 19 pistes, *la route des cubes, la piste des triangles, des carrés, des losanges*, mais aussi des noms plus concrets, *pistes des croissants, des boules, du béret, des trèfles, des cœurs, des piques, des pioches, des pelles, des roues, des haches, des tenailles, des marteaux, des fers à cheval*<sup>58</sup>.

Dans ces postes isolés qui ne communiquent pas entre eux, le ravitaillement s'effectue de nuit et il est souvent interrompu par la neige qui oblige les corvées à ne pas bouger ou à rebrousser chemin. Si la météo se trompe, c'est la catastrophe.

Morts dans la neige, pieds gelés, nombreux évacués. Pourtant, mes hommes étaient robustes, originaires de contrées où le climat est rude, Lozère, Aveyron, Ardèche<sup>59</sup>.

Dans ces conditions, le mulet joue un rôle essentiel comme le décrit avec humour le journal de front *Bavons dans l'paprika* d'avril-mai 1918 dans l'article « Étude documentaire sur le mulet »

---

56. CADOUX, 1959, à la cote 1 050 au-dessus de Monastir, p. 213-214.

57. SHD, 24 N 3119.

58. *Ibid.*

59. Lieutenant Mourgues in FACON, 1977, p. 648.



Le mulet est un animal quadrupède qui tient à la fois de l'âne, du cheval et du chameau : de l'âne par les oreilles, du cheval par la queue et du chameau par la bosse. On distingue plusieurs races de mulets, faciles à reconnaître suivant la nature de la bosse ; ainsi des mulets qui ont une bosse composée de pain, de pinard, de gnôle, de barbaque sont de la race des mulets de ravitaillement. Ceux qui ont une bosse composée de fil de fer, de piquets, de fil de tôles, sont de la race dite de matériel ; on connaît encore les mulets de foin, de bois, etc. Le muletier est bavard et parle constamment à ses compagnons [...] Les mots qui viennent le plus souvent à la bouche du muletier sont les suivants : carne, sale bestiau, feignant, vache, fumier, pourriture. Les mulets négligent le plus souvent de répondre, mais il leur arrive parfois de protester en refusant brusquement de marcher. Il se produit alors un phénomène bizarre : tous les groupes qui suivent le groupe arrêté font halte à leur tour, c'est le phénomène de l'émulation. Pour terminer, il est bon de rappeler que les femelles de ces animaux – sans doute parce qu'elles font un métier très Vatican – ont toujours été l'objet d'une sollicitude particulière de la part du Saint-Père : tout le monde connaît les mules du Pape.

Les corvées de ravitaillement sont vitales, il faut porter l'eau, l'alcool, la nourriture, mais aussi le bois (il n'y a rien à brûler sur place et l'on brûle de l'alcool solidifié), et les munitions, car les priorités restent les mêmes « d'abord ne pas crever sur place. Ensuite, ravitailler les hommes, évacuer les blessés<sup>60</sup> ».

Les soldats, face aux Bulgares, sont contraints de rester allongés toute la journée, abrités le plus souvent derrière un rocher. Le moindre pas debout signifie la mort par une balle bulgare. Cette contrainte devient un véritable supplice quand sévissent les grands froids.

Nous avons des provisions de bouche pour la journée, un bidon pour le jus, un pour le vin ; double portion de pain, de viande, de fayots ; un réchaud de poche à alcool solidifié [...] à l'heure du repas, chacun mangeait à son tour tandis que l'autre veillait. Et tout cela strictement collé au sol. Le moindre écart, c'était la balle [...] Pour nos besoins, même discipline ; on se servait de la gamelle [...] et tout le monde était logé à la même enseigne... La journée se passait avec l'alternance des veilles de trois heures en trois heures [...] Le front était calme le jour. Si calme, qu'on était tenté d'oublier la guerre, de se départir de la stricte position allongée. Mais c'était mortel... Le soir, entre jour et nuit, il y avait d'ordinaire une détente, une accalmie : on ne voyait plus guère, mais on ne tirait pas encore.

---

60. DUCASSE, 1964, p. 168.

Alors, les hommes de soupe survenaient, et, vite, vite, ils nous donnaient les rations pour vivre jusqu'au lendemain soir : pain, vin, jus, viande, fayots [...] Ils étaient pressés, les pauvres ! Parfois, ils nous jetaient une nouvelle : c'était notre seule liaison avec l'arrière jusqu'au lendemain soir. La nuit, quand on n'était pas de veille, on essayait de dormir. On avait encore plus besoin de sommeil que de pain. On s'enveloppait dans [...] un couvre-pieds et une grande et chaude couverture, et par-dessus le costume militaire, une peau de brebis ; on était bien couvert. Alors, comme sur un mot d'ordre, une armée de poux se mettait en mouvement et circulait en tous sens, à la surface du corps. C'était un supplice rapidement intolérable. Il fallait renoncer au sommeil<sup>61</sup>.

Le gel et la neige sont impitoyables pour des hommes obligés de rester sans bouger :

La neige s'accumulait, rendant notre ravitaillement impossible. Nous avons dû nous rationner. Nos biscuits de secours étaient moisis, et la dysenterie reprenait de plus belle. Ceux qui avaient la force partaient de la tente pour faire leurs besoins, mais le vent glacé flagellait nos fesses nues, et le froid nous mordait au bas-ventre. Rentrés sous la tente, nous y trouvions une odeur nauséabonde ; les plus faibles [...] évacuaient sur leurs paillasses des déjections à l'odeur insoutenable<sup>62</sup>.

Marcel Brochard, amené à combattre à des altitudes voisines de 2 000 mètres, écrit que, entre deux combats, les soldats s'abritaient dans des igloos de glace ; lorsqu'il s'est trouvé dans le village de Snégovo au-dessus de Monastir, il s'estimait chanceux quand il observait à la jumelle ses camarades à plus de 2 000 mètres qui n'étaient ravitaillés qu'une ou deux fois par semaine, et dont les tentes craquaient sous le poids de la neige, ou étaient emportées par la tempête<sup>63</sup>. À Noël 1916, comme le raconte Lucien Cadoux, dans un petit poste à la cote 1 050, le jus dans le bidon est devenu glaçon, comme le vin, et il fallait frapper la glace de la gamelle pour en retirer, un à un, les fayots<sup>64</sup>. La conséquence ne se fit pas attendre : les pieds gelés. Lucien Cadoux, qui, lui-même, put sauver ses pieds de justesse, a vu ses camarades dans la même situation :

---

61. CADOUX, 1959, p. 213-214.

62. BASTIDE, vers 1980, p. 65. Fantassin, Auguste Bastide est resté 18 mois en Orient.

63. BROCHARD, 1953, p 104-105 et 116-117.

64. CADOUX, 1959, p. 218-219.



Bientôt commença la série des pieds gelés. L'immobilité, la mauvaise circulation du sang aux extrémités, ne rendaient la chose que trop facile. Un sergent [...] qui voulait faire carrière dans l'armée, fut évacué, mais trop tard. On dut l'amputer des deux pieds. Nous passâmes en ligne le premier jour de l'an [1917]. Les jours suivants, les cas de gelure se faisaient de plus en plus nombreux [...] Nous étions des hommes à bout de force [...] Nous fûmes relevés par les Serbes. Au moment de quitter mon alvéole [le creux où il se nichait derrière un rocher], chargé de tout l'équipement, je m'aperçus que mes jambes ne me portaient pas ; insensibles jusqu'aux genoux. Inutile d'appeler du secours. Je me mis à ramper ; et, à la descente, ce ne fut pas chose facile. Je me traînais, comme je pouvais, jusqu'au ravin, où la compagnie se rassemblait. Le poste de secours était paré pour des cas semblables depuis quelques jours déjà<sup>65</sup>.

Les hommes ne peuvent que dormir dans de petites tentes que l'on monte à la tombée de la nuit pour ne pas être vues par avion et que l'on démonte le matin. L'étoffe, gelée dans la nuit, refuse de se plier et craque, où elle s'effondre sur ses habitants qui ne peuvent faire de la lumière et doivent redresser les piquets dans le noir<sup>66</sup>. Dans ces conditions, l'arrivée du brouillard apporte un répit :

Il y a du brouillard, ce matin. On est content, car, le brouillard, c'est le répit, la liberté, le calme pour un moment. On peut sortir sur la crête, se promener devant la batterie, respirer en paix, marcher, flâner, aller voir les voisins, bref, c'est la trêve c'est-à-dire le bien-être, presque le bonheur. Nous sommes là, quelques-uns, sur la pointe d'un mamelon qui par temps découvert serait inabordable [...] Les éclaircies deviennent plus fréquentes, il faudrait se méfier. On se lève, on va se quitter. Soudain, un cri retentit, lugubre comme un appel de tocsin, et, quoique mille fois entendu, toujours tragique : Barrage ! Barrage ! Nous nous jetons sur nos batteries, dans une course éperdue<sup>67</sup>.

Albert Guénard traduit bien cette expérience qui mine le moral des hommes qui ne voient pas l'intérêt militaire de leurs sacrifices et qui ont – beaucoup l'écrivent – l'impression d'être oubliés.

---

65. *Ibid.*, p. 219-220.

66. LACOSTE, 1923, p. 159.

67. *Ibid.*, p. 168.

## LA VIE DIFFICILE DANS LES CANTONNEMENTS DE LA PLAINE

La situation de ceux qui se trouvent cantonnés dans les zones de plaine est évidemment moins insupportable, même si la chaleur humide de l'été les frappe particulièrement et multiplie les mouches, les moustiques et le paludisme. Dans ces cantonnements, les hommes, isolés, souvent privés de nouvelles, et loin de la France, cherchent à remplir leurs journées d'inactivité.

Comme ils ne trouvent rien à acheter pour améliorer leur ordinaire alimentaire – comme aux Dardanelles, certains refusent l'argent de leur famille qu'ils ne peuvent dépenser –, ils se mettent à la chasse (aux canards et oies sauvages), malgré l'interdiction, et à la pêche ; ils ramassent les escargots, pêchent les grenouilles et les écrevisses, stupéfiant les Grecs qui n'en mangent pas, ils ramassent les œufs de tortue et de canards, ils apprennent à ouvrir et à déguster les nombreuses tortues. Ils cherchent également à améliorer leur bivouac, traçant des chemins, évacuant les eaux stagnantes et cherchant à les décorer par des jardinets. Fabriquer des objets d'artisanat est aussi une occupation qui vient combler des besoins.

La lecture est évidemment aussi un moyen d'occuper ce temps d'inactivité. Le niveau intellectuel de certains se trahit dans les titres qu'ils ont emportés avec eux, *Le Prince* de Machiavel, *De l'Allemagne* de Mme de Staël, Baudelaire, Sainte Beuve, la *Vie d'Ernest Psichari*... La maison Hachette ouvre une zone de vente à Salonique dans de grands baraquements où elle a plusieurs milliers de livres, elle a aussi des dépôts dans la plaine de Florina, elle a également le monopole de la distribution des journaux. Certains, comme le général Franchet d'Espèrey en 1918, l'accusent d'ailleurs d'abuser de sa position pour écouler les livres dont on ne veut plus en France et diffuser de la littérature amoral. Les plus critiques regrettent l'absence des œuvres de Barrès, d'Henry Bordeaux et de Maurras...

Certains montent de petits spectacles selon leurs idées, leurs goûts, et les conditions locales. « Il faut vivre avec les vivants sans s'occuper des fantômes qui peuplent la montagne<sup>68</sup> », plaide le lieutenant de Bernadotte. Théâtre de marionnettes, fanfare, chants, ou même « galas » plus développés. On retrouve les chants à la mode, qui sont présents dans la mémoire des soldats, ainsi, un groupe de combattants dans le village de Snégovo passe sa soirée :

La nuit tombée, quelques soldats au fond de la tranchée caillouteuse fredonnent la France. Toutes les sentimentales y passent, accompagnées par ce grand caporal qui, d'une boîte à cigares, avait fabriqué une petite mandoline. D'abord « le plus joli rêve » puis « Frou-Frou » et « Tout ça n vaut pas l'Amour ». Le

---

68. BERNADOTTE, 1921a, p. 144.

chœur continue [...] bien qu'il n'y ait rien à boire, et on reprend, faux, bien entendu, « la Caressante » : « Les mains des femmes, je le proclame, sont des bijoux dont je suis fou » [...] puis, tout doucement : « Je t'ai rencontré simplement » [...], et « Femmes que vous êtes jolies », « Le p'tit cœur de Ninon », et pour terminer, on gueule : « Marguerite, si tu veux faire mon bonheur »<sup>69</sup>...

Parfois, ces réunions sont l'occasion de découvrir un peu de la culture si méconnue des troupes coloniales

Mes Malgaches étaient tous présents à 1 h 50. En grégorien, ils ont chanté [...] À la fin, ils m'ont demandé la permission de chanter, dans leur langue, un cantique religieux. Et ce fut vraiment beau. À 3 h, ils étaient réunis en cercle, au nombre de vingt-six [...] nombreux étaient les spectateurs. À la minute précise, le caporal se détachant du groupe s'est placé au centre et, au moindre signe, à un geste à peine visible de nous, les vingt-cinq choristes se sont mis à chanter, à évoluer puis à danser. Nous n'avons rien vu d'aussi beau que le morceau intitulé « la danse des oiseaux »<sup>70</sup>.

Gustave Guoin reçoit une invitation d'une compagnie voisine de la sienne dans le camp retranché de Salonique à Bunardza :

[...] une invitation pour une matinée récréative organisée [...] La scène ? Un terre-plein agrémenté de fleurs champêtres auquel quelques toiles de tente forment une toiture légère où flottent les drapeaux alliés... un petit mouvement de terrain formant l'amphithéâtre. Les braves territoriaux auxquels sont venus se joindre des nombreux poilus des unités voisines sont assis à même le sol [...] le régisseur fait défiler chanteurs et comiques inscrits au programme [...] « professeur de diction à Salonique, prix du Conservatoire de Topcin ou de Samli, lauréats du Concours de Macédoine » ! [...] « maître de danse des grenouilles de Galiko » [...] Aux chansons de Botrel et de Polin, succèdent de petites scènes comiques et des compositions d'actualité du cru de nos poilus « Sur les bords du Vardar !, En revenant de Bunardza » [...] Il n'y manque rien, pas même la chanson sentimentale qui fait penser à la Patrie lointaine en évoquant les douceurs du foyer familial<sup>71</sup>.

69. BROCHARD, 1953, p. 113.

70. GUÉNARD, 1919, p. 352.

71. GOUIN, 1931, p. 116.

Mais il s'agit là de distractions de petits postes ; au camp de Zeitenlik, où se trouvent des dizaines de milliers de soldats, loin du front, des photographies montrent, le 3 mars 1918, « une représentation de gala » qui réunit plusieurs milliers de spectateurs ; le programme est divisé en deux parties ; la première regroupe les talents des militaires présents, des comiques, un violoncelliste, un baryton tandis que la seconde est intitulée « Cancans du camp », en deux actes. L'ensemble se termine par la musique d'un violoniste des concerts Colonne.

Ce genre d'événements, suivis même par des non-militaires va contribuer à donner de la vie des soldats de l'armée d'Orient une image de nonchalant *farniente* bien éloignée de la réalité.

Car, même loin des combats, les soldats ont fourni un travail énorme et les repos à Zeitenlik (avec la fièvre et les moustiques) ne sont pas des jours volés.

### **DE GIGANTESQUES TRAVAUX D'INFRASTRUCTURE PAR ET POUR L'ARMÉE**

Devant la prolongation de la présence française et la difficulté de ravitailler totalement plusieurs centaines de milliers d'hommes depuis la métropole, il a fallu mettre sur pieds une « organisation rationnelle et systématique du pays [...] pour les besoins de l'armée et de la population civile<sup>72</sup> ».

Les soldats placés à l'arrière réalisèrent des travaux considérables destinés à aménager un territoire dépourvu d'infrastructures à leur arrivée. Pendant quatre ans, ils ont vécu sous la menace d'un renversement brutal de leur situation, mais les nouveaux arrivants sont étonnés de constater l'importance des efforts réalisés, d'autant plus considérable que le territoire occupé est dépourvu de ressources, et que les alliés, jusqu'au renversement du roi Constantin en juin 1917, n'ont aucun partenaire sur place. Pol Roussel, qui arrive à Salonique en mai 1917, en visitant le camp de Zeitenlik, prend conscience que tous les soldats, les aménagements et le matériel, viennent de France et ont traversé la mer. En effet, en raison de la non-participation de la Grèce à la guerre en 1915, les troupes alliées ne peuvent stationner en ville, le gouvernement grec leur loue un terrain, non loin de Salonique, sur la route de Lagada, « un vrai désert..., l'endroit le plus malsain de la région<sup>73</sup> », où tout est à apporter et à faire :

Tous les hommes ont été envoyés de France [...] tout ce qui les entoure, tout ce qui aide à leur existence, la justifie ou l'entretient, bâtiments, abris, outils, armes, munitions, vivres, vêtements, tout

---

72. Général Régnauld *in* ANCEL, 1921, p. 79.

73. DEYGAS, 1932, p. 181.

est venu de là-bas ; le plus petit objet, le plus insignifiant, ce clou qu'une main négligente a laissé tomber sur le sol ; cette feuille de papier que le vent emporte tout aussi bien que le canon lourd traîné par le puissant tracteur et le tracteur lui-même, comme aussi ces obus entassés, comme aussi ces marchandises serrées dans les magasins, tout cela a été envoyé de France<sup>74</sup>...

Au cours du premier semestre 1916, l'ensemble des hommes est affecté à l'aménagement du camp retranché de Salonique, dont la périphérie se trouve à vingt ou trente kilomètres de la ville. La menace directe des Bulgares s'estompant, les hommes reçoivent alors pour tâche de relier Salonique au front qui, dans sa majeure partie, se confond avec la frontière gréco-serbe, les hommes fournissent ainsi un gigantesque effort d'aménagement du territoire. Jean Saison qui se trouve, en mai 1916, à l'est du lac Doïran, à l'arrière des lignes, explique que :

La moitié de la division est devenue une sorte d'entreprise de travaux publics, chargée de tracer et de construire des routes dans un pays où il n'y eut jamais que des sentiers et où l'on passe de l'altitude de 300 mètres à celle de 800, pour retomber à 200. Des ponts en ciment armé ont été jetés par-dessus les ravins, au fond desquels des torrents se précipitent après les pluies. Nulle part, même dans les parties les plus dénudées des Alpes, je n'ai vu le ruissellement produire de tels effets<sup>75</sup>.

Aucun de nos témoins n'a participé à ces travaux, néanmoins il nous a semblé intéressant d'en dresser un bilan, les hommes en ayant bénéficié dans leurs déplacements. Pour ces travaux, les soldats sont sollicités ; en appoint, on fait appel à de la main-d'œuvre locale, à des prisonniers bulgares et aux troupes coloniales, venant d'Indochine en particulier. Certains militaires français, visiblement très fiers de ces réalisations, imprégnés d'une mentalité coloniale typique du XIX<sup>e</sup> siècle les voient comme des œuvres civilisatrices. Ainsi selon Paul Malaquin, pharmacien dans l'armée d'Orient en Macédoine :

Aujourd'hui, grâce à la collaboration des alliés, la sécurité est revenue, le calme renaît, et la défiance, sentiment bien naturel à des populations qui ont beaucoup souffert, disparaît peu à peu. Les populations macédoniennes se rendent certainement compte que toutes les guerres ne sont pas les mêmes, et surtout que tous les belligérants ne se ressemblent pas. Elles en ont connu qui ne laissaient sur leur passage que des ruines, la désolation et la mort. Aujourd'hui,

74. ROUSSEL, 1925, p. 111-112.

75. SAISON, 1918, p. 307-308.

elles en connaissent qui, au lieu de détruire, créent, enrichissent et concilient les nécessités de la guerre avec celles de la civilisation. Les Macédoniens ont eu sous les yeux trop d'exemples vivants des résultats que peuvent produire l'intelligence et l'initiative, pour n'avoir pas à cœur de continuer l'œuvre entreprise par leurs alliés d'Occident<sup>76</sup>.

Hormis la ligne de chemin de fer, il n'y a pas de voie de communication satisfaisante pour les besoins français. L'armée va donc en ouvrir. Après leur entrée à Monastir en novembre 1916, le génie, les bataillons d'étapes et la main-d'œuvre locale construisent 63 km de route et aménagent 250 km de pistes, la route de Monastir est empierrée jusqu'à Yenidje (aujourd'hui Yannitsa). La route de Véria à Kozani, inaccessible aux camions en raison de son étroitesse et de son profil, est réparée sur 150 km ; une portion de route est construite par le 227<sup>e</sup> RI le long du lac Prespa, ainsi que des pistes d'accès aux lignes pour préparer l'offensive de mars 1917 ; les Serbes construisent une route de Sakulevo à Brod, puis au-delà de la Cerna, ils taillent une montée de 20 kilomètres jusqu'à un village à 1 200 mètres d'altitude. Il faut aussi rétablir la ligne de chemin de fer après la destruction du viaduc d'Ekchisu qui contraint à débarquer les marchandises et à les acheminer par voie terrestre. Au début de l'année 1918, le général Guillaumat fait établir une carte routière et instaure un service routier autonome qui emploie 13 000 travailleurs militaires et 12 000 ouvriers civils. Ce service dispose de 250 camions, 750 arabas, 500 chars à bœufs, 80 cylindres à vapeur ou à essence... 400 wagonnets, 40 kilomètres de voie de 0,60. La construction d'un kilomètre de route camionnable large de cinq mètres, et empierrée nécessite plus de trois mois de travail pour une centaine d'hommes<sup>77</sup>.

Un second ensemble de travaux importants touchent à l'assainissement des zones marécageuses. D'une part, il faut résoudre le problème de l'approvisionnement dans les cantonnements comme à Salonique même. De 1916 à 1918, selon Jacques Ancel, 600 sources ont été aménagées, 240 puits forés, 4 000 abreuvoirs ont été construits ainsi que 1 000 réservoirs et 220 km de canalisations<sup>78</sup>. Dans le secteur du lac Prespa, les soldats effectuent des captages de sources dans les ravins et construisent des fontaines. La ville de

---

76. MALAQUIN, 1919, p. 2. Il reprend mot pour mot le texte publié sous le nom d'E. THOMAS, *L'œuvre civilisatrice de l'armée française en Macédoine*, étude publiée par *L'Indépendant*, septembre-octobre 1918. Cette étude comprend neuf chapitres, les routes, les eaux, l'œuvre agricole, l'œuvre industrielle et commerciale, les travaux archéologiques, la mission antipaludique, l'œuvre scolaire, l'œuvre du Service photographique, l'Hygiène et les études d'histoire naturelle.

77. ANCEL, 1921, p 160.

78. COLLECTIF, 1932, p. 130-131, 31 collaborateurs y ont participé dont Louis Cordier et Pierre Chanlaine.

Salonique jusqu'à l'automne 1916 ne possédait aucun réseau d'eau potable, les besoins amplifient considérablement avec l'arrivée des alliés. Un service des eaux fut créé dès octobre 1916 par le général Sarrail pour pallier cette insuffisance. Ancel écrit que, dans le camp de Zeitenlik, qui a besoin chaque jour d'un débit de 600 m<sup>3</sup>/s, des hydrauliciens du génie remettent en état 12 puits artésiens datant de l'époque turque et aménagent une machine élévatrice. Des efforts sont faits pour alimenter l'Est de Salonique où l'on trouve plusieurs hôpitaux et diverses installations militaires, dont le terrain d'aviation ; en effet, tous les puits de ce quartier étaient pollués, et la seule source se trouvait à trois kilomètres. « Grâce aux découvertes du nouveau service archéologique, par l'exemple romain et l'expérience byzantine » un aqueduc est construit au printemps 1918, long de 11 kilomètres et avec un débit de 2 000 à 2 500 m<sup>3</sup> par jour.

D'autre part, ces travaux doivent servir à limiter l'extension du paludisme. À la suite de l'arrivée de la mission médicale :

On rectifie les berges des fossés et les bords des mares, on coupe les boucles [...] faucarde les herbes aquatiques, cure et aplanit les fonds ; on assure à l'eau un écoulement régulier ; voire, le lit est dédoublé : un système de vannes permet d'alterner le courant, de mettre à sec tour à tour l'un et l'autre drain, jusqu'à la destruction des larves ; les surfaces sont pétrolées au compte-gouttes ; des puisards sont creusés par ailleurs ; des marais sont asséchés.

129

La mission aménage des canalisations : un canal de deux kilomètres supprime les marais qui entouraient le lac Rudnik, et entraîne l'eau vers le lac de Petersko, les abords de Florina sont drainés par un canal de cinq kilomètres qui porte l'eau vers la basse plaine ; les mêmes travaux assèchent les villages de Sakulevo et Vakufkoy, d'autres sont engagés le long de la voie ferrée Monastir-Salonique, dans Salonique, à Vodena (aujourd'hui Edessa) et dans nombreux villages.

Étant donné l'éloignement des bases, l'armée française se met à exploiter tout ce qui peut lui servir directement ou indirectement. Le ravitaillement en nourriture de plusieurs centaines de milliers d'hommes est une préoccupation majeure, des services de l'intendance ont été mis en place dès l'arrivée des troupes françaises et, le 16 octobre 1915, un ordre du jour fixe la ration alimentaire :

La ration forte sera allouée à toutes les troupes de l'Armée d'Orient. Le taux de la ration forte de viande est fixé à 450 grammes [...] La ration de vin est augmentée quotidiennement de 0,25 l de vin ou 0,062 l d'eau de vie<sup>79</sup>.

---

79. SHD, 20 N 78, ordre 136.



Les soldats se plaignent rarement de manquer de nourriture, un budget commun permet même d'acheter quelques superflus, sardines, fromages, confiture, chocolat, ce qui paraît extraordinaire aux hommes qui viennent des Dardanelles. Cependant, les hommes – pas ceux des postes de montagne, qui se contentent de ce qui réussit à leur parvenir – se plaignent – en bons Français – de la monotonie de la cuisine :

L'Intendance, en Orient, était bien pauvre [...] le « singe » alternait avec la viande frigorifiée et le lapin d'Australie dont les poilus gardent le plus mauvais souvenir. La viande fraîche était à peu près inconnue des combattants. Le bon gros pinard de chez nous était remplacé par une espèce de vin grec incolore et résiné insupportable à des palais français. Inconnues ou presque, les pommes de terre<sup>80</sup>.

Le lapin d'Australie figure dans nombre de récits et fait la quasi-unanimité contre lui. En revanche, lorsque le front se déplace, l'intendance suit plus difficilement et des groupes de soldats prennent des initiatives qui varient les menus, se procurent des moutons, des poules, récupèrent les provisions abandonnées dans des villages dont les habitants ont fui devant l'avancée de l'armée ; près de Monastir, en octobre 1916, ils récupèrent les provisions de l'armée bulgare « faute de pain et de légumes en abondance, les soldats se nourrissaient de gigots, nous avions eu grains, vins, légumes, bétail gratis<sup>81</sup> ».

L'insuffisance des approvisionnements venus de France en fruits et en légumes frais a pour conséquence la mise en place progressive de parcelles cultivées. Deux grosses maisons d'alimentation françaises obtiennent l'autorisation d'ouvrir des succursales en Macédoine, et d'immenses potagers où poussent haricots, pois, choux et pommes de terre, sont créés dans la plaine entre Florina et Monastir<sup>82</sup>. Plus de mille hectares sont cultivés pour subvenir aux besoins de l'armée ; des plantations d'arbres fruitiers et de pommes de terre donnent de bons résultats du côté de Véria. Les populations sont impliquées dans ces programmes et quatorze fermes sont créées dans les plaines du Vardar, de Kozani et de Monastir, des charrues en fer, des moissonneuses, des batteuses mécaniques furent importées, des officiers compétents « enseignèrent aux agriculteurs grecs de nouveaux procédés de culture, tels les semis de maïs en ligne, alors que les Grecs opèrent à la volée<sup>83</sup> ». Jacques Ancel explique que chaque division possède sa propre exploitation horticole, et la production de blé devient importante en 1917, limitant ainsi les coûteuses importations de céréales pour les animaux.

---

80. DEYGAS, 1932, p. 196-197.

81. CORDONNIER, 1930, p. 320.

82. DEYGAS, 1932, p. 197.

83. Skourdi *in* MOURELOS, 1992, p. 203.

La nourriture n'est pas le seul besoin des armées et, vu les dangers grandissants de la guerre sous-marine, au début de 1918, le général Guillaumat crée le « service industriel des armées alliées d'Orient » qui veut remplacer les bivouacs sous tente par des cantonnements de briques et des baraques légères.

Le service industriel fournit ainsi chaque semaine, du printemps et de l'été 1918, 320 mètres de planches pour baraquements, soit les matériaux du logement de 1200 hommes, 175 000 briques, plus de 7000 tuiles pour l'avant ; en même temps, dans la zone des étapes, on cuit par mois 800 000 briques [...] Des explorations minutieuses amènent la découverte d'une demi-douzaine de mines de lignite (près de Koritsa et de Banica). Un service forestier arpenteait la Macédoine-Occidentale et même le nord de la Vieille Grèce [...] en Chalcidique, dans l'Athos ; les réserves de bois de construction, de chauffage allaient permettre aux relèves de mieux endurer l'hiver 1918-1919<sup>84</sup>.

Néanmoins, les postes éloignés ou en altitude ne voient que rarement parvenir jusqu'à eux ces ressources nouvelles et, pour pallier les insuffisances en matériel venu de France, les initiatives locales se multiplient, fours à briques, fours à poteries, fours à fabriquer des pipes !

Dès le mois de décembre 1915, les combattants comprennent que la guerre de mouvement qui portait leurs espoirs n'a pas abouti. C'est dans cette ambiance d'amertume que se met en place, par des travaux colossaux, le camp retranché de Salonique. Le piétinement du front est mal perçu, après l'échec des Dardanelles, ils ont le sentiment de vivre une nouvelle défaite tout au long des trois ans passés en Macédoine. Le sentiment d'inutilité, le fait de souffrir pour rien sur un territoire inhospitalier, ainsi que la gigantesque contribution demandée à l'occasion des déplacements et pour exécuter des travaux de terrassement sont les motifs principaux de démoralisation. Par rapport aux Dardanelles, le sentiment d'inutilité est encore aggravé par la prise de position ambiguë de certaines populations liée au contexte politique, les soldats ne se sentent pas toujours bienvenus et ne voient pas pourquoi effectuer des travaux pour des populations pour lesquelles ils n'éprouvent aucune sympathie.

Il faut changer d'horizon, il faut redevenir des soldats. Nous n'avons plus, après vingt mois de campagne, l'enthousiasme un peu fou des premiers jours. À présent, nous supportons, nous consentons les sacrifices qu'il faut pour rentrer au foyer après avoir été vainqueurs. Mais qu'il nous tarde de la cueillir, cette victoire ! Les travaux formidables que nous avons accumulés autour de Salonique,

---

84. ANCEL, 1921, p. 153-154.

ne font pas rêver à cette victoire, du moins telle que nous la désirons.  
Le soldat qui ne bouge pas, qui se prépare à la défensive, n'a jamais le  
moral de celui qui attaque, qui va de l'avant<sup>85</sup>.

---

85. ARÈNE, 1916, p. 151.

Résumé : l'armée d'Orient a souvent été appelée « armée de Salonique », c'est dire le rôle essentiel de la ville. Les soldats qui découvrent Salonique ont des réactions diverses : les Parisiens préfèrent... Paris, les villageois sont stupéfaits de voir une aussi grande ville, des quartiers modernes, des cafés, des cinémas. Tous remarquent et parfois critiquent son cosmopolitisme mais aussi la saleté des rues et la pauvreté des faubourgs. Quant aux voluptés et aux plaisirs de la ville, ils ne sont que pour les officiers supérieurs ; les soldats n'ont pas l'autorisation de s'y rendre sauf dans les bordels aménagés pour eux sur la route entre le port et le camp de Zeitenlik ; pour les soldats, la ville du plaisir est aussi celle des hôpitaux et beaucoup d'entre eux n'ont vu que la gare et le port. Comme leurs jugements sur les populations locales sont souvent critiques, surtout sur les Grecs et les Juifs, ils s'étonnent de la propagation rapide de l'incendie qui détruit la ville en 1917 mais le voient comme une sorte de punition divine.

Mots-clefs : expédition de Salonique ou d'Orient, armée française d'Orient, 1916-1918, Salonique, quartiers de Salonique, Zeitenlik, populations diverses, Juifs, Turcs de Salonique, quartier du Vardar, cafés, hôtels, réfugiés, pauvreté, prostitution, cosmopolitisme, mendicité, hôpitaux, distractions, incendie de Salonique.

## *Thessaloniki, the breathing place of the army of Macedonia*

*Abstract: the army of the East has often been called «Army of Salonica», which is to say the essential role of the city. The soldiers who discover Salonika have different reactions: Parisians prefer ... Paris, the villagers are stunned to see such a big city, modern districts, cafes and cinemas. All note and sometimes criticize its cosmopolitanism but also the dirt of the streets and the poverty of the suburbs. As for the sensuousness and pleasures of the city, they are only for the superior officers; the soldiers are not allowed to go there except in brothels built for them on the road between the port and the Zeitenlik camp; for them, the city of pleasure is also that of the hospitals, and many of them saw only the station and the port. Since their judgments about local people are often critical, especially about Greeks and Jews, they are surprised at the rapid spread of the fire that destroyed the city in 1917, but see it as a kind of divine punishment.*

*Keywords: Macedonian Front or Salonica Front, French Oriental Expeditionary Force, 1916-1918, Thessaloniki, Thessaloniki neighbourhoods, Zeitenlik, various populations, Jews, Turks of Salonica, Vardar district, cafes, hotels, refugees, poverty, prostitution, cosmopolitanism, begging, hospitals, entertainment, Salonica's Great Fire.*

## *Θεσσαλονίκη, ο «πνεύμονας» του στρατού της Μακεδονίας*

*Περίληψη: ο στρατός της Ανατολής ονομάζεται συχνά «Στρατός της Θεσσαλονίκης», με έμφραση δηλαδή στον ουσιαστικό ρόλο της πόλης. Οι στρατιώτες που ανακαλύπτουν τη Θεσσαλονίκη έχουν διαφορετικές αντιδράσεις: οι Παριζιάνοι προτιμούν ... το Παρίσι, οι χωρικοί μένουν έκπληκτοι όταν βλέπουν μια τόσο μεγάλη πόλη, σύγχρονες συνοικίες, καφετέριες, κινηματογράφους. Όλοι σημειώνουν, και μερικές φορές επικρίνουν, τον κοσμοπολιτισμό της, αλλά και τη βρωμιά των δρόμων και τη φτώχεια των προαστίων. Όσο για τις απολαύσεις και τις ηδονές της πόλης, είναι μόνο για τους ανώτερους αξιωματικούς. Οι στρατιώτες δεν επιτρέπονται να πάνε εκεί πάρα μόνο στα πορνεία που έχουν κατασκευαστεί γι' αυτούς στο δρόμο μεταξύ του λιμανιού και του στρατοπέδου Zeitenlik. Για τους στρατιώτες, η πόλη της ευχαρίστησης είναι επίσης αυτή των νοσοκομείων, και πολλοί από αυτούς έχουν δει μόνο το σταθμό και το λιμάνι. Καθώς οι κρίσεις τους για τους ντόπιους είναι συχνά επικριτικές, ειδικά για τους Έλληνες και τους Εβραίους, εκπλήσσονται από την ταχεία εξάπλωση της πυρκαγιάς που κατέστρεψε την πόλη το 1917, αλλά το βλέπουν ως ένα είδος δείχης τιμωρίας.*

*Λέξεις-κλειδιά: Εκστρατεία της Θεσσαλονίκης ή της Μακεδονίας, Γαλλικός στρατός της Ανατολής, 1916-1918, Θεσσαλονίκη, γειτονίες της Θεσσαλονίκης, Zeitenlik, διάφοροι πληθυσμοί, Εβραίοι, Τούρκοι της Θεσσαλονίκης, γειτονιά του Βάρδαρη, καφετέριες, ξενοδοχεία, πρόσφυγες, φτώχεια, πορνεία, κοσμοπολιτισμός, επαιτεία, νοσοκομεία, Θεσσαλονίκης Μεγάλη Πυρκαγιά.*

# SALONIQUE, LE « POU MON » DE L'ARMÉE DE MACÉDOINE

---

Le sort de l'armée d'Orient dépend de la maîtrise de Salonique. Ouverte sur la mer Égée et reliée à l'arrière-pays par le chemin de fer, elle est le seul lieu en mesure d'accueillir une armée. Les installations du port sont indispensables pour permettre le débarquement de troupes et d'approvisionnements importants, pour entretenir un front de plus de 300 km. Aussi cette ville est-elle perçue comme un organe vivant, insufflant la vie au front tout entier :

Tout doit passer par elle, elle aspire tout, les troupes, les vivres, les munitions, l'argent qu'elle lance sur les routes et les chemins de fer comme un cœur vigoureux, dont les pulsations, se font sentir jusqu'aux extrémités des doigts<sup>1</sup>.

## LES PREMIÈRES IMPRESSIONS SUR LA VILLE

La plupart des hommes ont été émerveillés par le cadre, les nombreux minarets, la taille de la ville en arrivant par bateau. Pol Roussel en arrivant à Salonique en 1917 est impressionné par le spectacle depuis la mer :

L'ensemble de la rade, beau lac aux eaux calmes et bleues, peuplée d'une infinité de navires, de bâtiments et d'embarcations de toutes grandeurs et évidemment de toutes provenances qui atteste l'importance de la Base, qui donnent, tant par la variété que par le nombre, une impression non pas d'absolue sécurité, mais aussi, et surtout d'activité, car beaucoup de ces bâtiments sont marchands et représentatifs d'un négoce et les menées sous-marines de l'ennemi n'ont pu enrayer<sup>2</sup>.

---

1. BURNET, 1921, p. 229.

2. ROUSSEL, 1925, p. 77.



**Figure 1**  
Golfe de Salonique  
© CP, APA

Néanmoins, le même témoin, en écoutant sur le bateau les commentaires des soldats, nouveaux arrivants ou vétérans, avait constaté que les jugements pouvaient varier :

Selon un « Ancien », Salonique est une agglomération lépreuse de masures et de cabanes serrées au bord d'un golfe putride, un ghetto malsain ; en somme un cloaque baigné de lumière. Un « Nouveau » s'attend à trouver une cité d'Orient très pittoresque, un fouillis de rues et de ruelles bordées de maisonnettes mystérieuses s'élevant à l'assaut d'une muraille antique [...] de la couleur, de la couleur à profusion, des populations qui se croisent, qui se coudoient sans jamais se confondre [...] Quelques beaux regards allumés derrière des moucharabiehs<sup>3</sup>.

Mais il ajoute que ces derniers mots viennent de la bouche d'un volontaire « rebelle au cafard et peut-être trop épris de littérature »...

Les hommes qui arrivent des Dardanelles sont rassurés par une ville hors du théâtre de la guerre. Le lieutenant de Bernadotte entend un soldat dire à un camarade : « Au moins, cette fois, on va pouvoir descendre en paix ; je les retiens ces S... de Turcs avec leurs barbelés dans la mer<sup>4</sup> » et Ernest Stocanne en voyant la ville se dit : « Enfin... voilà un pays civilisé où il existe une population civile et dont les maisons ne sont pas démolies. » Lucien Cadoux est dans le même état d'esprit :

3. *Ibid.*, 1925, p. 92-93.

4. BERNADOTTE, 1921a, p. 15-16.



Il y a six, pour certains dix mois, que nous n'avions pas vu des civils. Des femmes, des jeunes gens, des jeunes filles, des enfants, des familles en groupe, ce n'était pour nous que des souvenirs, des images d'un autre monde<sup>5</sup>.

Ceux qui viennent du front, comme Louis-Gaston Giguel, sont également éblouis :

Combien de douceurs on peut se procurer dans cette ville ! La Cannebière en est éclipsée. Ce ne sont que cafés glaciers, débordant sur la rue de tous côtés, et qui sont bondés d'officiers de toutes les nations, de femmes fort chics, d'officiers de marine tout de blanc habillés [...] Dans cette ville, on peut se procurer tous les plaisirs, tout le luxe de l'Orient alors qu'à vingt kilomètres [...] on se trouve en pleine brousse, réduit à l'état de sauvage<sup>6</sup>.

Mais il est vrai que ces hommes avaient si longtemps rêvé...

Les imaginations aventureuses de l'Armée avaient si longtemps rêvé de Stamboul ! Pour l'avoir, on avait souffert aux Dardanelles. Une plus petite princesse était devenue l'héroïne de la nouvelle aventure. On approchait d'elle, tout de même, avec la ferveur et l'émoi des croisés qui découvraient les cités de l'Orient<sup>7</sup>.

Depuis le bateau, ils admirent le cadre de montagne qui rappelle à certains « la cavea d'un théâtre antique », les maisons peintes en couleurs différentes et les quartiers variés ; ils s'étonnent du nombre des minarets qu'un soldat prend pour des cheminées d'usine : « C'est une ville industrielle, a déclaré l'adjudant L. à leur vue ; voyez les cheminées, elles ont un drôle de balcon<sup>8</sup> ! »

Mais, dès l'approche du débarquement, on déchanté « son aspect extérieur est aussi beau que l'intérieur est lamentable<sup>9</sup> » :

À mesure que l'on s'en approche [...] certaines laideurs s'imposent : exigüité du port, étroitesse des quais, saleté repoussante des eaux de la darse, désordre apparent des constructions de la ville haute<sup>10</sup>.

---

5. STOCANNE, 2005, p. 145.

6. GIGUEL, s. d., p. 175.

7. BURNET, 1921, p. 6.

8. ARÈNE, 1916, p. 28.

9. DEYGAS, 1932, p. 179.

10. ROUSSEL, 1925, p. 93.

Et Ernest Stocanne confirme :

Salonique, qui, vue de la rade, nous apparaissait comme un tableau de pastel, montre de près son vrai visage. Les maisons que nous apercevions sous des couleurs tendres de bonbons fondants sont en réalité de pauvres masures en torchis, délabrées et badigeonnées à la chaux colorée<sup>11</sup>.

On retrouve la même désillusion dans la correspondance de Pierre Beau :

Cette cité fait beaucoup plus d'effet de la rade que de près. Lorsque je l'ai vue depuis le Colbert, elle m'a charmée avec son aspect de ville tout à fait orientale.

Étalée en demi-cercle au fond de la baie et en amphithéâtre sur le versant d'une montagne peu élevée au sommet de laquelle paraissent les vieux créneaux des anciennes murailles. De ci et de là un minaret qui émerge des agglomérations de maisons, quelques coupoles, et, sur les quais, une foule bigarrée dans laquelle on voit de nombreux fez et des costumes turcs. Mais lorsqu'on pénètre dans l'intérieur de la ville, on n'y voit plus que de sales petites ruelles sur lesquelles s'ouvrent les souks des nombreux marchands juifs, ou bien dans d'autres quartiers les misérables demeures infectes des Turcs ou des Tchèques [?]. Seuls deux quartiers sont à peu près : le quartier anglo-français, et le quartier des villas près de la Tour blanche où l'on voit de superbes maisons, presque des palais. C'est le quartier de Venizélos et du général Sarrail<sup>12</sup>.

Le port même, l'une des extrémités du cordon ombilical qui relie l'armée d'Orient à la France, où les hommes admirent l'abondance des stocks de ravitaillement, attire « une populace en haillons qui encombre les quais sales », des familles entières « à l'air égaré et résigné<sup>13</sup> ».

En fait, on peut dire que certains admirent une ville qui leur paraît « occidentale » ce qui précisément, en déçoit d'autres, soit qu'ils trouvent cette « occidentalisation » imparfaite, soit qu'ils recherchent avant tout l'Orient ; ces amateurs d'orientalisme trouvent dans la ville des aspects qui peuvent les satisfaire et, indépendamment de ces considérations, beaucoup de ces soldats, issus du milieu rural français, sont éblouis par cette grande ville, la diversité des populations, des quartiers et des divertissements qu'elle peut offrir. En revanche, nos témoins sont souvent des citadins qui prennent

---

11. STOCANNE, 2005, 5 octobre 1915.

12. BEAU, les 1<sup>er</sup> avril et 5 avril 1917. Soldat au 175<sup>e</sup>, 176<sup>e</sup>, puis 287<sup>e</sup> RI.

13. Burlet *in* FACON, 1977, p. 669.

pour référence les grandes villes françaises qui leur semblent le modèle de la ville « occidentale ». Mais la vie est très coûteuse dans le centre-ville dont les établissements sont fréquentés essentiellement par les officiers alliés.

Les Français, et surtout les Russes et les Anglais pour une fois amicalement unis, s'y conduisent comme de grands enfants à qui tout est permis parce qu'ils dépensent l'argent sans compter<sup>14</sup>.

## LES DIFFÉRENTS QUARTIERS VUS PAR LES COMBATTANTS

### LE CENTRE-VILLE

Cette appellation concerne l'ensemble de l'espace urbanisé préexistant à l'arrivée des alliés. Cet espace n'est pas homogène, il comprend des unités très cloisonnées, où vivent dans des ensembles architecturaux variés, des populations hétérogènes, avec des disparités de richesses importantes.

Le secteur autour du port est construit comme un quartier d'une ville occidentale. Il est constitué de rues en damier, les unes en direction est-ouest, les autres en pente de direction nord-sud. La ressemblance est telle que Pierre Maridort compare ce plan à celui de Rouen, sa ville d'origine :

Le quai avec ses tramways, la rue Venizélos correspondant à la rue du Grand-Pont et la rue des Carmes ; quant à la place du Théâtre des Arts, elle est représentée par une place analogue, bordée de jolis hôtels et de brillantes terrasses<sup>15</sup>.

Cette ressemblance à la fois reconforte et déçoit certains soldats, ainsi Pol Roussel, enchanté par le quai de la Victoire (Niki), et la Tour blanche, mais qui voudrait connaître « l'autre Salonique », celle qui n'est pas « européenne ». Les sens des soldats sont agressés sous diverses formes et leurs réactions sont essentiellement visuelles et olfactives. Les officiers qui ont la possibilité de passer la nuit à l'hôtel sont amenés à loger dans des lieux d'où l'hygiène est absente. En arrivant en 1916, Étienne Burnet rejoint le soir « une douteuse chambre d'hôtel aux murs ponctués de sang par les punaises écrasées<sup>16</sup> ». Georges de Lacoste, lui, a « l'impression qu'une mauvaise odeur, une odeur de plaie vieille et mal soignée, monte de cette foule lente

---

14. DEYGAS, 1932, p. 175.

15. MARIDORT, 1918, p. 4.

16. BURNET, 1921, p. 7.

et désœuvrée<sup>17</sup> ». Un amalgame est fait entre la ville mal entretenue, et les populations jugées peu soignées.

Le soleil a figé sur les murailles la graisse dorée des générations de toutes races qui sont mortes de peine et de paresse dans ce comptoir d'orient, et les bâtiments neufs, en chaux vive, aveuglant comme la lumière unie de la lune<sup>18</sup>.

Il existe deux axes nord-sud importants, la rue Venizélos, étroite et commerçante, et l'avenue de la reine Sophie, large artère bordée d'arbres, qui dessert l'église Sainte-Sophie et la cathédrale. La rue Venizélos, un axe ancien qui « descend des quartiers haut-perchés de la Juiverie pour finir au port », est très fréquentée, et de chaque côté, on y trouve des magasins et des cafés, elle permet également d'accéder au bazar.



**Figure 2**

Rue Venizélos. Sur le balcon, à gauche, une banderole célèbre le roi de Grèce couronné de lauriers (en raison des guerres balkaniques) la ville « européenne », à 5 ou 6 km au plus des bidonvilles des réfugiés...

© CP, APA

Deux axes d'orientation est-ouest sont aussi très fréquentés, le quai de la Victoire et la rue Egnatia, qui correspond à l'ancienne voie romaine du même nom qui allait de Rome à Constantinople. Un tramway passe sur le quai, fait le tour du centre-ville et revient en passant par la rue Egnatia ; il est, selon les

17. VILLEBONNE, 1919, p. 34.

18. JULIA, 1916, dans article du *Temps*, août 1916, p. 44.

soldats, désuet et toujours bondé. Le quai de la Victoire, du port à la Tour blanche, est le lieu de promenade favori des Saloniciens et des militaires ; il sert également de port pour les voiliers et les bateaux de petite taille que décrit Louis Henry de Villebonne :

Çà et là, des barques en forme de coquille de noix, peinturlurées de jaune et de bleu, hérissent leurs mâts enchevêtrés de longues vergues obliques : ce sont des sacolèves, les barques des îles qui font le commerce des citrons, d'oranges et de vin<sup>19</sup>.

Du côté de la mer, la vue est très belle, et, sur ce quai donnent des établissements de renom, l'hôtel Splendid Palace doté sur sa façade de clochetons de style oriental et qui possède un grand jardin, deux cinémas aux façades exubérantes, le Pathé et l'Olympia. Le quai compte aussi de nombreux cafés, Pierre Maridort dîne dans l'un d'entre eux, dont la partie supérieure est « ornée de deux frises, l'une, de Benjamin Rabier<sup>20</sup>, représentant une basse-cour effarouchée par une automobile, l'autre une chasse à courre d'Albert Guillaume<sup>21</sup> ». Mais le luxe apparent de ces établissements n'est pas complet, Julien Arène signale que « les meilleurs restaurants ne possèdent pas de water-closet » et « qu'à la faveur de l'ombre », il fut amené à s'enfoncer « dans la ruelle la plus obscure ». Les soldats se plaignent de la cherté des prix et de la mauvaise qualité de la bière !

Sur le quai s'ouvre la place dite de la Liberté, entourée de nombreux cafés de luxe et, en bordure du quai se dressent deux kiosques d'architecture ottomane encadrant un escalier de marbre qui donne accès à la mer. Henri Libermann explique qu'ils marquent « l'ancien point de péage pour les patrons de navire ». Le café Floca occupe le rez-de-chaussée de l'hôtel de Rome, et au premier étage est installé un restaurant. Selon le capitaine Deygas, le café est ouvert de 8 heures du matin à 9 heures du soir, c'est

un des coins les plus animés, et les plus pittoresques du monde ; c'est un carrefour universel... Il est fait pour 30 consommateurs, mais c'est par centaines qu'on prend d'assaut les tables, les chaises et les garçons ; on s'y écrase littéralement dans un brouillard de fumée et au son de tous les idiomes de la terre<sup>22</sup>.

---

19. VILLEBONNE, 1919, p 61.

20. Benjamin Rabier : un illustrateur et dessinateur français de l'époque, très connu qui participe à partir de 1903 au premier illustré pour enfants, *La Jeunesse illustrée*, avec des histoires mettant en scène des animaux de la ferme. Albert Guillaume était également un affichiste et caricaturiste très connu de cette époque.

21. MARIDORT, 1918, p. 149-150.

22. DEYGAS, 1932, p. 176.

Étienne Burnet confirme le succès de ce café « qui ne désemplit pas » et qui a refléuri même après l'incendie de 1917 qui l'a dévasté. La Grande Brasserie Cristal a aussi sa terrasse sur la place, elle dispose d'un large balcon de pierre sur lequel se montre le général Sarrail lors des concerts (donnés en fin de soirée sur la place) et des défilés. L'Olympos étale ses terrasses face à la mer et offre à ses clients le service de ventilateurs. Tous ces cafés de luxe reçoivent essentiellement la clientèle des officiers de toutes les nations alliées. Jouxant le Cristal, se dresse le grand magasin Stein avec des arcades au rez-de-chaussée, un magasin de luxe comme Great English House et dont les produits s'adressent aux officiers.



**Figure 3**

Le quai Constantin à Salonique  
© CP, APA

Le quai se termine par l'impressionnante Tour blanche dont tous savent qu'elle sert de prison pour les janissaires et que des drames ont marqué son histoire ; ses abords sont aménagés peu à peu et Pol Roussel, en 1917, la voit « au milieu d'un square coquet qui lui est comme une ceinture de verdure<sup>23</sup> ». De Villebonne trouve cependant que cette « bastille médiévale » n'est pas mise en valeur par le cadre qui l'entoure, marqué par « l'envahissement hideux de constructions quelconques qui se bousculent au bord de la rade reflétant

23. ROUSSEL, 1925, p. 61.



dans l'eau bourbeuse leurs fadeurs désolantes<sup>24</sup> ». Certains mettent l'accent sur la laideur et la lourdeur du quartier européen « d'un vague goût italien », avec « de lourds balcons de pierre<sup>25</sup> ».

Près de la Tour blanche, un peu plus loin du centre au bord de la mer, les alliés installent leurs cercles restaurants respectifs où l'on reçoit tous les alliés indistinctement. Le cadre du cercle français est de type colonial avec une terrasse abritée par un décor en bambou. La cuisine y est « bien française », et le pain, blanc, mais, au milieu de 1917, faute de place, on y refuse dorénavant les femmes, ce que déplorent grandement les officiers. À partir de ce lieu central :

Des barques de promenade sillonnent la mer aux abords de la Tour blanche. Leur parasol et leur tapis et la blancheur de leur carène en font de minuscules objets de luxe à côté des voiliers aux flancs féconds ou de lourds bateaux de guerre qui stationnent<sup>26</sup>.

L'axe le plus emprunté et le plus original de la ville est la via Egnatia. Située à mi-pente, allant de l'arc de Galère (arc de Triomphe édifié en 302 après J.-C. à la gloire de l'empereur Galère, victorieux des Perses sur le Tigre) jusqu'au quartier du Vardar, elle mesure plusieurs kilomètres. D'une largeur moyenne, accueillant le tramway qui fait le tour du centre-ville, elle est

bordée de boutiques serrées les unes contre les autres, d'échoppes, de magasins de toutes sortes où se pressent des acheteurs de toutes races, où l'on parle toutes les langues, vision très nette, très précise du commerce salonicien si parfaitement international<sup>27</sup>.

143

Les commerces sont tenus aussi bien par des Juifs, des Grecs que des Turcs, même s'il semble à Pol Roussel exister une sorte de spécialisation, les Juifs, cordonniers et chaudronniers, les Turcs, marchands ambulants, les Grecs vendant des produits alimentaires. Lucien Cadoux voit dans cette rue une fumerie de narghilé où « derrière la vitre, des hommes sérieux... tout en jouant, tiennent à la bouche un véritable pipe-line relié à une carafe de cristal où s'agite à chaque bouffée une eau parfumée<sup>28</sup> ». Plus loin, il repère « une librairie française et de beaux livres de chez nous : Victor Hugo, Zola, Anatole France », mais il achète... l'*Iliade* et l'*Odyssee* ! Cette artère est « si grouillante qu'il semble que la rue elle-même bouge et envahit l'intérieur des boutiques », écrit Étienne Burnet. Elle se trouve sur la ligne de contact entre la communauté

24. VILLEBONNE, 1919, p. 61.

25. *Ibid.*, p. 64.

26. GUÉNARD, 1919, p. 339-440.

27. ROUSSEL, 1925, p. 96.

28. CADOUX, 1959, p. 150.



européanisée ouverte sur le port, et les autres communautés plus tournées vers l'intérieur, contrairement à la rue Venizélos plus mondaine et plus homogène, et c'est la plus cosmopolite, un caractère accentué par la présence de soldats très divers.

Avec son cachet d'orientalisme, avec son activité débordante, avec ses odeurs fortes et ses laideurs mêmes, (elle) marque bien la transition, la séparation entre les deux villes, l'ancienne Salonique d'une part et l'agglomération européenne de l'autre, démarcation qui s'affirme par des voies transversales qui s'élèvent à droite au travers des quartiers turc et juif, grec de petite classe et *deunmehs*<sup>29</sup>, rocailleuses, étroites, tourmentées avec l'unique ruisseau central, qui descendent au contraire à gauche vers les quais larges, bordées de trottoirs semblables à toutes les villes<sup>30</sup>.

Le bazar s'étend sur toute la longueur d'une rue couverte en forme de demi-cercle et aboutit à une petite place bordée de magasins qui permet de rejoindre l'Egnatia. Une suite ininterrompue de *loggias* s'ouvre sur cette rue, tenue par des commerçants Juifs et Turcs. On y trouve tous les produits dits d'Orient, tapis, broderies y compris au fil d'or, babouches, armes, bibelots en bois précieux, en os, en nacre, bijoux orientaux, parfums, mouchoirs imprimés, velours brodés d'or. Étienne Burnet (médecin, membre de l'institut Pasteur, chirurgien militaire et, après la guerre, directeur de l'institut Pasteur de Tunis) va voir deux fois par semaine une soierie byzantine brodée du XIV<sup>e</sup> siècle qui l'a séduit, et il repère aussi un bijou byzantin chez un commerçant arménien et un collier d'ambre, venant du harem d'Abd-ül-Hamid<sup>31</sup>... qu'il regrettera après l'incendie qui détruisit totalement le bazar.

Les édifices religieux, très nombreux dans la ville, sont visités par les soldats. Certains abritent les réfugiés des guerres balkaniques ou des combats récents, des Serbes dans l'église Saint-Georges, d'autres dans Eski Djouma. Étienne Burnet, décidément un officier cultivé, visite toutes les églises byzantines à son arrivée, à une époque où l'art byzantin est beaucoup moins apprécié que les ruines antiques :

[...] Sainte-Sophie avec son minaret postiche au fond d'une place silencieuse. Eski Djouma dissimulée derrière des échoppes ; Saint-Démètre qui enfouit ses richesses sous de modestes murs blancs et la rotonde de Saint-Georges et la coupole de brique des

---

29. Dans l'orthographe d'origine de ces textes ; ce sont des Juifs convertis à l'islam.

30. ROUSSEL, 1925, p. 98.

31. BURNET, 1921, p. 242.

Douze Apôtres : aussi différentes les unes des autres que les types humains de la rue, surprenantes par leurs chapiteaux théodosiens, leurs mosaïques somptueuses serties dans les plâtres ; à demi ruinées ou à demi ressuscitées, misérables et splendides comme l'Orient<sup>32</sup>.

Dans ce centre européenisé, doté de larges artères, se concentrent les activités officielles ; comme tous les arrivants, personnalités ou troupes de renfort empruntent la seule voie possible, la voie maritime, l'arrivée de nouvelles unités, qu'elles soient françaises ou étrangères donne lieu à des démonstrations qui se veulent impressionnantes ; après l'accueil, les troupes fraîches défilent dans les rues de la ville... mais on en exclut les troupes venues des Dardanelles que leur mauvais état physique rend peu « présentables », ce qui évidemment contribue encore à les blesser davantage.

Les régiments de France ont un air d'aristocratie : ce sont les mandarins de l'endroit ; dans leurs effets de drap, tout flambant neufs, ils nous font envie, certes, et, dans nos misérables treillis, nous nous sentons humiliés<sup>33</sup>.

Les armées alliées cherchent à montrer leur force aux autochtones pas toujours convaincus : tous défilent régulièrement, les Anglais dans leurs tenues impeccables et rigoureusement uniformes, les Français dans des tenues très diverses et parfois fantaisistes, les Italiens aussi mal équipés que les Français, les Russes « grands et blonds », les Serbes qui adoptent, en 1917, la tenue bleu horizon dans leur armée reconstituée... Aux côtés des militaires évoluent des gendarmes des différentes nations alliées, y compris des Grecs qui sont chargés de régler la circulation ; on y voit les célèbres et pittoresques gendarmes crétois qui portent « des bottes terminées par des babouches dont la pointe se recourbe en arrière, une jupe qui s'arrête aux genoux un coupe-chou minuscule, un justaucorps et un bonnet d'astrakan que maintient une jugulaire<sup>34</sup> ». Aux parades s'ajoutent les concerts régulièrement donnés par les fanfares sur la place de la Liberté.

Le centre-ville abrite le siège du général Sarrail, commandant en chef des armées alliées jusqu'au mois de décembre 1917. L'immeuble qui donne sur la rue de Salamine et l'avenue du roi Georges voit son architecture diversement appréciée par les témoins, Pol Roussel le trouve élégant, tandis que François Charles-Roux le déclare affreux :

Un de ces affreux édifices à cinq étages qui, dans les modernes ports du Levant, ont remplacé les khans du bon vieux temps et

32. *Ibid.*, p. 7.

33. BERNADOTTE, 1921a, p. 24.

34. LACOSTE, 1923, p. 40-44, CHARLES-ROUX, 1920, p. 332.

servent au même usage, à l'exercice de toutes sortes de commerces et de professions. Les murs de l'escalier et les portes des paliers conservent encore les noms des « poulos » et des « oglu » agents des compagnies de navigation, commissionnaires, représentants de commerce [...] que l'irruption de l'état-major a délogés de l'immeuble [...] Ici, cela tient de la caserne et du caravansérail levantin<sup>35</sup>.

Les principaux généraux logent dans les hôtels particuliers du quartier et les officiers rattachés au GQG logent dans les hôtels de la ville. Un « complexe français » existait déjà dans la ville avant l'arrivée du corps expéditionnaire, un hôpital créé par les pères lazaristes et une chapelle toute proche. Lucien Cadoux, qui ignore peut-être la présence de l'Alliance israélite universelle et de nombreuses congrégations enseignantes françaises antérieures à 1905, comme d'autres, est étonné par le nombre de personnes parlant le français dans la ville et l'attribue aux congrégations chassées de France lors de la séparation de l'Église et de l'État, lazaristes et assumptionnistes qui diffusent la culture française<sup>36</sup>.

#### LES QUARTIERS EXCENTRÉS

146  
Le centre est dominé par des quartiers formés de maisonnettes étagées le long de fortes pentes qui sont appelés « ville turque<sup>37</sup> » par les soldats. De Villebonne le décrit comme « un entassement prodigieux de petits toits et de blancheurs confuses qui grimpent et se pressent chaotiquement<sup>38</sup> ». Ces quartiers à fonction résidentielle sont calmes et, sans commerces, les soldats s'y rendent presque tous, au moment de leur arrivée dans la ville, puis les dédaignent, car le centre-ville plus européen les attire davantage. L'architecture change au fur et à mesure que l'on monte et que l'on s'éloigne du centre ; des riches demeures turques avec moucharabiehs, escalier de marbre, cour intérieure et fontaine, on passe à

un invraisemblable chaos de constructions en torchis, en bois, en pisé, à revêtements de chaux multicolores, édifiées sans aucun souci de méthode, d'alignement ou de niveau. Il y a même, distribuées

---

35. CHARLES-ROUX, 1920, p. 330.

36. CADOUX, 1959, p. 150.

37. Appellation habituelle, même si les travaux de DARQUES, 2000 et ANASTASSIADOU, 1997, ont montré que la séparation des communautés par quartier n'était jamais totale.

38. VILLEBONNE, 1919, p. 60.

dans l'ensemble des cabanes, de véritables niches à chiens établies à l'aide de vieilles tôles et de caisses à essence ou de boîtes de graisse<sup>39</sup>.

Mais Roussel, comme d'autres, retourne souvent se promener dans ce quartier qui a, enfin, le parfum d'Orient que certains attendaient, mêlé au parfum de romantisme qui sort des ruines :

Il y a au milieu de la verdure une maison ruinée, qui, aperçue à grande distance semble un portique grec construit là à dessein, parmi les ombrages, on pourrait sans se donner beaucoup de peine, faire de ce coin quelque chose de charmant ; mais les Saloniciens sont gens trop positifs ou du moins trop absorbés par les affaires pour se préoccuper d'un paysage et s'ingénier à en réaliser l'harmonie<sup>40</sup>.

J'aborde le quartier turc ; une immense casbah : ruelles étroites ; costumes d'Orient, femmes voilées, petits ânes serrés au passage le long des murs, maisons à encorbellement dont les étages se rejoignent [...] mosquées, minarets. Je visite la mosquée principale, belle architecture. Pour entrer, il faut être pieds nus [...], le bedeau de l'endroit sait bien qu'un soldat français ne va pas se déchausser, alors, il donne à enfiler des bottes. Je guette l'heure du muezzin. En effet, à l'heure de la prière, on entend l'étrange psalmodie qui s'élance et tombe des minarets. Tout au sommet de la ville, on aboutit au rempart crénelé. La ville est toute prise dans un nuage de fine dentelle<sup>41</sup>.

147

Pol Roussel poursuit sa marche jusqu'aux remparts et à la forteresse de Yedi Kule, les Sept Tours, habitée elle aussi par un enchevêtrement de maisons, et où se trouve la prison qu'il peut visiter. Il y voit une diversité de nations et de richesse parmi les prisonniers, et beaucoup de popes désignés comme « des agents de l'ennemi » auprès des populations paysannes par ses interlocuteurs<sup>42</sup>.

Les soldats visiteurs ont face au quartier « turc » des sentiments contradictoires, certains comme le capitaine Deygas y voit un monde arriéré, retrouvant tous les stéréotypes antimusulmans de la France coloniale

Partout, on trouve la trace de l'islam, la paresse, l'incurie, l'indifférence, et la crasse... Le Turc a asservi et abêti toutes les

---

39. ROUSSEL, 1925, p. 100.

40. *Ibid.*, p. 104.

41. CADOUX, 1959, p. 151.

42. Il peut s'agir des popes fidèles à l'exarchat bulgare, donc jugés « ennemis » par les Grecs qui dirigent la prison.

racés que son courage et sa bravoure ont courbées sous son joug. L'ensemble ne manque cependant pas de coloris, de pittoresque, mais peu de soldats alliés viennent s'égarer par là<sup>43</sup>.

D'autres, comme Pol Roussel y voit un monde de « bons sauvages », des gens calmes, reposants, dignes, qui ne cherchent pas à vous vendre quelque chose :

Un portail surmonté d'inscriptions turques finement ciselées et de délicates arabesques, puis un jardin qui est aussi un cimetière [...] Quelques turbehs majestueux se dressent aux côtés de la porte, puis des stèles jaillissent çà et là et de l'herbe haute... l'ensemble revêt une impression de quiétude infinie, mais non point de mélancolie. Le sanctuaire est petit, intime et somptueux, précédé du péristyle sous lequel s'étend à droite, le mur de la prière [...] Je suis conquis par la correction des attitudes, par la sincérité du sentiment religieux qui se manifeste ici, et les prosternations répétées de ces hommes [...] ne sauraient me faire sourire [...] leurs regards sont impénétrables, ils n'expriment ni sympathie, ni méfiance, ni antagonisme, ni même simple curiosité<sup>44</sup>.

148

## LES QUARTIERS DÉGRADÉS DES FAUBOURGS

Les soldats fraîchement débarqués n'ont l'occasion de parcourir ni le centre-ville ni le quartier turc, ils sont conduits à pied jusqu'au camp de Zeitenlik et traversent des quartiers qu'ils trouvent bien misérables. C'est un autre aspect de Salonique.

Les rues mal pavées sont sales, remplies d'épluchures et d'ordures. Les maisons des faubourgs où nous parvenons vite sont de pitoyables masures sans solidité, sans régularité, sans symétrie. Elles empiètent sur les trottoirs défoncés avec leurs étalages en désordre qui reposent sur un volet se rabattant de haut en bas et que soutient un piquet. Il s'y entasse au hasard des oranges, des citrons, du lait caillé, des dattes rabougries, des raisins ratatinés secs et noirs, des babouches rudimentaires, des verroteries bizarres et mille autres objets hétéroclites. Que de microbes doivent recueillir des denrées exposées en plein air<sup>45</sup>.

---

43. DEYGAS, 1932, p. 179.

44. ROUSSEL, 1925, p. 164-165.

45. LACOSTE, 1923, p. 34.

À droite et à gauche du chemin, s'étendent de petites constructions basses, aux toits vermoulus, percées d'étroites fenêtres, peintes en bleu et en blanc. C'est sale et misérable, une boue épaisse couvre le pavé mal entretenu, plein d'ornières. Sur les trottoirs se pressent des femmes en haillons, quelques-unes le visage couvert d'un voile noir<sup>46</sup>. Même si certains soldats font la comparaison entre ce trajet du port au camp, et la zone des fortifications de Paris, d'autres semblent avoir en tête des quartiers haussmanniens bien réguliers plus que ces commerces médiévaux. C'est le faubourg du Vardar, hors les murs, qui prolonge la rue Egnatia un quartier pauvre, proche du port, fréquenté par les marins de passage et les soldats les moins fortunés parce que les cafés et commerces y sont moins chers qu'au centre-ville. On y trouve aussi des cafés-chantants de mauvaise réputation et des « pensions de femmes ». Une partie des troupes est conduite dans un camp situé près de la gare dite des Orientaux qui porte le même nom ; les troupes qui embarquent vers le front partent toutes de cette gare, à l'extérieur de la ville, car la gare du centre-ville est réservée aux Grecs jusqu'en juin 1917. Cette gare militaire est située à l'écart de l'espace bâti, à cinq kilomètres du camp de Zeitenlik, c'est un secteur aride, sans abris, survolé par des avions allemands ; trois petites bâtisses, un très long quai d'embarquement, la gare militaire des Orientaux s'érige en sa triste nudité, perdue au milieu du désert<sup>47</sup>.

Sur le chemin de Zeitenlik, le soldat longe ou traverse d'immenses cimetières qui entourent la ville et se distinguent par la confession ou l'état d'entretien. Cimetière orthodoxe entouré de hauts murs, cimetière catholique, cimetière des deunmeh dont les pierres tombales portent des inscriptions dorées... ce qui impressionne le plus, ce sont les cimetières musulmans, calmes, où poussent en désordre les fleurs sauvages et qui, très différents des cimetières français, semblent comme abandonnés

Le cimetière musulman [...] ne provoque pas la tristesse, car il ne présente aucune épitaphe, il ne contient aucun monument qui se distingue de l'ensemble, il ne donne pas... cette impression d'une inégalité sociale survivant à la mort, car on n'y trouve aucun de ces mausolées magnifiques qui sont dans les nécropoles de chez nous [...] Ici, l'herbe égalitaire recouvre de son linceul d'oubli les individualités défuntes ; pour tous les morts, la même superficie de sol [...] Le cimetière turc, c'est le champ de pierres levées, où l'on vient promener sa rêverie, où les couples d'amants viennent aussi au soir tombant, demander à ceux qui ne sont plus, le secret permanent

46. LIBERMANN, 1917, p. 60.

47. RIEULLE, 1978, p. 67. C'est un artilleur de tranchées qui passa 22 mois en Orient, au 30<sup>e</sup> RI et au 40<sup>e</sup> RI.

de la vie [...] Les musulmans n'entretiennent pas les tombes, ils ne songent pas à les garnir de fleurs, à les débarrasser des herbes folles : ils estiment que le corps retourné à la terre appartient à la terre et ils laissent la nature agir sur les tombeaux<sup>48</sup>.

Dans la direction opposée, loin du trajet habituel des nouveaux arrivants, vers l'est, au-delà de la Tour blanche, un quartier neuf, Kalamaria (le quartier des campagnes), s'étend le long de la mer ; une large artère, l'avenue du roi Georges, en constitue l'axe principal. Cette avenue bordée d'arbres ne longe pas la mer, car les propriétés possèdent des terrains qui donnent directement sur le littoral. Pol Roussel décrit ce quartier qui regroupe des villas appartenant selon lui aux commerçants juifs et grecs.

Des villas précédées toutes de jardins fleuris, modestes, somptueuses, diverses, ou allant du chalet suisse au véritable palais à revêtement de marbre, en passant par le cottage anglais ou l'habitation à la grecque, précédée d'un élégant péristyle, mais toutes de l'aspect le plus gracieux, éclatantes de blancheur et nichées dans la verdure [...] C'est le quartier de plaisance opposé au quartier des affaires [...] des arbres ? Il y en a partout, charmes, cyprès, mûriers ; distribués à profusion, ils adoucissent le décor<sup>49</sup>.

150



**Figure 4**  
Vue de Salonique  
© CP, APA

48. ROUSSEL, 1925, p. 174-175.

49. *Ibid.*, p. 89-90.



## LES ESPACES PÉRIURBAINS : LES CAMPS MILITAIRES

Au-delà du périmètre urbanisé sont nées des extensions récentes dues à des afflux soudains de populations, afflux de réfugiés liés aux guerres balkaniques, afflux de militaires alliés. La position de la ville, au pied d'un massif montagneux, explique la position de ces camps. Au nord-est, au niveau de la commune de Zeitenlik, s'est installée la plus grande ville de toile jamais vue dans les annales de la guerre, le camp dit « des alliés » ou de Zeitenlik.

Dans le contexte des difficiles rapports avec les Grecs, le choix d'un site hors la ville semblait le plus adapté, la ville elle-même est interdite aux troupes. La grande majorité des soldats débarqués sont immédiatement conduits à pied vers ce camp, sur la route de Serrès, dans un lieu désert et marécageux. Le trajet leur fait traverser des quartiers misérables sur une route encombrée, saturée, transformée en fleuve de boue en hiver et noyée dans la poussière le reste de l'année. Cette route doit être aménagée pour permettre la circulation de voitures automobiles, mais deux ans après l'ouverture du camp, la circulation reste difficile et très lente.

Des journaliers indigènes poussent des brouettes chargées de silex concassé, et manient avec une sage indolence des pioches et des pelles. Sur le macadam en formation, qu'arrosent d'autres travailleurs, deux rouleaux compresseurs à l'haleine saccadée [...] enfonce, écrasent, nivellent les cailloux.

151

Et on y rencontre, ajoute ce témoin, « camions de toutes nationalités, automobiles, charrettes, caissons anglais attelés de quatre mules, arabas conduits par des Algériens, motocyclistes obligés de marcher au pas et, bien sûr, soldats à pied<sup>50</sup> ».

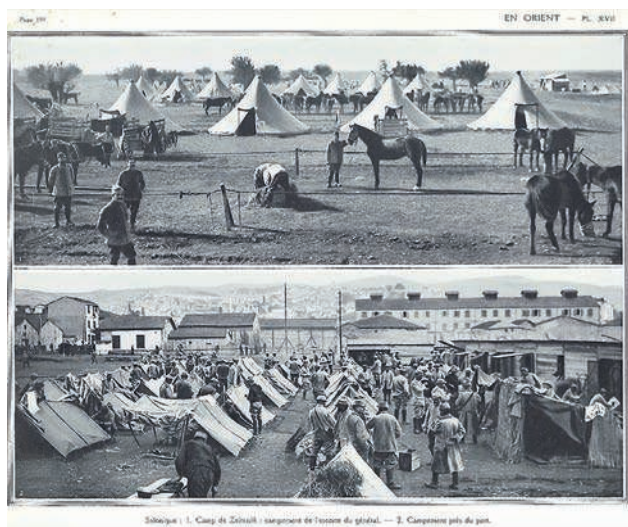
La sortie de la ville commence immédiatement après les remparts, et là apparaissent les cimetières ; dans un premier temps, la progression vers le camp se fait près d'un ruisseau qui tient lieu d'égout que les hommes ont surnommé « Rio Merdo<sup>51</sup> ». Puis, après avoir traversé une zone cultivée, le soldat repère un bâtiment isolé qui est une caserne de cavalerie grecque, Sainte Paraskevi. Sur sa gauche, une allée plantée d'arbres dessert des bâtiments tout blancs, construits à la française, et une chapelle, le tout noyé dans la verdure. C'est un ensemble de deux bâtiments, autrefois un séminaire bulgare, abritant des sœurs de charité et des pères lazaristes, selon Jean Saison, ce lieu incongru dans un cadre si aride trahit par sa végétation entretenue, la présence des « Occidentaux ».

Plusieurs témoins en effet sont sensibles à cet oasis de verdure, au cadre et à l'accueil des Lazaristes. Tout autour des bâtiments, il y a des jardins, jardin

50. LACOSTE, 1923, p. 3, au début de l'année 1917.

51. PERNOT, 1936, p. 15.

potager, arbres fruitiers et fleurs entretenues par les sœurs, des allées où les convalescents peuvent se promener. Les pères ont arboré le drapeau français dont la vue reconforte les hommes et offert leur établissement aux autorités militaires. Outre l'attribution de chambres aux officiers, l'établissement devient un hôpital provisoire dans les bâtiments de sœurs qui abritaient auparavant des orphelins. Les malades furent d'abord accueillis dans le dortoir des élèves, puis dans les classes, la salle de théâtre et le grenier, on finit par mettre des lits dans les couloirs.



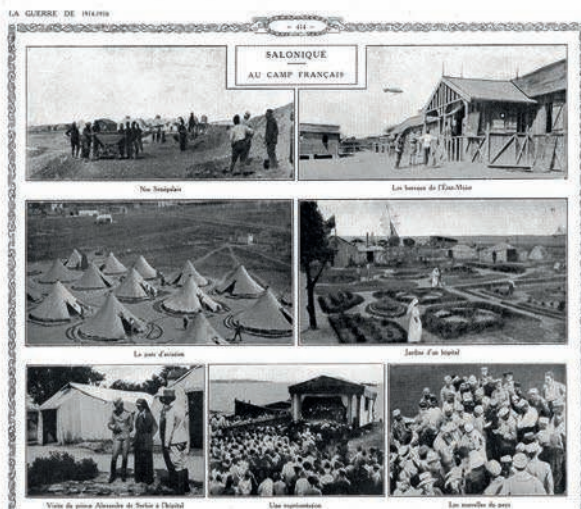
**Figure 5**  
Le camp de Zeitenlik. La photo du bas montre un campement de l'escorte du général près du port, proche de la gare des Orientaux, à l'arrivée des soldats

© *La guerre documentée*, n° 26, APA

152

**Figure 6**  
Zeitenlik. Une vision rassurante pour les lecteurs d'un camp propre et confortable où les aviateurs sont les mieux lotis

© *La guerre documentée*, n° 26, APA



Après avoir dépassé de quelques centaines de mètres les installations-annexes de l'hôpital, le soldat entre dans le camp proprement dit, qui commence à la gauche de la caserne de cavalerie grecque. Lucien Cadoux décrit son arrivée en février 1916 :

Nous arrivâmes à l'orée d'une autre immense ville, faite de tentes de toutes formes, de toutes couleurs, de toutes dimensions, et qui proliféraient de vallon en vallon jusqu'à l'horizon indéfini [...] Nous étions les nouveaux citoyens de cette ville étrange<sup>52</sup>.

Notre camp garde encore les traces d'un ancien campement, il y a trois ans que s'installèrent là les armées victorieuses bulgare, serbe et grecque, qui avaient vaincu les Turcs. Peu à peu, le temps comble les traces de leur passage, deux ou trois fours à pain en briques et en terre restent debout, quelques trous de marmite, une vieille tranchée s'effacent de plus en plus sous le grand souffle du large, qui passe maintenant sur les petites tentes des armées de l'Occident<sup>53</sup>.

Mais l'endroit décidément n'est pas facile. Albert Mühlemann dans *Feuilles Bleu Horizon* le décrit comme « un plateau pelé qui domine une plaine stérile, sans un arbre<sup>54</sup> », on s'y embourbe, même les chevaux en piétinant s'enfoncent jusqu'aux genoux<sup>55</sup>. Pourtant il a déjà abrité les habitants de Salonique lors des catastrophes récentes, tremblement de terre en 1902, incendie de 1910, épidémie de choléra en 1911 et 1912. L'installation des alliés n'est donc pas exceptionnelle aux yeux des autochtones. Au bout de deux mois et demi d'occupation, il est déjà une véritable ville, ainsi lorsqu'arrive Joseph Vassal le 18 décembre 1915 :

En avant de Zeitenlik et jusqu'à Salonique, l'immense terrain ondulé est peuplé d'une armée. Autrefois, c'était le désert. Des alignements fantastiques de tentes, de villes sous la toile, par groupes, des entassements de marchandises, de munitions, une débauche d'autos de toutes formes, de tout modèle, cent autos sanitaires alignées, des camions par files de trente à quarante<sup>56</sup>.

---

52. CADOUX, 1959, p. 146.

53. ARÈNE, 1916, p. 40.

54. VASSAL, 1916, p. 65.

55. STOCANNE, 2005, en janvier 1915.

56. MÜHLEMANN, 1935. Sergent, artiste peintre et professeur de dessin, à la 227<sup>e</sup> RI, 76<sup>e</sup> DI, Mühlemann est un des rédacteurs du journal de tranchées *La Bourguignotte*.

L'ensemble est une juxtaposition de camps, car chaque nationalité possède son propre camp, avec ses spécificités, son architecture différente ; la répartition des tentes fournit des indications sur les habitudes sociologiques des milieux militaires de chaque nation. Le secteur français se reconnaît à ses marabouts de forme conique qui forment de petits villages avec des ruelles et des pas de porte « sur lesquels on discute en fumant ».

Le camp britannique, décrit par Georges de Lacoste, est nettement différent :

Longues tentes rectangulaires, riches, fières, solitaires. Ce sont de vraies maisons de toile avec portes et fenêtres. C'est solide et c'est confortable, mais c'est lent et difficile à monter, et avant que la superbe tente ne soit montée, l'ennemi a envahi le camp.

Le camp italien prend un aspect mixte, de grandes tentes carrées et « d'innombrables tentes individuelles disséminées partout ».

La diversité de l'architecture constitue une toile de fond sur laquelle se meuvent des soldats venus de tous les coins du monde, car chaque nation européenne représentée a largement mis à contribution ses colonies. Georges de Lacoste parle « du bivouac universel de Zeitenlik... réalisation moderne la plus imprévue de la Tour de Babel... Toutes les races de la terre y sont représentées ». Il voit « des cavaliers hindous enturbannés, des goumiers marocains, des tirailleurs malgaches, des Sénégalais noirs comme l'ébène, des Créoles, des Annamites<sup>57</sup> ». René Estinguoy, soldat originaire du Gers, n'a jamais vu autant de peuples différents, il exprime son étonnement dans un courrier : « C'est merveilleux de voir toutes les races et tous les pays réunis<sup>58</sup>. »

À cette diversité des militaires, s'ajoute celle des prisonniers bulgares, turcs, autrichiens, allemands qui travaillent dans le camp. S'ajoute également celle des réfugiés des guerres balkaniques installés dans un camp, en face de Zeitenlik. Ces populations misérables, sales, qui vivent de mendicité émeuvent les soldats qui les regardent néanmoins d'un œil critique :

Une femme en loques accroupie sur ses talons tient ses deux mains serrées contre le ventre. Ses yeux reflètent l'angoisse de la mort la plus lente et la plus horrible : elle meurt de faim. J'ai sorti de ma poche un biscuit de troupes anglais pour le lui donner. Mais je n'ai pu le faire. Une nuée de gosses, d'hommes même ont bondi sur moi. Cent mains m'ont arraché la mince galette et puis se sont tendues à nouveau, implorantes et décharnées [...] Après dix minutes ; voyant que je n'avais plus rien, les mains se sont baissées, les voix se sont tues.

---

57. LACOSTE, 1923, p. 42.

58. ESTINGUOY, s. d. Il a été caporal puis sergent mitrailleur, à la 156<sup>e</sup> DI et au 175<sup>e</sup> RI.

Les misérables ont repris leur pose accroupie. On croirait voir, si leurs yeux ne brillaient pas comme ceux des fauves, des morts assis<sup>59</sup>.



**Figure 7**

Le camp de réfugiés de Zeitenlik, le « village blindé » ou bidonville...

© CP, APA

155



**Figure 8**

Les réfugiés du quartier du Vardar, sur le chemin de Zeitenlik

© CP, APA

---

59. ARÈNE, 1916, p. 36.



Les enfants viennent dans le camp en quête de nourriture et vendent cigarettes, allumettes, crayon, papier, journaux, fruits et les soldats les pourchassent, craignent les maladies que leur crasse pourrait transmettre, mais sont parfois contents de trouver ce qui leur manque. À côté du camp, le capitaine Deygas explique qu'

[il] a poussé une autre ville macédonienne, bizarre, hétéroclite, pouilleuse, abritant dans d'étranges bicoques tous les mercantis possibles et imaginables qui accompagnent toutes les armées, surtout les armées qui ont la réputation d'avoir comme on dit en Macédoine « beaucoup métalliques » [...] Là fleurissent les commerces les plus invraisemblables. L'éternel bistrot crasseux débite du raki, du mastic et du café turc [...] Un autre, sur une petite caisse vend du loukoum, petit cube de gelée de fruits et des figues percées par le milieu et réunies en forme de chapelet par quelques brins de paille. Sur des charbons ardents, un autre fait griller des petites saucisses, le plus curieux est sans doute le « loustro », le cireur de chaussures<sup>60</sup>.

Le camp est à la fois lieu de cantonnement, mais aussi centre administratif et entrepôt.

Les services du GQG et des états-majors alliés travaillent dans des baraquements entourés de modestes jardins aménagés par des moyens de fortune. Les dépôts et les installations nécessaires à la cohabitation sous la tente de dizaines de milliers de personnes ont entraîné des travaux impressionnants :

L'intendance française a installé une vraie ville à l'américaine, avec ses trente-deux fours qui livrent à nos troupes en vingt-quatre heures plus de 100 000 rations de pain [...] Construits en bois, en brique, en tôle ondulée, avec des planchers intérieurs qui les isolent de l'humidité, ils s'alignent en longues files desservies par des voies ferrées les reliant directement au port où les denrées arrivent, à la gare des Orientaux d'où elles sont expédiées à l'avant<sup>61</sup>.

Les soldats arrivés lors de la création du camp et qui sont amenés à le revoir deux ans plus tard ont des difficultés à se reconnaître, si nombreux sont les aménagements réalisés. René Estingoy écrit à sa famille :

Il te faudrait voir notre camp. Il est au moins trois fois comme Auch [...] Tout est copié sur nos villes de France : jardins, bornes-fontaines, kiosques à journaux [...] C'est merveilleux à

---

60. DEYGAS, 1932, p. 182.

61. DAVID, 1927, p. 126.

voir [...] Grandes rues arrosées et balayées avec machines, chemin de fer, jolis jardins avec jolis baraquements, téléphone, télégraphe [...] C'est tout d'une grande ville avec ses locomotions modernes.

À cette même époque, des cartes sont vendues aux soldats montrant le camp lors de son installation ; elles montrent uniquement des alignements de tentes et René Estinguoy trouve qu'elles ne correspondent plus à la réalité. Il faut dire que... une carte porte la légende « Salonique-musique dans le camp français » et René Estinguoy écrit : « Ce campement ne ressemble en rien à celui qui existe actuellement. » Et pour cause ! La photographie a été prise au village de Moudros sur l'île de Lemnos et on y voit au fond un village avec une imposante église !

Tous les progrès ne se font pas au même rythme, c'est ainsi que Lucien Lamoureux, en octobre 1917, affecté au service des chevaux, constate que :

Il n'y avait pas de lavoir ni d'abreuvoir. On menait boire les animaux dans un ruisseau qui coulait à deux cents mètres du camp. On imagine ce qu'était la corvée d'abreuvoir pour mille bêtes qui buvaient deux fois par jour [...] Il n'y avait pas d'infirmerie vétérinaire, impossible d'isoler les bêtes malades ou contagieuses<sup>62</sup>.

Lamoureux, grâce à des amis, qui lui fournissent un appoint en hommes et un camion pour transporter des pierres, parvient à faire construire une canalisation, un lavoir, un abreuvoir et une piste circulaire pour faire promener les chevaux ; il obtient même des écuries pavées avec un toit de roseaux, mais... en 1918.

Le camp de Zeitenlik n'est pas unique ; en direction de l'est, le quartier de Kalamaria se prolonge par un terrain d'aviation (près de la villa Allatini), des camps et des hôpitaux, mais rien n'atteint la taille de Zeitenlik. Et qui dit guerre, blessés, malades, camps, hôpitaux, dit aussi cimetière. Celui de Zeitenlik précède le camp et prend des proportions démesurées au fil des mois, ce que Pol Roussel appelle « la Cité des Morts » précède celle des vivants<sup>63</sup>.

Quelle tristesse ! Des milliers et des milliers de croix. Uniformes, grises, alignées, avec le nom en noir. On dirait que, même morts, les pauvres bougres qui sont là sont condamnés au port de l'uniforme à perpétuité. Mais tout est si propre, si net. On voudrait voir une fleur, un peu de verdure, pour montrer qu'un être cher pense à eux

62. LAMOUREUX, p. 258-261.

63. Le cimetière est divisé en sections française, anglaise, serbe, italienne, russe ; il comprend 20 589 victimes des cinq nationalités et également des prisonniers bulgares. Une partie des victimes des combats a été enterrée sur place dans des tumulus.



quelquefois. Rien que l'obsédante monotonie des croix. Une tombe prête. Numéro d'ordre : 9 327 [...] Derrière un rideau d'ifs, on est en train de construire une chapelle. « Tu viens retenir ta place, mon gars ? » C'est un territorial qui passe une pelle à l'épaule<sup>64</sup>.

## LE SOLDAT ET LES POPULATIONS SALONICIENNES

### L'ÉTONNEMENT DEVANT LE COSMOPOLITISME

À leur descente du bateau, les soldats découvrent avec étonnement l'hétérogénéité et les disparités de fortune dans la population d'une ville de 175 000 habitants. Il est vrai que peu ont eu l'occasion de connaître une aussi grande ville et, encore moins, un tel cosmopolitisme. Seuls les Parisiens, comme l'adjudant Joyeux, parviennent à faire des rapprochements, ici peu flatteurs, avec ce qu'ils connaissent :

Vers onze heures, nous partons pour un camp des environs et, sur les routes défoncées, épouvantables, c'est le même cinéma d'une population mêlée qui semble sortie de l'imagination de Dante. Prenez la rue du Caire de l'Exposition universelle, mettez mijoter quelque temps dans la puanteur des épandages d'Achères ou de Gennevilliers, saupoudrez de boue, de crotte, d'ordures ménagères, versez le tout dans la zone des chiffonniers de Saint-Ouen ou de Malakoff ; agitez et servez chaud, comme garniture et pour pimenter la présentation, prenez des soldats de tous les pays alliés [...] ajoutez plusieurs pincées de Nègres, d'Annamites, Arméniens, Grecs et voici la recette pour composer ce dessert des yeux et de l'odorat<sup>65</sup>.

---

64. PERNOT, 1936, p. 104.

65. JOYEUX, s. d., p. 29.



**Figure 9**

Salonique la cosmopolite

© APA

Dans un article appelé *À Salonique, Carrefour des Nations*, paru dans *L'Illustration* du 17 février 1917, le médecin Édouard Julia écrit : « Et les Saloniciens ? Que sont les Saloniciens ? Personne ne saurait le dire. Grecs, Turcs, Juifs, amalgamés sans se fondre ni se confondre, ont donné des Saloniciens. » Au cours de l'année 1914, était parue l'ouvrage de Paul Risal, *Salonique, la ville convoitée*<sup>66</sup>, qui explique que cette ville a été formée par des arrivées successives d'étrangers par la mer et n'a donc aucun rapport avec son arrière-pays :

De tout temps, elle a été une colonie d'étrangers [...] À l'époque primitive, elle fut crétoise et grecque dans un monde barbare de Thraco-Illyriens, elle appartient de nos jours aux Juifs, aux Deunmeh, aux gens d'Occident, tandis que dans la province, en des vallons distincts, mal reliés par des sentiers de chèvre, par des gorges sauvages où mugissent les torrents, végètent en un exclusivisme farouche, des populations diverses, Albanais, Valaques, Slaves, Bulgares, Turcs, traînardes des invasions qui ont traversé le pays<sup>67</sup>.

Ainsi développe-t-il l'idée selon laquelle la ville, coupée de son arrière-pays faute de transports, ne doit son activité qu'à l'étranger et au commerce, et que presque tout le monde y porte le costume européen. Or, ce n'est pas ce que voient les soldats ; en revanche, ils cherchent des Grecs, puisqu'ils sont en Grèce, mais ne savent pas toujours comment les identifier.

66. NEHAMA/RISAL, 1914. Nehama était un Juif de Salonique, sans doute peu enthousiaste de voir sa ville revendiquée par les Grecs ou les Bulgares.

67. *Ibid.*, p. X.

## UN MONDE CLOISONNÉ

Ils sont étonnés de constater que la ville est une juxtaposition de populations qui coexistent tout en restant étrangères les unes aux autres, séparées selon les uns par leur niveau de ressources, pour les autres, par la religion.

Dans le centre-ville évoluent des personnes qui semblent fortunées et qui n'ont rien à envier à l'élégance des centres-ville d'Europe occidentale. Pierre Maridort note que « les classes aisées sont vêtues à notre mode... les jeunes filles, habillées souvent en costume marin<sup>68</sup> ». Grâce aux milliers de militaires présents, certains s'enrichissent rapidement :

On cite des chiffres fantastiques : Floca, un million de bénéfice dans l'année, la Tour blanche, trente mille drachmes de recettes par jour. La Tour blanche est la grande puissance de Salonique : cinéma, restaurant, café-concert, bastringue et le reste [...] Pourvu qu'on trouve de quoi faire un peu de noce, on ne regarde pas au prix. La perte est agaçante, mais on ne manque pas d'argent<sup>69</sup>.

Mais ces fortunes irritent les soldats, si malheureux de leur exil forcé, ainsi, Pol Roussel :

160

Le Salonicien est polyglotte et commerçant dans l'âme, il a le génie des affaires, il se meut au milieu des difficultés commerciales avec la facilité de l'alevin dans la mare boueuse, et puis il possède un sens moral particulier, très différent du nôtre et nos scrupules ne sont pas les siens. Cela lui permet en partant de peu, voire de rien, de s'élever progressivement, rapidement quelquefois, pour atteindre très haut et aller très loin. Tel banquier est arrivé pieds nus à Salonique, tel directeur de comptoir ayant plusieurs succursales en ville, des propriétés en Macédoine et une villa aux campagnes, a commencé loustro sur les trottoirs de la rue Egnatia pour cirer les chaussures des passants<sup>70</sup>.

Malgré cela, les soldats ne peuvent que constater la pauvreté, la mendicité et le travail des enfants en loques. « Il grouille dans Salonique une affreuse populace où l'on voit beaucoup de loques et de guenilles », écrit Georges de Lacoste. Les mendiants sont « hideux, effrontés, puants » selon Julien Arène. Et Pol Roussel énumère tous les vendeurs ambulants, de limonade, de yaourt, de pois chiches, de légumes, de glaces, de lait d'ânesse, le

---

68. MARIDORT, 1918, p. 5, 6 et 16.

69. BURNET, 1921, p. 231, début août 1917.

70. ROUSSEL, 1925, p. 97.

barbier ambulants... dont beaucoup sont des enfants qui, ayant appris le français dans les écoles catholiques ou israélites ou à la Mission laïque, profitent de cet avantage auprès de soldats ignorants de toute langue étrangère. Certains sont frappés par leur débrouillardise, leur intelligence, d'autres sont exaspérés par leur nombre et leur insistance :

Les loustros viennent en foule, comme des pierrots, sautillant et piaillant, vous solliciter de leur confier vos pieds [...] Si l'on tient à être bien ciré ou brossé, on jette son dévolu sur le plus fort de la bande, qui a coutume de se faire sa place en bousculant les autres. Si l'on veut se montrer très civilisé, juste et compatissant, on appelle le plus petit ou le plus chétif [...] il ne fixe jamais de prix, mais réclame toujours un petit peu plus [...] Dans l'antiquité, avant d'entrer dans certaines villes, le voyageur devait se purifier dans l'eau d'une fontaine lustrale, pour pénétrer dans Salonique, j'ai accompli la cérémonie du loustro<sup>71</sup>.

D'autres sont moins tolérants que Georges de Lacoste, ainsi Marcel Brochard :

Le loustro vous assaille de ses cris, s'empare de vos gros souliers, arrive à les faire briller, se tortillant comme un petit singe grimaçant. Après avoir été payé, il vous indique cyniquement la maison de sa sœur<sup>72</sup> !

161

Il est vrai que bien des jeunes garçons sont aussi rabatteurs pour les commerçants, les cafés-chantants et les prostituées.

Parmi ces pauvres, les soldats voient aussi des réfugiés des guerres balkaniques éparpillés à l'extérieur et à l'intérieur de la ville, et des Serbes qui ont fui l'avance des Bulgares. Tous ces malheureux sont prêts à mendier et à récupérer n'importe quoi, y compris ce que les soldats abandonnent en partant pour ne pas alourdir le paquetage :

Les chasseurs bouclent hâtivement leurs sacs [...] Tout autour, la foule dépenaillée des Grecs, avide et besogneuse, attend impatiemment le départ pour glaner les détritiques, l'espoir d'une aubaine, prête à s'entretuer au moment du partage<sup>73</sup>.

Beaucoup insistent sur les barrières religieuses qui édifient et différencient les communautés :

---

71. LACOSTE, 1923, p. 42-44.

72. BROCHARD, 1953, p. 105.

73. LIBERMANN, 1917, p. 64.

Vraiment, si l'on ne connaissait les habitudes des milieux saloniciens, le particularisme de chaque communauté religieuse vivant confinée dans ses croyances, dans ses mœurs, dans ses aspirations, étroitement unie mais sans contacts avec les communautés voisines [...], si l'on ne savait combien infranchissables sont ainsi les barrières élevées par l'esprit entre les esprits, il serait aisé de voir en cette foule, la plus simple et la plus nette fusion des races, il n'en est rien pourtant. Chacun de ces hommes qui passent poursuit son rêve et son idéal, et ceux qu'il coudoie lui sont et lui demeureront toujours étrangers<sup>74</sup>.

Certains distinguent les Juifs aux tenues traditionnelles de leurs coreligionnaires vêtus à l'européenne qu'ils confondent le plus souvent avec des Grecs, mais dans l'ensemble ils détaillent surtout de riches costumes et voient la communauté juive comme détenant la finance et le négoce. Ils sont également surpris par les *deunmebs* dont ils se demandent comme Risal, si ce sont « des Juifs honteux ou des musulmans d'opérette ». Ils sont fascinés par les jeunes filles

qui ne sortent ordinairement que par groupes... visage voilé par le tcharchaf de soie noire, si léger et qui, cependant, met entre elles et l'audacieux étranger, tout un monde d'idées et de formes, creuse un véritable abîme qui leur vaut je ne sais quelle manière de respect<sup>75</sup>.

Le lieutenant de vaisseau Burlet remarque les femmes « fantômes noirs, surprenantes d'élégance et de grâce » et avoue que le voile très fin souligne la finesse de leurs traits. Il existe également des Juifs parmi les réfugiés, venus de Stroumitza, Serrès et Kavala pendant les guerres balkaniques, qui sont les principaux pourvoyeurs des soldats en cartes postales. Même si certains soldats, comme Julien Arène, font des allusions que l'on peut taxer d'antisémites, le cas n'est pas général, et les Juifs, accessibles par leur maîtrise du français sont mieux tolérés par les soldats que les Grecs auxquels on ne pardonne pas deux ans d'hostilité ouverte.

Ils reconnaissent les musulmans « à leur tenue bigarrée dont la culotte à fond flottant déchaîne parmi les poilus des saillies et des rires<sup>76</sup> » et observent leurs femmes dont la robe informe et le voile épais ne laissent rien deviner et... bons lecteurs de Loti, certains cherchent *Azyadé* :

Je rencontre souvent des femmes turques étroitement voilées [...] enveloppées dans les plis flottants du féridjé, sorte de sac d'étoffe

---

74. ROUSSEL, 1925, p. 106.

75. *Ibid.*, p. 344.

76. ARÈNE, 1916, p. 30.

noire, tellement dépourvu d'élégance qu'il enlève tout attrait aux mystères des féminités qu'il dérobe [...] j'avoue qu'elles n'aiguisent nullement ma curiosité [...] Cette femme turque que j'aperçois pourrait être Azyadé ; elle avance, enveloppée de cette immense féridjé triste, qui lui donne un aspect de veuve et de pauvre [...] il ne faut pas songer à lui donner un âge, c'est peut-être une vieille femme, c'est peut-être une jeune fille<sup>77</sup>.

## DES SOLDATS CONSOMMATEURS

Les soldats ont dans l'ensemble une vue très négative des marchands, les « mercantis » qui, ne voulant pas laisser échapper une clientèle au niveau de vie relativement élevé pour la ville, les harcèlent sans cesse.

Il y a des mercantis de race et de provenance incertaines, Grecs, Maltais, Espagnols, Italiens, qui tous s'accordent en l'universelle exploitation de l'étranger<sup>78</sup>.

Cette exaspération peut parfois entraîner des violences,

Le cuisinier de la popote des officiers, un gars qui n'a peur de rien, fort comme un Turc, s'avance vers les mercantis. Le premier qu'il rejoint est un jeune éphèbe au visage pâle et brun, aux lourds cheveux noirs en bandeaux, qui se dispute avec un homme au sujet d'un verre de Samos. Le poing se lève [...] la figure écorchée comme un fruit trop mûr, le Grec s'enfuit en criant. Un autre, d'une claque, perd l'équilibre, et l'œil à demi-poché, hurle lamentablement ; un troisième, un autre encore : c'est une fuite éperdue. Aux éclats de rire des chasseurs amusés par la scène, les marchands se sauvent, décampent à toutes jambes<sup>79</sup>.

Des bruits courent sur des fortunes rapides faites sur le dos des soldats, Jean-José Frappa écrit au cours de sa campagne un ouvrage appelé *À Salonique sous l'œil des Dieux*, où il décrit l'ascension fulgurante d'un jeune *loustro* dépourvu de scrupules qui devient fournisseur officiel des armées française et britannique, et a pour cela prostitué sa sœur et sa fiancée ! Quoi qu'il en soit, les soldats sont persuadés d'être exploités par tous les commerçants, quitte, même, à en faire des chansons.

77. ROUSSEL, 1925, p. 167-69.

78. Henri du P..., aumônier à la 122<sup>e</sup> DI, « Lettres d'Orient octobre 1915 – mai 1916 », in GRANDMAISON, 1917, p. 361-404, ici p. 373.

79. LIBERMANN, 1917, p. 68, près de la gare des Orientaux.

Des commerçants empressés  
À nous vendre sont rusés  
Elle en contient une clique  
Salonique  
Ça, c'est trois francs et d'mi l'ocke  
Mais si l'on marchande bien,  
On paie dix sous, c'est baroque  
Au Salonicien<sup>80</sup>

Ce sentiment d'être volé est accentué par l'obligation de devoir marchander tous ses achats, car « le prix fixe est inconnu ici. L'esprit français s'exaspère de ces marchandages et je sais plus d'un poilu qui, d'un coup de pied vengeur, a fait voler l'étalage du mercanti<sup>81</sup> ».

Les marchands [...] nous rendent bien en finesse et en duplicité la méfiance et le demi-mépris que nous manifestons à leur égard, et je gage bien que le fait de tromper « le chrétien » sur la qualité et de le duper de quelque façon, doit être une manière d'œuvre pie pour le négociant des souks qui n'a d'égale que l'arrogance de l'acheteur.

Les soldats supportent difficilement les longues discussions

Qui dégénèrent parfois en disputes de voir le « youdi » qui, la main sur le cœur, argue de sa bonne foi tout en vous assassinant en turc ou en judéo-espagnol<sup>82</sup>.

## LES TRISTES LUMIÈRES DE LA VILLE

C'est toute la civilisation malade et pauvre de l'Occident qui vient échouer là, à bout de souffle<sup>83</sup>.

### LA CONCENTRATION DES BLESSÉS ET DES MALADES

Le nombre croissant de malades et, par périodes, de blessés oblige les autorités à développer des structures d'accueil pour les soldats des convois sanitaires qui arrivent en gare des Orientaux. Six hôpitaux temporaires sont créés en 1916 et 1917, auxquels s'ajoutent des fondations privées réservées aux officiers.

---

80. *Écho de France* du 17 août 1917. MOURELOS, 1992, p. 97.

81. ARÈNE, 1916, 44.

82. ROUSSEL, 1925, p. 127.

83. BONNEFON, 1925, p. 10.



À Zeitenlik l'établissement d'éducation des lazaristes a été reconverti en hôpital et des annexes ont été construites sous forme de baraquements et de tentes, le tout constitue les « Hôpitaux Temporaires 1 et 3 ». À l'est de la ville, deux hôpitaux, les 5 et 6, ont été installés près de l'aérodrome dans le prolongement de Kalamaria. Louis-Gaston Giguel, évacué, qui arrive à Salonique le 24 novembre 1916 est frappé par la taille de l'hôpital 5 qui peut accueillir 2 000 malades, Pol Roussel découvre que l'hôpital 6 est constitué de « coquets pavillons » (à la différence du 5, formé de baraques Adrian) avec des allées fleuries entre eux, des lits avec moustiquaire. Ce confort n'est pas, hélas, celui des baraques où pénètrent, selon la saison, le vent, le sable, la chaleur et les moustiques. Une partie des malades est également logée sous des tentes. Le sergent Marcoux qui avait participé à la construction de l'hôpital 6, quand il est atteint par le paludisme, est dirigé sur Mikra, au nord-ouest de la ville de Salonique, où se situe un camp pour les convalescents et, là, il se retrouve parqué sous une tente marabout, avec une paillasse et une couverture.

À Salonique-ville, plusieurs lieux accueillent malades et blessés, dont l'hôpital Mareskine (du nom d'une princesse russe, amie de Sarrail), une baraque « propre et gaie » non loin de la Tour blanche. Des espaces de convalescence réquisitionnés sont installés pour les officiers dans des lieux agréables, ainsi la Villa Allatini, où Abd-ül-Hamid, détrôné, fut assigné à résidence plusieurs années.

#### LES SOLDATS EN SORTIE

Les fins d'après-midi et les soirées voient converger vers le centre-ville quelques rares soldats de Zeitenlik et beaucoup d'officiers.

Les officiers des armées alliées, descendus du front pour quarante-huit heures, après avoir passé des mois dans le bled désertique de Macédoine ou d'Albanie, sont attirés par la lumière, par le bruit, par la cohue qui règne en ce lieu, comme l'oiseau de mer et l'insecte sont irrésistiblement attirés par la clarté du phare brillant dans les ténèbres. Ceux qui sont installés à Salonique viennent par désœuvrement, par désir, eux aussi, de voir de la lumière, du monde, de fuir la petite chambre infestée de moustiques malgré les toiles métalliques fixées aux fenêtres<sup>84</sup>.

Ils passent des heures entières sur les terrasses des cafés :

Cette tendance au continuel repos devant la boisson rafraîchissante, et par cela même trop souvent dangereuse observée

84. LA MAZIÈRE, 1921, p. 13.

chez un si grand nombre de mes camarades, me rappelle la boutade d'un capitaine auquel on proposait je ne sais quelle ascension vers Yedi Kule certes non dénuée d'intérêt : « Assez, assez ! ne me parlez de rien si vous voulez mon bonheur, offrez-moi seulement un picon, un glaçon, un chalumeau »<sup>85</sup>.

Si Pol Roussel, très curieux lui de toute la ville, critique ce manque d'intérêt, il faut aussi reconnaître qu'il n'y a ni cercle militaire, ni bibliothèque, ni théâtre, juste les concerts des fanfares militaires.

D'ailleurs, ce peu de curiosité se retrouve dans les relations humaines : il y a peu de contacts entre les différentes unités et entre les soldats des différentes nations présentes. Charles Bonnefon s'étonne de voir ces hommes « étrangers les uns aux autres : toutes les armées du monde sont là pour le même but, mais ces soldats s'ignorent, s'évitent, semblent redouter tout contact<sup>86</sup> ».

Mais si Roussel ne trouve pas les spectacles cultivés de son choix, la ville possède des cinémas, des restaurants, des cafés-bars, des « beuglants ».

Le grand café de la Tour blanche est :

[...] le beuglant des officiers [...] sorte de casino au bord de la mer, en face de la vieille forteresse dont il a pris le nom [...] Un jardin-terrace agréablement dessiné le précède et s'emplit à partir de seize heures d'un public composé, en majeure partie, d'officiers alliés [...] On prend par petits groupes un apéritif médiocre, car les consommations sont abominablement frelatées, mais que rachètent la vue sur le golfe et l'audition d'artistes toujours acceptables et quelquefois excellents<sup>87</sup>.

On y mange, ajoute le même témoin, « de la cuisine grecque qui a la prétention d'être française ». Selon Deygas, le spectacle est dans la salle où :

Les Anglais et les Russes qui représentent l'aristocratie de l'argent occupent les loges, les Français se contentent de fauteuils. Il se passe là des séances de rire homériques, les applaudissements sont rares et les huées formidables. On jette aux artistes des sous, des rats et tous les projectiles possibles et imaginables... De temps à autre, quelques spectateurs, plus ou moins émoustillés par un champagne frelaté, prennent d'assaut la scène, remplacent les histrions, embrassent les chanteuses, bouleversent les décors, démolissent le piano, arrosent la foule de champagne [...] On entend des voix avinées qui fredonnent *La Marseillaise* ou le *God save the King*, le champagne payé à prix

---

85. ROUSSEL, 1925, p. 107.

86. BONNEFON, 1925, p. 146.

87. ROUSSEL, 1925, p. 138-139.

d'or produit son effet : les Anglais et les Russes roulent sous les tables, les Français sont simplement gais. Les bagarres ne sont pas rares. Le mobilier du café a dû être remplacé plus d'une fois, mais l'argent coule à flots ; le tenancier court généreusement le risque de remplacer de temps à autre les pots cassés<sup>88</sup>.

Différents témoins décrivent le déroulement des soirées dont l'un des spectacles les plus prisés est celui de la danseuse orientale.

La danseuse est une vraie Turque. Elle fait une entrée triomphale sous les applaudissements bruyants d'une foule dont il faut croire qu'elle est l'idole [...] Avec une science consommée [...], elle laisse glisser le long de ses flancs et de ses hanches le voile azuré et pailleté d'or qui l'enveloppait, elle découvre un corps d'une beauté sculptural, que le fin maillot couleur de chair met superbement en relief. Les applaudissements reprennent et redoublent, les hommes sont contents. Alors, le corps de la danseuse commence [...] sa ronde infernale. Entre les genoux et les seins, le corps se plie et se replie, ondule, serpente, se cherche, se fuit, se ramasse et se déploie, vibre, frémit, tressaille, sursaute, se passionne, se détend puis s'acharne et, dans une suprême convulsion, s'abandonne, éperdu, ayant conduit avec une force irrésistible l'attention des spectateurs subjugués de l'idée des premiers plaisirs du péché jusqu'à celle de l'ivresse absolue<sup>89</sup>.

167

Résultat :

C'est plus que n'en peuvent supporter quelques-uns ; on crie : assez, assez ! [...] la folie de tout à l'heure se transforme ; il y a là des hommes qui sont sevrés de plaisirs depuis des mois, qui sont venus du front « exprès pour ça » [...], alors les marchés s'engagent, car ces dames, le numéro achevé, descendent dans la salle et se mêlent aux spectateurs<sup>90</sup>.

Les descriptions de scènes de défoulement collectif se multiplient ; à quoi les attribuer ? Pol Roussel invoque « l'appétit maladif de distractions » lié au besoin d'oublier, la monotonie des jours, l'insuffisance de dérivatifs intellectuels, l'éloignement de la famille et le manque de nouvelles... Lacoste pense à la tension nerveuse provoquée par le danger et le besoin de la relâcher.

88. DEYGAS, 1932, p. 176-177.

89. LACOSTE, 1923, p. 47. Le chapitre s'appelle « La danseuse impudique ».

90. ROUSSEL, 1925, p. 142.

Tout cela se mêle à la forte consommation d'alcool... Les soldats moins fortunés se contentent des « beuglants », toujours avec beaucoup d'alcool.

Et, dernier plaisir du soldat, la prostitution. Les soldats s'aperçoivent vite que les femmes autochtones ne correspondent pas aux voluptueux clichés de la femme orientale qu'ils ont apportés de France : « On ne pouvait guère chasser en terrain gardé, car, à l'exemple des Turcs, leurs anciens maîtres, Macédoniens, Juifs... Grecs, Serbes, Bulgares savaient garder leurs femmes<sup>91</sup>. »

Le nombre considérable de soldats concentrés autour de Salonique provoque un afflux de femmes d'origines diverses vers les quartiers spécialisés qui existaient auparavant comme dans tous les ports. Cette forme de prostitution s'oppose en partie à l'offre qui est faite dans les villages isolés où cette activité est l'un des rares moyens de survie pour des populations très démunies. Les témoignages à ce sujet sont nombreux, mais, dignité oblige, il est bien rare que l'auteur raconte sa propre expérience, en revanche il se dit souvent témoin des sorties de ses camarades.

Selon le grade et la fortune des soldats, deux circuits de prostitution existent à Salonique. Tandis que les hommes les plus aisés fréquentent le quartier européen où les femmes sont pour la plupart des transplantées aux honoraires coûteux, les plus démunis se rendent dans le quartier du Vardar, où ils ont affaire à des femmes très pauvres issues, souvent, des quartiers de réfugiés proches. Plusieurs témoins expliquent que parmi ces femmes, se trouve un nombre important de professionnelles venues des bouges d'Égypte, d'Algérie, de France, d'Italie, de Grèce, de Constantinople. Pierre La Mazière parle

du lamentable troupeau de chanteuses importées de France. Depuis longtemps, les plus misérables beuglants des chefs-lieux de canton ne les admettaient plus, l'heure de la retraite avait sonné pour elles. Mais la guerre survint [...] elles ont repris du service et sont venues faire fortune en Orient, en s'établissant marchandes d'amour<sup>92</sup>.

Cette activité, qui s'est mise en place spontanément, est de plus en plus surveillée par les autorités militaires qui craignent l'apparition de maladies vénériennes et la présence parmi ces femmes d'agents de renseignements de l'ennemi (une danseuse viennoise a été fusillée en 1918) ou des partisans du roi Constantin. Dans le centre-ville interviennent souvent des intermédiaires, les cafés et les restaurants, dont l'illustre établissement de la Tour blanche qui pratique les prix plus élevés ; on trouve aussi des endroits plus discrets et tout aussi chics comme l'hôtel de Mme Joujou « dont les pensionnaires charmantes

---

91. Richard *in* COLLECTIF, 1932, p. 140.

92. LA MAZIÈRE, 1921, p. 12-13.

faisaient les délices des officiers, et même de quelques officiers supérieurs<sup>93</sup> ». Les femmes, qui se donnent souvent des airs d'Orientales, sont très souvent françaises, recrutées par des réseaux mal connus et venues tout simplement pour gagner de l'argent. Georges de Lacoste trouve l'une d'entre elles plus respectable que les autres, car elle place ses revenus en bons de la Défense nationale<sup>94</sup> !

Les soldats les moins fortunés fréquentent le quartier du Vardar :

C'est là que Salonique a ses bouges, semblables à ceux de Toulon et de Marseille avec le même décor : une fille peinte, assise sur le pas de sa porte qui laisse entrevoir un grabat, offrant aux affamés, une illusion enveloppée dans un peu de tulle pailleté<sup>95</sup>.

Les services militaires ont d'ailleurs refoulé toutes les prostituées dans ce quartier et créé un service sanitaire pour tenter de limiter la propagation des maladies vénériennes. Les femmes recensées doivent accepter une visite hebdomadaire des médecins, les dames « errantes » doivent également accepter un contrôle. Jean-José Frappa assure que

l'État-Major envoya aux divisions une note donnant les adresses des établissements où les hommes pouvaient sans danger étancher leur soif de tendresse ainsi que les prix des consommations<sup>96</sup>.

Gaston-Charles Richard décrit la vie de ce quartier :

Un quartier réservé, créé là, accueillit désormais dans ses clapiers, les désirs et les fougues militaires. Dès cinq heures du soir, la vie s'y éveillait et jusqu'à deux heures du matin, parmi les piaulements des gramophones, les soldats vêtus de bleu horizon, Serbes, Monténégrins, Français, les troupiers portant le kaki africain, zouaves et tirailleurs, les tommies anglais, les marins des deux flottes, et les Russes du général Dietrich, déferlaient en flots pressés par les rues, devant les maisons où chantaient, buvaient et folâtraient les filles, fardées, poudrées, teintes, rechampies et stérilisées par les soins des services sanitaires. Une ou deux fois par semaine, on conduisait là les troupiers noirs ou jaunes, désireux de s'épancher [...] entre un air d'accordéon ou de piano mécanique et un verre de Samos frelaté. Ils arrivaient en détachement, conduits par un sous-officier, le plus souvent. Et, munis de numéro d'ordre, chacun attendant son tour,

---

93. FRAPPA, 1921, p. 130.

94. LACOSTE, 1923, p. 46.

95. BURNET, 1921, p. 11.

96. FRAPPA, 1921, p. 131.

ils demeuraient là des heures entières, assis sur le bord du trottoir, s'il faisait beau, ou tassés comme des lapins en terrier, dans des salles enfumées où dominaient les odeurs mêlées du pétrole, du suint humain, du vin rouge et des cuirs militaires<sup>97</sup>.

La saturation des hôtels et des meublés est telle que la prostitution s'exerce un peu partout, depuis les loges des beaux cinémas jusqu'aux gourbis et toutes les dames « errantes » ne sont pas recensées.

Les jugements portés par les témoins sur la ville, ou du moins sur ses habitants, sont au total assez négatifs, des mercantis harceleurs et voleurs aux prostituées (qu'ils critiquent en attribuant toujours la fréquentation à d'autres), ce serait une ville où régnerait l'immoralité dans un tourbillon de plaisirs faciles et dégradants. C'est ce qui justifie leurs réactions face à l'incendie gigantesque d'août 1917.

### **LE GRAND INCENDIE ET SON INTERPRÉTATION**

La ville de Salonique, comme toutes les villes ottomanes, est sujette aux incendies, mais la violence du vent du Vardar a fait de l'incendie qui éclata le 18 août 1917, une véritable catastrophe qui détruisit une partie très importante du centre-ville dans la ville basse. Nombreux ont été les militaires des pays alliés témoins de cet incendie.

#### **CENT MILLE ÊTRES HUMAINS PRIVÉS DE TOUT...**

Lucien Lamoureux, qui se trouve vers la gare, avec un camarade, voit un foyer d'incendie vers le haut de la ville qui lui semble peu important. Il s'en désintéresse ; un peu plus tard, après avoir quitté son camarade, il réalise que l'incendie a progressé :

Je fus stupéfait de constater que l'incendie, attisé par le vent, s'était développé et continuait à progresser à une vitesse effrayante. Déjà, tout un pâté de maisons flambait [...] Je ne fus cependant pas autrement préoccupé. La lutte contre l'incendie allait s'organiser, les autorités militaires avaient les moyens de le combattre efficacement. Du moins, je le pensais [...] je constatais que l'incendie gagnait de vitesse les efforts des pompiers et de la troupe. À chaque instant, des flammèches se détachaient du foyer et, portées par le vent qui maintenant soufflait en tempête, allaient parfois à plus de cent mètres [...] créer de nouveaux foyers [...] Vainement les soldats cherchaient à faire la part du feu en faisant sauter des pâtés

---

97. Richard *in* COLLECTIF, 1932, p. 181-182.

de maisons à la dynamite dont on entendait les explosions. Rien ne pouvait plus arrêter l'incendie<sup>98</sup>.

Cette description correspond aux informations trouvées dans le numéro 1 du journal de tranchées, *Le Bavardar de l'Armée d'Orient*, du 20 août 1917, dont un article s'inspire d'un extrait de l'*Écho de France*. Ce papier ajoute que des soldats anglais et français ont été mis à contribution pour gérer l'évacuation des personnes et que les sapeurs du génie ont tenté d'arrêter l'incendie en dynamitant une rangée de maisons, ce que confirme le capitaine Deygas<sup>99</sup>. À 20 h, la moitié de la ville est en flammes, « le service des pompiers est à peu près inexistant et l'eau manque ». Le feu atteint la préfecture, la mairie et le quartier juif. À 23 h, il franchit la rue Egnatia et se communique au Bazar ; il avance vers la cathédrale Sainte-Sophie et la Tour blanche, par le Bazar, il gagne le centre de la ville. À minuit, on évacue le quartier franc, l'hôpital français, le couvent Saint-Vincent-de-Paul, la mission des Lazaristes et les grandes banques. L'incendie se poursuit toute la nuit, « des flammes de 50 à 100 mètres de haut vont allumer partout de nouveaux foyers », écrit Deygas. Étienne Burnet est impressionné par la vue des « minarets qui se découpaient tout noirs et rigides... comme des barres plantées dans le brasier d'une forge ». À 1 h, le 19 août, le feu a atteint les quais. L'Hôtel Splendid brûle, les marchandises stockées sur les quais s'enflamment, les barriques de vin explosent. Le feu touche aussi les bateaux qui sont ancrés sur le port et le long du quai, et dont certains sont chargés d'huile et d'essence. « Des gabarres chargées de pétrole avaient pris feu, allumant sur la mer d'énormes feux follets. Un contre-torpilleur les coulait à coups de canon... », « On éloigne rapidement les bateaux vers la haute mer<sup>100</sup>. » Vers 2 h 30, l'hôpital français brûle, au petit matin du 19 août, le bâtiment des Messageries Maritimes brûle également, ainsi que le Cercle de Salonique, le café Floca, l'Hôtel de Rome, les établissements Crystal et Olympos.

Le vent du Vardar ne tombe qu'au cours de la seconde nuit. « Toute la basse ville, la partie la plus riche, est anéantie<sup>101</sup>. » Le quai de la Victoire « n'est plus qu'un immense brasier où disparaissent les riches et superbes immeubles modernes... La Banque d'Athènes, la Banque Nationale, la Banque Ottomane et le célèbre café Floca sont anéantis » confirme Deygas.

La rue Venizélos, avec ses grands magasins, où l'on vendait de tout – très cher – est une gorge brûlante. Le célèbre café Floca a vécu, où certainement tous les alliés de l'expédition macédonienne ont pesté contre la lenteur inimaginable de garçons trop philosophes.

98. LAMOUREUX, 1969, p. 252-253.

99. DEYGAS, 1932, p. 180.

100. BURNET, 1921, p. 239 et DEYGAS, 1932, p. 180.

101. DEYGAS, 1932, p. 180.



Dans l'immeuble qu'il illustrait, il n'est plus qu'un gouffre rougeoyant dont il est impossible d'approcher<sup>102</sup>.



**Figure 10**  
L'incendie  
© CP, APA

Étienne Burnet dit que la fumée s'exhala des ruines pendant une semaine. La Tour blanche et son restaurant ont été épargnés, car légèrement à l'écart du reste du centre-ville et, le lendemain de la catastrophe, l'affluence y est énorme, « on peut toujours faire la noce à la Tour blanche<sup>103</sup> » écrit-il.

172



**Figure 11**

L'incendie de Salonique : le soldat utilise une carte postale pour indiquer l'extension de l'incendie  
© CP, APA

102. *La Guerre Mondiale*, 28 septembre 1917.

103. BURNET, 1921, p. 244.



**Figure 12**

La rue franque après l'incendie  
© Wikimedia commons, Gérard Garitan

Les soldats assistent impuissants à l'exode, à la fuite des familles touchées qu'on évalue entre 60 000 et 100 000 personnes<sup>104</sup>.

Dans une atmosphère de fournaise, sous un vent de tempête, charriant des couvertures enflammées qui volaient comme d'immenses oiseaux de feu, parmi les poutres embrasées tombant sur le sol, et les meubles sortis des logis et qui prenaient feu immédiatement, des femmes à demi nues glapissaient, se précipitaient dans les maisons pour y chercher un des leurs, essayer d'y prendre quelque objet. Des milliers de pauvres, chassés de la haute ville couraient vers la mer en emportant ce qu'ils avaient pu sauver. Et leur fardeau brûlait sur leurs épaules<sup>105</sup>.

Un correspondant de *La Guerre mondiale*<sup>106</sup> voit une fillette qui tire une machine à coudre, une autre qui serre « contre sa pauvre poitrine, affolée, deux poules et un coussin brodé d'or ». Un vieillard porte avec peine un matelas et son petit-fils, une cage avec deux serins, une vieille femme porte un fer à repasser... Le nombre important de personnes emportant des éléments de literie, coussins, édredons, oreillers est attribué au fait que des objets précieux y étaient cousus en particulier chez les Juifs<sup>107</sup>.

---

104. 100 000, selon *L'Illustration* et *La Guerre Mondiale*, 28 septembre 1917.

105. LA MAZIÈRE, 1921.

106. *La Guerre mondiale*, le 28 septembre 1917.

107. BURNET, 1921, p. 237.



**Figure 13**

Les fouilles dans les décombres après l'incendie

© CP, APA

Le correspondant de *L'Illustration* observe les gens rassemblés sur les quais :

174

La foule immobile, prostrée, s'éveillait de son songe affreux [...] et, devant le fléau, reculait pas à pas, traînant ses hardes, ses chariots, ses buffles. Des femmes muettes d'horreur, des hommes las et fatalistes, des enfants trop terrifiés pour pouvoir crier, ouvraient... leurs yeux affolés. Ils ne pouvaient s'arracher à cette contemplation désespérée. On les heurtait, on les rudoyait. On prenait pour les entasser sur des camions leurs coffres cloutés, les ballots de hardes, leurs literies. On leur disait de fuir, ils obéissaient, passifs<sup>108</sup>.

Les autorités militaires aident à répartir les populations en divers lieux, les uns en camion, les autres à pied, d'autres sur les trottoirs.

Quelques mahométans [...] s'en étaient allés vers le cimetière abandonné des Vieux-Morts. Et là, accrochant aux pierres levées des pans de tapis, des lés de toile, de vieux rideaux, rangeant les coffres autour d'eux et laissant aboyer avec fureur à tout venant leurs grands chiens maigres, ces vivants dormaient paisiblement sous la protection des trépassés<sup>109</sup>.

---

108. *L'Illustration*, 17 septembre 1917.

109. *L'Illustration*, 17 septembre 1917.

Quand le calme est revenu :

Cent mille êtres humains, privés de tout, sont à la rue. Sur les places, dans les terrains vagues, dans les cimetières musulmans abandonnés, les familles se sont groupées sous des tentes et des abris de fortune [...] Matelas, coussins, couvertures bigarrées, meubles demi-rongés par la flamme, à demi brisés par les transports successifs [...] seaux, bassines de cuivre, berceaux, tout ce que... on a pu arracher ou emporter avec soi dans une course éperdue, gît sous l'implacable soleil qui fait paraître plus misérables [...] ces objets jetés pêle-mêle à la curiosité publique<sup>110</sup>.



**Figure 14**

L'exode : on charge ce qui a échappé aux flammes  
© CP, APA

#### L'INTERPRÉTATION DES SOLDATS : LA MALÉDICTION EST TOMBÉE SUR LA VILLE

Si les spectateurs sont unanimes pour plaindre les familles chassées par l'incendie, on constate paradoxalement dans les descriptions que la plupart manifestent une certaine satisfaction à vivre l'anéantissement des quartiers de la ville européenne. Placés près du port, symbole de l'opulence et de l'argent, ces quartiers qui disparaissaient emportaient avec eux les lieux de plaisir et de débauche, et frappaient ceux que les soldats considéraient comme des riches qui les exploitaient. Deux réactions apparaissent le plus souvent, une fois passée l'émotion des premiers temps : l'ironie et l'identification de l'incendie

110. LA MAZIÈRE, 1919, p. 108-109.



à une sanction surnaturelle ou divine. Le journal de tranchées, *Le Bavardar de l'Armée d'Orient*, le 20 août 1917, exprime cette forme d'ironie :

Parmi les sinistrés de Salonique, il convient de citer en premier lieu le propriétaire de l'hôtel Serrès ; non seulement son hôtel a été brûlé, mais l'admirable et unique collection de punaises qu'il tenait généreusement à la disposition de ses clients a été détruite par l'incendie. Aucune compagnie d'assurances ne peut l'indemniser d'un pareil désastre. Nos sincères condoléances.

Le correspondant de *L'Illustration* choisit la vengeance du Ciel :

Il semblait qu'une invisible main promenait sur la ville la torche des vengeances divines. Le fléau semblait doué d'une sorte d'intelligence terrible [...] sous son choc, une à une, croulaient les hautes maisons, les mosquées, les églises, les synagogues<sup>111</sup>.

Il est particulièrement sensible à la disparition des banques. Les Grecs et les Juifs ont été particulièrement spoliés... qu'à cela ne tienne, les soldats n'aiment ni les uns ni les autres !

Salonique, ville riche, cité d'armateurs, de négociants, de banquiers, Salonique, citadelle orientale du judaïsme, Salonique, qui se pique d'un modernisme intellectuel rare, n'avait pas prévu [...] qu'une catastrophe pourrait l'anéantir. Née de la mer, vivant de la mer, elle a négligé tous les bienfaits de l'eau [...] Elle pleure aujourd'hui avec des larmes de sang, ses trésors perdus, ses maisons détruites, son négoce anéanti. Et elle crie au secours vers le monde entier. Elle, l'Orgueilleuse, la Dominatrice, elle demande de l'aide et du pain, debout, et le front souillé de cendres, au bord de cette mer indolente et féline, dont elle est née et qui ne l'a pas sauvée.

Ce correspondant affiche clairement son antisémitisme, mais il n'est pas représentatif de la grande majorité des commentaires. La ville, selon lui, est anéantie, pourtant les alliés développent tous l'argument selon lequel elle, qui n'avait pas les équipements suffisants, n'a été sauvée que grâce à eux, et les populations évacuées grâce à eux. Ils cherchent à montrer aux Grecs, quelques semaines après le départ du roi Constantin que les alliés sont bien des sauveurs !

Dans le *Bavardar*, un article moqueur et hostile tutoie la ville considérée comme un être malfaisant qu'on est content de voir tomber :

Salonique, la ville convoitée, la perle de l'Égée, la ville maudite [...] mélange insensé de peuples et de races, toi dont la Tour blanche fait

---

111. Article paru dans *La Guerre mondiale*, 17 septembre 2017.

plutôt penser à la Tour de Babel, tu as vécu, ta splendeur est morte.  
L'or si généreusement déversé sur toi depuis deux ans par les alliés,  
les millions apportés d'Occident se sont évaporés en fumée. Et les  
vieux Turcs de la ville haute que l'incendie a respectée, sur la ville  
juive détruite, sur les ruines noircies et les pans de murs branlants<sup>112</sup>.

Dans ce même journal, un texte en vers traduit le même esprit, tout en  
présentant de façon originale, un roi Constantin (*Tino*) qui se réjouirait de voir  
punie la ville qui avait pris le parti de son adversaire :

Ayant appris que Salonique  
Désastre unique  
Fut victime du feu  
Tino s'est réjoui quelque peu  
Comme on le pense  
« C'est parfait ! cette ville immense  
N'est plus qu'un amas de débris  
S'exclama-t-il. Ce sort funeste  
Frappera tous les bons esprits.  
Je ne crois pas qu'un doute en reste  
C'est l'épouvantable punition  
De son infâme rébellion  
Contre notre auguste puissance  
Le vieux Bon Dieu vengeur et juste  
À frappé les Saloniciens  
En volatilisant leurs biens ».

177

On a vu que peu de soldats fréquentaient le quartier turc qui n'avait pas de  
commerces ni de cafés à leur offrir ; seuls quelques romantiques en appréciaient  
le calme, comme celui des cimetières musulmans ; il leur apparaissait comme  
une sorte d'îlot « pur » face à la ville basse, lieu de toutes les turpitudes. Tous  
ont remarqué que l'incendie, bien que né dans la ville haute, l'avait épargnée...  
une conséquence du vent et de la géographie devient un agent divin :

Nous avons reporté tout notre amour sur la ville turque. Elle est  
intacte avec ses rues étroites aux coudes imprévus, ses moucharabiehs  
toujours muets et aveugles, ses remparts [...] Elle nous fera oublier le  
Salonique militaire et mercantile. Le feu du ciel a frappé Salonique  
dans son vice<sup>113</sup>.

---

112. *Bavardar de l'Armée d'Orient*, n° 1.

113. BURNET, 1921, p 245.

L'incendie est l'occasion pour les soldats d'exprimer leur animosité face aux commerçants juifs et grecs de la ville. D'ailleurs, une fois l'incendie passé, ils ne parlent pas du retour à la vie, ils visitent les ruines, comme on visite Pompéi, puis ne s'y intéressent plus. Seul Étienne Burnet remarque que peu à peu les mêmes activités reprennent et que certaines se déplacent vers le quartier de Kalamaria épargné. Il fait partie de ceux qui éprouvent de la nostalgie pour la ville perdue, que les vétérans décrivent aux nouveaux venus comme « une féerie pittoresque et voluptueuse » qu'ils ne connaîtront jamais.

Les combattants français ont donné de Salonique une vision contradictoire, une belle ville, mais dont ils critiquent les mauvaises copies de l'architecture d'Europe occidentale ou, au contraire, les masures mal entretenues dont ils fréquentent les commerçants et les lieux de loisir tout en condamnant leur rapacité et leur immoralité. Les soldats éprouvent face à la ville un sentiment d'amertume qui traduit leur ressentiment à l'égard des Grecs qui, à leur avis, n'ont aucune reconnaissance pour leurs sacrifices « Salonique vit de l'armée comme un usurier d'un fils de famille<sup>114</sup> ».

N'oublions pas cependant que, bien qu'on ait souvent surnommé l'armée d'Orient, « armée de Salonique », de nombreux combattants n'eurent pas l'occasion de connaître la ville. Certains ne la voient qu'en passant de la mer au camp, ou à la gare pour rejoindre le front, ou pour aller de l'hôpital au bateau... Albert Guénard insiste sur le caractère trompeur que pouvait donner le spectacle d'une profusion de soldats arpentant en permanence le centre-ville :

J'étais victime de l'erreur qu'ont commise tous ceux qui visitèrent Salonique. Il s'y trouve en permanence un nombre important d'officiers. Mais ce ne sont jamais les mêmes. Et comment reprocherait-on à des jeunes gens qui n'ont pas quitté la brousse pendant des mois et qui jouissent d'une courte permission de deux ou trois jours de s'amuser à Salonique ? Après ce répit, les malheureux reprennent le collier de misère<sup>115</sup>.

Cette ambiguïté dans les jugements des soldats traduit, d'une certaine façon, la profonde crise morale et psychologique qui les frappe pendant leur séjour en Orient.

---

114. BURNET, 1921, p. 229-231.

115. GUÉNARD, 1919, p. 342.



Résumé : les questions que se pose le soldat Louis Cadoux en arrivant au camp de Zeitenlik<sup>1</sup> reflètent parfaitement ce que se demande la majorité des soldats qui souffrent en Macédoine. L'insuffisance de la préparation à un conflit lointain, mené contre des adversaires inattendus et bien équipés, est le caractère essentiel des campagnes de Gallipoli et de Macédoine. En partant pour l'Orient, les soldats français se sentent détournés de leur fonction officielle qui est de vaincre l'Allemagne, fonction à laquelle ils ont été largement conditionnés. Le combattant de l'armée d'Orient est un jeune homme qui est nanti de l'éducation primaire des écoles Jules Ferry, de ce que la presse a pu lui apprendre et des clichés en vigueur dans la France du début du xx<sup>e</sup> siècle. Jeté dans un contexte balkanique dont il ignore tout, loin de l'ennemi allemand qu'il croit connaître, il vit une profonde crise d'identité par rapport à la situation qui s'impose à lui et à laquelle il doit s'adapter. Le fondement essentiel en est le décalage entre une vision – erronée – des problèmes et des peuples balkaniques, et les réalités trouvées sur place.

Mots-clés : expédition de Salonique ou d'Orient, armée française d'Orient, 1915-1918, soldats incompris, position de la Grèce, la presse française, incompréhension, Macédoine, les peuples de Macédoine, cultes, Grecs, soldats étrangers, complexe français de supériorité.

«*Why are we here? What are we doing here?*»

*Abstract: these questions of the soldier Louis Cadoux poses when he arrives at Zeitenlik camp perfectly reflect what the majority of soldiers who suffer in Macedonia wonder. The insufficiency of preparation for a long-running conflict against unexpected and well-equipped adversaries is the essential character of the Gallipoli and Macedonian*

---

1. « Pourquoi sommes-nous ici ? Que faisons-nous ici ? » sont les questions que se pose Lucien Cadoux en arrivant à Zeitenlik ainsi qu'il l'exprime dans CADOUX, 1959, p. 148.

*campaigns. On leaving for the East, French soldiers are diverted from their official function of defeating Germany, a function to which they have been largely conditioned. The combatant of the army of the East is a young man who is provided with the primary education of the Jules Ferry schools, what the press could teach him and clichés in force in France at the beginning of the 20th century. Thrown into a Balkan context of which he knows nothing, far from the German enemy he thinks he knows, he experiences a deep identity crisis in relation to the situation that is imposed on him and to which he must adapt. The essential foundation is the gap between a vision – wrong – of problems and Balkan peoples, and the realities found on the spot.*

*Keywords: Macedonian Front or Salonica Front, French Oriental Expeditionary Force, 1915-1918, misunderstood soldiers, position of Greece, the French press, misunderstanding, Macedonia, the different populations of Macedonia, religions, Greeks, foreign soldiers, French complex of superiority.*

«Γιατί είμαστε εδώ; Τι κάνουμε εδώ;»

*Περίληψη: αυτές οι ερωτήσεις του στρατιώτη Louis Cadoux όταν φτάνει στο στρατόπεδο Zeitenlik αντικατοπτρίζουν απόλυτα τι αναρωτιέται η πλειοψηφία των στρατιωτών που υποφέρουν στη Μακεδονία. Η ανεπάρκεια της προετοιμασίας για μακρόχρονη σύγκρουση ενάντια στους απροσδόκητους και καλά εξοπλισμένους αντιπάλους είναι ο βασικός χαρακτήρας των εκστρατειών της Γαλλιπολης και της Μακεδονίας. Όταν φεύγουν για την Ανατολή, οι Γάλλοι στρατιώτες εκτρέπονται από την επίσημη λειτουργία τους να νικήσουν τη Γερμανία, μια λειτουργία στην οποία έχουν εξαρτηθεί σε μεγάλο βαθμό. Ο πολεμιστής του στρατού της Ανατολής είναι ένας νεαρός άνδρας που διαδέτει την πρωτοβάθμια εκπαίδευση των σχολείων του Jules Ferry, το τι μπόρεσε να του διδάξει ο τύπος και τα κλισέ που ίσχυαν στη Γαλλία στις αρχές του 20ού αιώνα. Περνώντας σε ένα βαλκανικό πλαίσιο για το οποίο δεν γνωρίζει τίποτα, μακριά από τον γερμανικό εχθρό που πιστεύει ότι ξέρει, βιώνει μια βαθιά κρίση ταυτότητας σε σχέση με την κατάσταση που του επιβάλλεται και στην οποία πρέπει να προσαρμοστεί. Το βασικό θεμέλιο είναι το χάσμα ανάμεσα σε ένα όραμα – λάθος – των προβλημάτων και των βαλκανικών λαών και τις πραγματικότητες που εντοπίζονται επιτόπου.*

*Λέξεις-κλειδιά: εκστρατεία της Θεσσαλονίκης ή της Μακεδονίας, Γαλλικός στρατός της Ανατολής, 1915-1918, παρεξηγημένοι στρατιώτες, η ελληνική θέση, ο γαλλικός Τύπος, η παρεξήγηση, η Μακεδονία όπως την είδαν οι στρατιώτες, οι λαοί της Μακεδονίας όπως τους είδαν οι στρατιώτες, οι λατρείες όπως τις είδαν οι στρατιώτες, οι Έλληνες όπως τους είδαν οι στρατιώτες, οι ξένοι στρατιώτες όπως τους είδαν οι στρατιώτες, το γαλλικό σύμπλεγμα ανωτερότητας.*

## « POURQUOI SOMMES-NOUS ICI ? QUE FAISONS-NOUS ICI ? »

---

Ces combattants se trouvent déstabilisés par rapport à une guerre dont ils ne saisissent pas les finalités. Après avoir cru qu'ils étaient les acteurs d'un front offensif aux Dardanelles, puis en Macédoine serbe, après avoir rêvé de Constantinople, ils manifestent leur amertume face à une interminable guerre de position qui les laisse supposer qu'ils n'occupent qu'un front de diversion peu valorisé.

Une autre difficulté tient aux lieux et aux autochtones. Elle est due à la transplantation brutale des hommes dans un milieu inconnu et hostile dont les populations les frappent par leur dénuement. Quelle perception ont les soldats français de ces territoires montagneux, ingrats par leur climat, mal contrôlés, aux populations mouvantes et accablées par les conflits ? Quelles sont ces populations indifférentes, voire hostiles, qu'ils sont censés être venus défendre ?

Une troisième interrogation concerne les autres combattants rencontrés ; qu'ils soient Français, de métropole ou des colonies, étrangers alliés ou ennemis, ce sont des inconnus. Quelle perception en ont les soldats ? Les préjugés ont-ils la vie dure au contact de la réalité ?

L'ensemble de ces données fait que la situation du combattant d'Orient est fort différente de celle de son homologue du front de France.

### « ON S'BAT ICI QU'ON SAIT SEULEMENT PAS C'QU'ON EST VENUS Y FAIRE »

Devant les tirs croisés des deux rives des Détroits, certains s'interrogent :

C'est l'Asie qui tire ? Non, c'est l'Europe ! Avec qui sommes-nous en guerre ? Africains et Australiens participent sans haine à la lutte de ces deux continents ennemis<sup>2</sup>.

Selon les journaux qu'ils lisaient habituellement, leurs convictions politiques ou religieuses, et leur culture, les Français avaient eu une perception très différente des guerres balkaniques, et souvent, les avaient vues comme une affaire lointaine qui ne les concernait guère, même si certains journaux

---

2. GIRAUDOUX, 1969, p.71. Alors que tirs croisés partaient des deux rives, asiatique et européenne, des Détroits.

insistaient sur les risques en germe pour toute l'Europe<sup>3</sup>. Ils restaient, dans l'ensemble, persuadés que tous les peuples balkaniques étaient en admiration devant la France et respectaient sa puissance ; tout cela, bien sûr, reposait sur un solide sentiment de supériorité qu'on retrouve dans la série des *Pieds nickelés* « Y a du monde aux Balkans », de Louis Forton, parue à partir du 12 juin 1913<sup>4</sup>. Dans ce récit à épisodes, les héros imaginaires se jouent successivement des autorités de tous les pays en cause. Départ :

Les Pieds nickelés, mettant à l'exécution leur projet d'aller faire un tour en promenade dans les Balkans, histoire de changer d'air et de voir s'il y aurait moyen de fricoter sur le théâtre de la guerre, s'étaient embarqués à Ancône.

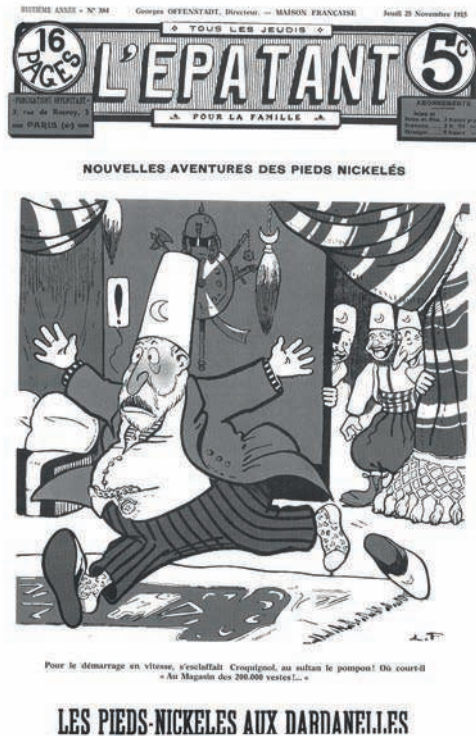
Dans la première partie du récit, les trois héros se présentent comme marchands d'armes aux Monténégrins, aux Serbes et aux Bulgares. Après avoir touché de la part des trois États les sommes convenues dans les transactions, ils font ensuite livrer le matériel commandé sous forme de jouets pour enfants. Les Monténégrins, au lieu de « d'armes à tir rapide et à longue portée » reçoivent des « fusils de bazar à treize sous » ; les Serbes qui avaient commandé des chevaux ont la surprise de découvrir des chevaux de bois sur roulettes, les Bulgares se voient livrer des canons miniatures « dont le prix ne devait pas dépasser dix-neuf sous ». Dans une seconde partie, les Pieds nickelés sont autorisés à suivre les armées serbes en tant que correspondants de guerre. Ils perdent de vue les Serbes, échappent à une pluie d'obus lancée par les Turcs et sont arrêtés par des soldats grecs qui les prennent pour des espions. Après avoir prouvé leur bonne foi, ils sont pris en amitié par un officier grec, le général « Katyphelamonpoulo » qui les engage sur-le-champ et leur fournit un costume d'evzones, ce qui leur permet de bien rire en se voyant en fustanelles. Une alerte met en fuite les troupes grecques et nos héros se retrouvent de nouveau seuls. Ils rejoignent des troupes turques en se présentant comme des déserteurs grecs et proposent au général « Mammouth Pacha » de lui livrer le tzar des Bulgares, qui n'est en fait que Croquignol déguisé, en échange de 10 000 francs. Croquignol s'évade, en emportant les biens du général turc et trois uniformes turcs. Nos trois compères rejoignent alors Andrinople et se font passer pour trois officiers victorieux auprès du ministre turc de la Guerre. Ribouldingue, nommé général en chef des troupes ottomanes, se trouve bientôt face à des troupes hellènes ; il propose au général grec de jouer la bataille aux

---

3. PITSOS, 2014.

4. FORTON, 1913 et 1915. La série complète s'intitule *Les Pieds nickelés s'en vont en guerre*, 1913-1917 et comprend : 1/ *Y a du monde aux Balkans* ; 2/ *Les Pieds nickelés s'en vont en guerre* ; 3/ *Les Pieds nickelés aux Dardanelles* ; 4/ *Les Pieds nickelés à Berlin* ; 5/ *Les Pieds nickelés chez le Kaiser* ; 6/ *Les Pieds nickelés font du sabotage*.

cartes, le Grec gagne et emporte 500 prisonniers turcs. Puis Croquignol, dans une rencontre avec le général bulgare, perd 500 autres prisonniers turcs... Pourtant, à la fin, le trio entre en vainqueur à Constantinople en ayant fait prisonnière toute l'armée serbe ! Les Pieds nickelés récidivent et poursuivent, deux ans plus tard, leurs exploits aux Dardanelles.



Donc, les trois Français malins ont berné toutes les autorités des pays balkaniques, et chaque peuple est ridiculisé sans qu'il y ait de préférence visible ! Cela ne permet pas de clarifier la situation. La première guerre balkanique avait parfois laissé l'impression d'une grande famille chrétienne unie contre le Turc musulman, contexte que rappelle le maréchal Franchet d'Espèrey dans l'avant-propos de *L'Armée d'Orient vue à quinze ans de distance* en 1932 :

L'automne de 1912 voit les armées chrétiennes refouler à Tchataldja les troupes du Croissant. Un saint-cyrien, héros de 1870, règne à Belgrade, le sang de France coule dans les veines du roi des Bulgares, des lauréats de nos grandes écoles gouvernent à Bucarest, une mission militaire française a formé l'armée hellénique. La victoire balkanique est, aux yeux du public français, un peu une victoire française...

Mais cette logique entre en contradiction avec les faits. Des combattants français en Macédoine ont été amenés à rencontrer des Turcs musulmans, et leurs relations avec eux sont bonnes, souvent meilleures que celles qu'ils entretiennent avec les Grecs ou les autres populations. Jean Saison, quand il occupe, au printemps 1916, le village turc de Snevce, à l'est du lac Doïran, apprécie beaucoup les Turcs de l'endroit.

On y prend sur le vif les conditions d'existence des paysans turcs de Macédoine. Ils paraissent, à les voir de la sorte, si paisibles et si doux, qu'à l'Armée d'Orient, c'est un lieu commun de dire : la meilleure et la plus sympathique des populations balkaniques, ce sont les Turcs<sup>5</sup>.

184 — En arrivant dans la ville de Vodena, Georges Boudière trouve que, parmi les enfants, « les plus propres et les plus sympathiques sont cependant les petits Turcs<sup>6</sup> » et, on l'a vu, à Salonique, les soldats apprécient davantage les Turcs que les autres nations de la ville. Le roi de Bulgarie a une mère française, mais la Bulgarie fait partie des ennemis ; Venizélos est l'allié de l'Entente, mais les Grecs ne semblent pas accueillir l'armée d'Orient avec plaisir. Jean Saison, le 19 décembre 1915, après que les troupes bulgares se soient arrêtées à la frontière grecque, écrit à ce sujet :

On dit beaucoup que nous défendons la Grèce : il faut avouer, pour être vrais, que nous la défendons malgré elle, et pour être plus juste, ne pas oublier qu'il y a huit jours, nous avons eu l'impression très nette que c'est elle qui nous avait défendus. Rien n'empêchait les Bulgares de franchir la frontière sur nos talons [...] ce n'est certainement pas par sympathie, c'est une simple affaire d'intérêt bien entendu<sup>7</sup>.

Au total, la situation n'est pas claire pour le soldat. L'information du public vient de la presse, contrôlée par le bureau de presse, créé au sein du ministère

---

5. SAISON, 1918, p. 295.

6. BOUDIÈRE, 1978, p. 1-39 pour la Macédoine.

7. SAISON, 1918, p. 229.

de la Guerre, chargé de la censure<sup>8</sup>. Une argumentation officielle s'est en conséquence mise en place pour justifier les expéditions aux yeux d'une opinion publique dépourvue de motivation. L'intérêt pour la Grèce, jusque-là quasi nul, apparaît dans la presse après le débarquement des troupes alliées à Salonique et à la suite de la deuxième démission de Venizélos, le même jour. Cette démission a été présentée à la une des journaux comme « un coup d'État du roi », ou comme « un acte de révolte contre le Parlement et la nation », le pays devient donc dans la presse le traître aux Serbes et à l'Entente.

Dès lors, la presse se déchaîne contre le roi et ses gouvernements en termes parfois virulents, demande une action militaire et s'exalte encore davantage après la cession du fort de Rupel aux Bulgares par le roi Constantin. L'hostilité contre la Grèce royale atteint son point culminant après les événements des 1<sup>er</sup> et 2 décembre 1916 à Athènes. On qualifia l'événement de « guet-apens d'Athènes ». La presse se calma par la suite parce que le gouvernement Briand poursuivait encore des négociations avec Athènes, puis, quand la décision d'intervenir fut prise et exécutée, elle devint vénizéliste avant de quitter le théâtre grec pour regarder ailleurs. Dans ces conditions, il est difficile pour le soldat d'Orient et pour l'opinion publique française, de comprendre les différentes manœuvres demandées aux combattants, et les réactions des populations locales. Ce conditionnement n'a pas toujours répondu aux situations vécues sur place. Le manque de cohésion entre les alliés, le décalage entre leur culture et celle des populations rencontrées, l'évolution rapide des enjeux sur place font que les soldats ont un réel problème : pourquoi sommes-nous ici ?

Ce doute est accentué par l'impression que le pays qu'il découvre, ravagé par les guerres balkaniques, ne leur semble avoir aucune unité nationale. La Macédoine, écrit Jacques Ancel,

n'a aucune unité, ni historique, ni linguistique ni ethnique ni religieuse. Tour à tour, les immigrants, les marchands, les soldats irréguliers ou patriotes, agglutinés en bandes ou enrôlés sous un drapeau national, ont laissé des traces sur le sol macédonien ; chacun y a déposé ses enfants, son idiome, son rituel, ses gendarmes. La Macédoine convoitée ne resta qu'un lieu de passage<sup>9</sup>.

Les soldats perçoivent les villages comme un ensemble de petits États autonomes qui cohabitent. Chacun est constitué d'habitants qui se revendiquent d'un pays des Balkans, allié ou ennemi et vit en autarcie complète, sans aucune unité. De nombreux commentaires insistent sur ce cloisonnement des villages

8. LEMONIDOU, 2013. On y trouve le détail des positions de la presse française et ses variations.

9. ANCEL, 1921, p. 39.



traversés. Lucien Lamoureux, à l'occasion de la remontée sur la rive droite du Vardar, s'en étonne :

Nous quitions un village turc pour aborder ensuite un village serbe, ou grec et parfois bulgare sans qu'on puisse expliquer la présence de ces villages dont les habitants, tout en étant paisibles, au moins en apparence, demeuraient fidèles aux origines dont ils se réclamaient<sup>10</sup>.

Marcel Brochard note « qu'aujourd'hui [la Macédoine] est à la fois grecque, turque, serbe, bulgare et même roumaine, selon les régions selon les villages, selon les quartiers des villes<sup>11</sup> ». Charles Meunier, au cours d'une conversation entend un pope lui confier : « Tous les villages ici sont entre eux à couteaux tirés, il n'y a qu'un moyen de gouverner, c'est d'avoir un fouet pour tout le monde ! »

Les soldats, étonnés par l'absence d'un sentiment national unitaire, en tirent des jugements dans l'ensemble négatifs. Jacques Ancel assiste à l'interrogatoire d'un berger en guenilles qui, se voyant demander sa nationalité, répond qu'il est français. L'auteur commente : « Il a été Turc, Serbe, Bulgare. Et maintenant que les Français entrent en maîtres, il change d'état civil : il est Français<sup>12</sup>. » Il explique cette attitude par la peur née des expériences du passé :

Le soldat qui s'installe possède le pays par droit de conquête, et le vainqueur fera main basse sur les récoltes, sur les meubles, sur les troupeaux, sur les billets. Devant la force, le Macédonien s'incline, résigné aux cataclysmes à l'invasion périodique qui déferle à chaque automne, aux comitadjis ou aux réguliers ; le pauvre courbe la tête sous l'orage ; il attend la paix et le pain<sup>13</sup>.

Mais cette sorte de résignation méfiante est interprétée souvent beaucoup plus négativement :

Bâtard dégénéré, le peuple macédonien, pour avoir eu trop de patries diverses, a fini par n'en avoir aucune [...] Depuis des années, il passe son temps à désertre de l'armée grecque pour se rendre aux Bulgares, de l'armée bulgare pour se rendre aux Serbes, de l'armée serbe pour revenir chez les Bulgares. Pour quoi et pour qui se battrait-il<sup>14</sup> ?

---

10. LAMOUREUX, 1969, p. 158.

11. BROCHARD, 1953, p. 105.

12. ANCEL, 1921, p. 101-102.

13. *Ibid.*, p. 102.

14. FRAPPA, 1921, p. 208.

Pour d'autres, ces peuples se complaisent dans une situation d'éternels conflits, ce qui n'incite pas à venir s'en mêler :

Selon les siècles, la lutte change ou se localise, mais reste à l'état endémique. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'au contact de la grande querelle mondiale, la folie rouge ait repris à son tour ces tribus discordantes et têtues, à peine calmées de leurs échauffourées d'hier<sup>15</sup>.

Dans ce pays dépourvu des repères qui leur sont familiers, un pays qu'ils ne comprennent pas, rien ne vient, pour les soldats, justifier leur engagement. Alors, pour s'encourager, pour tenir, certains pensent à la grandeur de la France, aux vieux grognards en Pologne ou en Russie, d'autres ont recours à l'orgueil :

Nous ne tenions que par orgueil. Parce que ceux d'en face tenaient. Parce que dans ces Balkans, où la France apparaît dans une magnifique auréole de gloire, nous ne pouvions nous laisser dominer par des peuples, l'Autriche en particulier<sup>16</sup>.

Et si ce n'est l'orgueil, c'est la fatigue et l'automatisme :

Vous marchez comme des mécaniques, parce que votre force ne peut plus être qu'une force d'inertie.

187

Ou comme dans ce dialogue que rapporte Albert Cerisier...

- On est tous des cons. Pourquoi qu'vous marchez ?
- Et toi ?
- Parce qu'on peut pas faire autrement
- Et les Turcs ? Qu'est-ce qu'ils nous ont fait ? J'ai rien contre eux moi, à ces gens-là... Ça s'rait des Boches, ils nous ont fait tout l'mal possible, et puis d'abord, c'étaient des cochons... mais les Turcs, on s'bat ici qu'on sait seulement pas c'qu'on est venus y faire<sup>17</sup>.

## QUI SONT CES PEUPLES DE MACÉDOINE ?

Les soldats vont découvrir que non seulement les populations de la Macédoine sont diverses sur le plan national, mais qu'elles ont un faible niveau de vie qui les étonne et des us et coutumes bien différents de ce qu'ils imaginaient en bons Français du début du XX<sup>e</sup> siècle, ils les trouvent « inférieurs » aux leurs.

---

15. VILLEBONNE, 1919, p. 77.

16. CHANLAINE, 1931.

17. CERISIER, 1930, p. 129.

## DES SOCIÉTÉS DÉSHÉRITÉES

Ces gens qu'ils ont du mal à définir et à comprendre sont très pauvres : « On ne se doutait pas que l'on trouverait une aussi grande misère<sup>18</sup>. »

Ils sont tristes comme leur pays, misérables comme leurs maisons. Les vieux sont les mendiants les plus lugubres, les plus dépenaillés que j'ai vus. Tous tripotent un chapelet de verre en marchant d'un air résigné. Que font-ils ? De quoi vivent-ils ? Quelles peuvent être leurs pensées<sup>19</sup> ?

Avec leur raisonnement simpliste, ils concluent que des gens vivant aussi chichement ne valent pas grand-chose. Pas de meubles dans les maisons, ni tables, ni sièges, ni lits ; on couche sur des nattes, enroulé dans des couvertures qui, dans la journée, sont rangées dans un coin de la chambre. Les habitants vivent de rien ; le fond de leur nourriture consiste en un pain mal cuit, fait avec de la farine à peine levée, et en légumes : oignons, poireaux, choux, piments rouges, ils mangent rarement de la viande<sup>20</sup>...

188  
Jean Saison se rappelle néanmoins que « c'est l'alimentation qu'avaient nos paysans du Limousin, du Berry, de la Bretagne, il y a seulement une trentaine d'années. Mais nos soldats n'ont pas connu ce temps ». Ils n'ont pas connu ce temps et trouvent archaïques ou ridicules bien des éléments de la vie agricole : les boudets sont petits et maltraités, écrasés sous les charges les buffles « déchaînent l'hilarité », les bœufs sont « ridiculement petits », les chars à bœufs rappellent les « Rois Fainéants »... Quant aux méthodes agricoles...

L'âne n'est qu'un bourricot maigre à faire pitié, sur lequel un grand fainéant de Turc se prélasse, les jambes traînant par terre ; le clou, c'est un bout de bois pointu qui soulève trois ou quatre centimètres de terre et qu'un gamin dirige par l'autre extrémité.

La charrue tout en bois est portée à dos d'âne que suit son propriétaire traînant derrière lui deux bœufs ou deux buffles. Le fumier est porté aussi dans des paniers, à dos d'âne. La récolte se rentre dans les mêmes conditions et se fauche à la faucille. Quelquefois, on rencontre des voitures à quatre roues pleines et essieux en bois, tirées par des buffles ; tous les cinq cents mètres, le conducteur doit arrêter pour graisser, et la voiture repart en craquant et en piaulant<sup>21</sup>.

---

18. Chalouet *in* FACON, 1977, p. 657.

19. LA MAZIÈRE, 1921, p. 32.

20. SAISON, 1918, p. 314-315.

21. BIENAIMÉ, 1919, p. 63. Il a servi à la 16<sup>e</sup> DIC, à l'intendance.

Enfin, ces populations sont marquées par la maladie et la sous-alimentation, et affaiblies par la malaria que certains soldats assimilent à de la paresse. Un raisonnement s'installe dans les esprits : leur pauvreté serait due à leur naturel indolent et au fait qu'elles appartiennent à une race considérée comme inférieure. Les soldats d'origine rurale ne comprennent pas que les territoires ne soient pas exploités, certains aimeraient bien posséder des parcelles de taille équivalente en France. Jacques Ancel rapporte la réaction d'un camarade du Bugey : « Nicollet gémit à la vue de ce riche terrain inculte et voudrait bien en posséder quelques hectares à Champfronnier<sup>22</sup>. » Tous ces paysans français méprisent ce qu'ils considèrent comme une inaptitude locale à savoir valoriser cette bonne terre et à savoir faire du bon vin.

Ce retard de développement s'explique, selon eux, en premier lieu par la paresse. « Partout où règne le Turc, affirme Deygas, triomphent la paresse, la misère, la corruption, la dévastation, la ruine et la mort<sup>23</sup>. » Les soldats estiment souvent que cette apathie indolente attribuée aux Turcs a « contaminé » les populations autochtones.

Les Turcs sont sur des banquettes hautes, assis en tailleur, une espèce de petit chapelet dans la main. Les grains ne sont qu'enfilés sur le fil qui les retient. Ils les laissent interminablement retomber un à un sur leurs doigts [...] Leur regard est doux comme celui d'un animal paisible. À le sonder, on n'y trouve rien qu'une pensée très embuée qu'ils seraient incapables de traduire même après réflexion<sup>24</sup>.

189

Émile Chollet s'indigne de cette paresse « turque » dont il parle à plusieurs reprises, ainsi en allant voir depuis Zeitenlik un ami hospitalisé :

Je suis passé par le village de Turcs, sortes de Tziganes, ils sont toujours en train de s'amuser, quels fainéants ! Les hommes chantent et jouent de la musique pendant que les femmes dans les camps vont mendier du pain et des restes, sales gens ! à mon escouade ils peuvent toujours venir je ne veux pas qu'on leur donne rien ! si j'étais gouverneur d'un pays comme ça, je voudrais qu'on inflige la schlague à tous les hommes qu'on trouverait à ne rien faire qu'à danser. Saligauds<sup>25</sup> ! ...

---

22. ANCEL, 1921, p. 35.

23. DEYGAS, 1932, p. 35.

24. LONDRES, depuis Ténédos.

25. CHOLLET, 2015. Quelques semaines plus tard, en Macédoine, Chollet est à nouveau choqué de voir des hommes qui font de la musique tandis que les femmes travaillent...

Un collègue d'Albert Londres lui affirme que, même le jour de l'attaque navale, ces Turcs n'ont rien changé à leur attitude. Jean Saison décrit le même comportement dans le quartier turc de Salonique :

Sur les petites places, où se dressent de gros platanes, les Turcs sont assis par terre contre les maisons ; la pipe à la bouche, ils ont commencé la rêverie qu'ils poursuivront jusqu'au coucher du soleil<sup>26</sup>.

Quand cette indolence n'est pas attribuée au « facteur turc », elle l'est à la religion musulmane, car « un grand philosophe, Mahomed, a enseigné le fatalisme, religion de mépris<sup>27</sup> ». Et finalement, la cause en revient à la race, « toutes les tares de leur race orientale ».

Y aura-t-il jamais rien de commun entre nous et des races semblables ? Pour elles, nous gaspillons de l'or et du sang. Elles nous rendent convoitise et dédain<sup>28</sup>.

Les soldats constatent donc sans surprise que les enfants sont les dignes héritiers des gènes parentaux, Jean Saison note ainsi :

Je me rappellerai toujours l'expression pensive et dédaigneuse de cet enfant. Celui-là est bien d'une autre race qu'un abîme séparaera toujours des chrétiens, francs, slaves ou grecs<sup>29</sup>.

Certains dépassent ce seuil simpliste d'analyse, Julien Arène a l'occasion de discuter avec un officier grec qui lui parle des difficultés de la gestion de cette « nouvelle Grèce » pour son gouvernement :

Tout ce pays n'est grec que depuis deux ans, et si, malgré sa fertilité, il demeure inculte, c'est que le brigandage y règne encore. Les champs seraient pillés, les cultivateurs assassinés, aussi personne ne se risque à s'installer dans cette contrée. Les gendarmes auront pendant longtemps encore beaucoup de travail<sup>30</sup>.

Certains remarquent également que cette pauvreté extrême est aggravée par la guerre : guerres balkaniques d'abord, dont les destructions ne sont pas réparées, puis guerre entre les Français, les Serbes et les Bulgares avec les allers et retours des armées.

---

26. SAISON, 1918, p. 257.

27. LARROUY (dit MILAN), 1917a.

28. *Ibid.*, p. 257.

29. SAISON, 1918, p. 261.

30. ARÈNE, 1916, p. 38.

La Première Guerre balkanique a dévoré les arbres, coupé à deux mètres du sol ; la deuxième a abattu les troncs jusqu'au sol. Il nous reste les souches enterrées<sup>31</sup>.

Les Français constatent que les habitants, habitués à fuir devant les armées, ont souvent fait de même à leur approche ; ainsi lorsque l'unité d'Henri Amour de Villebonne fait son entrée dans le village turc de Kozarka, sur la rive gauche du Vardar en novembre 1915 :

Presque toute la population avait déserté, emmenant les troupeaux. Les femmes et les vieillards seuls étaient restés [...] Les maisons furent inspectées [...] Dans les maisons, les hurlements des femmes et des enfants accueillaient nos troupes. Ils s'attendaient, suivant la mode du pays, à être tous égorgés. Souvent même, une vieille venait à nous, dès notre entrée, faisait soulever le tcharchaf de ses compagnes et semblait vouloir nous offrir celle qui nous plairait le mieux. Quelques-unes étaient admirablement jolies<sup>32</sup>.

Parfois, les soldats viennent en aide aux populations locales, pour lutter contre un incendie par exemple, malheureusement, les troupes ont parfois contribué à dégrader les frêles aménagements des autochtones. Ainsi Louis Cadoux et ses hommes, quand ils doivent évacuer les bords du lac Tahinos, se voient-ils ordonner de couler les barques des pêcheurs locaux avec lesquels ils vivaient en bonne intelligence. Georges de Lacoste raconte la difficile entrevue entre son unité qui a défait les barrages d'irrigation pour faire circuler l'eau et éliminer les moustiques, et les paysans qui voudraient pouvoir encore irriguer leurs champs de maïs, ce qui leur sera refusé. Le repli peut devenir un véritable pillage, ainsi à Gevueli en décembre 1915 :

Dans la grande rue, les habitants déménagent leurs objets personnels, vident les entrepôts de marchandises. Des poilus les aident consciencieusement : l'ordre a été donné en effet de vivre sur le pays pour ne rien laisser à l'ennemi. Aussi y a-t-il un entassement épique de plats, bassins, cruches, vases de toutes formes. Des incidents aussi : les Turcs ne veulent pas laisser franchir leur seuil, les femmes poussent des hululements stridents, ils n'ouvrent que lorsqu'on va enfoncer la porte. Plus loin, le sous-préfet serbe évacue ses archives [...] Les gendarmes serbes entraînent ce qui leur convient de mobilier et invitent les poilus à en faire de même. L'opération prend des airs de pillage<sup>33</sup>.

---

31. DUCASSE, 1964, p. 187.

32. VILLEBONNE, 1919, p. 105-106.

33. *Ibid.*, 131.

L'observation d'un campement abandonné dans le secteur de Monastir permet à Georges de Lacoste de constater l'ampleur de ces pillages :

Des séries d'alvéoles [...] sont creusées dans le talus [...] Ce qui frappe, c'est la profusion des tapis aux mille couleurs [...] les nattes en paille de maïs et les grosses étoffes bariolées, en fin, par-ci par-là, des cruches en grès peintes [...] Ce sont des objets qui proviennent des villages évacués de l'arrière [...] Ces tapis, ces nattes, ces pièces de laine épaisse et rude sont des choses en définitive assez misérables. Mais, pour les pauvres paysans qui les possédaient, c'étaient de vraies richesses [...] Ces tapis chatoyants, agréables de loin à l'œil, mais d'une trame lourde et dure, que nos mains de civilisés caressent sans plaisir, furent sans doute le grand luxe de couples macédoniens<sup>34</sup>.

De la compassion au mépris, le soldat éprouve en fait un puissant sentiment de supériorité ; et surtout, l'accumulation d'images de dénuement, de mendicité, de harcèlement des marchands construit une image pénible et négative des populations.

#### REGARDS SUR LES CULTES

192  
Devenus malgré eux apprentis ethnologues, les soldats observent les sociétés locales comme dans une expédition coloniale.

La majorité des villages qu'ils traversent rassemblent des populations orthodoxes ; ils assistent donc à de nombreuses cérémonies et, là aussi, ne semblent guère apprécier les différences avec ce qu'ils connaissent. Le chanoine Pradel juge l'orthodoxie comme une forme dégradée et décadente du christianisme – ce que l'on peut comprendre d'un ecclésiastique de rite romain –, mais d'autres soldats pensent de même. L'église comme construction ne plaît pas, elle n'a pas de clocher, pas de statues, pas d'autels... il n'y a pas assez de solennité dans les cérémonies, les gens entrent et sortent, allument un cerge, bavardent et s'en vont. Le baptême et des obsèques sont décrits avec assez d'exactitude par le chanoine Pradel, mais il multiplie les verbes et les adjectifs péjoratifs ; même les pleureuses lui semblent « inesthétiques et désordonnées », indignes des bas-reliefs antiques, et le fait qu'elles soient rétribuées prouverait un rapport malsain à l'argent. L'étonnement et le mépris se mêlent comme sur cette carte postale envoyée par un soldat français à Salonique ou dans la description d'Henri Libermann :

---

34. LACOSTE, 1923, p. 119-121.



Je ne sais si tu connais la coutume de ce pays en ce qui concerne les morts [...] Quand on enterre quelqu'un, on laisse un trou à hauteur de la tête du défunt et, pendant trois jours, la famille va déverser aux heures des repas, du riz, des figues et un peu de vin. Que penses-tu de cette habitude macabre ? Il paraît que c'est des provisions pour le voyage de l'âme...

Un cortège bizarre [...] En tête, revêtu d'une soutanelle noire, le chef orné d'un immense bonnet pointu, d'où découlent en cascade sur ses épaules des cheveux longs et crasseux, tenant à la main une crosse qui supporte la double croix orthodoxe, un prêtre guide la troupe. Derrière lui, en oripeaux bruns, quatre bambins secouent des clochettes, font un vacarme assourdissant. Le catafalque suit : vaste charrette traînée par des bœufs, couverte d'un simple drap ; dans sa bière ouverte, le mort apparaît, visage découvert<sup>35</sup>.

Georges Boudière a laissé une description émouvante qui se déroule le jour des morts dans le cimetière de Vodena<sup>36</sup> et il reste l'un des rares à décrire sans critiquer et à percevoir les émotions.

L'étonnement toujours critique des soldats se constate dans la description des costumes, très divers, car chaque communauté possède des tenues spécifiques. Cette surprise se traduit parfois par le rire, ainsi René Estinguoy qui est à Salonique depuis le 3 mai 1917, dans ses cartes envoyées à la famille, insiste sur les moqueries que suscite l'étrangeté :

Quel pays, mon vieux ! C'est rigolo ! Je t'assure qu'avec les copains, on se paye de ces tranches de rire [...] Quel drôle de pays quand même ! C'est rigolo de voir les hommes en robe, et les femmes turques en culottes et la figure voilée !

Pierre Maridort constate que dans certains villages les femmes cachent leur visage, mais montrent leurs jambes et leurs pieds, inversement dans le village de Brod dans la boucle de la Cerna :

Les femmes [...] sont vêtues d'une sorte de manteau formant boléro, au-dessous duquel passe une chemise en toile épaisse et dure, tapissée, aux manches et à la partie inférieure, de dessins rouges. Leurs jambes sont chaussées de gros bas rouges et noirs, ne montant qu'au-dessus des genoux. En revanche, elles laissent voir leur figure [...] leur longue chevelure noire ou acajou, en une ou en nombreuses nattes arrondies en éventail sur le dos et sur les épaules,

---

35. LIBERMANN, 1917, p. 254-256.

36. BOUDIÈRE, 1978, p. 27-29.

prises dans la ceinture de cuir, porte à l'extrémité des pièces, des médailles et du clinquant<sup>37</sup>.

Mais l'un des thèmes privilégiés est le caractère dominateur des hommes et, en parallèle, la soumission des femmes à leur service. Quoiqu'on puisse en penser au début du XXI<sup>e</sup> siècle en France, les soldats français de 1917, visiblement, estiment que, dans ce domaine, il n'y a pas de comparaison possible entre eux et les populations locales de Macédoine.

Il existe en Macédoine un type proprement indigène, mais non reconnu officiellement, le « Makédone ». C'est celui qui garde au coin d'un champ son troupeau de vieilles femmes courbées sur la terre et, qui au retour vers la maison – la mesure – est seul à cheval sur un bourricot squelettique, fumant sa cigarette [...] et pressant ses femmes qui sont à pied portant la récolte, Outch... outch... outch<sup>38</sup>...

Les autorités militaires synthétisent la situation

Les femmes ont, dans le ménage, une situation subalterne de bête de somme. C'est elles qui fournissent la plus grande part des travaux et du labeur de la communauté, cependant que les hommes inertes se laissent vivre<sup>39</sup>.

194

De nombreux témoins confirment cette vision ;

En Orient, l'homme ne travaille que la terre, et la femme travaille tout le temps. L'homme porte des chaussures, la femme et la jeune fille portent des fardeaux et vont pieds nus. Quand une famille va aux champs, la femme marche en avant ; l'homme et les garçons sont souvent montés sur de petits ânes<sup>40</sup>.

Les soldats, semble-t-il, ont la sensibilité de s'émouvoir et même de s'indigner et faire des réflexions aux hommes !

On a du mal à retenir sa langue et sa fureur, quand on voit un jeune gaillard, vautré sur un mulet, suivi de cinq ou six malheureuses pliant sous d'énormes fagots<sup>41</sup>.

Le petit bourricot avance sous un chargement énorme ; à sa suite marche une femme elle-même chargée parfois accompagnée

---

37. MARIDORT, 1918, p. 97.

38. BROCHARD, 1953, p. 105.

39. SHD, 20 N 766.

40. MARIDORT, 1918, p. 89-90.

41. DUCASSE, 1964, p. 167.

de ses enfants ; et par-dessus le chargement qui déjà écrase le petit âne, trône, assis comme un empereur victorieux traînant ses captifs, l'homme. Rien ne pouvait plus efficacement mettre hors d'eux-mêmes mes poilus. Ils enrageaient. Ils envoyaient à ce potentat, à ce monstre, à ce fainéant, à ce lâche, toutes les invectives les plus cinglantes dont le seul défaut est d'être en français ; alors le destinataire passait, indifférent à cette musique inconnue<sup>42</sup>.

Julien Arène voit frapper des femmes : un Turc fait ramasser des cailloux à « trois femmes hâves, demi-nues, prêtes à tomber » auxquelles il donne des coups de gourdin.

Il faut retenir un poilu qui veut bondir sur la brute. Mais pour nous venger, nous adressons dans un argot réaliste des épithètes au Turc [...] Son gourdin cingle alternativement la croupe de la bête et les reins de ses femmes<sup>43</sup>.

Alors, les soldats s'emploient à montrer les « bonnes manières » en donnant des leçons de « politesse » : ils font descendre les hommes des ânes pour y placer des femmes, ils puisent de l'eau à la fontaine pour des femmes qui « jamais sans doute n'avaient vu un homme se fatiguer à pomper de l'eau pour elles : ce doit être un étonnement et une joie pour une musulmane<sup>44</sup> ». La fontaine est un lieu apprécié des soldats, car c'est le seul où l'on peut apercevoir les femmes hors de chez elles et parfois une partie de leur visage... même si, selon Pierre Maridort, elle est souvent laide... Car ces femmes déçoivent, ce ne sont pas des Azyadés ni de poétiques déesses, mais des femmes sans âge, « des troupes de femmes vieilles avant d'avoir connu la jeunesse<sup>45</sup> », écrit le capitaine Deygas. Pire encore la description de Riciotto Canudo :

Ce ne sont que des paquets d'étoffes boueuses, de linge sale, de chairs puantes d'humidité ; mais on les prendrait comme on mange pour tout repas parfois, du pain mélangé à de la terre, avec des doigts grossis de boue durcie<sup>46</sup>.

Encore faut-il espérer que cette femme pour laquelle un soldat galant a rempli un seau d'eau ne sera pas rouée de coups par son mari pour « échange » avec un étranger ! André Ducasse rapporte en effet qu'un :

42. CADOUX, 1959, p. 184.

43. *Ibid.*, p. 35.

44. MARIDORT, 1918, p. 89.

45. DEYGAS, 1932, p. 168.

46. CANUDO, 1917, p. 29.

Musulman apprenant que sa femme a flirté avec un Français, lui inflige trente coups de bâton ; puis, répudiée et enfermée dans le bordel de Koritsa [...] dans un autre village, pour un même motif, un père a, dit-on, pendu sa fille<sup>47</sup>.

Pierre Maridort, quant à lui, raconte que dans un village de montagne entre Florina et Kastoria, une femme, dont le mari était au Canada, et qui avait été vue en conversation avec un étranger, avait tenté de se tuer, ou simulé le suicide, pour faire croire qu'elle avait été victime de violence<sup>48</sup>.

Par ailleurs, la longue privation de femmes est un facteur de démoralisation pour les soldats que tente d'expliquer Pierre La Mazière :

Si trois ans durant, vous aviez été éloigné de votre patrie, si vous aviez connu la désolation de Moudros, l'horreur de Gallipoli, l'hostilité de la Macédoine et de l'Albanie, si pendant trois ans vous aviez été privé du regard, du sourire, de la voix des femmes vous comprendriez quelle épreuve cela peut représenter [...] ce n'est pas un thème à bons mots ou à chansonnettes. Astreints à une chasteté absolue, ceux du moins qui se refusent à considérer comme des femmes les misérables prostituées sorties des bouges à matelots [...] les hommes que la guerre retient sur cette terre inhospitalière sont devenus des [...] êtres anormaux<sup>49</sup>.

Le capitaine Canudo confirme ce manque :

On se surprend à convoiter quelques-unes de ces choses de chair vague, mal ficelée, à l'apparence sale et gluante, que sont des paysannes macédoniennes, malgré leurs longues chemises bariolées de superbes broderies. Qui de nous se souvient [...] de ce produit admirable, volontaire, de plusieurs siècles de goût et de soins charnels très scientifiques qu'est la femme citadine de chez nous ? On ne se souvient plus de rien [...] devant la lourde campagnarde qui passe à côté de nos tentes [...] s'enveloppant des regards allumés de tant d'hommes pour qui, alors, elle est toute la féminité du monde<sup>50</sup>.

Mais si certaines femmes risquent la mort pour un mot à la fontaine, d'autres se prostituent « pour un bout de pain » ; le journal de front *Bavons dans l'paprika*, en fait même une de ces chansonnettes signalées ci-dessus. Dans

---

47. DUCASSE, 1964, p. 167.

48. MARIDORT, 1918, p. 148.

49. La Mazière in FACON, 1977, p. 651.

50. CANUDO, 1918, p. 125.

son numéro 4, d'août 1927, il publie « Nuits d'Orient », à mettre sur l'air de *Sous les ponts de Paris* !

Lorsque la nuit sereine  
Descend sur les pitons,  
L'poilu se sent en peine  
Rêvant d'autres mamelons.  
À pas de loup  
Quittant son trou  
Il se glisse à travers les ruelles  
Un portail blanc s'entrouvre lentement  
D'avant sa belle.

Après la petite fête  
La belle tout aussitôt  
Avance sa p'tite assiette  
Demandant son petit cadeau.  
Ici, pas d'louis  
Pas de rubis,  
D'bijoux ni d'vaines dentelles  
Et le poilu dans l'plat  
Verse un vieux restant de gamelle.

197

Alors qu'il cantonne dans le village de Sorovic (aujourd'hui Amyndeon), Raymond Offner explique la facilité qu'ont les hommes à trouver des femmes et même des garçonnetts par l'énorme écart de niveau de vie entre eux et les habitants ; la prostitution est source de survie pour ces populations ruinées par la guerre :

Le frère livrait sa sœur dans quelque coin désert, près de la montagne proche, ou bien l'enfant conduisait le soldat à sa mère. Enfin, chose malheureusement fréquente, le gamin de sexe masculin (car les garçons seuls venaient) disparaissait dans la voiture du camarade acheteur. Nous ne disions rien<sup>51</sup>.

Diversité des soldats et de leurs origines sociales et géographiques, diversité des populations côtoyées, de leurs réactions et de leurs besoins, les soldats ont du mal à se faire une idée claire de ces sociétés si différentes de la leur et restent d'autant plus critiques qu'ils sont déçus par l'accueil qui leur est fait.

---

51. OFFNER, 1932, p. 141. On ignore à quel régiment il appartient, il conduit une automobile.

**« LES POPULATIONS PARAISSENT NE PAS NOUS AIMER... ELLES  
NOUS SUPPORTAIENT... »**

La phrase ci-dessus empruntée au témoignage d'un soldat, M. Roux, recueilli par Pierre Facon, traduit bien le sentiment général exprimé par les soldats et qui contribue à leur mal-être en Macédoine.

INDIFFÉRENCE OU HOSTILITÉ

Ils s'attendaient à trouver sur place un accueil chaleureux à la hauteur du sacrifice qu'ils estimaient consentir en se déplaçant si loin ; dès l'arrivée à Moudros, et pire encore à Salonique, ils durent se contenter d'un accueil marqué par l'indifférence, parfois à la limite de l'hostilité. Ils constatent que l'ennemi ne vient pas seulement d'en face, et ils ne se sentent pas en sécurité, ce qui nourrit, une fois de plus, leur amertume : « C'est vraiment malheureux d'être ainsi reçu dans un chien de pays pour lequel on risque, à chaque instant, de se faire trouer la peau<sup>52</sup> » note Henri Libermann.

Les premières inquiétudes apparaissent dès la campagne de Serbie, au cours de laquelle les combattants remarquent que les populations civiles sont armées, les hommes portent fusil et poignard, pistolet, cartouches à la ceinture. Or les premiers arrivés ont en tête des images d'Épinal ; le mot de *comitadji*, pour eux, n'est pas très clair, ils confondent « partisan bulgare » et « civil grec espion qui défend la cause du roi Constantin », et pensent souvent que le *comitadji* n'est pas un ennemi, car il n'intervient que contre des peuples balkaniques. Ne comprenant pas bien la situation, ils ignorent comment repérer les espions. Sont-ce les bergers ? Des gens qui ont une « mine de brigand », mais ils en voient beaucoup... Bernadotte signale qu'un berger bulgare, qui arborait un uniforme français, a été fusillé comme espion et il est conscient que la résistance locale a pénétré tous les bourgs de montagne, maires, popes comme bergers<sup>53</sup>. Lors de la contre-offensive qui, en août-septembre 1916, repousse les Bulgares parvenus au lac d'Ostrovo, Ernest Stocanne constate qu'une partie des populations leur est hostile et entrave l'avancée des alliés :

Les villages [...] n'ont pas été évacués par la population. Les uns sont exclusivement habités par des Grecs, les autres par des Turcs ou des Bulgares. La population mâle bulgare s'est en grande partie engagée dans les rangs des comitadjis qui attaquent nos arrières en s'embusquant dans les buissons. On se méfie de tous ces gens, aussi bien des Grecs que des autres. Les espions ne manquent pas, aussi la

52. LIBERMANN, 1917, p. 238.

53. BERNADOTTE, 1921, p. 96-100.

prévôté se montre-elle très active, les espions ainsi que les comitadjis sont fusillés sur le champ lorsqu'ils sont découverts<sup>54</sup>.



**Figure 2**

Les soldats contrôlent les populations,  
à Ostrovo, au-dessus du lac  
© Photo, APA

199

Cette hostilité prend en certains endroits des allures très nettes de résistance. Pendant le reflux bulgare de la mi-septembre 1916, des Français sont la cible de balles les frappant de l'arrière dans la région d'Ekchisou ; un soldat isolé est assassiné, d'autres voient dans la nuit des signaux lumineux échangés entre des villages. Devant leur avancée, les hommes s'enfuient et prennent le maquis par peur des représailles, parfois ils reviennent en voyant que l'occupant français n'est pas un pillard assassin et violeur. Mais les *comitadjis* restent présents dans tous les villages et les bergers sont des agents de transmission tout trouvés au profit de la cause bulgare.

Doral Oba est un nid de *comitadjis*, de ces hommes au regard féroce qui, lorsque le poignard dissimulé dans les plis de leur ceinture écarlate, est ébréché, se servent du coutelas que recouvrent les tiges de leurs bottes ; ils servent la cause bulgare, et plus d'un pendant ces deux jours a déjà gravi la nuit les sentiers qui mènent aux positions amies<sup>55</sup>.

---

54. STOCANNE, 2005, p. 91.

55. BERNADOTTE, 1921a, p. 78.



Les autorités françaises mènent des opérations de représailles contre des autochtones accusés d'intelligence avec l'ennemi, qu'il s'agisse des Bulgares ou du roi Constantin. Régulièrement, il y a des arrestations : Lucien Lamoureux fait l'expérience originale d'un voyage en camion en compagnie de l'évêque d'Argyrokastro que les Français conduisaient à Salonique en résidence forcée, car il aurait « tenu dans la cathédrale des propos anti-français au cours d'une cérémonie religieuse<sup>56</sup> ». Les archives du SHD mettent en évidence le travail effectué pendant la campagne d'Albanie en 1918 pour rallier les bandes armées, et qui semble peu couronné de succès. Mais si les soldats français se méfient des Bulgares ou des Turcs et parviennent à comprendre leur attitude, ils sont beaucoup plus négatifs encore quand il s'agit des Grecs.

#### LE MALAISE PAR RAPPORT AUX GRECS ET À LA GRÈCE

Ils reprochent aux Grecs le contexte confus de leur accueil lié à la situation politique intérieure au pays et à la position du roi Constantin dont ils seraient complices ; ils perçoivent difficilement en Macédoine une identité grecque dans la population et ils ne retrouvent pas les Grecs rêvés qu'ils croyaient aller aider. Le malaise est perçu dès le débarquement à Lemnos. M. Baille l'exprime fort bien lorsqu'il confie à Jean Vizern : « Nous étions en Grèce, mais une Grèce qui sentait la Turquie<sup>57</sup>. »

Les Français sont choqués par l'accueil ou le non-accueil des Grecs à leur arrivée à Lemnos ou à Salonique. Le docteur Vassal rapporte même que les premiers bateaux arrivés à Salonique durent retourner à Lemnos sans avoir pu débarquer leurs troupes<sup>58</sup>. À son arrivée, le 6 octobre 1917, l'accueil a été correct, mais froid, sans discours ni manifestations. Jacques Ancel évoque un accueil « glacial », Ernest Stocanne remarque qu'il n'y a aucun geste de sympathie à leur égard, depuis la foule massée sur les quais, et le lieutenant de Bernadotte remarque les quais, noirs de monde, mais silencieux, et conclut : « Nous n'appartenons certainement pas à la secte des désirables<sup>59</sup>. » L'installation des troupes alliées sur le camp de Zeitenlik est alors ressentie comme le symbole de cette forme de rejet :

Nous ne sommes pas admis à Salonique. L'armée grecque a tout accaparé. On nous pousse vers la banlieue à Zeitenlik où nous planterons nos tentes avant d'aller en Serbie. Nous sentons une gêne véritable au milieu de l'armée grecque mobilisée<sup>60</sup>.

---

56. LAMOUREUX, 1969, p. 219.

57. VIZERN, 1964, p. 52.

58. VASSAL, 1916, p. 251.

59. *Ibid.*, p. 250-251 ; ANCEL, 1921, p. 12-13 et BERNADOTTE, 1921a, p. 15.

60. VASSAL, 1916, p. 250.

Les archives du SHD révèlent que dès octobre 1915, l'armée doit édicter des consignes pour éviter des heurts :

Éviter avec soin toutes les manifestations bruyantes aussi bien dans les cafés, théâtres, casinos que dans les rues. Nous sommes les hôtes des Grecs et nous devons nous abstenir de tout ce qui pourrait froisser leurs convictions politiques ou religieuses ou leur amour-propre national [...] (10 octobre).

Des incidents regrettables dus en partie à la mauvaise tenue et aux propos inconscients d'hommes de troupe ou même d'officiers se sont déjà produits à Salonique... le général en chef décide que la ville de Salonique sera consignée à la troupe (13 octobre, soit 8 jours après les premières arrivées !).

L'antipathie véhiculée par les médias qui oppose les soldats français aux souverains grecs est un facteur primordial du désaccord, d'autant plus que certains, comme Léon Rey, pensent que le roi Constantin a derrière lui la nation, et que le mouvement révolutionnaire est une minorité<sup>61</sup>. Le général Régnauld (commandant du corps expéditionnaire allié en Attique en juin-juillet 1917) écrit :

Cette hostilité inavouée de la Grèce de Constantin, plus nuisible et dangereuse pour les alliés que les rares attaques de l'ennemi, a certainement donné au général en chef plus de soucis que les opérations militaires<sup>62</sup>.

Le souverain grec, considéré comme sous l'influence de son épouse, est régulièrement malmené et insulté dans les propos des combattants.

La journée du 1<sup>er</sup> décembre 1916, affrontement entre les soldats français débarqués et les troupes fidèles au roi Constantin, contribue largement à cette rupture, désormais écrit Pol Roussel « la Grèce est considérée comme ennemie ». Dans ce contexte, après des années de doute, la déposition du roi par l'intervention de Jonnart les remplit de satisfaction, sans lever la méfiance puisque le roi conserve des partisans. Ce pamphlet composé par un poilu est un exemple de l'immense mépris des soldats envers la famille royale.

---

61. 23 novembre 1916. Carnet personnel de campagne étudié par Miltiade Hatzopoulos *in* COLLECTIF, 1932

62. COLLECTIF, 1932, p. 76.



**Figure 3**  
Constantin XII,  
l'Allemand... double jeu,  
double casquette  
© *Fantasio*, 1915, p. 565,  
APA

### Le départ d'Athènes de Tino et Sophie

C'est un couple assorti, tous les deux bochisants,  
Tous les deux fanfarons, tous les deux malfaisants.  
Le plus mauvais des deux, c'est la blonde femelle  
Qui conduit de Tino la pouilleuse séquelle.

Ils ont quitté ces lieux sous l'aide de nos poilus  
Comme des serviteurs qu'à coups de pied au c...  
On lance dans la rue et on met à la porte,  
Avec tous les honneurs que le geste comporte.

Ce bon Jonnart leur dit : « Foutez tous le camp !  
Je n'veux plus voir ici vos gueules de mécréants  
Bon voyage Tino ! Bon voyage Sophie !  
Dites adieu aux Grecs et filez en Bochie »

Pendant leur mise à bord, Régnauld, pour s'amuser,  
Contre le firmament un canon fit pointer.

Le coup part et Tino lâche dans sa culotte,  
Ô parfums éthérés, un bon paquet de crotte

La Sophie coléreuse, attrape son Tino,  
Le maintient d'un bras sûr et lui torche le dos.  
« Gros cochon, lui dit-elle, c'est pas d'la verveine  
et pourtant, dans la vie, parfois c'est de la veine ».

C'est ainsi que ta Reine et ton Roi bien aimés,  
Peuple hellène, ont quitté les rives du Pirée.  
Chassés de l'Acropole comme deux domestiques  
Qu'un patron mécontent rejette à coups de trique<sup>63</sup>.

Le départ du roi en juin 1917 a entraîné un défolement verbal contre cette famille jugée responsable de tous les maux, davantage que l'ennemi officiel. Cet état d'esprit hostile se révèle à travers la chanson populaire ; le chanteur de variétés Mayol interprète pendant la guerre une chanson *À Salonique* dont les paroles montrent le bien peu de considération accordée aux Grecs : le refrain « Salonique, nique, nique » est lié à l'histoire contée : un petit marsouin de l'armée d'Orient, en repos à Salonique rencontre une prostituée ; comme elle se déclare vénizéliste et aimant la France, il reprend les vingt francs prévus en « cadeau à la France » et conclut :

À Salonique, nique, nique, nique, nique  
Quand on veut faire nique, nique, nique  
Faut suivre l'exemple de ce p'tit marsouin  
Montrant aux Grecs qu'il est un malin  
Lorsque leurs femm's se diront francophiles, philes,  
Vous penserez : elles m'empilent, pilent, pilent  
« Méfiez-vous de leurs salamaleks  
N'vous laissez pas enf... empiler par les Grecs<sup>64</sup>.

Arrivant en mai 1917, Pol Roussel, lors d'une visite à la prison de Yedi Koulé, emplie de Grecs, est un des rares témoins à reconnaître qu'il n'est pas facile d'être Grec dans ce contexte de guerre civile.

Il y a deux façons d'être Grec et d'aimer sa patrie, deux façons d'être patriote, et c'est en vérité, une situation bien singulière pour les hommes de ce pays<sup>65</sup>.

---

63. FACON, 1977, p. 631, le document provient de Louis Cordier.

64. En 1917, paroles de Jean Rodor et musique de Vincent Scotto.

65. ROUSSEL, 1925, p. 122.

Outre ce différend politique, il faut être conscient qu'existe un décalage entre l'idée de la Grèce rêvée de l'extérieur et les réalités de ce nouvel État. Michel Goutos rappelle la vision passéiste qu'avaient les hellénistes étrangers sur la Grèce :

En 1885, l'helléniste français écrivait dans la *Revue des Deux Mondes* : la destinée de la Grèce moderne est d'avoir toujours excité l'intérêt et d'avoir toujours été mal jugée. Prisonnière de son passé prestigieux, l'Hellade actuelle est le plus souvent considérée par les étrangers, non point pour ce qu'elle est, mais telle que ceux-ci désirent qu'elle soit<sup>66</sup>.

Le soldat qui s'approche des côtes grecques se rappelle ses souvenirs d'étudiant :

Ô Grèce, Grèce éternelle, me voici donc venue vers toi ! Après Chateaubriand, après Lamartine, après Gebhart, après Gautier, j'ose à peine exprimer les sentiments que j'éprouve en approchant de ton sol, Patrie de la Beauté, Flambeau des Arts et de la Poésie, ô toi si grande dans le passé, qui fut le berceau de la civilisation occidentale et nous a transmis un si fastueux héritage !

204 — Il n'existe dans cette approche aucune référence à la guerre, objet du voyage, deuxième décalage dont fait l'aveu Roussel, qui avait toujours rêvé de ce voyage :

Je ne pouvais penser, toutefois, que la réalisation de ce rêve résulterait d'un cataclysme, que je devrais cette joie à ce qui est une source infinie de souffrance. Au lieu d'être la satisfaction d'un désir, mon voyage revêt le caractère d'un devoir<sup>67</sup>.

Dans *Le Clairon*, du 26 mai 1916, on cite un article humoristique écrit par A. Mavroudis dans l'*Opinion*, qui ironise sur cette idée des Grecs imaginés comme figés depuis l'Antiquité :

Une évadée de musée, une statue qui remue comme par miracle, voilà ce qu'est la femme grecque pour la majorité des Occidentaux [...] on consent à grand-peine à l'imaginer sensiblement différente de la Vénus de Milo, et si on lui accorde le droit de posséder des bras, ceux-ci doivent servir plutôt à faire des gestes harmonieux qu'à travailler.

---

66. GOUTOS, 1981, p. 21.

67. ROUSSEL, 1925, p. 67-68.

Mais les combattants ne perçoivent pas chez les populations les stéréotypes véhiculés par les études classiques. L'aspect physique des Grecs côtoyés n'a aucun rapport avec les canons antiques de la beauté :

Quel mélange de races et certes pas de belles races ! C'est la race méditerranéenne, mélange grecque, levantine, berbère, maltaise, calabraise, sicilienne et corse qui domine ici avec les Juifs espagnols<sup>68</sup>.

Selon le lieutenant Mourgues, les soldats disaient volontiers : « La Grèce est le berceau de la civilisation, mais la civilisation y est restée à l'état de berceau. » Le chanoine déplore aussi l'état présent : « Que cette grandeur est loin ! Pauvre pays ! Tristes gens<sup>69</sup> ! »

On reproche donc aux Grecs de ne pas être « assez Grecs », de ne pas ressembler physiquement aux statues, d'être des commerçants voleurs et des travailleurs paresseux et incompetents !

La terre de Léonidas et de Périclès porte autre chose que des Grecs qui vendent leur patrie au poids de l'or<sup>70</sup>...

Et sur une carte postale envoyée de Salonique, le 19 janvier 1917, un soldat écrit à propos des Grecs qui travaillent avec eux aux travaux de terrassement :

On construit en ce moment un chemin de fer le long du port :  
il faut voir les ouvriers grecs casser les cailloux tout en ne s'en cassant pas ! Quel tas de fainéants tous ces gens-là et quel tas de vermine, ces gosses qui vous suivent partout en demandant un sou ! Heureusement qu'on a les triques !

205

Même Pierre Maridort, qui tente souvent de comprendre réellement les situations, qui reconnaît aux commerçants de l'intelligence et parle de gens agréables et obligeants conclut par des remarques qui font preuve de préjugés racistes :

On les accuse aussi d'un peu de fausseté : mais on n'oubliera pas que cette race ou que ces races ne sont ni fortes ni vigoureuses ; ce sont pour la plupart des gens faibles et nullement comparables aux gens du Nord, tels que les Anglais, les Serbes, et même les Français. Ils sont très nerveux et impressionnés ; ils parlent excessivement vite et lorsqu'on entend les gens de la classe commerçante et populaire, on croit toujours assister à quelque dispute. Aujourd'hui que

---

68. SHD, série T, carnet du capitaine Roux.

69. Voir FACON, 1977, p. 649.

70. RAMETTE, 1917, p. 47.

Constantin et Sophie sont détrônés [...] nous pouvons juger les faits avec indulgence et lumière<sup>71</sup>.

On peut noter néanmoins que ces appréciations négatives ne s'appliquent pas aux combattants qui ont fait partie de ceux envoyés en « Vieille Grèce » (celle des frontières de 1830). Les soldats découvrent une société stable, homogène, plus ouverte, leur ressemblant davantage. Les femmes ne sont pas voilées, les villages semblent riches. Plusieurs divisions ont stationné à Athènes ou dans la zone du canal de Corinthe, et l'ambiance paraît réconfortante pour des hommes qui ont passé plusieurs mois dans une Macédoine dévastée. Marcel Brochard, envoyé dans l'isthme de Corinthe pour assurer le blocus de la presque île pendant que Jonnart arrive à Athènes, évoque cette période comme un moment agréable ; il s'échappe de son bateau avec des camarades et se rend à Loutraki qui leur apparaît comme un lieu de villégiature très mondain

Le « Palace » de cette plage, l'hôtel Pigai, reste fort élégant. Nous regardons ébahis les femmes à la mode d'avant-guerre [...] la fille de l'hôtelier est une délicieuse enfant blonde, toute bouclée, avec d'admirables yeux noirs et un visage à la Murillo<sup>72</sup>.

Et pour comble de bonheur, il rencontre une Crétoise démocrate et francophile qui connaît Paris et parle bien le français ! Par la suite, il revient à Athènes où il loge chez l'habitant et s'éprend de la fille de ses hôtes qui le guide à travers la ville. Clotaire Rieulle, lui aussi, connaît une aventure amoureuse avec une femme grecque qui est chirurgien-dentiste. On est bien loin de Salonique...

206



**Figure 4**

Expression du sentiment de supériorité : rapides d'Orient  
© CP, APA

71. MARIDORT, 1918, p. 152-153.

72. BROCHARD, 1953, p. 204-209.



Toujours nourris de leurs souvenirs classiques, certains sont fiers d'avoir l'occasion « de griffonner leur nom sur les colonnes du Parthénon<sup>73</sup> ». Clotaire Rieulle, après le départ du roi en juin 1917, reçoit l'ordre d'occuper l'Acropole avec un canon, une mitrailleuse et quelques hommes. Il est enthousiasmé par le site qu'il contribue à dégrader :

Je suis transporté dans le passé devant la beauté du Parthénon et des autres temples que je découvre [...] j'ouvre une brèche dans le mur d'enceinte qui entoure l'Acropole, dans laquelle j'installe mes deux pièces. J'ai comme objectif la place de la Constitution, le Palais-Royal [...] nous souffrons de la chaleur et nous n'avons que l'ombre que font sur nous les colonnes du Parthénon. Nos repas nous arrivent d'un théâtre antique situé en bas de l'Acropole<sup>74</sup>.

Il est très net que la vision des Grecs est différente selon les conditions politiques ; les soldats débarquent avec des stéréotypes valorisants en tête et la déception, quand rêve et réalité ne coïncident pas, les conduit à des jugements amers et durs. S'y mêle également un refus de la différence né d'un sentiment de supériorité issu de la tradition coloniale qui transparait dans cette dernière réflexion.

À la vue de la pauvreté, du sous-équipement, du faible niveau technique, les soldats éprouvent une grande satisfaction, le sentiment d'appartenir à un pays prospère et de progrès, à un pays « civilisé » par opposition à celui où ils se trouvent, autrement dit, ils reprennent des réflexes de colonisateurs. Tels les soldats de la Révolution et de l'Empire qui répandent en Europe les principes de liberté et d'égalité, ils se voient incarnant l'Occident aux prises avec un Orient retardataire. C'est ce que traduit l'émotion du marin René Milan quand il reçoit à son bord en décembre 1915 des écoliers conduits par leurs maîtres, les pères lazaristes :

Ces bambins montrent des hérédités diverses : leurs parents naquirent en Arménie en Syrie, en Thrace ou en Macédoine ; mais la douce main de la France a déjà modelé leur cerveau. Ils rient avec aisance ; leurs yeux reflètent le vif et le clair fruit de la pensée gauloise [...] Quand ils s'éloignent à regret dans le crépuscule, leur cou se détourne longtemps et soudain, leur cœur juvénile entonne une Marseillaise frêle et émouvante [...] il glisse sur l'eau comme un parfum de la patrie<sup>75</sup>.

---

73. BROCHARD, 1953, p. 209.

74. RIEULLE, 1978, p. 61.

75. LARROUY (dit MILAN), 1916.

C'est dans cet état d'esprit inspiré de la Révolution française et caractéristique de la III<sup>e</sup> République que l'armée d'Orient s'enorgueillit d'avoir promu l'enseignement du français à Salonique. En effet, en 1915, se trouvaient nombre d'enfants sans écoles parmi les réfugiés installés aux portes de la ville. Le Haut-Commandement français décida la création de deux écoles modèles : l'école franco-grecque de Lembet et l'école franco-serbe du Champ-de-Mars où, dans les deux cas, l'éducation serait bilingue français-grec ou serbe. Le village de réfugiés grecs de Lembet était situé en bordure du camp de Zeitenlik ; en juin 1916, le général Sarrail approuva la création d'une école sur un emplacement fourni par les lazaristes et dans des baraques Adrian. Le nombre des élèves qui était de 200 en 1916 avait doublé en 1918. On y adjoint une section agricole et une section de travail manuel pour enseigner aux enfants des méthodes modernes et un métier tout de suite exploitable. Vodena, Florina, Monastir demandent de telles écoles<sup>76</sup>. L'armée est fière de cette action qui vise à « civiliser » en faisant accéder aux bienfaits de la civilisation française.

Les soldats, marqués par les valeurs qu'ils ont intégrées dans leur jeunesse par une éducation obligatoire facteur d'homogénéisation n'ont pu avoir en Macédoine avec les populations des relations qui traduisent le clivage officiel alliés-ennemis, ils n'avaient pas les clés pour comprendre la situation. Pour eux qui, dans leur isolement, ne savent pas réellement pourquoi ils se trouvent là, la certitude d'appartenir à un monde plus « moderne » et plus « avancé » est un élément de stabilité rare dans la crise morale qu'ils traversent.

208

### LA RENCONTRE DE L'AUTRE

Cette découverte de la Macédoine et de ses habitants n'est que l'un des volets des rencontres que la guerre fait faire aux combattants. Les soldats découvrent, souvent pour la première fois, des hommes venus d'autres régions de France, des recrues des colonies et des combattants d'autres nations européennes, amies ou ennemies. Ils émettent souvent des jugements de groupe, les Anglais... les Turcs... les Serbes, en partant à chaque fois de remarques basées sur des relations individuelles et occasionnelles, sur les stéréotypes dominants en France avant leur départ et sur les propagandes des journaux quand ils peuvent y avoir accès. Leurs impressions sur les combattants des autres nationalités ne sont pas en harmonie avec les positions officielles des commandements ; ils ne perçoivent pas les problèmes globaux, mais ils sont parfois ébranlés dans leurs croyances par les réalités vécues et ont du mal à se situer.

---

76. MALAQUIN, 1919, p. 20-22.

## LES AMIS...

L'importance des pertes soit par blessure, soit par maladie, remet en cause constamment l'homogénéité des unités, ce qui nuit à leur cohésion et à leur moral. Ayant été détaché auprès des Anglais pendant quelque temps aux Dardanelles, Albert Cerisier constate à son retour que tous ses anciens amis sont morts ou évacués ; de retour de la campagne de Serbie en décembre 1915, Julien Arène fait le bilan de sa section : sur 32 hommes partis le 4 août 1914 de la caserne Béchaud, ils ne sont plus que sept !

Cependant dans les petites unités isolées de la guerre en montagne, un véritable attachement se crée.

Dans les dédicaces des mémoires publiés, on voit se révéler ces solidarités entre combattants, ainsi que dans les dédicaces à l'attention de l'ensemble des morts et survivants. Le capitaine Deygas dédie son ouvrage

À tous mes camarades, les Poilus d'Orient qui, après trois ans de misères et de sacrifices ont, dans une course triomphante, promené à travers neuf nations différentes, les drapeaux victorieux des régiments de France.

Le capitaine Feuille, en 1934, écrit « à la mémoire des braves tombés glorieusement au champ d'Honneur ; à mes compagnons d'armes, rescapés des Dardanelles » ; Gabriel Domergue adresse ses souvenirs, en 1916, « à la mémoire des braves tombés glorieusement pour la France sur la terre aride d'Orient ».

D'autres attirent l'attention sur les victimes en un endroit précis : le capitaine Canudo, qui a participé aux deux campagnes, offre ses pages aux « camarades tombés dans la désolation des montagnes macédoniennes entre Stroumitza et Kosturino pendant notre première campagne de Serbie ». On trouve des dédicaces à un personnage précis, un docteur, le général Sarrail, un père... On trouve aussi des dédicaces polémiques qui reflètent le désenchantement des hommes : René Vanlande, en 1938, écrit « en hommage aux Morts de l'Armée d'Orient, trahis par les vivants », et Roger Pernot dédie son livre à la mémoire d'un ami, « Président de l'Association jurassienne des Poilus d'Orient... qui avait tant encouragé cette publication et qui vient de mourir, terrassé par une affection contractée à l'Armée d'Orient après avoir eu l'écœurement dernier de se voir retirer sa pension de guerre ». Au total, peu de dédicaces s'adressent à l'ensemble des soldats, la majorité se resserre autour de liens plus étroits formés dans la lutte, l'unité, la brigade, un camarade mort au combat.

D'autres solidarités se renouent, simplement entre « pays », car nombreux sont les soldats qui pensent à leurs racines, aux lieux dans lesquels ils ont toujours vécu ; si la patrie France est un espace abstrait, la « petite patrie », leur pays est omniprésent d'autant plus que souvent ils n'avaient eu aucune expérience directe du reste de la France avant leur mobilisation. Ils éprouvent une grande joie quand le hasard leur fait rencontrer un « pays » et il se crée alors des solidarités de cœur :

Nous étions ravitaillés par des camions américains pilotés par des chauffeurs français. Voilà que l'un d'eux, sautant de son siège, s'arrête devant nous. Il avait reconnu un « pays » [...] Le chauffeur est revenu avec une petite boîte qu'il nous a remise précieusement. Elle contenait de grandes initiales d'un tissu blanc très solide. Des « A » et ça voulait dire « Auto » [...] Nous cousions ces précieux A sur nos vareuses et nous sortions, très sûrs de nous, devant le planton de service. Nous étions informés par le chauffeur providentiel des allées et venues des camions [...], de retour, nous découisions le A, nous n'avons jamais été pris, et c'est ainsi que nous avons pu visiter Salonique<sup>77</sup>.

210

Outre des compatriotes originaires d'autres départements, les soldats rencontrent des ressortissants de toutes les colonies françaises, à propos desquels ils ont dans l'esprit les images reflètes de la mentalité de l'époque. L'Africain est considéré comme un sujet en apprentissage de citoyenneté française qui devrait franchir deux caps, la sortie d'un état permanent d'infantilisme et l'accès à la culture et à la civilisation. Les soldats s'adressent à lui en utilisant des phrases stéréotypées jugées « à la hauteur » et retranscrivent des réponses identiques : « y pas bon dans les tranchées... y a bon couper têtes à Boches » ; ils considèrent qu'accueillir les gens parmi eux est leur faire honneur et s'attendent à des réponses toutes sur le mode « y a bon » qui exprimeraient le contentement des Africains d'accéder à cet honneur.

La seconde vision déformée de ce soldat africain consiste à dire que, par nature, il éprouverait du plaisir à faire la guerre, thème souvent repris dans la presse. Quand, le 13 novembre 1915, la nouvelle se répand qu'un Sénégalais a déserté en gagnant les tranchées turques, Giguel le justifie : il n'y a pas assez de combats. La description la plus caricaturale est faite par Gabriel Domergue :

Ce sont de grands gosses qui ont envie de s'amuser, de jouer, de casser quelque chose. Ils savent qu'ils ont en face d'eux des ennemis

---

77. BASTIDE, 1983, p. 49.

qu'il faut démolir et ils veulent démolir. Leur raison d'être, c'est de tuer. Ils ne sont venus que pour ça<sup>78</sup>.

Aux Dardanelles et en Macédoine, les Français côtoient des soldats britanniques ; ils admirent, on l'a vu, leur organisation, la qualité de leurs uniformes adaptés au climat, leur discipline :

On rencontrait souvent de petits effectifs de nos alliés anglais qui cheminaient aussi sous la grosse chaleur, mais avec une simple chemisette de coton et le casque colonial. Un camion suivait, portant tout leur barda [...] notre armée avait sur eux un retard terrible [...] On nous avait pourtant dit à l'école que la France était à la pointe du progrès<sup>79</sup>.

Néanmoins, on les accuse de « plastronner », d'être « bons pour se promener » et de n'être pas assez combattifs !

Les Italiens également sont accusés de ne pas être des combattants très volontaires :

En août 1918, j'ai entendu rouspéter mes bonhommes du 227<sup>e</sup> RI [...] : « au lieu du grand repos qu'on nous avait promis, ils nous ont fait baguenauder une fois de plus en Albanie, au secours des Italiens. Leur base de Santi Quaranta, ils n'ont qu'à se la garder tout seuls, les macaronis ! [...] Pas une raison supplémentaire qu'on s'appuie en plein été une campagne supplémentaire et le col de Pisodéri aller-retour<sup>80</sup> ! »

211

Quant aux Russes dont une brigade participe à la contre-offensive de l'automne 1916 en direction de Monastir, ils émeuvent tout le camp de Zeitenlik par leurs chants, mais le chanoine Bouard estime que les chefs imposent aux hommes une discipline trop dure :

Nous apercevons dans le sable, comme des buissons étranges, nous nous dirigeons vers ces points noirs, puis nous regardons anxieux [...] À de gros poteaux couronnés d'une traverse sont attachés des hommes ! Des soldats russes vivants et non loin d'eux, le chef de poste. Ces hommes sont rongés par le soleil et par les mouches<sup>81</sup>.

---

78. DOMERGUE, 1916, p. 186.

79. BASTIDE, 1983, p. 54.

80. DUCASSE, 1964, p. 187-188.

81. BOUARD, 1938, p. 13.

Leur groupe tombant dans l'anarchie totale après l'avènement de Kerinski, le commandement les éloigne des autres troupes.

Nous n'avions pas une grande considération pour le soldat grec.  
Les Grecs mobilisables déployaient toute leur astuce pour échapper à la mobilisation<sup>82</sup>.

Les soldats n'apprécient pas plus les soldats que les civils grecs. Ils les voient d'abord comme une armée d'opérette : des evzones qui font rire avec leurs fustanelles, des soldats qui font porter à des mulets leur équipement « préhistorique », et qui en sont réduits à mendier de la nourriture ! Rien à voir avec les alliés ! Seuls les Crétois, en raison du prestige de Venizélos et leur « note exotique », sont plus estimés. Le manque de confiance dû à la position du roi perdue et les Grecs ont la réputation de ne pas avoir envie de se battre, d'être prêts à désertir. Au questionnaire posé par P. Facon, M. Levillain répond : « Les Serbes étaient épatants, chics et sympathiques, les Italiens étaient vautours, esbroufeurs, les Grecs, c'était zéro », ce que confirme d'autres témoins interrogés<sup>83</sup>. Henri Rohard, qui participa à la prise en commun du Skra di Legen, opération qui fut une sorte de test de l'armée grecque, rapporte que des consignes de surveillance du comportement des troupes grecques avaient été données aux soldats français<sup>84</sup>... Seuls les officiers qui rencontrent des officiers grecs semblent les trouver sympathiques : ils parlent le français !

En revanche, parmi les alliés, une nation remporte tous les suffrages, les Serbes. La première qualité qui leur est reconnue est celle d'être des soldats courageux, « robustes, sobres, énergiques », prêts à combattre pour leur patrie. Et, au camp, toujours prêts à aider :

Ils faisaient spontanément toutes les corvées : balayages, feux, service des alités. Pour ma part, j'en étais vivement touché et confus, et cela me donnait une haute idée de ce peuple, que, déjà, je savais courageux et vaillant entre les vaillants<sup>85</sup>.

---

82. Algrain in FACON, 1977, p. 652.

83. FACON, 1977, p. 657-658.

84. La bataille de Skra di Legen, est une bataille de deux jours en mai 1918 autour de la position fortifiée d'un sommet du massif montagneux du Païko, au nord-est de Salonique. Les troupes grecques appuyées par une brigade française remportèrent une victoire sur les Bulgares. Cette bataille fut la première participation décisive de la Grèce dans la Première Guerre mondiale. Le général français Guillaumat, général en chef des forces alliées, reconnut publiquement l'importance de la contribution des forces grecques, affirmant : « La victoire de Skra est aussi glorieuse que la prise de *Mort-Homme* avant Verdun », le général anglais Milne écrivit au général grec Danglis : « Sans l'aide des forces grecques, il n'aurait pas été possible de remporter cette victoire ». ROHARD, 1991 et 1992, fantassin, 175° RI, 45° RI, électricien.

85. CADOUX, 1959, p. 222.

Enfin, on apprécie leurs chants émouvants et les soirées qu'ils peuvent organiser au bivouac. Les souffrances endurées dont témoignent les villages déserts et incendiés attirent aussi la sympathie. Les charniers découverts accentuent ce sentiment.

Le capitaine Deygas conclut de l'avis général :

Les Serbes sont nos vrais amis pour qui la reconnaissance n'est pas un vain mot. Toutes nos sympathies vont instinctivement vers cet admirable petit peuple<sup>86</sup>.

## LES ENNEMIS

Les adversaires rencontrés sont moins bien connus ; les Français ont peu eu l'occasion de rencontrer des Allemands « l'adversaire n° 1 », pour eux, les Turcs, on l'a vu, leur sont à titre individuel plutôt sympathiques, les Bulgares sont peu connus, mais une fois traités de « Prussiens des Balkans » prennent place parmi les ennemis redoutés.

Le temps n'était pas si loin où la France livrait du matériel militaire à l'Empire ottoman, certains Français aux Dardanelles se voient les cibles d'obus portant l'estampille « Schneider-Creusot » ; G. Domergue déplore que la France soit en guerre contre les Turcs, une campagne imposée par les « barbares, Allemands et Jeunes Turcs ».

Des bruits ont circulé, véhiculés souvent par la presse, les Turcs sont rusés, ils tuent les prisonniers, coupent les nez, leurs armes sont de mauvaise qualité... mais les soldats ne voient guère pourquoi éprouver pour eux de la haine.

Il plane sur le caractère turc une légende séculaire, fruit de nos luttes ancestrales, et qui date peut-être des Croisades, qui attribue à cette race de soldats une mentalité de sauvage sanguinaire. La vérité est que le Turc a besoin d'un ordre, d'une excitation qui le sorte pour ainsi dire de sa nature primitive, pour devenir méchant [...] il a même une sorte de chevalerie à lui, raffinée, qui le rend très serviable et délicat<sup>87</sup>.

Les chefs turcs se montrent souvent complaisants, Francis Guitton, rescapé du naufrage du *Saphir*, est conduit au fort de Tchanak-Kalé où le général turc lui rend visite :

Il a l'air doux et intelligent. En excellent français, il s'excuse d'avoir été dans l'obligation de faire tirer ses canons sur des Français.

---

86. DEYGAS, 1932, p. 191.

87. VILLEBONNE, 1919, p. 98.



Des officiers l'accompagnent, et nous offrent cognac et cigarettes. En vérité, nous ne sommes pas accueillis en prisonniers. Et voici que des soldats apportent des braseros [...] ainsi que des vêtements neufs de soldats turcs. Mais l'entrée du général allemand Liman von Sanders change quelque peu l'accent de courtoisie du général turc<sup>88</sup>.

Le 11 juin 1915, le général commandant le corps expéditionnaire de la Méditerranée a télégraphié le message suivant :

L'un de mes médecins rapporte que, le 4 juin, un caporal et trois de nos hommes amenés à un poste de secours régimentaire, ont déclaré que leurs blessures avaient été pansées par les Turcs, leurs propres pansements individuels étaient bien appliqués et complétés par des pansements turcs. Les Turcs leur donnèrent des cigarettes et un officier turc leur serra la main, en les félicitant de leur attaque. Ce fait confirme que, s'il y a lieu de combattre toujours avec rigueur et d'être vigilant, il faut traiter avec humanité, les prisonniers et les blessés turcs<sup>89</sup>.

Même les prisonniers turcs sont appréciés :

On les distingue par la profonde mélancolie de leurs yeux, ce regard navrant des fauves en cage, lointain, émouvant de fierté [...] Ils sont respectueux sans la moindre humilité ; ils accomplissent leur travail quotidien d'une manière parfaite, taciturnes et irréprochables, n'acceptant rien de nous hors le strict nécessaire de la nourriture, pas même une cigarette, eux, les grands fumeurs du monde<sup>90</sup>.

Les sentiments ressentis par les combattants français face aux Bulgares sont variés et souvent hétérogènes. Certains témoignages expriment de l'admiration pour cet adversaire courageux qui semble ne pas avoir peur de la mort. La majorité des témoignages montrent que les Français semblent plutôt indifférents à cet adversaire, qu'ils combattent sans complaisance, mais sans haine non plus. Les Bulgares n'avaient pas été considérés dans l'avant-guerre comme des ennemis potentiels, des officiers bulgares avaient été formés en France, des missions médicales françaises envoyées lors des guerres balkaniques se trouvaient encore en Bulgarie en 1914, des canons français avaient été vendus à ce pays. La presse française a dans un premier temps ménagé la Bulgarie dont on espérait encore une position favorable, donc les soldats sont surpris du changement de position. Dans un premier temps, à partir de 1915, la rancœur

---

88. GUTTON, 1976, p. 62-63. Il était marin sur le *Saphir*.

89. SHD, 20 N 43.

90. CANUDO, 1917, p. 253.

ne se porte que sur le souverain « traître » (car de mère française) puis sur tout son peuple, lui aussi traître ou victime de son souverain.

La revue *J'ai vu*, le 15 mai 1915, présente les portraits de profil des quatre souverains non encore engagés dans la guerre et dont on espère l'alliance, on y voit le roi de Bulgarie, le regard franc et la tête bien droite ; il apparaît encore sur la couverture du numéro 41 du 28 août 1915, à cheval, avec en sous-titre « un des maîtres de l'heure ». Tout change quand on apprend que la Bulgarie s'est rangée aux côtés de l'Allemagne. Sur la couverture du numéro 46, du 2 octobre 1915, il a la tête basse, les yeux sombres et le regard fourbe, le tout accentué par l'ombre d'une casquette inquiétante qui ne le quittera plus jusqu'à la fin de la guerre ; on insiste sur la trahison de ce roi qui « se dispose à marcher contre les alliés et les Russes auxquels les Bulgares doivent leur indépendance », et on le voit alors en empereur d'Orient, portant les attributs des empereurs byzantins. Le numéro 48 du 16 octobre va plus loin encore, Ferdinand de Bulgarie est « le Méphistophélès des Balkans, le roi des fourbes », on le voit sur des photos avec le Kaiser, François Joseph et le sultan. Dans le numéro 50, on le voit saluant en 1910 le drapeau français « qu'il trahirait toujours ».

L'idée de trahison appliquée à l'ensemble du peuple bulgare s'accroît quand on les voit attaquer les Serbes, si appréciés, et surtout quand on voit qu'en Macédoine, des villageois leur sont favorables et même prêts à rallier leur cause. On rappelle les récits des atrocités des guerres balkaniques :

Il y a eu des scènes impitoyables. Le Bulgare en effet est un mongol : rapace, rusé, opiniâtre, il ne néglige pas sa peine et méprise la pitié. Le faible, pour lui, c'est l'homme sur lequel on piétine pour arriver au but. Il prend même un plaisir félin à voir et à savourer la souffrance [...] L'œil fixé sur l'objectif où il tend, il marche, le coutelas en main, la haine au cœur, l'enthousiasme dans l'âme : curieux mélange de grandeur et sauvagerie, de brigandage et de patriotisme<sup>91</sup>.

Le thème de la cruauté bulgare est fréquent, surtout après la reconquête de la vieille Serbie, il est vrai que l'état des villages permet de développer cette idée. Courent des bruits sur les mutilations infligées aux prisonniers. Bernadotte rapporte que, le 19 septembre 1916, « la cavalerie bulgare s'est conduite avec une particulière cruauté, lardant de coups de sabre, blessés et brancardiers » et Henri Libermann conclut « qu'il préfère la mort que de tomber aux mains de ces sauvages ». Mais il s'avère que les Bulgares simplement, ne lâchent pas facilement le terrain et que la connaissance des lieux est un net avantage :

---

91. VILLEBONNE, 1919, p. 98.

Ils sont des guerriers montagnards qui gravissent en courant les hauteurs, qui se glissent dans les ravins pour tourner les crêtes occupées par leurs adversaires, ils vont sans autre chargement que leur fusil et leur ceinture de cartouches ; ils montent avec un réel courage parfois sous le feu de nos mitrailleuses et quand ils ont occupé l'une de ces cimes convoitées, ils entonnent un chant de triomphe impressionnant [...] Nos soldats [...] avouent être désorientés lorsque dispersés dans les montagnes par petits groupes, avec un horizon tourmenté, difficile à fouiller, ils voient surgir cette masse d'uniformes couleur kaki qui représente une colonne d'assaillants<sup>92</sup>.

Comme les Turcs, les Bulgares utilisent des moyens psychologiques pour dérouter l'adversaire, des cris « terrifiants » et des attaques nocturnes, des pancartes qui naissent subitement dans les villages au petit matin avec, en français, « Rentrez chez vous braves poilus : c'est aux Serbes que nous faisons la guerre ». Dans les archives du SHD, on trouve un tract bulgare qui répond à un tract français les incitant à désertir :

FRANÇAIS... Vous faites beaucoup de bruit avec vos vertus françaises que nous connaissons bien, gardez-les pour vous, pourquoi vous vous efforcez de vous rendre de plus en plus ridicules, en oubliant votre glorieux passé, en commençant par Vercingétorix, le Grand Condé [...] et même Napoléon ? Notre dignité de soldat ne nous permet pas de nous humilier à un tel degré [...] N'avez-vous pas au moins honte devant vos alliés les Anglais, qui se respectent et ne s'occupent pas de tels écrits méprisables ? Nous publions vos appels et nous les faisons lire à tous nos soldats pour qu'ils connaissent mieux vos manières d'agir et qu'ils apprennent à mieux vous mépriser, oseriez-vous de même faire connaître à vos soldats cette réponse ? LES BULGARES

La fréquentation forcée ou non permet parfois de dépasser les idées reçues. Le sous-lieutenant Santini raconte comment, sur les pentes du Péristéri, les deux adversaires se sont entendus pour accéder, chacun leur tour, de nuit et sans armes à une source située à mi-pente. Et quand, une nuit, des Français furent faits prisonniers, deux jours plus tard, les Bulgares les avisent que leurs hommes vont très bien et qu'ils avaient été cités en exemple pour le courage dont ils avaient fait preuve en se défendant à coups de bidon et de marmite ! De même, les soldats remarquent que les prisonniers bulgares se comportent très loyalement, ils les respectent et soignent leurs blessés. À l'hôpital de Gumendje,

---

92. Henri du P. *in* GRANDMAISON, 1917, p. 382.

le capitaine Canudo remarque que les contacts entre les blessés des deux camps sont cordiaux :

Tout est fini entre eux et nous, ici. La haine collective n'appelle aucunement la haine individuelle [...] Nos hommes qui peuvent faire les cent pas vont leur parler de temps à autre, sans se comprendre, cherchant à se distraire en leur apprenant des mots français, s'amusant en les amusant<sup>93</sup>.

Le Bulgare, humilié par le traité de Bucarest paraît davantage combattre dans la logique des guerres balkaniques, que dans celle de la guerre mondiale. Comme le Turc, pour les Français, il apparaît plutôt comme un adversaire manipulé par l'Allemagne que comme un véritable ennemi. Le témoignage ci-dessus montre par ailleurs l'importance des contacts personnels qui peuvent se produire et qui permettent de retrouver l'humain par-delà le formatage des opinions par la presse principalement. Dans le détail, les impressions varient avec la diversité des situations rencontrées.

Néanmoins, la guerre en Orient reste difficile à accepter pour eux. La guerre contre l'Allemagne, en France, oppose deux États prospères et développés, qui implicitement se considèrent comme des adversaires respectables, ce qui valorise le combat. En Orient, les alliés se mesurent à des peuples moins développés, jugés souvent inférieurs, et qui pourtant leur tiennent tête avec fermeté et qui connaissent mieux le terrain. Le soldat supporte mal de se voir rendu responsable de l'échec face à des peuples qu'il a le plus souvent jugé avec dédain ou mansuétude et qu'il ne considérait pas comme des adversaires de poids.

---

93. CANUDO, 1918, p. 252-253.



Résumé : l'expérience vécue par les combattants du front d'Orient présente des caractères originaux par rapport à celles de leurs camarades du front métropolitain : un brassage d'hommes important et une diversité de situations vécues dans des conditions exceptionnellement difficiles, un isolement par rapport à la France et à leurs familles qui les conduit à se sentir marginalisés et abandonnés d'une part, incompris de l'autre. Même ceux qui ont la chance relative d'un repos au camp de Zeitenlik, loin des combats, se sentent mis au rebut, abandonnés aux maladies et à l'oubli méprisant. Les mémoires rédigées par les combattants et les témoignages oraux trahissent tous une grande souffrance et une crise morale profonde. Pourquoi ces inégalités de traitement entre eux, et entre eux et les combattants du front de France ? Pourquoi ces injustices ? Pourquoi ce manque de communication entre eux et leur famille, entre eux et l'opinion française ? Pourquoi se sentent-ils marginalisés et incompris ? C'est l'ensemble de ces questions qui crée la grave crise morale que l'on peut remarquer à travers les témoignages.

Mots-clefs : expédition de Salonique ou d'Orient, armée française d'Orient, 1915-1918, crise morale, sentiment d'injustice, permissions, révoltes, suicides, correspondance, information déformée, amertume, cartes postales.

## *A deep moral crisis*

*Abstract: the experience of the Eastern Front fighters presents original characters compared to those of their comrades from the metropolitan front: an important mix of men and a variety of situations experienced in exceptionally difficult conditions, an isolation from France and their families that leads them to feel marginalized and abandoned on the one hand, misunderstood on the other. Even those who have the relative good fortune of a rest in the Zeitenlik camp, far from the fighting, feel discarded, abandoned to diseases and contemptuous forgetfulness. The memoirs written by the combatants and the oral testimonies betray all a great suffering and a deep moral crisis. Why these inequalities of treatment between them, and between them and the fighters of the front of France? Why these injustices? Why this lack of communication between them and their family, between them and the French public? Why do they feel marginalized and misunderstood? All these questions create the serious moral crisis that can be noticed through the testimonies.*

*Keywords: Macedonian Front or Salonica Front, French Oriental Expeditionary Force, 1915-1918, moral crisis, feeling of injustice, permissions, revolts, suicides, letters, distorted information, bitterness, postcards.*

## *Μια βαθιά ηθική κρίση*

*Περίληψη: η εμπειρία των μαχητών του Ανατολικού Μετώπου παρουσιάζει πρωτότυπους χαρακτήρες σε σύγκριση με εκείνους των συντρόφων τους από το μητροπολιτικό μέτωπο: ένα σημαντικό μείγμα ανδρών σε μια ποικιλία καταστάσεων, που αντιμετωπίζουν εξαιρετικά δύσκολες συνθήκες, μια απομόνωση από τη Γαλλία και τις οικογένειές τους που τους οδηγεί να αισθάνονται περιθωριοποιημένοι και εγκαταλελειμμένοι αφενός, παρεξηγημένοι από την άλλη. Ακόμη και εκείνοι που έχουν τη σχετική καλή τύχη να ξεκουραστούν στο στρατόπεδο Zeitenlik, μακριά από τις μάχες, αισθάνονται απορριπτόμενοι, εγκαταλελειμμένοι σε ασθένειες και περιφρονητική ξεχασμό. Τα απομνημονεύματα που έγραψαν οι μαχητές και οι προφορικές μαρτυρίες προδίδουν όλα τα μεγάλα δεινά και μια βαθιά ηθική κρίση. Γιατί αυτές οι ανισότητες μεταχείρισης μεταξύ τους, και μεταξύ αυτών και των μαχητών του μπροστά της Γαλλίας; Γιατί αυτές οι αδικίες; Γιατί αυτή η έλλειψη επικοινωνίας μεταξύ αυτών και της οικογένειάς τους, μεταξύ αυτών και του γαλλικού κοινού; Γιατί αισθάνονται περιθωριοποιημένοι και παρεξηγημένοι; Όλες αυτές οι ερωτήσεις δημιουργούν τη σοβαρή ηθική κρίση που μπορεί να παρατηρηθεί μέσα από τις μαρτυρίες.*

*Λέξεις-κλειδιά: Εκστρατεία της Θεσσαλονίκης ή της Μακεδονίας, Γαλλικός στρατός της Ανατολής, 1915-1918, ηθική κρίση, αίσθημα αδικίας, άδειες, εξεγέρσεις, αυτοκτονίες, αλληλογραφία, παραμορφωμένες πληροφορίες, πικρία, καρτ ποστάλ.*



# UNE CRISE MORALE PROFONDE

---

## LE SENTIMENT D'INJUSTICE

Certains auteurs ont insisté sur la cohésion de cette armée, sur la solidarité régnant entre ces hommes isolés, à l'intérieur des petites unités. Mais ce thème a été peu développé dans les mémoires un peu comme si les gestes de solidarité étant l'évidence même faisaient partie de la vie banale. C'est à travers les archives de l'armée, sous forme de citations que se découvrent ces gestes de solidarité : les anciens protègent les nouveaux arrivants. Mais il reste certain qu'en se comparant les uns aux autres, les groupes de combattants ont parfois l'impression de ne pas vivre la même guerre.

Deux thèmes émergent : les disparités entre hommes de troupe et officiers, et l'inégalité de traitement selon les unités face aux efforts demandés et aux permissions.

## DES EMBUSQUÉS ET DES AUTRES...

Un sentiment d'injustice se manifeste largement dans la presse du front exprimant le malaise issu des différences de statuts entre les combattants. Ces journaux ont pour particularité d'avoir pour thème, sous forme d'un humour basé sur la misère des hommes, des répliques à l'incompréhension que l'arrière et l'opinion publique en général ont de leur sort, et d'une catégorie de soldats qui ne quittent pas Salonique ; ces remarques ne concernent pas seulement Salonique, mais aussi de petites villes de l'arrière qui, en deux ans, ont changé d'aspect et où se sont installés des services. Dans le numéro 2 du journal *D'un Piton à l'autre*, de janvier 1917, un article décrit le retour du front d'une unité passée dans un village en avril 1916 et qui ne l'a donc pas revu pendant neuf mois, Mayadag est écrit M... g, pour la censure :

Nous l'avons trouvée bien changée [...] Cela s'organise, on y trouve de tout, même de superbes guerriers de l'arrière qui répondent nonchalamment aux questions de « ceux des tranchées », de l'air de la dame qui dit ; « ah oui ! vous êtes de première ligne ». Des consommateurs, en képi s'il vous plaît, ont l'air de la clientèle d'un Duval parisien. Il faut aller voir ça ! [...] Sans parler d'autres maisons hospitalières...

De toute évidence, de telles attaques n'ont pas été bien reçues dans les sphères saloniennes et Albert Cerisier, dans son éditorial d'août 1917,

annonce que ce numéro est le dernier à paraître, car « les encouragements de l'arrière ne vont pas à ceux qui ont fait pacte de sincérité avec la guerre : nous n'avons pas voulu flatter le goût du jour ».

Certains soldats se considèrent comme défavorisés par rapport à d'autres qui passent de longues périodes moins exposés, voire toute la guerre, dans des installations à l'arrière, en particulier à Lemnos ou à Salonique. Aux Dardanelles, on l'a vu, les différences apparaissaient essentiellement au niveau du ravitaillement, car les officiers pouvaient avoir des relations avec les marins, et une chaîne de marché parallèle favorisait ceux qui pouvaient quelque chose à échanger :

Le combattant est volé par les Anglais, par les brocanteurs grecs, volé par les multiples « camarades » pires que tous les autres qui, nantis d'incroyables passeports razzient les bateaux à l'ancre et revendent leurs denrées avec double bénéfice à des malheureux sortis de l'enfer et pour qui l'argent ne compte pas<sup>1</sup>.

Mais tout le monde risquait la mort, pas d'embusqués possibles.

En Macédoine, la différence essentielle se fait entre ceux qui sont au front et ceux qui restent à Salonique où s'est effectivement constituée une aristocratie d'officiers alliés rattachés aux services de l'arrière qui mènent une vie mondaine parallèlement à la guerre. Lamoureux note que s'installe parmi eux un esprit colonial qui se traduit par une convivialité, « une hospitalité large et cordiale », tandis que des concours hippiques associent Français et Anglais<sup>2</sup>. Pol Roussel évoque avec dépit

[...] ceux que leurs aptitudes particulières ou bien une certaine forme de mérite retiennent bien « malgré eux » à Salonique [...] Il ne faut pas être méchant... Cependant, je ne puis me défendre en pensant à certain GBC, Groupe de Brancardiers de Corps, qui, à l'heure où j'écris ces lignes, est depuis plus de vingt mois stationné aux portes de Salonique. Pour une unité sanitaire de première ligne, cela ne serait guère reluisant ; mais le bivouac de cette formation est établi sur les hauteurs qui dominant la ville, ce qui permet officiellement en tenant compte de l'altitude... de la situer à la cote 69. Cela a un petit air belliqueux fort séduisant<sup>3</sup> !

Le capitaine Deygas abonde en ce sens et dénonce « les embusqués de tout acabit » qui occupent les multiples emplois créés sans raison à Salonique

---

1. CERISIER, 1930, p. 173.

2. LAMOUREUX, 1969, p. 222.

3. ROUSSEL, 1925, p. 111, écrit en 1917.

pendant qu'au front « il n'y a qu'un officier par compagnie quand ce n'est pas pour deux ». Quand Marcel Brochard apprend, depuis le village de Snegovo près de Monastir, l'incendie de Salonique, il se contente de « tant pis pour les embusqués de Sarrail<sup>4</sup> ».

La presse du front dénonce la presse de Salonique, le journal *Paris-Balkans* ou *L'Indépendant* par exemple, qui s'adresse au monde des officiers<sup>5</sup>. Dans le n° 5 d'*Un Piton à l'autre*, un article s'indigne :

Est-ce qu'on va longtemps se payer notre tête avec les lettres de Poilus qui se plaignent du cinéma de Salonique, du tramway ou de la poussière qui tache leur kaki bleu horizon ? Nous rappelons aux rédacteurs des quotidiens qui se multiplient depuis quelque temps comme des petits pains que leurs feuilles sont lues sur le front, et que le tact est une qualité française.

Dans son numéro 6, le même *D'un Piton à l'autre* s'adresse à *L'Indépendant* par le biais d'une fausse annonce :

Directeur de *L'Indépendant* serait heureux entrer en rapport avec poilus du front – voudrait savoir si Gevgueli se trouve en Serbie ou en Bulgarie – quelles sortes de fêtes sportives, réunions de famille, etc., nos héros organisent dans la tranchée – il donne à tous le conseil de tenir.

223

On note aussi des disparités dans les moyens financiers des combattants. Certains, comme Henri Rohard que nous avons rencontré à l'aube de ses cent ans, n'ont aucun supplément à leur maigre solde. Ce soldat raconte que pour avoir des ressources supplémentaires, il se proposait pour effectuer des corvées à la place des autres, effectuer des patrouilles de reconnaissance, laver la lessive dans l'eau glacée, il récupérait fil, aiguilles, allumettes, morceaux d'étoffes qu'il échangeait dans les villages contre de la nourriture qu'il revendait aux camarades.

4. DEYGAS, 1932, p. 175 et BROCHARD, 1953, p. 115.

5. La presse de langue française à Salonique pendant la guerre : *La liberté*, organe du gouvernement hellénique, *L'Indépendant*, le plus ancien quotidien de langue française, francophile selon Julien Arène, *L'Opinion*, quotidien le plus apprécié dans le monde du commerce et de la finance, francophile, le *Progrès*, le *Journal de Salonique* de Sam Lévy, de culture française, *Paris-Balkans*, bulletin de liaison des officiers à Salonique, *L'Écho de France*, né pendant la guerre est rédigé par des correspondants français ; Arène parle de *L'Écho de Salonique* et du *Nouveau Siècle* qui seraient germanophiles.

## LES PERMISSIONS

Une autre injustice durement ressentie au point de provoquer des refus d'obéissance est la question des permissions. D'après Patrick Facon, la première mutinerie qui éclate en juin 1917 au camp de Zeitenlik vient de permissionnaires du 242<sup>e</sup> RI, las d'attendre leur départ ; la majorité de ces hommes étaient en Orient depuis le mois d'octobre 1915 ; ces divisions anciennes avaient vécu l'échec militaire, la maladie, l'absence de permissions ; ils sont ébranlés quand ils apprennent que sur le front de France, on a une permission tous les 4 mois. Le capitaine Deygas explique que les permissions qui devaient être accordées au bout de 18 mois en Orient d'après un décret d'avril 1917 furent reportées, puis la durée du séjour allongée à 24 mois, puis à 30 mois. Il ajoute que « si on avait accordé toutes les permissions légalement dues, il ne serait resté personne dans les unités<sup>6</sup> ». Le 15 juillet 1917, le général Sarrail se plaint à Paris de l'absence de relève, plus de 20 000 hommes ont déjà effectué les 18 mois indiqués dans le décret, deux divisions n'ont eu aucun repos depuis 21 mois. Louis Cadoux, malgré de graves crises de paludisme, fait partie de ces hommes qui ont attendu 25 mois. Le capitaine Rinieri<sup>7</sup> constate qu'en septembre 1918, beaucoup d'hommes n'ont pas eu de permissions depuis deux ans. La souffrance face à cette injustice se traduit dans une littérature populaire ; Roger Pernot rapporte une poésie fort émouvante composée au sein du 227<sup>e</sup> RI, en 1918, et dont le titre est :

### Réflexions

Quand nous étions partis joyeux aux Dardanelles  
Et qu'on nous avait dit : « les palmes immortelles  
De la gloire française ont dû pousser là-bas,  
Les Turcs, en vous voyant, vont tous lever les bras,  
Constantinople, à nous, vous verra triomphants »,  
Nous avions tous rêvé, songes naïfs d'enfants,  
D'immenses cavalcades à dos de dromadaires,  
et nous ne songions pas à être permissionnaires.

Quand nous sommes partis, après, pour la Serbie,  
Et la retraite faite, revenions à la vie,  
À la vie qu'avait fait oublier le Vardar  
(À ceux qui sont restés, nous songerons plus tard)  
Nous sûrs que là-bas, en France, quatre mois  
Passés au front faisaient rentrer poilu chez soi,

---

6. DEYGAS, 1932, p. 195.

7. RINIÉRI, 1922.

Pour dix jours. Mais le corps expéditionnaire  
Ne comptait toujours pas un seul permissionnaire.

Six mois. Un an, puis deux, puis trois.  
En permission, dites combien de fois ?  
Une seule. Longtemps ? Trois petites semaines.  
Oui, mais le front est calme, et puis à vos marraines  
Écrivant, vous pourrez trouver les heures brèves.  
Je les trouve pourtant longues avec mes rêves.  
Et je pense qu'ils sont tous des tortionnaires,  
Ceux qui se moquent un peu qu'on soit permissionnaires.

Et pourtant, il en est, qui, bien plus malheureux  
Durant nos insomnies passent devant nos yeux.  
C'est l'ombre de nos morts qui clame leur détresse  
Et vient glacer nos nuits d'une infinie tristesse.  
Celui-là est tombé tout au fond d'un grand bois,  
Où le loup affamé s'en vient rôder parfois.  
Celui-ci est couché sur les rocs solitaires.  
Ils ne seront jamais, jamais permissionnaires<sup>8</sup>.

Ce problème des permissions a même donné lieu à une injustice dans l'injustice : le caporal Bastide, en arrivant dans sa famille à Castelnaudary, reçoit un contrordre annulant la permission et lui enjoignant de rejoindre son régiment à Lyon, puis à Marseille. Ainsi que 74 autres soldats, il rejoint son régiment en retard. Cette faute est sanctionnée à Salonique par une dégradation de l'ensemble des soldats concernés que l'on disperse parmi différentes compagnies, ce qui fut une épreuve particulièrement humiliante pour des gens simplement victimes d'une erreur de l'armée et de la lenteur des communications.

#### RÉVOLTE ET SUICIDES

L'importance bien compréhensible accordée aux permissions est d'autant plus forte que le soldat connaît les risques encourus. La mort par la guerre, par l'accident, les fièvres, la maladie liée à la sous-alimentation chronique, même la disparition dans la boue telle des sables mouvants... Pol Roussel sur le départ, au mois d'avril 1917, écrit « l'affecté à l'armée d'Orient est vu comme un sacrifié ». Quand il arrive à Salonique, en mai, il est effrayé de voir le nombre considérable de soldats inhumés dans le cimetière de Zeitenlik, à tel point que l'un de ses chapitres « Méditation sur les tombes » y est entièrement consacré.

---

8. PERNOT, 1936, p. 111-112.

Il analyse le décalage entre le silence qui est fait en France sur cette armée, le décor flatteur que représente Salonique, et les sacrifices réellement consentis, mais dont la nature n'est pas source de gloire :

Salonique, c'est [...] ce ciel à la fois si doux et si cruel, au persistant mirage, par lesquels sont morts tant de camarades [...] certains sont morts au hasard de la lutte, d'autres ont été terrassés en secteur ou bien au bivouac par la fièvre mauvaise, à forme pernicieuse ou par la dysenterie sournoise et implacable [...] les plus nombreux se sont éteints lentement et pitoyablement sur le lit d'hôpital après avoir connu la misère des transports, les mutations d'ambulance en ambulance [...] la hantise du foyer lointain, la forte espérance de la guérison encore plus insensée du retour, enfin le désespoir des dernières heures [...] et la détresse de mourir seul<sup>9</sup>.

Ce sentiment d'être victime de graves injustices, et en même temps abandonné, a donné lieu à deux types de réactions, la révolte et la désertion. Dès janvier 1917, des incidents montrent que les soldats envoyés en Orient refusent le caractère improvisé de leur départ. Henri George appartenant au 58<sup>e</sup> RI-30<sup>e</sup> DI se trouve en janvier 1917 dans un camp près de Toulouse ; il entend des rumeurs de départ pour l'Orient, les hommes ont la promesse des officiers de passer quelques jours dans leur famille avant l'embarquement. Ce sont des hommes qui avaient déjà combattu dans les secteurs de Verdun et de Soissons. Le 18 janvier, ils arrivent à Toulon et là, on les jette immédiatement sur le bateau, tels des prisonniers :

On nous achemine vers le port comme un troupeau de moutons [...] Aucun mot d'explications, d'encouragement, d'exhortation [...] Nous approchons du quai d'embarquement, des gendarmes sont à la porte. On entre et on ne sort plus [...] Le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> bataillon du 58<sup>e</sup> RI montent ainsi à bord d'un paquebot russe [...] Une fois sur le bateau, l'on n'en sort plus. Exemple de M. l'abbé Marchand qui ne peut retourner chercher son sac. C'est très vexant, il y a un moment pathétique : des femmes de soldats en fureur passent outre les gendarmes et viennent se jeter dans leurs bras, certaines ont leur enfant [...] Le bâtiment allant démarrer, on les expulse de vive force. D'autres femmes accourent encore, en barque, comme le vaisseau s'enfuit [...] Une petite émeute se produit alors à bord. Un officier faisant la police est hué, bousculé sur la passerelle. Il en vient à menacer de son revolver, le calme se fait<sup>10</sup>.

9. ROUSSEL, 1925, p. 116-118.

10. GEORGE, 1968, p. 121-139 (Front d'Orient). Ce soldat, après Verdun, a passé cinq mois en Orient, au 58<sup>e</sup> RI-30<sup>e</sup> DI.

En avril 1917, au front, le 176<sup>e</sup> RI de la 156<sup>e</sup> DI refuse d'attaquer. À la fin du même mois, six hommes du 210<sup>e</sup> RI de la 76<sup>e</sup> DI refusent une mission au ravin du Serpent. La crise éclate vraiment au cours des mois de juin et juillet, en différents lieux : en France dans des troupes qui se trouvent sur le départ, au cours du voyage à travers l'Italie et en Macédoine même.

Le 26 juin 1917, un mouvement de mécontentement s'exprime à Tarente<sup>11</sup> : un refus d'obéissance à cause du problème des permissions touche 600 hommes du 1<sup>er</sup> RMA qui attendent leur transit vers Itéa, ils ont appris qu'une permission de quatre jours a été accordée à un groupe du 175<sup>e</sup> RI alors qu'elle leur a été refusée. Le 6 juillet 1917, une révolte se produit au camp de Zeitenlik : le 242<sup>e</sup> RI de la 57<sup>e</sup> DI doit remonter au front, or on avait fait descendre des permissionnaires que, faute de bateaux, on voulait renvoyer au front ! les hommes, au nombre de 500, pratiquent alors le chantage, mission contre promesse de permissions. Arrivés en novembre 1915, la plupart sont là depuis 35 mois<sup>12</sup>. Le 15 juillet, encerclés, les révoltés se rendent et sont désarmés. Les rapports des officiers laissent apparaître une certaine compréhension :

Les gens du 372<sup>e</sup> sont de braves gens et des gens braves. Mais ces hommes ne sont ni des mercenaires ni des volontaires : ce sont des soldats français [...] Il serait à mon avis regrettable de les pousser au désespoir en ne tenant pas compte de cet état d'esprit. Contre l'énergie du désespoir, les chefs les plus aimés et les plus estimés demeurent désarmés, le désespoir rend [...] les meilleurs soldats capables des actes les plus irraisonnés et les plus graves<sup>13</sup>.

227

Le 13 juin 1918, éclatent des incidents à Puget-sur-Argens, gare d'embarquement, une bagarre oppose des gendarmes et des hommes de renfort pour l'armée d'Orient à la suite de l'interdiction d'un concert ; des officiers sont hués, on entend l'*Internationale*, des soldats crient « vive l'Allemagne et vive le kaiser<sup>14</sup> ». Le 8 août 1918, un incident éclate au camp de la Delorme près de Marseille dont la cause est le refus d'une permission avant le départ pour l'Orient, la manifestation concerne plus de 800 hommes. Certains hommes vivent de tels cauchemars qu'ils en viennent à désirer la mort, fragilisés par la maladie et la mort qui les entoure, ayant conscience que leur situation est trop grave pour qu'ils aient une chance d'en réchapper. L'impression d'être oubliés et inutiles en conduit certains à l'idée et au geste du suicide.

---

11. SHD, 20 N 979.

12. DUCASSE, 1964, p. 171.

13. SHD, 20 N 551, 20 N 477, mémoires du général Sarrail p. 264, 20 N 551, lieutenant-colonel Lauth, le 11 juillet 1916.

14. SHD, 20 N 816.



Parmi les régiments coloniaux, certains font courir des récits effrayants, il vaut mieux mourir que de subir les tortures qui attendent le prisonnier ; un homme changé subitement d'unité pour des raisons disciplinaires se tire une balle dans la tête, des marsouins se suicident... Louis-Gaston Giguel écrit le 26 juin 1916 : « Il est honteux d'abuser ainsi de la santé et de la force de l'homme sans aucune utilité » et, le lendemain, apprenant deux nouveaux suicides, il commente « cela devient une véritable épidémie<sup>15</sup> ».

### LA COMMUNICATION DIFFICILE AVEC L'EXTÉRIEUR

Autre élément qui décourage les soldats : la difficile communication avec l'extérieur, à la fois sur le plan matériel – l'acheminement du courrier – et sur le plan du contenu – que dire ou non ? Comment faire comprendre les réalités ? –, qu'ils s'adressent à la famille ou à l'opinion publique française.

### LES LETTRES

Il faut rester prudent quant à l'importance des échanges, Ravelo de Tovar<sup>16</sup> fait remarquer qu'en deux mois, les 10 000 soldats de la 17<sup>e</sup> DIC n'ont envoyé que 9 000 lettres, mais il explique ce faible chiffre par « la forte proportion de déracinés plus ou moins analphabètes » au sein de cette division coloniale ; il est vrai que la faible alphabétisation a rendu l'isolement de ces troupes coloniales encore plus sévère et que nous en avons peu de témoignages. En revanche, certains soldats écrivent beaucoup parfois plusieurs fois par jour. René Estinguoy envoie cinq courriers par jour à sa famille les jours calmes, il écrit parallèlement à plusieurs membres de la famille habitant sous le même toit, père, mère, sœur, cousine, amis pour multiplier les chances de réponse ; Jean Lovichi a aussi cette habitude en expliquant que la multiplicité des courriers augmente les chances de faire parvenir ses nouvelles. Dans le carnet de guerre d'Émile Chollet, du 23 janvier au 14 juillet 1916, on remarque que le courrier, attendu, pas arrivé, arrivé, écrit ou non figure quasiment quotidiennement et chaque arrivée provoque « des pleurs de joie » ou « le bonheur », et pourtant ce soldat a plusieurs correspondants, mais les lettres arrivent souvent par paquets.

Les lettres mettent beaucoup de temps à parvenir à destination, surtout pour ceux qui sont sur le front : il faut compter avec le transport jusqu'à Salonique, l'acheminement maritime et l'acheminement en France, lent quand il s'agit de familles habitant en zone occupée par les Allemands. Dès leur arrivée, les soldats

---

15. GIGUEL, s. d.

16. RAVELO DE TOVAR, 1972.

multiplient les courriers, mais il semble que les familles attendent de recevoir la lettre pour répondre, ainsi pendant le premier mois, le plus difficile, la plupart des soldats ne reçoivent rien. De surcroît, une partie des courriers disparaît dans les torpillages des navires et une autre, dans le transport entre Salonique et le front, ce qui aggrave les inquiétudes : la famille a-t-elle ou non reçu le courrier, a-t-elle répondu ?

La correspondance avec les marraines de guerre a été encouragée et les hommes en sont heureux. Certains cherchent ainsi à multiplier les chances d'avoir du courrier, René Estinguoy, par ailleurs nanti de plusieurs correspondants, écrit « qu'il va en faire une collection » et qu'il est sur le point d'en avoir trois. Pour d'autres, c'est un moyen de recevoir des colis comme un compagnon de Roger Pernot qui abandonne l'une de ses protectrices car elle ne lui adressait que des « babilles » d'un niveau trop élevé « pour son instruction » et qu'il avouait ne pas bien comprendre : « Ça me barrait de répondre à des lettres que je comprenais pas toujours<sup>17</sup>. » En revanche, il avait une correspondance suivie avec une charcutière qui lui envoyait ses spécialités culinaires !

Un article du *Bavons dans l'paprika* présente une chanson inventée pour ces hommes qui se sentent isolés. C'est la *Chanson de Milo* qui, sur l'air de la *Valse des Saltimbanques*, traduit le désir de lettres :

Nous qui loin de France  
 Pauvres poilus d'Orient  
 Passons notre existence  
 Dans un sombre isol' ment  
 Nous avons à nos peines  
 Un seul adoucissement  
 Pour alléger nos peines  
 De l'exil à vingt ans

#### Refrain

C'est l'courrier qui ramène en nous l'espérance  
 C'est l'courrier qui calme notre impatience  
 C'est l'courrier qui chasse notre anxiété  
 C'est l'courrier qui nous redonne la gaieté !

Douces lettres de mères  
 Humbles lettres d'enfants  
 Que leurs menottes légères  
 Écrivir'nt en tremblant

---

17. PERNOT, 1936, p. 97-98.

Lettres de folle tendresse  
Ponctuées de baisers  
Vous êt's une caresse  
Qui vient nous réchauffer !

Malheureusement, le courrier est long à parvenir dans les deux sens et fort irrégulier. Pierre Chanlaine attend deux mois la réponse à une de ses lettres alors que sa famille a répondu par retour du courrier.

L'étude du courrier de René Estinguoy, paysan du Gers et soldat de la 156<sup>e</sup> DI, qui écrit régulièrement au dos de cartes postales, fournit un exemple humain de l'importance pour un soldat de cette correspondance. On conserve de lui un ensemble de courriers concernant les mois de mai à septembre 1917, au cours desquels sa division a occupé le front de montagne entre Monastir et le lac Prespa. C'est quelqu'un pour qui la correspondance et sa fréquence sont importantes.

Il supporte avec peine le décalage chronologique inévitable dans les échanges ; débarqué le 4 mai 1917, il reçoit sa première lettre partie de France le jour de son départ, le 19 mai, car il a pu, dès Marseille, donner une adresse sur place, chance que n'ont pas eue les partants de 1915 et 1917. Mais il veut davantage, le 13 juin, il écrit :

230

Tous les jours je reçois de vos lettres ; dans toutes jusqu'à présent, vous me croyez encore sur mer, et cependant voilà un mois que je me promène de Macédoine en Chalcidique, après être resté quelque temps au camp de Zeitenlik.

Le 24 juin 1917, il se plaint encore : « Je viens de recevoir enfin de vos nouvelles, et mon Dieu, ce qu'elles sont vieilles ! Ces deux lettres datent des premiers jours de mai et nous sommes en juin ! » Il lance continuellement des appels à écrire davantage. Le 28 mai, il proteste « Est-ce que tu n'as plus d'encre chez toi ? Que fais-tu donc ? Ici, rien de nouveau, la vie est bonne ». Le 13 juin, il écrit à une femme « Tous les jours, on m'annonce une de tes lettres, mais jamais rien ne vient. Cependant, entre tes crises de toux, tu dois pouvoir tenir une plume ! » et le 29 juillet, il s'adresse à sa tante « tu dois être bien occupée, mais une fois, pense à moi, je suis heureux, je suis heureux quand je reçois un mot de toi ». Le 19 juillet, il sollicite à travers un vocabulaire familial, où apparaît une phrase en langue d'oc, un homme qui est peut-être son frère : « Bougre de cochon, qu'est-ce que tu as dans le bide pour ne pas bafouiller, tu attises un peu trop, y en-a-marre, tu entends ? Tu coutchitlo en la barrica. » Le 24 août, il écrit à sa cousine : « Je compte sur ta réponse, car je sais que tu n'écris pas facilement. »

Les discrets rappels se muent parfois en reproches déguisés :

Je ne sais vraiment ce qui se passe, mais voilà pas mal de temps que le vague-mestre me refuse ses faveurs. Je passe sur ce chapitre, car dans des pays perdus comme ceux-ci, on ne peut toujours avoir ce que l'on désire. (18 juin)

ou

Les nouvelles sont si rares avec cette guerre sous-marine que souvent je suis à me demander si j'ai encore une famille en France. On s'habitue à cet éloignement, on vit bien peinardement. (24 juin)

Je me demande si la France est fâchée avec moi, car depuis fort longtemps, je ne reçois rien. C'est à peine si j'ai le temps d'écrire sur le bord du chemin. (1<sup>er</sup> juillet)

Dans un courrier non daté à ses parents, il trahit son angoisse : « À chaque courrier j'attends un mot de vous, mais rien. Comment cela se fait-il ? Ici, rien à signaler, tout va bien, même très bien. Je t'assure que je ne me fais pas de mauvais sang, je me porte comme un roc. » Au mois de juillet, il écrit séparément à ses deux parents et reçoit des lettres de chacun, il semble dire que son père correspond plus régulièrement : « Mon cher papa, toutes vos lettres sont les bienvenues, elles m'aident à passer de bons moments. Actuellement, je reçois assez régulièrement des nouvelles de tous. » Dans un courrier à sa mère, il confirme : « Ma chère maman, c'est encore papa qui tient le record pour les lettres. Je vous sais avec Suza bien occupées, aussi je ne me plains point. Dans l'ensemble je ne me fais pas de bile. » Il sait aussi remercier :

Ma chère petite mimi, je ne saurais te dire combien ta longue lettre m'a fait plaisir. Il y avait longtemps que j'attendais un mot de toi. Je croyais que tu m'avais oublié. Quand ma carte te parviendra ; peut-être seras-tu en vacances, amuse-toi bien. L'année prochaine, nous les passerons ensemble. Tendres baisers. (19 juillet)

Il faut remarquer que, désir de ne pas inquiéter inutilement ou effet d'une autocensure, notre homme termine toujours ses messages en signalant que tout va bien. Seuls quelques mots peuvent parfois se montrer un peu moins optimistes, mais ils sont le plus souvent corrigés dans la conclusion : « Il ne faut pas compter notre retour avant de longs mois » (1<sup>er</sup> juillet), « ce serait trop long de conter ma vie dans ce pays si hostile. Ne vous faites pas de mauvais sang, il ne faut pas compter de nouvelles avant un mois », « On crève de chaleur... C'est triste... beaucoup tombent comme des mouches, terrassés par les fièvres. Bibi se porte à merveille<sup>18</sup>. »

---

18. ESTINGOY, s. d.

On peut comprendre que, dans ces conditions, des soldats se plaignent de ne pas être compris de leurs proches. Au début de 1915, certains civils conçoivent le départ aux Dardanelles comme un simple voyage d'agrément. Dans le carnet intime de René Gruvel, on en trouve un exemple. Le 21 mars 1915, en attente dans la rade de Lemnos, il reçoit une lettre d'une jeune fille :

Elle ne comprend pas que j'aïlle en Turquie. Que vais-je y faire ? Aider les Turcs qui en ont grand besoin. Elle aurait compris que j'aïlle en Serbie. [...] A-t-elle lu les journaux ? Ou bien, suis-je devenu complètement fou [...] Je pense que la perte de nos trois cuirassés lui montrera que nous ne faisons pas seulement une balade sentimentale [...] On peut servir aussi bien son pays loin de lui que sur ses frontières et on peut savoir y mourir avec autant d'abnégation<sup>19</sup>.

Faute d'informations exactes, certaines familles interprètent de façon erronée l'absence de nouvelles ou de permissions. Elles y voient de l'indifférence ou une mauvaise volonté du soldat à retourner en France. André Ducasse rapporte un extrait de ces lettres des familles : « Si tu ne viens pas, après plus d'un an de front, c'est que tu dois prendre du bon temps à Salonique<sup>20</sup>. »

Pierre Chanlaine bâtit la trame de son ouvrage *Les Armes reposées* paru en 1931 sur l'évolution des relations épistolaires entre son personnage principal et son épouse ; il la sent peu à peu prendre ses distances, espacer ses lettres et se montrer plus indifférente :

Cette lettre se bornait à quelques lignes [...] les phrases étaient courtes, sèches. Pas d'élan. Pas de protestation comme il y en avait dans les lettres précédentes contre l'injustice des événements et l'impitoyable cruauté des hommes. Elle avait coutume auparavant de me raconter [...] les sujets qui m'intéressaient. Elle m'entretenait des semailles ou des récoltes selon la saison [...] des événements dont les gens du village avaient été les bénéficiaires ou les victimes. De nos affaires d'argent [...] Dans cette lettre, rien de tout cela.

Le soldat pris de doutes avoue avoir passé toute la nuit à sangloter<sup>21</sup>. Mais, dans l'ouvrage, il avait bien ressenti la situation : à son retour, il trouve un jeune enfant à la maison...

---

19. GRUVEL, *s.d.* Il a été sergent à la 2<sup>e</sup> D des Dardanelles, 176<sup>e</sup> RI, caporal, transmission-radio, a passé 22 mois en Orient,

20. DUCASSE, 1964, p. 170.

21. CHANLAINE 1931, p. 124-126.

## L'INFORMATION DÉFORMÉE PAR LA PRESSE

On a vu que la presse des tranchées critiquait vertement la presse de Salonique, trop uniquement préoccupée de la vie mondaine des officiers et des embusqués résidant en permanence dans la ville ; cette presse citadine contribuait à donner aux journalistes français une vision erronée de la situation. En réaction, les journaux de front multiplient les jeux de mots, l'humour noir, sur leur vécu, la visite médicale devient « le permis de chasse », le camp de la Delorme avant l'embarquement à Marseille, « le dernier jour d'un condamné », la piste du kilomètre 67 au retour « le chemin de Croix », ils se moquent des personnalités du spectacle qui hésitent ou renoncent à venir à Salonique comme Théodore Botrel qui, « malgré la séduisante promesse d'une nouvelle palme à sa croix de guerre, a estimé que le voyage était trop dangereux<sup>22</sup> », lui qu'on dit « trouillard et intéressé<sup>23</sup> » ou Gustave Hervé. En effet, cet antimilitariste militant de la première décennie du xx<sup>e</sup> siècle, passe en 1914 à l'ultra-patriotisme (avant de passer au fascisme après-guerre), « un professeur de patriotisme à domicile<sup>24</sup> », il avait violemment réclamé une intervention militaire de la France contre le roi Constantin en octobre 1915 dans la *Guerre Sociale*<sup>25</sup>.

Si nous n'étions pas des poules mouillées, et si nous aimions vraiment le peuple grec, violenté par son roi, vingt-quatre heures après le coup d'État du roi Constantin contre le Parlement de la nation grecque, les flottes alliées seraient arrivées au Pirée, et les ambassadeurs de la Quadruple-Entente auraient tenu au beau-frère de l'empereur Guillaume ce discours dépouillé d'artifices : « Monsieur, si dans les vingt-quatre heures vous n'avez pas rendu la liberté à votre peuple, si dans vingt-quatre heures Venizélos n'a pas repris le pouvoir avec mission de tenir la parole donnée aux Serbes, nous vous renvoyons à Berlin, vous et votre gracieuse épouse ! »

233

Mais... il « se dérobe à son engagement dans l'Armée d'Orient en prétextant que les opérations étaient trop limitées pour son ardeur belliqueuse<sup>26</sup> ».

Un mathématicien de mes amis a calculé que si l'on plaçait bout à bout les boîtes de singe consommées par un seul poilu de l'Armée d'Orient depuis six mois, on pourrait couvrir la moitié de la distance

---

22. *Bavons dans l'paprika*, janvier 1918.

23. *Bavons dans l'paprika*, août 1917.

24. *D'un Piton à l'autre*, 30 novembre 1916

25. LEMONIDOU, 2013.

26. *Bavons dans l'paprika*, août 1917.

qui sépare les opinions actuelles de M. Gustave Hervé de celles qu'il professait avant la guerre<sup>27</sup>.

Mais les journaux de front restent à usage interne. Ce qui frappe le plus les soldats, c'est l'image donnée par la presse métropolitaine. Les journaux français entretiennent une confusion volontaire autour des mots « Dardanelles », « espace maritime », et surtout « Gallipoli » à la fois presque île et ville, laissant planer le doute que la surface occupée par les troupes alliées. La ville de Gallipoli, qui n'a jamais été prise, se trouve à environ soixante kilomètres du champ de bataille qui n'occupe pas plus de six kilomètres de profondeur. Le 20 mai 1915, René Gruvel a l'occasion de parler avec un maréchal des logis qui vient d'arriver de France, et constate que des informations erronées circulent en métropole : « Il nous a dit combien on faisait des allusions là-bas au sujet de la campagne d'Orient, on nous croit déjà à Gallipoli. » Non seulement à Gallipoli, mais à Constantinople où de belles femmes attendent les soldats :



**Figure 1**  
L'heureux soldat français  
attendu à Constantinople...  
© *Fantasio*, 1915, p. 189,  
APA

27. *Bavons dans l'paprika*, janvier 1918



La même confusion règne à propos de l'activité des troupes en Macédoine, que l'on imagine passer la majeure partie de leur temps à Salonique alors que certaines unités arrivées à partir de 1917 ne s'y sont jamais rendues. Cette confusion apparaît également dans la vision déformée sur les circonstances de l'arrivée des Français à Salonique, et en ce qui concerne l'attitude des Grecs. L'indifférence et l'hostilité des populations face au premier débarquement des troupes ne sont pas abordées dans la presse qui gomme le problème et interprète le malaise comme le reflet de la position du souverain. Les publications, dès la fin du conflit, occultent le contexte du débarquement des alliés. *La Guerre Documentée*<sup>28</sup> présente des photographies qui évoquent *l'arrivée de nos troupes à Salonique* ; les légendes parlent d'une Grèce bienveillante et accueillante. Une première photographie est prise depuis un navire et montre de petites embarcations locales, sur lesquelles s'affairent des autochtones, anormalement indifférents au photographe si l'on se réfère à la légende qui précise : *la population dans la rade acclame les alliés*. Les commentaires mettent l'accent sur l'accueil sympathique. Une autre photographie montre un orchestre local avec pour légende *l'aubade aux Français*, une autre présente une ronde associant soldats grecs et français avec la légende : *Soldats grecs dansant avec nos poilus*. Après avoir tout de même exposé quelques-unes des difficultés que posait la présence alliée en Grèce, la presse montre que l'intervention de Jonnart semble avoir miraculeusement effacé toute ombre dans les relations franco-grecques. À partir de juin 1917, le peuple grec retrouve sa popularité.

Un autre aspect de cette désinformation est le gonflement officiel des effectifs envoyés sur place. Jean-José Frappa, officier, bénéficie d'une permission en France ; il est amené à se rendre compte de :

[...] La parfaite ignorance, non seulement du public, mais encore des journalistes et même des députés [...] ignorants des affaires balkaniques et peu désireux de s'instruire sur les affaires de Macédoine et sur l'Armée d'Orient<sup>29</sup>.

Ce même auteur s'aperçoit que des chiffres gonflés circulent sur les effectifs envoyés, ce qui lui paraît préoccupant. Au cours d'une conversation avec un député, il apprend que le GQG fait courir le bruit que les effectifs français s'élèvent à 500 000 hommes en Orient, alors que Jean-José Frappa sait qu'ils ne sont que 80 000<sup>30</sup>.

L'opinion publique, déçue peut-être ou envieuse de ces soldats voyageurs véhicule aussi des informations erronées. Pol Roussel se plaint du fait que

28. *La Guerre Documentée*, n° 26, éditions Schwartz, p. 411-412.

29. FRAPPA, 1921, p. 165.

30. *Ibid.*

la notion de front dans l'armée d'Orient n'apparaisse pas clairement, et que l'on parle bien plus souvent de la base de Salonique située en moyenne à 200 kilomètres des lignes et où ne se trouvent que les services de commandement et des troupes de passage :

Là-bas, en France, où l'on est si prompt à simplifier et à généraliser, les Armées d'Orient sont devenues à peu près pour tout le monde les « Armées de Salonique » [...] On confond ainsi trop facilement [...] l'avant avec l'arrière, la préparation avec l'action, et je sais beaucoup de camarades, tout particulièrement dans l'infanterie, qui n'acceptent pas sans agacement, cette confusion.

Il semble que dans la seconde moitié de 1916, le départ vers l'Orient soit vécu beaucoup plus sereinement que précédemment précisément en raison de la presse qui a décrit une armée en majorité inactive ; même le paludisme paraît bénin. Les soldats repèrent également de fausses informations. En 1916, un groupe de combattants en Macédoine s'indigne devant cette annonce mensongère du *Journal de Paris* :

Le long du Vardar limoneux, nos soldats regardent les grasses prairies où paissent de beaux troupeaux de bœufs, les champs où sont récoltés des blés magnifiques, les espaces plantés de ce tabac [...] dont la fumée est déjà un parfum...

236  
—

Julien Arène rétablit la réalité : « Les rares petits bœufs étiques ne mangent que de la paille, le tabac serbe a le goût de foin coupé<sup>31</sup>. » Auriel réagit face à un commentaire associé une photographie reproduite dans la revue *Lectures pour tous* : « Le numéro... dénomme "abris souterrains construits dans la presqu'île de Gallipoli", les tinettes sises au bord de la plage<sup>32</sup> ! »

Il semble de surcroît que la presse se désintéresse totalement d'eux lorsque de grandes offensives sont lancées sur le front de France : ces soldats du front d'Orient n'ont aucune action spectaculaire à leur actif, ils sont tous supposés passer du bon temps. Enfin, conséquence supposée des deux premiers points, ils comptent moins de morts : 85 % des évacués sur le front de France furent des blessés, 25 % dans l'armée de Macédoine (75 % des malades). Albert Cerisier restitue un dialogue entendu aux Dardanelles qui traduit la prise de conscience de cette différence entre le front d'Orient et le front français :

Les mecs du front français qui nous traitent d'embusqués ! T'as pas vu sur l'*Matin* [...] L'Thermomètre des Dardanelles ! ces bandes de cons d'gribouilleurs de papier, c'est eux qui bourrent le crâne aux

---

31. ARÈNE, 1916, p. 62.

32. AURIEL, 1991.

civlots [...] On avance ! On avance ! On prend des villes, on fait les attaques les fleurs à la boutonnière sans laisser un seul homme sur le carreau ! quand t'arrives, t'es l'cul dans la flotte avec les Turcs au bout d' ton nez<sup>33</sup>.

Louis Cordier relate l'arrivée de troupes venant de France sur les positions récemment conquises en mars 1917 de la montagne du Kaïmatchalan et leur surprise :

On la savait couverte de cadavres et ceux qui arrivaient de Verdun, de la Somme ou de la Champagne, nantis de l'opinion – officielle au front français ! – qu'en Orient on ne se battait pas, apprenaient avec stupeur que de simples soldats, avec leurs fusils et leurs grenades, avaient, seuls, enlevé cette crête énorme après quinze jours de combat<sup>34</sup>.

Un dialogue publié dans *D'un Piton à l'autre*, dont le rédacteur serait, rappelons-le, Albert Cerisier à qui nous avons déjà fait beaucoup d'emprunts, est fort significatif. Le dialogue a pour titre :

Échos du théâtre de la guerre

Attendant le train de Rouen à Paris, une dizaine de permissionnaires dont deux d'Orient, causent. Quelques Anglais regardent les illustrés du kiosque à journaux.

Un « front français » : — C'est égal, tu n' diras pas à nous autres q'c'est pas l'filon d'être en Orient ! Les Bulgares les Turcs, tout ça n'a pas d'artillerie. Et puis, vous pouvez aller à Salonique ; c'est chouette d'être près d'une ville ! Tous les combien q'vous allez en perm ?

Un oriental : — Ça fait la première depuis deux ans et demi !

Un de Verdun : — C'est moche mais aussi n'vous battez qu'une fois tous les deux ans dans c'patelin là ! parle nous des moukères. Vous avez dû en voir de toutes les couleurs ?

Deuxième oriental : — Elles ont toujours des draps sur la figure, tu peux rien voir !

Autre « front français » : — Mon vieux, j'vais t'dire. Celui qu'a pas été dans la Somme, il a rien vu ! J'sais pas comment j'm'en suis sorti avec trois éclats dans la cuisse (il relève son pantalon pour faire voir) une fichue veine tout d'même !

33. CERISIER, 1930, p. 129.

34. CORDIER, 1936, p. 199. Professeur, sergent-observateur au 3<sup>e</sup> RIC.

Autre « front français » : — il paraît comme ça qu'les obus bulgares n'éclatent pas ! y a des montagnes de ton côté ?

Premier oriental : — C'est pas des montagnes, c'est des Pitons !

Premier « front français » : — Qu'est qcé qqçq ?

Premier oriental : — C'est comme tu dirais des montagnes sans arbres. Ils y ont donné des noms : le Raviné, le Dromadaire, la Locomotive

Deuxième « front français » : — En v'là des noms ! tu veux rigoler ! moi j'aurais voulu voyager. C'est chic de voir du patelin. T'as été aux Dardanelles ?

Premier « front français » : — T'as vu la Turquie, la Grèce ! C'est mahousse !

Premier oriental : — J'ai jamais vu q'la rive droite du Vardar !

Deuxième oriental : — T'oublies le village de Slop !

Un « front français » : — C'tégal, on n'a jamais beaucoup parlé d'vous dans l'communiqué ! Comment ça s'fait q'vous êtes jamais rentré en Bulgarie ?

Premier oriental : — Y'avait trop de paludéens

Un « front français » : — Est-ce qu'ils avaient beaucoup d'artillerie ?

Premier oriental : — Qui ça ?

Un « front français » — Les Paludéens !

Deuxième oriental : — T'es bête ! C'est des maladies comme tu dirais des fièvres quoi !

Celui de Verdun (catégorique) : — On n'a pas le temps d'attraper tout ça, nous autres !

Armée supposée inactive, et pourtant... Rappelons qu'au cimetière de Sedd-ul-Bahr (Dardanelles) reposent 2 235 soldats français identifiés et 12 000 dans l'ossuaire, plus de 6 000 soldats français identifiés au cimetière militaire de Monastir et 10 000 dans l'ossuaire, 11 000 au cimetière de Skopje...

### À SALONIQUE, SUR LES BOULEVARDS...

Le doute jeté sur la valeur militaire de l'armée d'Orient dépasse largement la presse. Les chanteurs de boulevard véhiculent des chansons qui amplifient le supposé caractère léger et superficiel de la campagne, comme Mayol et son *À Salonique*. Jean-José Frappa se sent insulté quand on lui fait des remarques comme : « Eh bien ! vous êtes tranquille là-bas ; il paraît qu'on ne s'ennuie pas à Salonique ! » Il s'indigne :

À Paris pourtant, parce qu'il y avait à Salonique trois pauvres music-halls, quatre ou cinq cinémas et quelques filles publiques pour cent cinquante ou deux cent mille soldats, anglais, grecs [...] serbes,

italiens et russes, on commençait à faire courir le bruit que l'Armée d'Orient se promène<sup>35</sup>...

Un conseil signé « le lâche anonyme » dans *D'un Piton à l'autre*, attire l'attention des soldats sur ce qu'il faut dire en rentrant en France :

La légende ou la vérité se perpétueront. Dites ce que vous savez, ne trompez personne, abstenez-vous de jugements rapides, et pour faire comprendre beaucoup de choses aux civils, expliquez-leur la topographie de la Macédoine.

Pour conclure, citons un texte en vers composé par R. Hervet qui exprime l'amertume des combattants devant l'incompréhension de l'opinion publique :

Quittant les tranchées de France  
 Pour aller en Orient,  
 On envoyait leur bonne chance  
 De fuir l'enfer d'Occident.  
 Mais le sous-marin perfide,  
 Guettait toujours le transport  
 Et souvent la mer avide, engloutissait dans la mort  
 Poilus d'Orient  
 Partis insouciantes !

239

Les fiévreux de Salonique  
 Mes martyrs de Sedd-ul-Bahr,  
 Malgré les Boches et leur clique  
 Paludisme et noir cafard  
 Ont décroché la victoire !  
 Que l'on donne un peu de gloire  
 Aux jardiniers de Sarrail<sup>36</sup>.

Ils ont connu la souffrance,  
 Sous la tente, faible abri ;  
 Ils n'avaient pas l'espérance,  
 Quand ils se couchaient meurtris  
 De voir leur mère ou leur femme,  
 Accourir à leur appel.  
 Et qu'ont-ils pour cimetière  
 Lorsque leur mal fut mortel ?  
 Des ravins perdus où nul ne va plus.

35. FRAPPA, 1921, p. 177.

36. Surnom péjoratif donné dans une partie de la presse française aux soldats français qui effectuaient des travaux de drainage, terrassement et cultivaient des légumes.

Ceux qui ont revu la France,  
Malgré la fièvre et le feu,  
Ont droit à la reconnaissance  
Car leur sort fut malheureux !  
En mer, comme à Salonique,  
ils ont tous risqué leur peau :  
la torpille et le moustique  
pouvaient creuser leur tombeau<sup>37</sup> !

Une seule certitude : ni les familles ni l'opinion publique ne pouvaient prendre réellement conscience de ce que vivaient les soldats de l'armée d'Orient ! Incompris, oui, sans aucun doute !

### DES HOMMES TROMPÉS ET OUBLIÉS

Mais à cette amertume de n'être pas compris, et d'être sous-estimés, s'ajoute le sentiment d'avoir été trompés et oubliés.

#### TROMPÉS PAR LES AUTORITÉS

240  
De nombreux témoignages mettent l'accent sur le caractère déprimant des échecs et sur l'impression d'inutilité ressentie dans le cadre d'une guerre qui apparaît aux hommes improvisée et peu compréhensible. Cette idée naît dès les premiers mois de la campagne ; dès le début du mois de mai 1915, certains se doutent que l'expédition n'aboutira jamais à Constantinople :

Nous nous rendons compte qu'on nous a bourré le crâne. Cette expédition est ratée. On est loin de Constantinople et on n'y arrivera jamais. Les journaux de France mentent à pleines colonnes. La flotte qui devait nous aider à passer est là dans la baie, assiégée par les sous-marins. [...] Constantinople est au diable et depuis que nous avons débarqué, nous savons très bien que nous n'y arriverons jamais. Nous n'arriverons jamais nulle part<sup>38</sup> !

Ce constat apparaît également à la fin de l'année 1915 avec l'échec de la campagne de Serbie, le lieutenant de Bernadotte se rend compte que la mission confiée aux alliés est « impossible », « tout cela pour rien » écrit Louis-Gaston Giguel de Moudros, le 10 janvier 1916, alors qu'il vient de quitter la presqu'île de Gallipoli. Ce sentiment est d'autant plus fort que les combattants ont l'impression, jusqu'à la destitution de Constantin, que leurs

---

37. Paru en 1974 dans le *Journal des Poilus d'Orient*.

38. DRIEU LA ROCHELLE, 1934, p. 156.

préparatifs militaires ne sont que des secrets de Polichinelle, que la prolifération des espions au service de l'Alliance annihile toutes leurs actions. Louis Cadoux, qui apprend qu'il va être impliqué dans une offensive près du lac Doïran, est excédé du manque de discrétion qui accompagne les préparatifs :

On nous annonça tout bonnement au rapport, que nous allions attaquer bientôt. Voyez, nous disait-on, cette montagne au-dessus du lac, et sur cette montagne, voyez les pointes rocheuses qui se détachent et qu'on appelle le massif de Dodzeli, eh bien ! c'est là que nous allons attaquer et c'est de ce massif que nous devons nous emparer. Et l'attaque aura lieu le 15 août. Et ce langage nous a été tenu à deux ou trois reprises au rapport [...] Tous étaient stupéfaits ; et plus que les autres, les anciens expérimentés dans la guerre [...] On entendait très haut ces paroles que pourtant personne ne prononçait : ça y est, la mèche est vendue. Du moment qu'on en parle aussi librement jusque dans notre bled, c'est que la nouvelle court les rues de Salonique, c'est que l'ennemi est déjà renseigné<sup>39</sup>...

Tous les soldats de la Grande Guerre ont eu au cours de leur enfance à consulter des livres de prix, reliés de rouge, offerts aux meilleurs élèves de la classe. Une partie de cette littérature s'appuie sur des épisodes militaires de l'histoire de France qui mettent en valeur les valeurs guerrières dans des guerres de mouvement ; les soldats, partis en espérant renouer avec cette tradition, ne reconnaissent pas dans cette guerre en Orient, les stéréotypes de cette littérature enfantine. L'activité sur le front de France leur paraît plus efficace, l'opiniâtreté du soldat est présentée comme un modèle. De plus, ils sont conscients que les moyens dont ils disposent sont misérables par rapport à ceux du front de France malgré leur responsabilité. Leur conclusion est donc pessimiste :

Nous savons que nous sommes une armée en marge, tout à tour exaltée et injuriée, en Occident, selon la tournure des événements et l'humeur des politiciens<sup>40</sup>.

Tout au long de la guerre, une propagande sur le terrain tente de motiver les hommes par des actions à portée symbolique. À Salonique des vignettes d'une taille deux à trois fois supérieures à celles des timbres sont collées sur les courriers, sur le fond noir est écrit « SALONIQUE » en grosses lettres dorées, encadré par les formules « J'Y SUIS » et « J'Y RESTE », l'ensemble s'inscrit dans une série de traits rayonnants, dorés, évoquant la lumière solaire<sup>41</sup>.

39. CADOUX, 1959, p. 182-183.

40. CANUDO, 1917, p. 173-174.

41. *Le Bavardar de l'Armée d'Orient*, 20 août 1917 et DELOSTE, 1968a et b.



La plupart des soldats reçoivent des promotions vue l'importance des défections, la plupart en sont satisfaits et y voient une reconnaissance de leur valeur, mais sans plus ; A. Marcoux est inquiet de devenir sergent, car tous les officiers de sa compagnie ont été tués en un mois... Beaucoup de témoignages perçoivent négativement les remises de décorations faites à l'hôpital à des amputés, des hommes « qui allaient mourir » ainsi que les efforts faits pour rendre l'hôpital momentanément « présentable » aux officiers supérieurs en visite, et les soldats ne sont plus impressionnés par ces cérémonies. Ce sentiment d'être inutilement sacrifié sans pouvoir aider la France menacée se rencontre souvent. On le trouve en particulier dans un très long poème dans *Le Soleil d'Or... riant*, écrit sans doute par Albert Cerisier en décembre 1916, alors que son régiment garde la frontière gréco-serbe dans le secteur marécageux de la vallée du Vardar entre Slop et Mayadag. Il s'agit du *Faiseur de Bagues* dont voici quelques strophes :

III. Bon ! En voilà des lettres de France,  
Toutes remplies d'idées saugrenues,  
Les civils ! en v'la une engeance !!!  
Quand on lit c'la on tombe sur l'un  
« Croyez-vous, c'est épouvantable !  
On n'a plus d'croissants chauds l'matin »  
« Mon pauvre ami, c'est incroyable  
Les Folies Bergères font r'lâche demain ! »  
« Nous tiendrons, mais il faut du sucre »  
« C'est promis dans l'moratorium »  
Dans ma tranchée j'connais pas c'luxe  
J'fais des bagues en aluminium

IV. Dis donc mon vieux une bonne nouvelle  
On va r'faire un nouvel état  
Un état des permissionnaires...  
Des États ! mon vieux, y'en a des tas !  
Nous d'vons donner à la Nation,  
Notre sang, nos intérêts, not' santé  
Et recevoir en compensation  
Un p'tit morceau d'singe congelé  
On a beaucoup d'devoirs, mais aucun droit  
C'est comme ça mon vieux bibendum  
Des permissions ! me prends-tu pour une oie ?  
J'fais des bagues en aluminium.

V. Il y a pourtant quelque vingt mois  
 D'une permission on m'fit l'honneur  
 J'me rendis donc chez moi  
 J'avais l'cœur gonflé d'bonheur.  
 On reprend vite ses habitudes  
 Mais en m'promenant ma femme au bras,  
 Elle me reprochait mon parler rude,  
 Et ma faiblesse dans mes ébats.  
 « J'ne te reconnais plus, mon p'tit père  
 C'est piteux, quel mince minimum !  
 Mais que faites-vous donc à la guerre ? »  
 « J'fais des bagues en aluminium ».

Trompés par les autorités, ils se voient également oubliés par elles.

## OUBLIÉS

Le docteur Peyronné, médecin aide-major à l'hôpital d'évacuation de Moudros a écrit en octobre 1915 une longue complainte (sur l'air de *Tout Doucement*) qui commence par les premières étapes de son aventure, l'embarquement, Moudros, le détour par l'Égypte, l'installation de l'hôpital et la décision de créer l'armée d'Orient. Là commence l'oubli...

À Moudros on laissa c'pendant  
 Pour l'occuper militairement  
  
 Quelques corvées d'casernement  
 Qui stationnaient sur l'appontement  
  
 En attendant bien patiemment  
 De sensationnels événements  
  
 Ils murmuraient entre leurs dents  
 Nous y crèverons fatalement  
  
 Ce fut au bout de cinquante ans  
 Qu'on r'trouva les survivants  
  
 Leurs cheveux étaient d'venus blancs  
 Ils n'marchaient plus qu'en titubant  
  
 Ils disaient « gaga » en bavant  
 (illisible) tranquillement

Ils s'embarquèrent tranquillement  
Sans montrer le moindre étonnement

Leurs femmes qui tout en les aimant  
S'étaient offert plusieurs amants

Leur montrèrent leurs petits enfants  
Dont l'nombre était sans cesse croissant

Et l'populo en rigolant disait :  
« Quels sont ces revenants ! »

Pour certains ce fut l'intern' ment  
Les autres moururent d'épuisement

Je n'trouve plus de rimes en ent  
Et c'est pour ça que j'fiche le camp<sup>42</sup>.

Ce sentiment d'avoir été oublié se perpétue dans l'après-guerre. Marc Héraut, président de la Fédération nationale des Poilus d'Orient déplore en 1932 que le nom de Dobropoljé<sup>43</sup>, victoire du 15 septembre 1918 qui permit la marche en avant des alliés, n'ait pas figuré sur les pilastres du défilé de la victoire, pas plus que les noms de Sarraïl et de Franchet d'Espèrey<sup>44</sup> ; il déplore également que son association ait dû lutter contre l'administration pour faire reconnaître après la guerre le statut de combattants aux soldats morts de maladie et aux victimes des torpillages alors que « ceux qui restèrent cinquante heures accrochés à des balles de foin ou à des planches, ballottés au gré des flots, et dont la raison parfois a été à jamais ébranlée par une telle épreuve, sont traités comme de vulgaires embusqués ».

Les hommes reportent également cette amertume sur les responsables d'une propagande orientale dont ils se considèrent les victimes. L'Orient n'est pas ce qu'ils croyaient.

#### TROMPÉS PAR LES « EXALTÉS » DE L'ORIENT

En venant en Orient, j'ai fait comme tout le monde : pour être plus sûr d'avoir des impressions, je les avais apportées de Paris. Je me les étais procurées chez les meilleurs faiseurs : Pierre Loti,

---

42. Raoul Massis, pharmacien aide-major aux Dardanelles. Sa famille a laissé à l'Association Nationale pour le Souvenir des Dardanelles et des Fronts d'Orient, un dossier constitué de documents professionnels et de nombreuses photographies prises aux Dardanelles.

43. RINIERI, 1924.

44. COLLECTIF, 1932, p. 9.

Claude Farrère, Victor Hugo, Place Clichy, etc. Grâce à eux, lorsque j'y arrivai, l'Orient n'avait plus de secret pour moi. Puisés au Larousse, mille noms prestigieux chantaient dans ma tête : Vodena... Ekaterini... Yenidje... Je m'enivrais déjà des roses et des jasmins des parterres de Zeitenlik, j'explorais en rêve les forêts vierges – ou demi-vierges – de Kozani la Mystérieuse, et les ruelles de Salonique, tout ce vieux quartier du Vardar où les « désenchantées » coulent à travers le grillage du moucharabieh des regards de velours pailleté vers le voyageur altéré d'amours étranges, et tous les petits métiers pittoresques du pays m'étaient familiers : cafedjis enturbannés, artisans distillant les essences rares, tissant les arabesques de tapis profonds comme des divans, orfèvres ciselant des bracelets pour les fines chevilles des Saloniciennes et offrant aux Odalisques ces fameuses boucles qui ont fait la réputation de la région de la Tserna. Babouches, narguilés, muezzins, pastèques, minarets et cyprès... Tout l'Orient !

À peine débarqué, je m'avisai que le portrait n'était pas d'une ressemblance frappante<sup>45</sup>.

Ce long extrait d'un article plein d'humour grinçant présente l'un des motifs de déception des combattants de l'armée d'Orient, l'Orient n'était pas ce qu'ils croyaient ! Même ceux qui croient quelques instants le voir avouent que la magie passe :

Mais tout ce qui est oriental où la beauté n'est faite que par la magie du soleil [...] il vaut mieux contempler Monastir de loin que de près, car le mirage s'évanouit vite<sup>46</sup>.

Ils s'étaient embarqués avec en tête le nom magique de Constantinople, les mythes de la Grèce antique et les livres de Pierre Loti. Ceux qui avaient reçu une formation classique ont pu reconnaître des lieux célèbres de l'histoire ancienne avec une certaine exaltation, mais la majorité des hommes se disent terriblement déçus, les uns par les lieux marqués par l'histoire antique, les autres par le caractère trompeur des descriptions faites par les orientalistes.

Les lieux tant vantés de l'Antiquité sont parfois décevants, surtout ici pour un Savoyard qui attend des montagnes imposantes, Pélion, Ossa et même Olympe :

Voici le mont Pélion, puis le mont Ossa. Vraiment, ce n'est que cela ! Et les poètes grecs disaient qu'il suffirait de transporter Ossa sur Pélion pour atteindre le ciel ! Et nous, pauvres élèves qui avons

45. Bousquet in COLLECTIF, 1932, p. 184.

46. DEYGAS, 1932, p. 171.

peiné à traduire ces choses, nous avons naïvement pensé qu'elles avaient au moins quelque ressemblance avec la réalité. Hélas ! Nous qui regardons ce matin même l'Ossa et le Pélion, avec nos yeux d'alpins, nous ne voyons que des cônes insignifiants.

J'avais eu la maladresse de comparer mes montagnes altières et mes glaciers inaccessibles aux dimensions relativement médiocres du séjour de Jupiter<sup>47</sup>.

Julien Arène n'hésite pas non plus à dénoncer dans son ouvrage *En Macédoine* paru en 1916, la déception que lui a inspiré l'Orient, dont les lieux lui paraissent hostiles. Alexis Bertrand, dans la préface de l'ouvrage, souligne l'originalité de ces commentaires :

Après avoir suivi [...] les étapes de votre carnet de route [...] une illusion d'optique [...] m'a fait croire positivement que cette Macédoine de malheur, je l'ai vu de mes yeux [...] ce n'est plus la Grèce et les Champs-Élysées, c'est plutôt le Tartare, montagnes et plaines désolées, tantôt glacées par des nuits quasi-boréales, tantôt brûlées par un soleil implacable. Quel Orient ! Et que nous sommes loin de ces splendeurs orientales que nous nous figurions, d'après des lectures plus ou moins romanesques. Une anti-Grèce et en Orient sans éclat et sans prestige. Vous ne fardez pas, vous peignez au naturel<sup>48</sup>.

246

Le ressentiment se porte également sur les responsables de la déception que sont les « orientalistes ». Dans un article paru dans la *France Illustrée* le 21 mars 1914, un journaliste avait bien remarqué, en admirant le trolley moderne de Constantinople, le décalage entre la réalité et les descriptions volontairement archaïques de Loti, « que les irréductibles turquisans dont M. Loti est le chef incontesté, frémissent d'horreur et se pâment de regrets »... mais cela n'avait pas suffi.

Julien Arène s'en prend directement aux auteurs visés : « Je maudis Loti, Farrère, et tous les orientalistes<sup>49</sup>. » Albert Mühlemann dans le journal de front *La Bourguignotte*, exprime également cette amertume :

Ah ! C'est vous l'Orient... Ben ! M... ince alors ! cette phrase lapidaire, amis lecteur, n'est pas... le préambule des Désenchantées de P. Loti, mais je gage qu'elle servira d'épigraphe à plus d'un carnet de route du poilu du 227<sup>e</sup>, car nous le fûmes, désenchantés ! Aussi pourquoi diable ces farceurs d'Orientalistes nous avaient-ils dépeint

---

47. CADOUX, 1959, p. 144.

48. ARÈNE, 1916, p. 3.

49. ARÈNE, 1916, p. 58.

l'Orient sous de si chatoyantes et captivantes couleurs ? Ne serait-ce que parce que ces bourreurs de crâne n'y ont jamais fichu les pieds<sup>50</sup> ?

Pierre Loti est indéniablement l'auteur le plus attaqué dans les commentaires, « suave bourreur de crânes » selon le soldat Pernot. Le capitaine Deygas est plus sévère encore :

Le côté turquerie de Constantinople ne présente que peu d'intérêt pour les poilus d'Orient qui, pendant de longs mois, ont pu apprécier à leur juste valeur les bobards classiques du Lotisme [...] Le Lotisme snob et trompeur a rendu à la France le plus mauvais des services en nous faisant avaler le bobard des « bons Turcs »<sup>51</sup>.

Albert Cerisier, débarqué directement sur la presque île de Gallipoli est fort déçu :

Cette rapide vision d'un Orient que nous avions cru tout autre trompe notre attente... Notre désir d'aventures nourri de Loti, supposant quelque idylle avec une Djénane voilée, quelque admirable silence nocturne avec des sultanes sur une terrasse dans l'ombre chaude. Nous entrions en vainqueurs magnanimes dans des villes soumises dont les femmes résistaient mal à la grandeur d'âme et au charme français. Azyadé nous avait intoxiqués. Mme de Noailles et Myriam Harry<sup>52</sup> partageaient avec Loti leurs responsabilités dans ce rêve insensé. Les minarets, Stamboul, Shéhérazade, la vie voluptueuse de l'Orient, la sieste au pied blanc des mosquées... nous nous leurrions de ces rêves d'avant-guerre [...] Au lieu de cela, c'était l'affreuse tranchée, la presque île sans eau potable, l'incessant sans honneur, lugubre et plat comme un poème officiel<sup>53</sup>.

Et pas d'Azyadé...

Il est difficile, à moins d'être Pierre Loti, de savoir comment les femmes turques ou similiturques sont vêtues à domicile. Dans la rue, elles sont toutes pareilles aux pensionnaires d'un orphelinat<sup>54</sup>.

---

50. PERNOT, 1936, p. 64.

51. DEYGAS, 1932, p. 288-289.

52. Myriam Harry : femme de lettres française, très célèbre de son vivant qui reçut le premier Prix Femina en 1904. Née à Jérusalem, elle s'inscrit dans le courant orientaliste. Anna de Noailles, poétesse d'origine roumaine, tint au début du XX<sup>e</sup> siècle un salon littéraire très fréquenté, elle fut la première femme commandeur de la Légion d'Honneur.

53. CERISIER, 1930, p. 37-38.

54. JULIA, 1936, p. 42.

L'un des rares à ne pas charger Pierre Loti de tous les maux est F. Gutton, rescapé du naufrage de son navire coulé par un sous-marin et recueilli par les Turcs en février 1915, dont l'ouvrage commence par « un hommage de reconnaissance à Pierre Loti dont le prestige en Turquie nous a valu un traitement exceptionnel » ; du moins Loti était-il apprécié par l'officier turc qui s'est occupé de le recueillir...

Raymond Offner, lui, en débarquant à Santi Quaranta en Albanie (aujourd'hui Sarandë), attribue sa déception aux méfaits de la publicité touristique :

On ne dira jamais assez les méfaits de la publicité, affiches menteuses collées dans les gares et les agences, glu pour badauds ! Qui contera aussi les ravages faits dans les jeunes cerveaux par les écrivains dopés au haschich ou enivrés de luxure ? Quel coupable vous êtes Farrère<sup>55</sup>...

Bref, l'Orient n'est pas ce qu'on nous avait fait croire et pourtant...

#### LE RÊVE ORIENTAL SURVIT...

Malgré ces réalités désenchantées, on constate que paradoxalement survit un certain rêve d'Orient. C'est que pour rassurer les familles, ou par pudeur, ces hommes ont souvent donné une image fautive d'eux-mêmes... qui s'est retournée contre eux.

Pol Roussel est l'un des rares à reconnaître avoir retrouvé sur ces hauteurs les décors décrits dans *Azyadé* :

J'ai reconnu les maisons caduques bordant les petites rues tortueuses, j'ai rencontré sur les quais, parmi les hamals loqueteux, le dévoué Samuel [...] je me suis comme Loti étendu dans la campagne, écoutant la voix lointaine de la mer chantante [...] rêvant d'amour et de sacrifice. Et je pouvais vraiment croire qu'Elle allait venir<sup>56</sup>.

C'est peut-être l'origine des longues promenades qu'il fit dans la ville haute de Salonique, et du respect quasi admiratif que certains soldats portaient à ce quartier et aux cimetières turcs de la ville, peut-être plus conformes à l'Orient de leurs rêves...

Les témoins ne cherchent pas à dissiper le mythe oriental. Ils sont nombreux à décrire à leur famille l'intérêt que représentait pour eux un voyage si lointain. On trouve ainsi des courriers enthousiasmés tels que ceux de Jean Lovichi qui trouve magnifique le cadre des Dardanelles, ou de René Estinguoy qui valorise

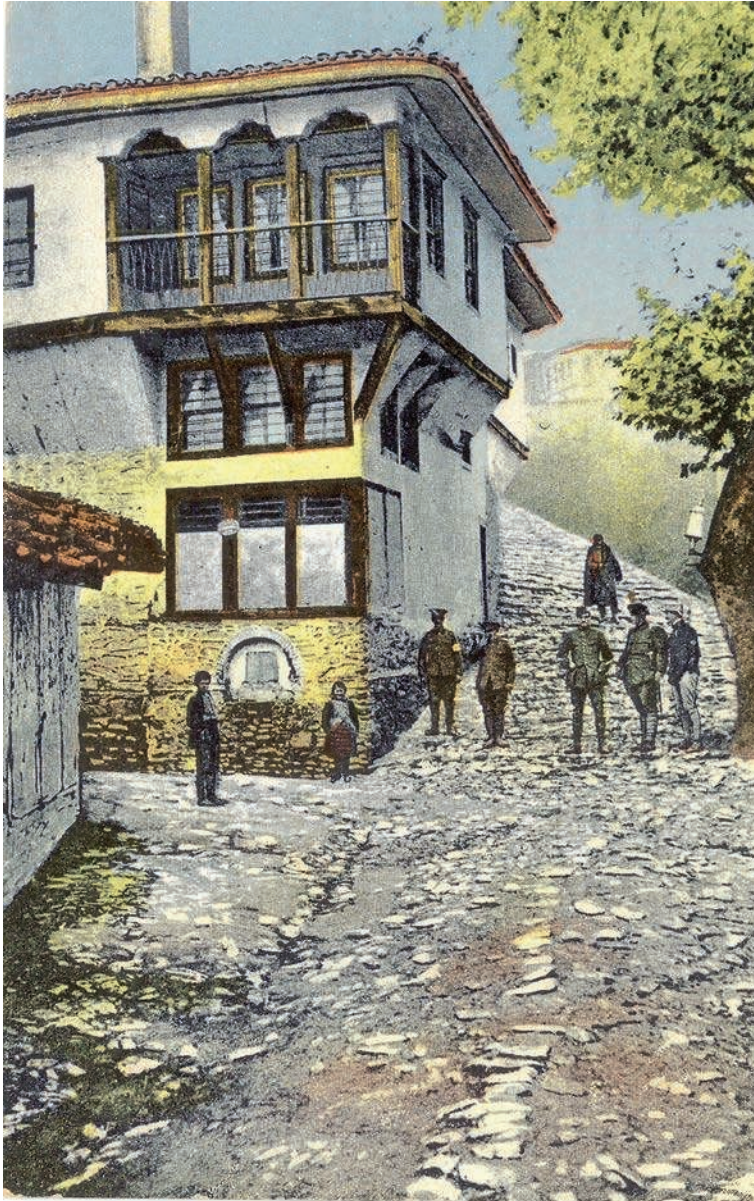
---

55. OFFNER, p. 127.

56. ROUSSEL, 1925, p. 169.



l'univers dans lequel il se trouve ; au dos d'une vue prise depuis le haut de la citadelle sur laquelle on voit en contrebas Salonique et sa rade, il écrit : « Tu vois ce panorama de ma nouvelle résidence. C'est chic ! »



**Figure 2**

Salonique : la ville haute, telle que l'aiment les soldats romantiques  
© CP, APA

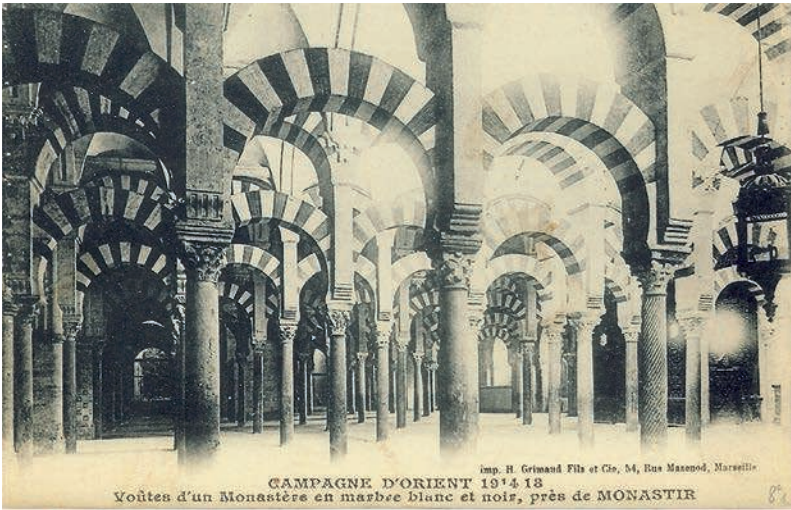
L'envoi de cartes postales contribue lui aussi souvent à perpétuer ou à ne pas dissiper le rêve oriental. La censure ne permet pas aux soldats de dire où ils sont. La majorité des cartes proviennent de collections éditées avant la guerre et rééditées. Elles n'ont aucun rapport avec le vécu des hommes et font penser à des cartes envoyées depuis un lieu de villégiature. Montrer l'Orient et des Orientales est leur thème préféré. On voit des femmes en costume d'apparat, cartes que l'on vendait avant la guerre à Constantinople et à Alexandrie ; certaines laissent entendre que les soldats entretiennent des relations privilégiées avec celles qu'ils sont susceptibles de côtoyer : des soldats au milieu de femmes autochtones près d'une fontaine avec la légende « la fontaine des amoureux aux Dardanelles », représentation de pure fiction, puisque la presqu'île de Gallipoli avait été vidée de ses habitants. Un second groupe est constitué de cartes de composition qui associent vues photographiques et décor calligraphié dans la tradition des cartes vendues aux vacanciers avant la guerre ; Salonique et Monastir sont là les plus représentées. Ces évocations sont gaies et associent des soldats à des voyageurs qui enverraient une « pensée de Salonique » ; cette vision touristique est spécifique du front d'Orient, on ne vend pas ainsi Reims ou Verdun ! Un troisième ensemble représente les centres-villes ; les cartes de Salonique sont nombreuses montrant aussi bien le centre européenisé, les cinémas, les monuments byzantins que les quartiers dominant la ville. Elles donnent de la ville un aspect positif et, une fois de plus, touristique. Aucun soldat n'avoue qu'il n'a pas le droit d'aller à Salonique et que ces luxes ne sont pas pour lui ! Un quatrième ensemble montre des monuments et des scènes villageoises qui n'existent pas sur place. Les soldats envoient ainsi à leur famille des photographies de sites qui ne se trouvent pas en Macédoine avec des légendes falsifiées. On importe des représentations d'architecture musulmane, d'Égypte et d'Espagne surtout, l'Alcazar de Séville et la mosquée de Cordoue sont ainsi des « monastères serbes ». On trouve également des paysages vraisemblablement photographiés en Indochine si l'on se réfère à la végétation.



**Figure 3**

Ou... comment reconvertir l'Alhambra de Grenade  
© CP, APA

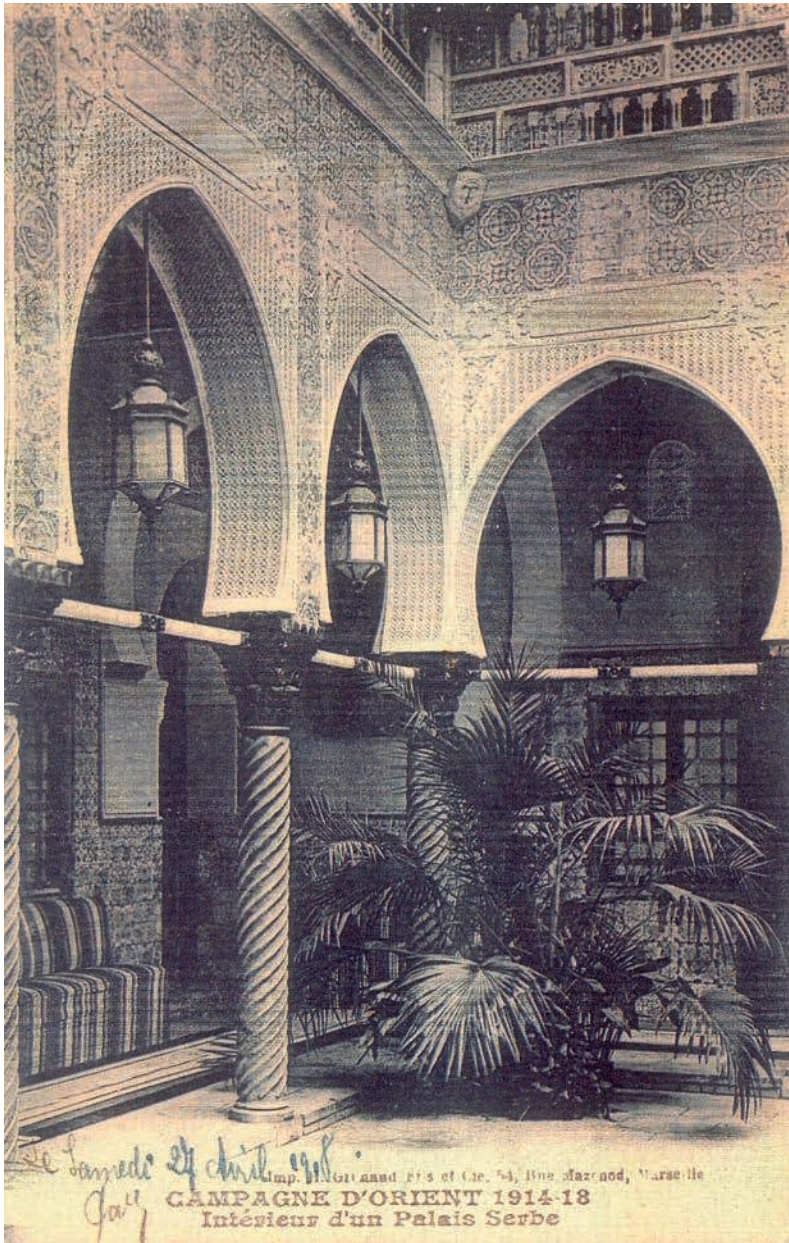
251



**Figure 4**

Cordoue à Monastir  
© CP, APA





**Figure 5**

Et un étrange palais serbe...

© CP, APA

L'éditeur Henri Grimaud de Marseille, souvent indiqué, s'était sans doute avant la guerre spécialisé dans l'édition de cartes sur les colonies, il a saisi l'occasion de les placer, puisque la Macédoine ne recelait pas assez de monuments spectaculaires. Il a aussi repris des scènes montrant des populations : ainsi des populations prétendues serbes ont la peau noire des Africains ou ressemblent à des Marocaines !



**Figures 6 et 7**

D'étranges jeunes Grecques hantent les rues de Salonique... et des mendiants tout droit venus d'Afrique  
© CP, APA





254

**Figures 8 et 9**  
Les femmes grecques « de l'intérieur » sont  
tout aussi étranges...  
CP, APA





Le désir de voir perdurer l'illusion malgré les réalités persiste comme le montrent les commentaires d'un soldat, le 31 octobre 1918, au dos d'une carte représentant une vue de Constantinople. Les hostilités sont terminées depuis plus d'un mois, il attend avec impatience de se rendre dans cette ville, et écrit : « Irons-nous bientôt ? À nous les harems, et au Sultan, à la Corne d'Or ! » Dans cette optique, on peut également citer l'album de l'adjudant Joyeux (30<sup>e</sup> DI, 11<sup>e</sup> DCI, 57<sup>e</sup> DI) qui comprend des photographies, des cartes postales, des dessins et des commentaires (collection particulière). Ce soldat part en chemin de fer de la gare des Andelys et allant jusqu'à Tarente, rejoint Itéa puis Salonique ; son album contient nombre de photographies de Salonique, les dégâts du grand incendie, les populations locales, la ville haute, le bureau francohellénique, le camp et le cimetière de Zeitenlik... Il a passé plusieurs mois auprès du lac d'Ostrovo et montre le lac, ses alentours et les travaux routiers. La fin de l'album est remplie de cartes postales de fiction représentant des « beautés orientales » que les soldats n'ont jamais vues sur place et des photographies de Delphes et de Corfou qu'il a dû visiter au retour. L'ensemble n'évoque aucunement les souffrances des combattants, il a montré une image valorisante de l'Orient, il a conforté sans doute l'image qu'il avait au départ et qu'il n'a pas voulu remettre en cause. C'est une sorte de reportage sur un voyage lointain, dépayçant, sur un fond flou de contexte de guerre, destiné à être feuilleté avec plaisir comme la trace d'une expérience hors du commun.

255

Outre les cartes postales, les soldats s'efforcent de matérialiser leur passage en Orient par l'achat de souvenirs, ou la confection d'objets à partir de récupérations, présentant un caractère « oriental », tels que bagues (voir le poème présenté), douilles d'obus travaillées. Pol Roussel décrit le succès du bazar de Salonique auprès des officiers qui ont les moyens d'acheter « amasser des souvenirs pour le retour, c'est une manie commune à tous les déracinés que nous sommes<sup>57</sup> ». Il rapporte qu'une compétition s'installe entre les officiers qui rivalisent en exhibant des achats dont ils minimisent le prix réellement payé et se moquent de cette « innocente gloriole dont personne n'est dupe ! » Henri George achète une icône peinte par un moine du mont Athos, pour 5 francs dans une église de Monastir, il achète également un narguilé, une bouilloire et des tasses pour le café turc chez un brocanteur.

Les familles françaises n'auront donc de l'Orient que des images aseptisées et valorisantes qui ressemblent à des souvenirs de voyages et n'ont aucune valeur informative sur la réalité vécue par les hommes. Ainsi tout concourt à la désinformation dont ils s'estiment victimes.

Les combattants ressentent donc un malaise certain, malaise lié à l'incompréhension des civils et même des autres combattants du front de

---

57. ROUSSEL, 1925, p. 124.



France ; malaise par rapport à l'image dégradante que l'on a donné d'eux ; malaise d'avoir eu à faire un voyage non désiré ; malaise d'avoir été bien plus nombreux à mourir de maladie que par la mort noble du combat ; malaise d'avoir été comparés de façon désavantageuse aux héros du front de France qui affrontaient un ennemi jugé plus respectable...

Les circonstances ont fait naître chez eux une double crise d'identité s'appuyant sur un complexe à deux facettes : le complexe d'infériorité ressenti face à leurs homologues du front de France trouve sa compensation dans un sentiment de supériorité en tant qu'Européen, face aux populations rencontrées, à leurs combattants et à l'ensemble des causes balkaniques, sentiment qui s'apparente sur bien des points à la mentalité coloniale. Ces déracinés ont tenté de réagir en se repliant sur eux-mêmes ; leur amertume met en évidence le décalage entre les efforts colossaux qu'ils ont fournis et la perception qu'en ont eue les Français qui les ont longtemps considérés comme des inactifs et des assistés. La presse de tranchée est l'exutoire qui a permis de canaliser cette rancœur. La crise d'identité s'est articulée sur le renversement de la perception prévue initialement : partis avec l'humble sentiment de retourner sur les pas de leurs nobles ancêtres, les Grecs, ce qui les imprégnait d'une certaine fierté, les soldats français ont découvert une région dépourvue de cohérence, en pleine mutation, peuplée d'éléments hétérogènes. Cette déception s'est muée en sentiment de supériorité qui est venu contrebalancer le complexe d'infériorité ressenti par rapport au front de France.

## CONCLUSION

---

Nous avons tenté de montrer au cours de cette étude que l'expérience des combattants de l'armée d'Orient présentait des singularités ; les conditions de la guerre ont mis en évidence dans les témoignages les traumatismes indirectement liés au conflit, l'isolement en milieu inconnu et ingrat, la dureté de l'exil et la maladie, auxquelles s'ajoutent les descriptions réalistes des combats et des techniques de guerre. De plus, le simple mot d'Orient les a entourés d'un mythe fait de farniente, de femmes voluptueuses et de fumées d'opium qui, d'une part, ne les a pas préparés aux réalités rencontrées, et d'autre part, a résisté aux quelques efforts faits pour éclairer la métropole sur ces réalités. Ils sont donc restés prisonniers du mythe.

Les combattants se sont perçus comme les otages d'une politique interalliée sans cohérence. L'expédition des Dardanelles est née de l'échec de la guerre éclair, mais elle s'est inscrite dans la même logique ; conçue pour être courte avec des effectifs réduits, en majorité des marins, elle se révéla dévoreuse de matériel, d'argent et d'hommes. Ses chances de réussite furent compromises par l'absence de cohésion et d'unité de vues entre les Français et les Anglais, et par la retenue du commandement français face une victoire hors du front de France. La nomination de Sarrail montre que l'on voulait considérer ce front comme secondaire : il est en effet alors en disgrâce, à la suite d'un différend militaire et politique avec Joffre. De surcroît, il avait refusé, en juillet 1915, une nomination comme simple commandant d'un corps d'armée aux Dardanelles, car il était hostile à l'expédition dont ses amis lui disaient que c'était un guet-apens. Pendant huit mois et demi, les troupes alliées ont dû tenir sans espoir d'arriver à Constantinople, alors que la surface occupée par les Français ne fut que l'équivalent des terres d'une importante propriété foncière. L'expédition entraîna les soldats à faire la guerre dans un bout du monde... au bout du monde et à vivre un cauchemar aussi intense que les espoirs nés lors de sa conception. En Macédoine ensuite, ces hommes furent victimes de la vision différente qu'eurent les alliés du « problème grec », à tel point qu'ils ne savaient plus quel était leur rôle sur un territoire où l'ennemi, parfois, n'était pas seulement en face d'eux. Les combattants souffrirent également de l'insuffisance de moyens face à un adversaire sous-estimé, qu'il soit Turc ou Bulgare. Il n'y eut pour eux, ni aux Dardanelles, ni même en Macédoine, de confort, de refuge « à l'arrière » ; au mieux, près de Salonique, on n'y jouit :

D'autre repos que celui des pionniers, asséchant les marais, forant des puits, perçant des routes, tels furent ceux que les journalistes osèrent nommer par dérision les « jardiniers de Sarrail »<sup>1</sup>.

Les hommes qui reprochent à Pierre Loti de les avoir abusés ignorent que cet hagiographe de l'Orient, au début de 1915, se présenta au président de la République, Raymond Poincaré, dès qu'il apprit la teneur du projet visant à forcer le passage des Dardanelles pour en souligner l'absurdité. Pierre-Barthélémy Gheusi qui se trouvait présent lors de l'entretien rapporta les paroles de Loti :

C'est une folie d'attaquer l'Empire turc par les Dardanelles [...] En lâchant des mines dans le courant, les officiers du Kaiser qui commandent les troupes turques feront sauter nos cuirassés et naufrageront nos transports, écrasés par les canons Krupp des deux côtes si proches, l'Asiatique et l'Européenne. Ce sera le défilé de Roncevaux des flottes alliées [...] Il y avait d'autres moyens de nous emparer du Bosphore sans jeter nos soldats dans cette effroyable arête de Gallipoli, où il n'y a que du roc, des cimetières et des nids de vautours prussiens<sup>2</sup>.

258  
— Les hommes furent les victimes des divergences de la politique alliée ; victimes davantage des tensions internes des alliés et des maladies que des Turcs ou des Bulgares.

Maintenues dans une guerre de position sans gloire, les unités éclatées n'eurent guère l'occasion de s'illustrer. La perception négative que l'opinion publique eut de ces combattants, dont les efforts et les peines ne furent jamais reconnus, est significative. L'Européen, trop sûr de lui, après avoir conquis le monde avec aisance pendant près d'un siècle, subit en Orient l'humiliation de devoir s'incliner devant des peuples dont il ne soupçonnait pas la résistance, ce qui explique une tendance de l'opinion à juger les hommes responsables des échecs, et non les conditions dans lesquels ils furent placés.

Les hommes ont donc fort logiquement été humiliés par l'indifférence qui entoura leurs efforts y compris l'offensive finale qui les conduisit jusqu'au Danube. L'armée d'Orient est disloquée dans le mois qui suit la victoire ; le 28 octobre 1918, le général Berthelot prend le commandement de l'armée du Danube et conduit trois divisions en Roumanie et en Russie méridionale, une division est envoyée vers Constantinople sous la direction du général anglais Milne, trois autres sont chargées d'occuper la Hongrie, la 57<sup>e</sup> DI est

---

1. ANCEL, 1921, p. 9.

2. GHEUSI, 1939.

dissoute. De plus, les honneurs se sont portés davantage sur la marine et la cavalerie que sur les divisions d'infanterie qui portaient tout le poids des combats depuis 1915, et les soldats français ont été souvent présentés comme des unités de soutien des Serbes.

Ces circonstances font que la campagne d'Orient fut sous-représentée dans les ouvrages sur la Grande Guerre, aussi bien au niveau du nombre des ouvrages publiés qu'au niveau de la part qui lui est consacrée dans les ouvrages généraux sur cette guerre, 62 pages sur 838 dans l'anthologie *La Grande Guerre Vécue, Illustrée, Racontée par les Combattants*, 11 pages sur 512 dans *Vie et mort des Français*<sup>3</sup>.

Au sein de cette politique de l'oubli, on discerne des tentatives de réhabilitation, Roger David écrit que ces soldats ont été appelés

à renouveler au vingtième siècle, l'extraordinaire manœuvre d'Annibal partant de Carthage et par les colonnes d'Hercule, les Pyrénées et les Alpes, venant porter la guerre aux portes de Rome<sup>4</sup>.

Le général Cordonnier insiste sur l'importance de la demande d'armistice bulgare pour l'isolement de l'Allemagne.

On trouve également des productions à caractère polémique, incriminant essentiellement Clemenceau (qui mit fin aux fonctions de Sarrail) en particulier l'ouvrage d'Ennemond-Claude Bourrin, *Georges Clemenceau – Restitution aux vainqueurs de l'armée d'Orient de la gloire légitime dont ils ont été frustrés malgré l'armistice du 29 septembre 1918*. On y trouve une série d'articles en ce sens, on cite Aristide Briand, qui parle « d'une injustice intolérable », on rappelle que Franchet d'Espèrey apprit l'armistice du 11 novembre alors qu'il se trouvait à 900 km au nord de Salonique, qu'il occupait la Hongrie et la Bulgarie et que les troupes alliées étaient à Constantinople. Dans ces conditions, le titre du dernier chapitre « le sabotage d'une victoire », donné par Louis Cordier à son ouvrage *Victoire-éclair en Orient*, n'est pas excessif.

Les soldats ont réagi à cette marginalisation par une cohésion renforcée. En 1921, est créée la Fédération nationale des Associations d'Anciens Combattants des Fronts d'Orient qui, en 1932, regroupe 315 associations et sections ; en 1928, elle a 10 000 adhérents, 41 000 en 1932. Louis Cordier, secrétaire général de la Fédération des Poilus d'Orient explique ce succès par l'intensité des souvenirs communs, et par l'injustice tenace d'une partie de l'opinion et des pouvoirs publics envers eux<sup>5</sup>. La Fédération obtient le retour en France de nombreux corps de soldats et de marins inhumés aux Dardanelles et

---

3. CHRISTIAN-FROGÉ, 1922.

4. COLLECTIF, 1932, p. 61.

5. *Ibid.*, p. 72.

en Macédoine, l'érection, en 1927, sur la corniche marseillaise, d'un monument à la mémoire de tous les morts d'Orient et des Terres lointaines, la révision du barème des maladies exotiques, paludisme et amibiase, et elle lutte pour que ces soldats reçoivent la carte d'ancien combattant.

Mais il n'y a pas eu dans l'opinion française de familiarité avec ce conflit, si l'on met à part la sympathie en faveur des Serbes, encouragée par l'information ; vues de France, Gallipoli, Macédoine, Gumendje, Monastir, Dobropolje sont des noms lointains, exotiques, difficiles à situer et à retenir ; Grecs, royalistes ou vénizélistes, Bulgares, Deunmehs, Ladinis, Albanais, des communautés inaccessibles totalement abstraites.

Il n'y eut donc pas les conditions pour créer une émotion médiatique avec tant d'inconnus, comme ce fut le cas pour les Belges, les Britanniques, et pour des lieux comme Verdun ou le Chemin des Dames. Le soldat d'Orient restera un incompris.

# BIBLIOGRAPHIE

---

## TÉMOIGNAGES DE COMBATTANTS OU DE PERSONNES LES AYANT COTOYÉES

- AGHION Max, 1917, *À travers l'Europe sanglante...*, Flammarion, Paris, 268 p.
- ALTAM C., 1918, *Un Parisien à Salonique*, F. Rouff (coll. Patrie), Paris, 24 p.
- ANCEL Jacques, 1<sup>er</sup> février 1920, « La croisade de Salonique I » in *La Revue des Deux Mondes*, Paris, p. 561-596.
- ANCEL Jacques, 15 février 1920, « La croisade de Salonique II » in *La Revue des Deux Mondes*, Paris, p. 875-918.
- ANCEL Jacques, 1921, *Les Travaux et les jours de l'armée d'Orient*, Bossard, Paris, 233 p.
- ANTELME Jeanne, 1916, « Notes d'une infirmière à Moudros avec l'armée d'Orient » in *La Revue des Deux-Mondes*.
- ARÈNE Julien, 1916, *En Macédoine : Carnet de route d'un sergent de l'Armée d'Orient*, G. Crès, Paris, 161 p.
- AURIEL Alexandre, 1991, *Carnet de campagne inédit, en partie réécrit après la guerre*, in SAINT RAMOND ROUSSANE Francine, *L'Expédition des Dardanelles et de Salonique vue par un combattant français*, Alexandre Auriel, DEA, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, Paris.
- BAROU Lucien, s. d., *Mémoires de la Grande Guerre, 187 poilus du Forez et de sa périphérie témoignent*, tome 2, Conseil Général de la Loire, Saint-Étienne, [https://www.loire.fr/upload/docs/application/pdf/2014-11/tome\\_2\\_-\\_1915.pdf](https://www.loire.fr/upload/docs/application/pdf/2014-11/tome_2_-_1915.pdf).
- BASTIDE Auguste, 1983, *Tranchées de France et d'Orient*, in CAZALS Rémy, *La Mémoire de 14-18 en Languedoc*, n° 4 et 5, FAOL, Carcassonne.

BEAU Pierre, s. d., *Carnet de campagne de Pierre BEAU, soldat aux 175<sup>e</sup>, 176<sup>e</sup> et 287<sup>e</sup> RI durant 14/18*, <http://www.chtimiste.com/carnets/beau.htm> (consulté le 24 décembre 2016).

BERNADOTTE Henry de, 1921a, *Les Chemineaux de l'Orient : en Serbie*, A. Messein, Paris, 224 p.

BERNADOTTE Henry de, 1921b, *Les Chemineaux de l'Orient : dans les camps retranchés de Salonique*, A. Messein, Paris, 269 p.

BERNADOTTE Henry de, 1931, *Les Chemineaux de l'Orient : en Macédoine*, G. Desgranchamps, Paris, 330 p.

BIENAIMÉ, 1919, *Impressions d'Orient*, constitue un chapitre d'un ouvrage intitulé *Faits de guerre et impressions de quelques soldats de la Famille*, publié sous l'égide des communes de Sainte-Geneviève-en-Bray et de Fontenay-en-Bray, Servanville : Imprimerie R. Bocquet.

BLANCHARD Marcel (Général), 1981, « Les Dardanelles à la pointe de l'Europe : le débarquement d'avril 1915 » in *Revue historique des armées*, n° 142, p. 129-166.

BONNEFON Charles, 1925, *Fusées dans la nuit, dans la mort : un carnet de guerre*, A. Fayard, Paris, 317 p.

BOUARD Chanoine, 1938, *Le R. P. Lobry et les chefs de l'Armée d'Orient*, Paris-Nice, 298 p.

BOUDIÈRE George, 1978, *Itinéraire en Orient et au Levant, 1918-1920, carnet de route d'un sous-lieutenant d'infanterie*, La Pensée universelle, Paris.

BOURRIN Ennemond-Claude, 1968, *Pas de clémence pour un inclément, Georges Clemenceau : restitution aux vainqueurs de l'armée d'Orient de la gloire légitime dont ils ont été frustrés malgré l'armistice du 29 septembre 1918*, Impr. universelle, Nice.

BOUSQUET Fernand, 1939, *Face aux Balkans, 1914-1918*, Impr. coopérative du Sud-Ouest (coll. « Évocations et commentaires »), Albi, 136 p.

BROCHARD Marcel, 1953, *Quatorze Dix-Huit*, document dactylographié de 223 pages élaboré en 1953 à l'attention des membres de l'Amicale des Anciens Combattants du 157<sup>e</sup> régiment d'infanterie alpine.



- BURNET Étienne, 1921, *La Tour blanche. Armée d'Orient 1916-1917*, impr. Jouve et Cie, Paris, France, 248 p.
- CADOUX Louis, 1959, *Et la foudre tomba*, Debresse, Paris, 336 p.
- CANUDO Ricciotto, 1917, *Combats d'Orient : Dardanelles, Salonique : 1915-1916*, Hachette, Paris, 274 p.
- CANUDO Ricciotto, 1918, *Mon âme pourpre : roman de la forêt et du fleuve*, la Renaissance du livre, Paris, 260 p.
- CARCOPINO Jérôme, 1970, *Souvenirs de la guerre en Orient : 1915-1917*, Hachette, Paris, France, 222 p.
- CARCOPINO Jérôme, 1971, « Les français à l'assaut des Dardanelles » in *Historama*, n° 238.
- CERISIER Albert, 1930, *Nous progressons vers Gallipoli*, E. Figuière, Paris, 254 p.
- CHANLAINE Pierre, 1931, *Les Armes reposées*, J. Téqui, Paris, 222 p.
- CHARLES-ROUX François, 1920, *L'expédition des Dardanelles : au jour le jour*, Armand Colin, Paris, 351 p.
- CHOLLET Émile, 2015, Carnet de guerre d'Émile Chollet, Wikisource, Archives départementales d'Indre et Loire : Grande collecte 1914-1918, [https://fr.wikisource.org/wiki/Livre:Carnet\\_de\\_guerre\\_d%27Emile\\_Chollet.pdf](https://fr.wikisource.org/wiki/Livre:Carnet_de_guerre_d%27Emile_Chollet.pdf).
- COLLECTIF, 1932, *L'Armée d'Orient vue à 15 ans de distance*, *Revue des Balkans*, Paris, 200 p.
- CONSTANTIN-WEYER Maurice, 1930, *P.C. de compagnie*, Rieder, Paris, 231 p.
- COOPER A.R., 1934, *12 ans à la Légion Étrangère*, Payot, Paris, 270 p.
- CORDIER Louis, 1936, *Ceux du premier armistice : souvenirs d'un marsouin de la « Division Pruneau » : armée d'Orient : 1918*, Les éditions de Limagne, Clermont-Ferrand, 240 p.

- CORDIER Louis, 1971, *Souffrances et gloire des soldats d'Orient : évocations et souvenirs, 1915-1919*, Éditions U.S.H.A, Aurillac, 101 p.
- CORDONNIER Émilien-Louis-Victor, 1930, *Ai-je trahi Sarrail ?*, Les étincelles, Paris, France, 343 p.
- DAVID Robert, 1927, *Le drame ignoré de l'armée d'Orient : Dardanelles - Serbie - Salonique - Athènes*, Le drame ignoré de l'armée d'Orient, Plon, Paris, 361 p.
- DAVID Robert, 1932, « Les erreurs du début » in *L'Armée d'Orient vue à 15 ans de distance*, *Revue des balkans*, Paris.
- DEYGAS Ferdinand-Joseph, 1932, *L'armée d'Orient dans la guerre mondiale : (1915-1919, Dardanelles, Grèce, Macédonie, Albanie, Serbie, Bulgarie, Constantinople, Danube, Hongrie, Roumanie, Russie)...*, Préface du Maréchal Franchet d'Esperey, Payot, Paris, 319 p.
- DOMERGUE Gabriel, 1916, *La Guerre en Orient : aux Dardanelles et dans les Balkans*, Perrin, Paris, 244 p.
- 264  
—
- DRIEU LA ROCHELLE Pierre, 1934, *La Comédie de Charleroi*, Gallimard, Paris, France, 251 p.
- DUCASSE André, 1964, *Balkans 14-18 : ou le Chaudron du diable*, Robert Laffont, Paris, 264 p.
- DUNAN Marcel, 1932, *Le drame balkanique de 1915 : l'automne serbe ; notes d'un témoin, avec une carte en couleurs*, Éditions Berger-Levrault, Paris, 269 p.
- DYLE Juliette, 1926, *Juliette Dyle. Au fil de Mars, journal d'une infirmière*, impr. des établissements Busson, Paris, France, 254 p.
- ESTINGUOY René, s. d., *Ensemble inédit de correspondances adressées à sa famille sur des cartes postales*.
- ÉTABLISSEMENT CINÉMATOGRAPHIQUE ET PHOTOGRAPHIQUE DES ARMÉES, 1916, *Les Alliés à Salonique*, Fascicule III.

ÉTABLISSEMENT CINÉMATOGRAPHIQUE ET PHOTOGRAPHIQUE DES  
ARMÉES, 1917, *En Orient*, Fascicule XVI.

FEUILLE Henri, 1934, *Face aux Turcs. Gallipoli, 1915*, impr. R. Bussière,  
Saint-Amand, 218 p.

FRAPPA Jean-José, 1917, *À Salonique, sous l'œil des dieux !*, Flammarion, Paris,  
258 p.

FRAPPA Jean-José, 1921, *Makédonia : souvenirs d'un officier de liaison en  
Orient*, Flammarion, Paris, 283 p.

GEORGE Henry, 1968, *Quand ça bardait : visions et souvenirs de guerre 1914-1918*,  
Éditions de la Méditerranée, Avignon, 157 p.

GIGUEL Louis-Gaston, s. d., *Journal inédit, expédié régulièrement à la famille*,  
non publié. Document communiqué par l'Association nationale pour le  
souvenir des Dardanelles et Fronts d'Orient.

GIRAUDOUX Jean, 1969, *Carnet des Dardanelles*, Le Bélier, Paris, 120 p.

GOUIN Gustave, 1931, *L'armée d'Orient : des Dardanelles au Danube*,  
Detaille, Marseille.

GRANDMAISON Léonce de, 1917, *Impression de guerre de prêtres-soldats*,  
deuxième série, Plon-Nourrit et Cie, Paris, 40 p.

GRUVEL René, s. d., *Carnets inédits*, non publié, collection particulière.

GUÉNARD Albert, 1919, *Sur les routes d'exil. Heures de Macédoine*, Leroux,  
Paris, France, 372 p.

GUITTON Georges, 1922, *Un « preneur » d'âmes. Homines eris capiens  
(S. Luc, V) : Louis Lenoir, aumônier des marsouins 1914-1917*, impr.  
A. Mame et fils, Tours, 544 p.

GUITTON Georges, 1925, *Louis Lenoir, jésuite aumônier militaire (1914-1918)*,  
Action populaire : J. de Gigord, Paris, 176 p.

*J'ai vu*, 15 mai 1915

*J'ai vu*, 28 mai 1915.

*J'ai vu*, 2 octobre 1915.

*J'ai vu*, 30 octobre 1915.

JOYEUX (Adjudant), s. d., *Ensemble de photographies, de cartes postales et de dessins accompagnés de commentaires, présentés dans un album avec une feuille dactylographiée*, collection particulière, non-publiée.

JULIA Édouard, 1936, *Papiers (1895-1933)*, Éd. Du Temps, Paris, 253 p.

LABOYSSSE René, s. d., *Souvenirs inédits couvrant la période allant du 2 juin au 26 juillet 1915*, manuscrit non-publié, collection particulière.

*La Guerre mondiale*, 28 septembre 1917.

LA ROCHEFOUCAULD DOUDEAUVILLE Armand François Jules Marie duc de, 1921, *Au service de la France. Père et fils. Journal de la campagne 1914-1919*, Émile-Paul frères, Paris, 339 p.

266

LACOSTE Georges de, 1923, *Scènes et images de la campagne d'Orient*, Payot, Paris, 194 p.

LAMOTTE Albert de, 1923, *Cinq Mois aux Dardanelles*, Éditions Henri Chazaud, Oran.

LAMOUREUX Lucien, 1969, *Mes souvenirs...*, Édition des Cahiers bourbonnais, Moulin, 319 p.

*L'Écho de France*, 17 août 1917, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1036495q>.

*Les Annales politiques et littéraires*, 25 juillet 1915, « La mort du Bouvet », Jean Aicard.

LIBERMANN Henri Léon Marie Joseph, 1917, *Face aux Bulgares : la campagne française en Macédoine serbe*, Berger-Levrault, Paris, 332 p.

*L'Illustration*, 17 février 1917, « À Salonique, carrefour des Nations », JULIA Édouard.

*L'illustration*, 17 septembre 1917.

LONDRES Albert, 1993, *Câbles et reportages*, (ensemble des articles écrit pour le *Petit Journal*), Arléa, Paris, 60 p.

LOVICHU Jean, 1994, Ensemble de courriers adressés à ses parents au cours de son voyage aux Dardanelles du 20 mai au 11 juillet 1915, – fonds privé inédit –, étudié in DURAND Romain, «L'oncle Jean, correspondance de Jean Lovichi » in *Soldats par habitude, être soldat de 1720 à 1920*, brochure, lieu non renseigné.

MARIDORT Pierre, 1918, *En Macédoine : (1915-1917)*, Librairie Fischbacher, Paris, 173 p.

MARCOUXE A., s. d., *Souvenirs inédits*, document conservé au SHD.

MÛLHEMANN Albert, 1935, in CHARPENTIER André, *Feuilles Bleu-Horizon. Le livre d'or des journaux du front*, Les éditions des journaux du front, Paris, p. 64-65.

NOBIS Charles, 1919, *Lettres de Macédoine*, Marcel Gilly, Paris.

267

OFFNER Raymond, 1932, *Balkans*, E. Figuière, Paris, 252 p.

PEAUDELEU Léon, 1920, *Aux Dardanelles, à Lemnos, sur les bords du Vardar : souvenirs de guerre en orient et impressions de voyage*, éditeur inconnu, France, 144 p.

PÈRE Henri, 1918, « Lettres d'Orient, octobre 1915-mai 1916 » in *Impressions de guerre de prêtres soldats*, Plon-Nourrit et Cie, Paris.

PERNOT Roger, 1936, *Hajde Prilep...*, M. Girard, Beaune, 152 p.

PERRIGAULT Jean, 1920, *Avec l'armée française d'Orient : impressions et souvenirs de campagne (1915-1919)...*, imp. Secelle, Anvers, 16 p.

PETITJEAN Georges, *La Campagne d'Orient vue de l'intérieur : deux courriers non censurés !*, Histoire-Généalogie, <https://www.histoire-genealogie.com/La-Campagne-d-Orient-vue-de-l>.

- PRADEL Henri, 1940, *Souvenirs et expériences d'un prêtre-soldat de 1914-1918*, Téqui, Paris, 328 p.
- PRAT Jean H., 1918, *Trois histoires macédoniennes : Henri Baudier, déserteur, Serge Jankowitch, Le Baiser*, Figuière, Paris, 83 p.
- PUGET Jean, 1920, *Notes de campagne du lieutenant Jean Puget : (août 1914-mars 1919)*, Briquet, Paris, 195 p.
- QUESNOY M., 1991, *Témoignage oral*, propos recueillis par Francine Saint-Ramond.
- RAMETTE Alcide, 1917, *Au secours de la Serbie. Le retour d'un blessé*, Plon-Nourrit, Paris, 332 p.
- REGNAULT Jean, 1921, *Loin de France, 1915-1917*, éditeur inconnu.
- REISS Rodolphe Archibald, 1917, *Le martyre de la ville Monastir-Bitollj*, Hachette et Cie (agence d'Orient), Salonique, 18 p.
- 268  
REISS Rodolphe Archibald, 1921, *Lettres du front macédonno-serbe (1916-1918)*, Éditions d'art Boissonnas, Genève, 178 p.
- RIEULLE Clotaire, 1978, *Souvenirs et pensées d'un sous-officier d'infanterie*, C. Rieulle, Asnières, 105 p.
- ROUGÈS G., s.d., *Cimetières oubliés de l'Armée d'Orient*, document non-publié déposé aux archives du cimetière français de Zeitenlik, 92 p.
- ROHARD Henri, 1991, *Témoignage oral*, propos recueillis par Francine Saint-Ramond.
- ROHARD Henri, 1992, *Témoignage oral*, propos recueillis par Francine Saint-Ramond.
- ROUSSEL Pol, 1925, *Impressions d'Orient au temps de la grande guerre. I, Salonique au temps de la campagne d'Orient*, E. Chiron, Paris, 203 p.
- SAISON Jean, 1918, *D'Alsace à la Cerna : notes et impressions d'un officier de l'armée d'Orient (octobre 1915-août 1916)*, Plon, Paris.
- SAMSON Jean-Victor, 1983, *Campagnes d'Orient*, La Pensée universelle, Paris, 156 p.

- SANTINI-ALLAMAN M., s. d., Ensemble d'articles parus dans le bulletin de liaison *Les Poilus d'Orient* et ensemble de photographies.
- SCHEIKEVITCH Antoine, 1922, *Hellas ?...Hélas ! Souvenirs de Salonique*, P. Catin, Paris, 185 p.
- SEMOS Henri, 1919, *Armée d'Orient : carnet de route du lieutenant Villerat*, E. Figuière, Paris, 183 p.
- SERGEANT Edmond & SERGEANT Étienne, 1932, *L'Armée d'Orient délivrée du paludisme*, Masson, Paris, 91 p.
- SERGEANT J.L, 1<sup>er</sup> mai 1916, « Trois Mois aux Dardanelles I » in *La Revue de Paris* (consulté le 28 novembre 2018).
- SERGEANT J.L, 15 mai 1916, « Trois Mois aux Dardanelles II » in *La Revue de Paris*.
- STOCANNE Ernest-Albert, 2005, *Souvenirs de guerre et de vie militaire*, extraits in ASSOCIATION NATIONALE POUR LE SOUVENIR DES DARDANELLES ET DES FRONTS D'ORIENT, *Dardanelles, Orient, Levant, 1915-1921. Ce que les combattants ont écrit*, L'Harmattan, Paris, p. 53-61 et 91-107.
- THOMSON Louis Léopold Arthur, 1916, *La retraite de Serbie (octobre-décembre 1915)*, Hachette et Cie, Paris, 217 p.
- TORAU-BAYLE Maurice, 1920, *La campagne des Dardanelles : documents diplomatiques et carnet de campagne*, E. Chiron, Paris, 169 p.
- TUCOO-CHALA Jean-Ernest, 1996, *Carnets de route d'un artilleur, 1914-1919*, J. & D, Biarritz, 112 p.
- TUDESCQ André, 1915, « Carnet de route aux Dardanelles » in *Lectures pour tous*, p. 32-40.
- VASSAL Joseph, 1916, *Dardanelles, Serbie, Salonique : impressions et souvenirs de guerre (avril 1915-février 1916)*, Plon-Nourrit, Paris, 343 p.



VILLEBONNE Henry-Amour de, 1919, *Henry-Amour de Villebonne. Épisode de la retraite du Vardar. Le Frère aîné. Préface de Paul Adam*, Bloud et Gay, Paris.

VIZERN Jean, 1964, *Dardanelles, 1915 : souvenirs du lieutenant Marius Baille, sous-lieutenant, 2<sup>e</sup> groupe d'artillerie aux Dardanelles, adjoint du commandant Charpy*, éditions Regain, Monte Carlo, 222 p.

WEIL Raymond, 2005, *Carnet de campagne in ASSOCIATION NATIONALE POUR LE SOUVENIR DES DARDANELLES ET DES FRONTS D'ORIENT, Dardanelles, Orient, Levant, 1915-1921. Ce que les combattants ont écrit*, L'Harmattan, Paris, p. 53-61 et 91-107.

X, 1<sup>er</sup> décembre 1915, « Avec le Corps expéditionnaire d'Orient I » in *La Revue de Paris*, p. 519-553.

X, 15 décembre 1915, « Avec le Corps expéditionnaire d'Orient II » in *La Revue de Paris*, p. 519-553.

270

### **JOURNAUX « DE FRONT »**

*Bavons dans l'paprika*, 4 août 1917, n° 4, rédigé par des combattants du 148<sup>e</sup> RI.

*Bavons dans l'paprika*, 5 septembre 1917, n° 5, rédigé par des combattants du 148<sup>e</sup> RI.

*Bavons dans l'paprika*, 1917, n° 6, rédigé par des combattants du 148<sup>e</sup> RI.

*Bavons dans l'paprika*, janvier 1918, deuxième série, n° 1, rédigé par des combattants du 148<sup>e</sup> RI.

*Bavons dans l'paprika*, mars 1918, deuxième série, n° 2, rédigé par des combattants du 148<sup>e</sup> RI.

*Bavons dans l'paprika*, 1918, deuxième série, n° 3, rédigé par des combattants du 148<sup>e</sup> RI.

*Le Bavardar de l'Armée d'Orient*, 20 août 1917, n° 1.

*Le Bavardar de l'Armée d'Orient*, 20 septembre 1917, n° 2.

*Le Camp Volant, satirique, j'menfoutiste, organe de l'armée d'Orient,*  
27 février 1916, n°9.

*Le Clairon, journal français de Salonique,* 26 mai 1916, n°4.

*Le Clairon, journal français de Salonique,* 11 juin 1916, n°6.

*Le Soleil d'or... riant,* décembre 1916.

*D'un Piton à l'autre,* 30 novembre 1916, n° 1, journal de la 7<sup>e</sup> Cie du 148 RI.

*D'un Piton à l'autre,* janvier 1917, n° 2, journal de la 7<sup>e</sup> Cie du 148 RI.

*D'un Piton à l'autre,* 1917, n° 3, journal de la 7<sup>e</sup> Cie du 148 RI.

*D'un Piton à l'autre,* 1917, n° 4, journal de la 7<sup>e</sup> Cie du 148 RI.

*D'un Piton à l'autre,* 1917, n° 5, journal de la 7<sup>e</sup> Cie du 148 RI.

*D'un Piton à l'autre,* 1917, n° 6, journal de la 7<sup>e</sup> Cie du 148 RI.

*D'un Piton à l'autre,* 1917, n° 7, journal de la 7<sup>e</sup> Cie du 148 RI.

271

#### TÉMOIGNAGES DE MARINS

FIERRE Jacques, 1918, *80 000 milles en torpilleur : récits de chasse aux sous-marins (1914-1916)*, Perrin, Paris, 297 p.

GUÉPRATTE Émile Paul Amable, 1935, *L'Expédition des Dardanelles, 1914-1915*, Payot, Paris, 271 p.

GUTTON Francis, 1976, *Prisonnier de guerre chez les Turcs : une captivité pas comme les autres, 1915-1918*, Bibliothèque du Comité d'histoire de la captivité A.C.-P.Q, Paris, France, 116 p.

LA MAZIÈRE Pierre, 1919, *L'H.C.F. : l'hôpital chirurgical flottant : Dardanelles, Moudros, Athènes, Salonique*, Albin Michel, Paris, 256 p.

LA MAZIÈRE Pierre, 1921, *Les amants de Pénélope*, Albin Michel, Paris, 187 p.

LARROUY Maurice (dit MILAN René), 1916, *Les vagabonds de la gloire. Campagne d'un croiseur (août 1914-mai 1915)*, Plon, Paris. Disponible sur <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6518890b> (consulté le 28 novembre 2018).

LARROUY Maurice (dit MILAN René), 1917a, *Les vagabonds de la gloire. Trois étapes*, Plon, Paris. Disponible sur <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6518577f.r=Larrouy%2C%20Maurice%20%281882-1939%29?rk=85837;2> (consulté le 28 novembre 2018).

LARROUY Maurice, 1917b, *L'Odysée d'un transport torpillé*, Payot, Paris.

LARROUY Maurice (dit MILAN René), 1919, *Les vagabonds de la gloire. Matelots aériens (printemps 1916-automne 1917)*, Plon, Paris. Disponible sur <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6518663r.r=Larrouy%2C%20Maurice%20%281882-1939%29?rk=64378;0> (consulté le 28 novembre 2018).

MOREAU Laurent, 1930, *À bord du cuirassé « Gaulois » (Dardanelles, Salonique, 1915-1916)*, Payot, Paris, 175 p.

272

THOMAZI Auguste, 1926, *La Marine française dans la Grande Guerre, 1914-1918. III, La Guerre navale aux Dardanelles*, Payot, Paris, 256 p.

VEDEL Émile, 1916, *Nos marins à la guerre (et sur terre et sur mer)*, Payot, Paris, 320 p.

#### **TÉMOIGNAGES DE COMBATTANTS ÉTRANGERS**

KANNEGIESSER Pacha, 1934, *Gallipoli*, Payot, Paris.

LEBEDEV V. I., 1917, *Souvenirs d'un volontaire russe dans l'armée française, 1914-1916*, trad. TROGAN P. F. & WYZEWA I. de, Perrin et Cie, Paris, 286 p.

MASEFIELD John, 1916, *Gallipoli*, W. Heinemann, London.

NEVINSON Henry Wood, 1942, *Words and Deeds*, Pelican Books, London.

**ARCHIVES**

SHD, service historique de la Défense, secrétariat général du ministère de la Défense, série 6 N, archive n° 256.

SHD, service historique de la Défense, secrétariat général du ministère de la Défense, série 6 N, archive n° 294.

SHD, service historique de la Défense, secrétariat général du ministère de la Défense, série 6 N, archive n° 346.

SHD, service historique de la Défense, État-Major de l'Armée et attachés militaires, série 7 N, archive n° 346.

SHD, service historique de la Défense, État-Major de l'Armée et attachés militaires, série 7 N, archive n° 1001.

SHD, service historique de la Défense, État-Major de l'Armée et attachés militaires, série 7 N, archive n° 1149.

SHD, service historique de la Défense, État-Major de l'Armée et attachés militaires, série 7 N, archive n° 2062.

273

SHD, service historique de la Défense, État-Major de l'Armée et attachés militaires, série 7 N, archive n° 2169.

SHD, service historique de la Défense, État-Major de l'Armée et attachés militaires, série 7 N, archive n° 2187.

SHD, service historique de la Défense, État-Major de l'Armée et attachés militaires, série 7 N, archive n° 2191.

SHD, service historique de la Défense, archives du GQG, série 16 N, archive n° 1450.

SHD, service historique de la Défense, archives du GQG, série 16 N, archive n° 2944.

SHD, service historique de la Défense, divisions et brigades, série 24 N, archive n° 3119.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée d'Orient, série 20 N, archive n° 65.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée d'Orient, série 20 N, archive n° 78.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée d'Orient, série 20 N, archive n° 83.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée d'Orient, série 20 N, archive n° 84.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée d'Orient, série 20 N, archive n° 85.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée d'Orient, série 20 N, archive n° 86.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée d'Orient, série 20 N, archive n° 88.

274

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée d'Orient, série 20 N, archive n° 91.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée d'Orient, série 20 N, archive n° 105-106.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée française d'Orient, série 20 N, archive n° 474.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée française d'Orient, série 20 N, archive n° 536.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée française d'Orient, série 20 N, archive n° 541-550.

- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée française d'Orient, série 20 N, archive n° 636-637.
- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée française d'Orient, série 20 N, archive n° 656.
- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée française d'Orient, série 20 N, archive n° 657.
- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée française d'Orient, série 20 N, archive n° 658.
- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée française d'Orient, série 20 N, archive n° 660-661.
- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée française d'Orient, série 20 N, archive n° 664-667.
- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée française d'Orient, série 20 N, archive n° 675.
- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, Armée française d'Orient, série 20 N, archive n° 676.
- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, autres cartons consultés, série 20 N, archive n° 795.
- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, autres cartons consultés, série 20 N, archive n° 807.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, autres cartons consultés, série 20 N, archive n° 906.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, autres cartons consultés, série 20 N, archive n° 914.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, autres cartons consultés, série 20 N, archive n° 967.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, autres cartons consultés, série 20 N, archive n° 969.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, autres cartons consultés, série 20 N, archive n° 1450.

276 SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, commandement des Armées alliées en Orient, série 20 N, archive n° 135.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, commandement des Armées alliées en Orient, série 20 N, archive n° 151-158.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, commandement des Armées alliées en Orient, série 20 N, archive n° 195.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, commandement des Armées alliées en Orient, série 20 N, archive n° 270-271.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, commandement des Armées alliées en Orient, série 20 N, archive n° 279-281.



- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, commandement des Armées alliées en Orient, série 20 N, archive n° 311-314.
- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, commandement des Armées alliées en Orient, série 20 N, archive n° 361.
- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, corps expéditionnaire d'Orient et Corps expéditionnaire des Dardanelles, série 20 N, archive n° 9.
- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, corps expéditionnaire d'Orient et Corps expéditionnaire des Dardanelles, série 20 N, archive n° 10.
- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, corps expéditionnaire d'Orient et Corps expéditionnaire des Dardanelles, série 20 N, archive n° 11.
- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, corps expéditionnaire d'Orient et Corps expéditionnaire des Dardanelles, série 20 N, archive n° 14.
- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, corps expéditionnaire d'Orient et Corps expéditionnaire des Dardanelles, série 20 N, archive n° 15.
- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, corps expéditionnaire d'Orient et Corps expéditionnaire des Dardanelles, série 20 N, archive n° 16.
- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, corps expéditionnaire d'Orient et Corps expéditionnaire des Dardanelles, série 20 N, archive n° 17.
- SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, corps expéditionnaire d'Orient et Corps expéditionnaire des Dardanelles, série 20 N, archive n° 18.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, corps expéditionnaire d'Orient et Corps expéditionnaire des Dardanelles, série 20 N, archive n° 27-28.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, corps expéditionnaire d'Orient et Corps expéditionnaire des Dardanelles, série 20 N, archive n° 33-34.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, corps expéditionnaire d'Orient et Corps expéditionnaire des Dardanelles, série 20 N, archive n° 36.

SHD, service historique de la Défense, Armée d'Orient – campagnes des Dardanelles et de Macédoine, corps expéditionnaire d'Orient et Corps expéditionnaire des Dardanelles, série 20 N, archive n° 43.

SHD, service historique de la Défense, régiments, série 25 N, archive n° 520.

SHD, service historique de la Défense, régiments, série 25 N, archive n° 528.

278 SHD, service historique de la Défense, régiments, série 25 N, archive n° 537.

SHD, service historique de la Défense, régiments, série 25 N, archive n° 538.

SHD, service historique de la Défense, régiments, série 25 N, archive n° 545.

SHD, service historique de la Défense, régiments, série 25 N, archive n° 548.

SHD, service historique de la Défense, journaux de marches et opérations des divisions, série 26 N, archive n° 447 (156° DI).

SHD, service historique de la Défense, journaux de marches et opérations des divisions, série 26 N, archive n° 448 (156° DI).

SHD, service historique de la Défense, journaux de marches et opérations des divisions, série 26 N, archive n° 478 (17° DC).

SHD, service historique de la Défense, journaux de marches et opérations des divisions, série 26 N, archive n° 856 (17° DC).

SHD, service historique de la Défense, journaux de marches et opérations des divisions, série 26 N, archive n° 867 (17<sup>e</sup> DC).

## ÉTUDES

ANASTASSIADOU-DUMONT Mérope, 1997, *Salonique, 1830-1912 : une ville ottomane à l'âge des Réformes*, Brill (coll. The Ottoman Empire and its heritage), Leiden ; New York, 465 p.

ASHMEAD-BARTLETT Ellis, 1929, *La vérité sur les Dardanelles*, trad. THOMAZI Auguste, Payot, Paris, 359 p.

ASSOULINE Pierre, 1989, *Albert Londres : vie et mort d'un grand reporter, 1884-1932*, Balland, Paris, 504 p.

BUSSIÈRE François, 1918, « Paludisme et drainage. Travaux exécutés dans la région d'Eksissu, Macédoine occidentale » in *Bulletin Société Pathologies Exotiques*, n° 11, p. 517-530.

CHARPENTIER André & TURBERGUE Jean-Pierre, 2007, *Feuilles bleu horizon : le livre d'or des journaux du front : 1914-1918*, nouvelle édition entièrement restaurée, Éd. Italiques, Triel-sur-Seine, 397 p.

CHRISTIAN-FROGÉ René, 1922, *La Grande guerre vécue, racontée, illustrée par les combattants*, Aristide Quillet, Paris, 359 p.

DARQUES Régis, 2000, *Salonique au xx<sup>e</sup> siècle : de la cité ottomane à la métropole grecque*, CNRS éditions (coll. Espaces & milieux), Paris, 390 p.

DELOSTE Camille, 1968a, *Histoire postale et militaire de l'Armée d'Orient, 1915-1920*, éditeur inconnu.

DELOSTE Camille, 1968b, *L'Armée d'Orient, étude catalogue des marques postales et oblitérations sur timbres postes ; postes militaires française, alliées et ennemies*, éditeur inconnu.

DIEHL Charles, 1918, *Constantinople et la question des détroits*, SHD, série 6 N, archive n° 294, 37 p.

DIEHL Charles, 1920, *Salonique*, Laurens, Paris, 64 p.

DIELH Charles, LE TOURNEAU Marcel & SALADIN Henri, 1919, « Salonique et la civilisation byzantine. Les monuments chrétiens de Salonique » in *Le Journal des savants*, p. 295-311.

DORYS Georges, 1902, *La Femme turque*, Plon, Paris, 299 p.

*Écho de Paris*, 17 août 1917.

FACON Patrick, 1977, *Soldats français de l'armée d'Orient, 1915-1919 : recherches sur le moral et approche des mentalités*, Thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Université Paris Nanterre, France, 711 p.

FERREIRA Sylvain, 2015, *L'expédition française aux Dardanelles : avril-décembre 1915*, Lemme éditions, Chamalières.

FORTON Louis, 1913, *Y a du monde au balkans*, récit publié en feuilleton dans l'hebdomadaire *L'Épatant* à partir du 12 juin 1913.

FORTON Louis, 1915, *Les Pieds nickelés aux Dardanelles*, récit publié en feuilleton dans l'hebdomadaire *L'Épatant* du 7 octobre au 31 décembre 1915.

280

GHEUSI Pierre-Barthélémy, 1939, *Cinquante ans de Paris*, Plon, Paris.

GOUTOS Michel, 1981, *Grèce*, Dessain et Tolra, Paris, 239 p.

HAMILTON Ian, 1920, *Gallipoli diary*, Arnold, London.

LARCAN Alain & FERRANDIS Jean-Jacques, 2008, *Le service de santé aux armées pendant la Première Guerre mondiale*, Éditions LBM, Paris, 596 p.

LAVEDAN Pierre, 1933, « L'oeuvre d'Ernest Hébrard en Grèce, 1) Salonique » in *Revue Urbanisme*, p. 148-163.

LE NAOUR Jean-Yves (dir.), 2016, *Front d'Orient : 1914-1919, les soldats oubliés*. Actes du colloque européen « Le front d'Orient, 14-19, les soldats oubliés », tenu les 12 et 13 décembre 2014 à l'auditorium du Musée d'histoire de Marseille..., Éditions Gaussen, Marseille, 205 p.

- LEMONIDOU Elli, 2013, « La Grèce à la Une pendant la Grande Guerre » in *Cahiers balkaniques*, n° 41, p. 179-198, DOI : 10.4000/ceb.3969.
- LEYMONNERIE Jean, 2003, *Journal d'un poilu sur le front d'orient*, Pygmalion, Paris, 361 p.
- MALAQUIN Paul, 1919, *Sciences historiques : l'œuvre civilisatrice de l'armée française en Macédoine*, Bulletin de la société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, Auxerre.
- MIGLIANI R., MEYNARD J.-B., MILLELIRI J.-M., VERRET C. & RAPP C., 2014, « Histoire de la lutte contre le paludisme dans l'armée française : de l'Algérie à l'Armée d'Orient pendant la Première Guerre mondiale » in *Médecine et Santé Tropicales*, n° 4, vol. 24, p. 349-361, DOI : 10.1684/mst.2014.0411.
- MOOREHEAD Alan, 1958, *Dardanelles*, trad. JOUAN René, Presses de la Cité, Paris, France, 315 p.
- MOURELOS Yannis G. (dir.), 1992, *La France et la Grèce dans la Grande Guerre : actes du colloque tenu en novembre 1989 à Thessalonique*, Université de Thessalonique, Thessalonique, Grèce.
- NEHAMA Joseph alias RISAL Paul, 1914, *La Ville convoitée : Salonique*, Perrin, Paris, 368 p.
- OLIER François & QUÉNEC'H DU Jean-Luc, 2016, *Hôpitaux militaires dans la Guerre 1914-1918, tome 5, Front du nord-est et armée d'Orient*, Ysec, Louviers, 304 p.
- PITSOS Nicolas, 2014, *Marianne face aux Balkans en feu : perceptions des guerres balkaniques de 1912-1913 dans l'espace médiatique français*, Thèse de doctorat, Institut national des langues et civilisations orientales, Paris, France.
- RAVELO DE TOVAR Emmanuel, 1972, *La vie d'une Division française dans les Balkans, 1916-1919 : la 17<sup>e</sup> D.I.C.*, Paris I Panthéon-Sorbonne, mémoire de maîtrise.

RENÉ-HUBERT Matthieu, 2010, « Des hellénistes en guerre. Le parcours atypique des membres de l'École française d'Athènes durant la Première Guerre mondiale » in *Revue historique des armées*, n° 261, p. 88-105.

REVOL Joseph-Fortuné, 1931, *La victoire de Macédoine : contribution à l'étude de la guerre en montagne*, Charles-Lavauzelle, Paris, 134 p.

RIGOUX Pierre, 2013, *Les Dardanelles, 1915 : une stratégie en échec*, Economica, Paris, 175 p.

RINIERI Ilario, 1<sup>er</sup> juillet 1922, « Le débarquement de vive force dans la presque île de Gallipoli, avril et août 1915 » in *Revue d'Infanterie*, n° 358, p. 291-308 et p. 439-457.

RINIERI Ilario, 1<sup>er</sup> juillet 1924, « Une division française à la bataille de Dobropojle (15 septembre 1918) » in *Revue d'Infanterie*, n° 382, p. 701-716 et p. 874-895.

282  
—  
SCHIAVON Max, 2016, *Le front d'Orient : du désastre des Dardanelles à la victoire finale, 1915-1918*, Éditions Tallandier (coll. Texto), Paris, 400 p.

THOMAS E., 1918, *L'œuvre civilisatrice de l'armée française en Macédoine*, Étude publiée par *L'Indépendant*.

VALANDE René, 1938, *Soldats d'Orient, vous avez fait une Europe nouvelle*, Peyronnet et Cie, Paris

# TABLE DES ILLUSTRATIONS

---

## INTRODUCTION

**Figure 1 :** *le cahier du soldat Alexandre Auriel* (© APA = Archives personnelles de l'auteur)....12

## PARTIR EN ORIENT

**Figure 1 :** *les Balkans dans la guerre* (© Colonel F. Feyler, 1920, *La campagne de Macédoine 1916-1917*, Genève, Éditions d'art, Boissonnas).....21

**Figures 2 et 3 :** *les « Orientales », telles que les soldats les rêvent, telles que les représentent les cartes postales, à partir d'une photo de studio à Marseille ou d'un tableau des terrasses de la kasbah d'Alger* (© CP = Carte postale, APA).....25

**Figure 4 :** *chasser le Turc... malgré tout, aidé par la flotte anglo-française* (© CP, APA).....26

**Figure 5 :** *Marseille, la Joliette. L'approvisionnement pour des dizaines de milliers d'hommes s'entasse sur les quais avant l'embarquement* (© CP, APA).....27

## LES DARDANELLES À TRAVERS LA PERCEPTION DES ACTEURS

**Figure 1 :** *la pointe du cap Hellès* (© Rcbutcher, Wikipédia commons basée sur "Gallipoli Diary", Volume I, General Sir Ian Hamilton, George H Doran Company).....37

**Figure 2:** *la prise des Dardanelles* (© CP, APA).....41

**Figure 3 :** *le Bouvet dans la presse d'information* (© Les Annales, n° 1674, 25 juillet 1915, p. 116).....44

**Figure 4 :** *le Bouvet vu par le journal critique Fantasio. Le rêve de Grecques antiques présentes aux Dardanelles pour remercier les marins du Bouvet morts pour elles...* (© 1915, p. 117, APA).....45

**Figure 5 :** *le soldat Alexandre Auriel et un ami à Sedd-ul-Bahr, au fond à gauche le château d'Europe, en arrière-plan, les tentes et les navires militaires* (© Photo, APA).....55

**Figure 6 :** *au bord du détroit des Dardanelles* (© Les Annales, 19 septembre 1915, APA).....71



## LA GUERRE EN MACÉDOINE

- Figure 1 :** *la campagne de Macédoine* (© Colonel F. Feyler, 1920, *La campagne de Macédoine 1916-1917*, Genève, Éditions d'art, Boissonnas).....73
- Figure 2 :** *Salonique, les fronts, les reliefs de l'arrière-pays macédonien* (© CP, APA).....74
- Figure 3 :** *le camp retranché de Salonique* (© Colonel F. Feyler, 1920, *La campagne de Macédoine 1916-1917*, Genève, Éditions d'art, Boissonnas).....83
- Figure 4 :** *chaque passage de pont est un moment difficile : le pont du Sarantaporos à la frontière gréco-albanaise* (© L'illustration, 3 février 1917, n° 3857, p. 103, APA).....90

## SURVIVRE EN MACÉDOINE

- Figure 1 :** *la vallée du Vardar en décembre 1915. En Macédoine comme en Thrace, la voie de chemin de fer, construite sur un talus, est souvent employée par ceux qui marchent pendant l'hiver* (© L'illustration, 25 décembre 1915, n° 3799, p. 703, APA).....101
- Figure 2 :** *sous la neige* (© L'illustration, 25 décembre 1915, n° 3799, p. 705, APA).....103
- Figure 3 :** *le moustique destructeur* (© Les Annales, 25 juillet 1915, n° 1674, VI, APA).....115
- Figure 4 :** *l'armée et la quinine. Cartes postales éditées en 1917 par le sous-secrétariat d'État du service de santé militaire, mission antipaludique de l'armée d'Orient* (© collection Jean-Marie Milleliri).....118
- Figure 5 :** *carte postale éditée en 1917 par le sous-secrétariat d'État du service de santé militaire, mission antipaludique de l'armée d'Orient* (© collection Jean-Marie Milleliri ; dessin de Benjamin Rabier).....119

## SALONIQUE, LE « POU MON » DE L'ARMÉE DE MACÉDOINE

- Figure 1 :** *golfe de Salonique* (© CP, APA).....136
- Figure 2 :** *rue Venizélos. Sur le balcon, à gauche, une banderole célèbre le roi de Grèce couronné de lauriers (en raison des guerres balkaniques) la ville « européenne », à 5 ou 6 km au plus des bidonvilles des réfugiés...* (© CP, APA).....140
- Figure 3 :** *le quai Constantin à Salonique* (© CP, APA).....142
- Figure 4 :** *vue de Salonique* (© CP, APA).....150
- Figure 5 :** *le camp de Zeitenlik. La photo du bas montre un campement de « privilégiés » (l'escorte du général) près du port, proche de la gare des Orientaux, à l'arrivée des soldats* (© La guerre documentée, n° 26, APA).....152
- Figure 6 :** *Zeitenlik. Une vision rassurante pour les lecteurs d'un camp propre et confortable où les aviateurs sont les mieux lotis* (© La guerre documentée, n° 26, APA).....152
- Figure 7 :** *le camp de réfugiés de Zeitenlik, le « village blindé » ou bidonville...* (© CP, APA).....155
- Figure 8 :** *les réfugiés du quartier du Vardar, sur le chemin de Zeitenlik* (© CP, APA).....155

<b>Figure 9</b> : <i>Salonique la cosmopolite</i> (© APA).....	159
<b>Figure 10</b> : <i>l'incendie</i> (© CP, APA).....	172
<b>Figure 11</b> : <i>l'incendie de Salonique : le soldat utilise une carte postale pour indiquer l'extension de l'incendie</i> (© CP, APA).....	172
<b>Figure 12</b> : <i>la rue franque après l'incendie</i> (© Wikimedia commons, Gérard Garitan).....	173
<b>Figure 13</b> : <i>les fouilles dans les décombres après l'incendie</i> (© CP, APA).....	174
<b>Figure 14</b> : <i>l'exode : on charge ce qui a échappé aux flammes</i> (© CP, APA).....	175

### POURQUOI SOMMES-NOUS ICI ? QUE FAISONS-NOUS ICI ?

<b>Figure 1</b> : <i>Les Pieds nickelés suivent de près l'actualité. À partir de janvier 1915, en raison des difficultés, le tirage se fait en noir et blanc</i> (© Les Pieds nickelés aux Dardanelles, 25 novembre 1915, dans L'Épatant, n° 384).....	183
<b>Figure 2</b> : <i>soldats et populations à Ostrovo, au-dessus du lac</i> (© Photo, APA).....	199
<b>Figure 3</b> : <i>Constantin XII, l'Allemand... double jeu, double casquette</i> (© Fantasio, 1915, p. 565, APA).....	202
<b>Figure 4</b> : <i>expression du sentiment de supériorité : les rapides d'Orient</i> (© CP, APA).....	206

### UNE CRISE MORALE PROFONDE. LE RÊVE ORIENTAL SURVIT

285

<b>Figure 1</b> : <i>l'heureux soldat français attendu à Constantinople...</i> (© Fantasio, 1915, p. 189, APA).....	234
<b>Figure 2</b> : <i>Salonique : la ville haute, telle que l'aiment les soldats romantiques</i> (© CP, APA).....	249
<b>Figure 3</b> : <i>ou... comment reconvertir l'Alhambra de Grenade</i> (© CP, APA).....	251
<b>Figure 4</b> : <i>Cordoue à Monastir</i> (© CP, APA).....	251
<b>Figure 5</b> : <i>et un étrange palais serbe...</i> (© CP, APA).....	252
<b>Figures 6 et 7</b> : <i>d'étranges jeunes Grecques hantent les rues de Salonique... et des mendiants tout droit venus d'Afrique</i> (© CP, APA).....	253
<b>Figures 8 et 9</b> : <i>les femmes grecques « de l'intérieur » sont tout aussi étranges...</i> (CP, APA).....	254



# INDEX

## GUERRE ET SES CONDITIONS

Armement(s) : 75  
Bateau/navires :  
    *Bouvet* : 43-47, 266, 283  
    *Bretagne* : 66, 188  
    *Majestic* : 43  
    *Provence* : 29  
    *River Clyde* : 39, 58  
    *Saphir* : 213-214  
    *Suffren* : 39  
Bois : 51, 57, 59, 61, 79, 99-100, 121, 131, 144, 146, 156, 182, 188, 225  
Carte(s) : 11-12, 14, 17, 25-26, 36-37, 63, 106-107, 118-119, 128, 157, 162, 172, 183, 192-193, 205, 219, 230-231, 250, 253, 255, 260, 264, 266, 283-285  
Chaleur : 16-17, 62, 100, 102, 105, 109, 111, 114, 124, 165, 207, 211, 231  
Climat : 7, 27, 30, 61, 63, 95, 97, 101-102, 119-120, 181, 211  
Effectif(s) : 10, 22, 35, 38, 54, 75-76, 84, 88, 113, 211, 235, 257  
Froid : 61, 65, 76, 82, 88-89, 95, 104-105, 114, 121-122, 200  
Gel : 76, 119, 122  
Mines/torpilles : 28, 38-39, 42-43, 47, 82, 99, 123, 131, 198, 240, 258  
Munition(s) : 7, 28, 37, 52, 55, 58-59, 84, 88, 91, 121, 126, 135, 153  
Naufrage : 17, 34, 43, 213, 248  
Sous-marin(s) : 28, 42-43, 239-240, 248, 271  
Tranchée(s)/tunnel(s)/barbelé(s)/boyaux : 13, 16, 24, 38-40, 43, 49-51, 54-57, 61, 63, 67-68, 70, 78, 82, 84-86, 88, 91, 95, 98, 102, 106, 116, 119-120,

124, 136, 149, 153, 171, 176, 210, 221, 223, 233, 239, 242, 247, 256, 261

### Transports :

*Araba(s)* : 79, 128, 151  
*Cacolet* : 107-108  
*Chemin(s)* : 21, 37, 39, 79, 84-85, 91, 107-109, 120, 124, 135, 149, 155, 231, 233, 260, 285  
*Chemin de fer* : 10, 56, 78, 87, 97, 101, 107, 110, 128, 135, 157, 205, 255, 284  
*Cheval/chevaux* : 29-30, 37, 39, 53, 58, 77, 79, 85, 89-91, 101, 104, 120-121, 153, 157, 182, 194, 215  
*Marche(s)* : 22, 49, 79-81, 93, 98, 147, 194, 215, 244, 278-279  
*Mulet(s)* : 79, 85, 89, 99-100, 107-109, 120-121, 194, 212  
*Route(s)* : 10, 27, 32, 36, 52, 56, 78, 79-80, 84, 89, 101, 107, 109, 113, 120, 126, 127-128, 133, 135, 151, 158, 246, 258, 261-262, 265, 269  
*Train(s)* : 27, 78, 88, 110-112, 158, 189, 237

## JOURNAUX/REVUES

### EN FRANCE

*Les Annales* : 44, 46, 70-71, 83, 115, 266, 283-284  
*Fantasio* : 45, 202, 234, 283, 285  
*J'ai vu* : 215  
*La Guerre Sociale* : 233  
*Le Matin* : 22, 236, 242  
*Le Petit Journal* : 23, 67, 267  
*L'Illustration* : 101, 103, 174, 266, 284  
*L'Opinion* : 223  
*La Revue de Paris* : 10, 269-270  
*Revue d'Infanterie* : 10, 282

## SUR LE FRONT OU À SALONIQUE

*Bavons dans l'paprika* : 17, 22, 120, 196, 229, 233-234, 270  
*D'un Piton à l'autre* : 16, 221, 223, 233, 237, 239, 271  
*La Bourguignotte* : 153, 246  
*Le Bavardar de l'Armée d'Orient* : 17, 102, 171, 176-177, 242, 270  
*Le Camp volant, satirique, j'menfoutiste, organe de l'Armée d'Orient* : 16  
*L'Écho de France* : 164, 171, 223, 266  
*Le Clairon, journal français de Salonique* : 17, 204, 271  
*Le Soleil d'Or... riant* : 17, 116, 242  
*L'Indépendant* : 128, 223, 282

## LIEUX CITÉS :

### CAMPAGNE DES DARDANELLES

Gallipoli : 16-18, 34-35, 37, 40, 68, 73, 86, 95-96, 104, 106, 179, 196, 234, 236, 240, 247, 250, 258, 260, 263, 265, 272, 280, 282-283  
Hellès : 37, 39, 57, 283  
Kérévès Dere : 38-39  
Lemnos : 27, 31-32, 58-59, 157, 200, 222, 232, 267  
Marmara : 10, 36  
Morro : 54-56, 65, 68  
Moudros : 20, 31-32, 43, 52, 58, 65-66, 157, 196, 198, 240, 243, 261, 271  
Sedd-ul-Bahr : 52, 54-57, 238-239, 283  
Ténédos : 48, 59-60, 67-69, 189

### CAMPAGNE DE MACÉDOINE

Argyrokastro : 200  
Brod : 98, 128, 193  
Cerna : 10, 76, 85-87, 93, 97-100, 102,

120, 128, 181, 193, 230, 268

Cernitz : 89  
Chalcidique : 83, 131, 230  
Corfou : 84, 91-92, 255  
Demir Kapou/Demir Kapiya : 91, 97-98  
Doïran : 127, 184, 241  
Durazzo/Durrës : 91  
Eskisu/Eskisu : 111, 128, 199  
Florina : 77, 80, 92, 101, 104, 106-107, 111, 124, 129-130, 196, 208  
Gevgueli : 91, 111, 191, 223  
Goriza/Korista/Korça : 80, 108, 131, 196  
Gumendje/Goumenissa : 108, 110-111, 217, 260  
Karasouli/Polykastro : 77-78, 111  
Kavala : 74-75, 162  
Kozani : 79, 110, 128, 130, 245  
Krivolak : 87  
Monastir/Bitola : 11, 72, 76, 78-79, 85, 92-93, 100-101, 120, 122, 128-130, 192, 208, 211, 223, 230, 238, 245, 250-251, 255, 260, 268, 285  
Nis : 73  
Ostrov/Arnissa : 78, 86, 92, 198-199, 255, 285  
Pélagonie : 77  
Pisoderi/Pisodéri : 98, 101, 211  
Prespa : 80, 128, 230  
Salonique : 7, 9-11, 13-14, 16-18, 22, 24, 27, 33, 38, 40, 60, 65, 72-75, 77-81, 83-84, 92, 95, 97-99, 101-102, 104, 107, 110-114, 116-117, 124-129, 131, 133, 135-136, 138-139, 142, 144, 148, 153, 159-161, 163-165, 168-172, 176-179, 184-185, 190, 192-193, 198, 200-201, 203, 205-206, 208, 210, 212, 219, 221-223, 225-226, 228-229, 232-233, 235-241, 245, 248-250, 253, 255, 257, 259, 261-266, 268-269, 271-272, 279-281, 284-285

- Beuglant(s) : 166, 168  
 Brasserie(s) : 142  
 Café(s) : 59, 68, 110, 133, 137, 140-142, 149, 156, 165-168, 171, 177, 201, 255  
 Camp de réfugiés : 155, 285  
 Camp retranché/birdcage : 16, 72-73, 77, 81-84, 102, 104, 125, 127, 131, 284  
 Cinéma(s)/Pallas/Olympia : 46, 133, 141, 158, 160, 166, 170, 223, 238, 250  
 Église(s) : 14, 144, 157, 176, 255  
 Faubourg du Vardar : 149  
 Gare des Orientaux : 152, 156, 163-164, 284  
 Hôpital/hôpitaux : 34, 52, 64-65, 77, 91, 95, 110, 112, 114, 129, 133, 146, 152, 157, 164-165, 281  
 Hôtel(s) : 133, 139, 146, 170, 176, 201, 206  
 Incendie : 133, 153, 170, 191, 255  
 Kalamaria : 150, 157, 165, 178, 284  
 Mosquées : 147, 176, 247  
 Place de la Liberté : 145  
 Port : 27, 32, 37, 59, 64, 77, 133-135, 137-141, 144, 149, 152, 156-157, 171, 175, 205, 226, 284  
 Prostitution : 133-134, 168, 170, 197  
 Quai(s) : 26, 28, 137-142, 144, 149, 171, 174, 200, 226, 248, 283-284  
 Rue Egnatia : 140, 143, 149, 160, 171  
 Rue franque : 173, 285  
 Rue Venizélos : 139-140, 144, 171, 284  
 Splendid Palace : 141  
 Tour blanche : 138-139, 141-143, 150, 160, 165-166, 168, 171-172, 176, 263  
 Ville haute : 137, 177, 248-249, 255, 285  
 Zeitenlik : 7-8, 11, 79, 97, 99, 102, 112, 116, 126, 129, 133-134, 148-149, 151-155, 157, 165, 179-180, 189, 200, 208, 211, 219-220, 224-225, 227, 230, 245, 255, 268, 284-285
- Serrès : 80, 151, 162, 176  
 Skra di Legen : 107, 111, 212  
 Snégovo : 122, 124  
 Sorovic/Amyndeon : 197  
 Struma : 74, 76, 113  
 Topcin/Yéfirra : 104, 125  
 Üskub/Skopje : 93, 97, 238  
 Valona/Vlora : 91  
 Vardar : 74, 77-78, 81, 86-88, 97-98, 101-103, 113, 125, 130, 133-134, 143, 149, 155, 168-171, 186, 191, 224, 236, 238, 242, 245, 267, 270, 284-285  
 Véria : 77, 110, 128, 130  
 Vodena/Édessa : 129, 184, 193, 208, 245  
 Yenidje/Yannitsa : 128, 245
- AUTRES LIEUX**
- Alexandrie : 27, 30, 35, 250  
 Alger : 30  
 Bizerte : 27, 58, 91-92  
 Grèce : 5, 7, 9, 15, 32, 46, 74-75, 80, 126, 131, 140, 159, 168, 179, 184-185, 190, 200-201, 204-206, 212, 235, 238, 245-246, 264, 280-281, 284  
 Athènes : 75-76, 80, 185, 206, 264, 271  
 Cyclades : 31  
 Itéa : 227, 255  
 Loutraki : 206  
 Malte : 27, 30  
 Marseille : 17, 20, 25-27, 58, 66, 116, 169, 225, 227, 230, 233, 253, 265, 280, 283  
 Mer Noire : 10, 36  
 Otrante : 27  
 Puget-sur-Argens : 27, 227

## **MALADIE ET MORT**

Blessé(s) : 7, 10, 22, 36-38, 40, 48, 57, 64-66, 77-78, 89-91, 95, 106-112, 121, 157, 164-165, 214-215, 217, 236, 268

Cadavre(s) : 49-51, 61, 66, 70, 99, 104, 237

Choléra : 63, 92, 113, 153

Cimetière(s) : 11, 49, 51-52, 55, 63, 110, 148-149, 151, 157, 174-175, 177, 193, 225, 238-239, 248, 255, 258, 268

Combat(s) : 7, 10, 17-18, 24, 33-39, 41, 51, 61, 75, 85-89, 94, 117, 122, 126, 144, 157, 209-210, 217, 219, 237, 256-257, 259, 263

Épidémie(s) : 63, 76, 94, 153, 228

Maladie(s) : 7, 10, 12, 63, 65-66, 81, 104, 112-113, 116, 156, 168-169, 189, 209, 219, 224-225, 227, 238, 244, 256-258, 260

Malaria : 8, 72, 96, 113, 189

Mort(s) : 7, 10, 15-16, 20, 34, 39, 42-43, 45-53, 62-63, 66, 86, 89, 92, 98, 104, 113, 120-121, 127, 149, 154-155, 157, 189, 193, 196, 209, 214-215, 222, 225-227, 236, 239, 244, 256, 259-260, 262, 266, 279, 283

Moustique(s) : 115, 240, 284

Paludisme : 7, 14, 25, 72, 76, 79-81, 95, 102, 108, 110-114, 116, 124, 129, 165, 224, 236, 239, 260, 269, 279, 281

Poux : 62-63, 66, 122

Quinine : 116-118, 284

## **MILITAIRES ET JOURNALISTES PRÉSENTS DANS L'EXPÉDITION**

Aghion (Max) : 261

Algrain (M.) : 30, 212

Altam (C.) : 261

Amade d' (Albert) : 51

Ancel (Jacques) : 13, 15, 76, 79, 116, 126, 128-131, 185-186, 189, 200, 258, 261

Antelme (Jeanne) : 42, 65-66, 261

Arène (Julien) : 31, 87-88, 99, 132, 137, 141, 153, 155, 160, 162, 164, 190, 195, 209, 223, 236, 246, 261

Ashmead-Bartlett (Ellis) : 13, 43, 279

Auriel (Alexandre) : 12, 55-56, 59-60, 62, 236, 261, 283

Avezou (Charles) : 14

Bailloud (Maurice) : 56-57, 69

Barou (Lucien) : 261

Bastide (Auguste) : 122, 210-211, 225, 261

Bayet (Charles) : 14

Beau (Pierre) : 58, 138, 262

Bergasse Du Petit-Thouars (Louis) : 31

Bernadotte de (Louis-Henry) : 87, 124, 136, 200, 240

Bienaimé (L) : 188, 262

Blanchard (Marcel) : 262

Bonnefon (Charles) : 104, 164, 166, 262

Boudière (George) : 184, 193, 262

Bourrin (Claude) : 259, 262

Bousquet (Fernand)/Bousquet (Jacques) : 245, 262

Brochard (Marcel) : 80, 84, 107, 122, 125, 161, 186, 194, 206-207, 223, 262

Brulard (Jean-Marie) : 39

Burnet (Étienne) : 13, 76, 84, 99, 135, 137, 139, 142-144, 160, 169, 171-173, 177-178, 263

Cadoux (Louis) : 29, 57, 62, 68, 79-81, 85-86, 102, 105, 109, 112-114, 120, 122, 136, 143, 146-147, 153, 179-180, 191, 195, 212, 224, 241, 246, 263

Canudo (Ricciotto) : 50, 63, 65, 112, 195-196, 209, 214, 217, 241, 263

Carcopino (Jérôme) : 13, 52, 54, 106-107, 263

Cerisier (Albert) : 15-16, 29, 40-41, 48, 50, 53, 59-60, 62, 64-65, 68-69, 187, 209, 221-222, 236-237, 242, 247, 263



- Chalouet (M.) : 25, 188  
 Chamonard (Joseph) : 13  
 Chanlaine (Pierre) : 108, 128, 187, 230, 232, 263  
 Chanoine Bouard : 22, 211, 262  
 Charles-Roux (François) : 13, 29-30, 37, 39, 41, 54-55, 57, 63-64, 145-146, 263  
 Chollet (Émile) : 189, 228, 263  
 Constantin-Weyer (Maurice) : 107-108, 263  
 Cooper (A.R.) : 61, 263  
 Cordier (Louis) : 13, 25, 78, 102, 128, 203, 237, 259, 263-264  
 Cordonnier (Émilien Victor) : 93, 103, 130, 259, 264  
 Courby (Fernand) : 14  
 David (Robert) : 69, 91, 156, 259, 264  
 Deygas (Ferdinand-Joseph) : 64, 99, 102, 105, 114, 126, 130, 137, 139, 141, 147-148, 156, 166-167, 171, 189, 195, 209, 213, 222-224, 245, 247, 264  
 Dhorme (Édouard) : 13  
 Dielh (Charles) : 279  
 Docteur Peaudelou : 28-29, 267  
 Domergue (Gabriel) : 47, 209-211, 213, 264  
 Doudeauville de, (Armand François Jules Marie), Duc : 266  
 Drieu La Rochelle (Pierre) : 13, 24, 42-43, 69, 240, 264  
 Ducasse (André) : 76, 79, 100, 106, 121, 191, 194-196, 211, 227, 232, 264  
 Dunan (Marcel) : 13, 264  
 Du P... (Henri) : 163  
 Dyle (Juliette) : 264  
 Estinguoy (René) : 154, 157, 193, 228-230, 248, 264  
 Feuille (Henri) : 22, 43, 209, 265  
 Franchet D'Espèrey (Louis) : 76, 124, 183, 244, 259  
 Frappa (Jean-José) : 102, 114, 163, 169, 186, 235, 238-239, 265  
 Geoge (Henri) : 37, 226, 255, 262, 265, 283  
 Giguel (Louis-Gaston) : 31, 39, 50, 52-53, 65-68, 76, 110-111, 137, 165, 210, 228, 240, 265  
 Giraudoux (Jean) : 13, 53, 56, 181, 265  
 Gouin (Gustave) : 69-70, 125, 265  
 Gruvel (René) : 232, 234, 265  
 Guénard (Albert) : 28, 30-31, 84, 104, 108-109, 114, 123, 125, 143, 178, 265  
 Guillaumat (Adolphe) : 128, 131, 212  
 Guittou (Georges) : 213, 265  
 Hamilton (Ian Standish) : 37, 42, 280, 283  
 Hatzfeld (Jean) : 14  
 Hébrard (Ernest) : 14, 280  
 Henrys (Paul) : 93  
 Jardé (Auguste) : 14  
 J.L. Sergent : 31, 51, 53, 56, 63, 112-113, 116, 153, 269  
 Joyeux, Adjudant : 158, 255, 266  
 Julia (Édouard) : 91, 140, 159, 247, 266  
 Labouysse (René) : 31, 266  
 Lacoste de (Georges) : 13, 66-67, 85, 100-102, 104, 139, 154, 160-161, 169, 191-192  
 La Mazière (Pierre) : 165, 168, 173, 175, 188, 196, 271  
 Lamoureux (Lucien) : 13, 80, 100, 104, 111, 157, 170-171, 186, 200, 222, 266  
 Libermann (Henri) : 87, 90, 111, 141, 149, 161, 163, 192, 198, 215, 266  
 Londres (Albert) : 13, 22-23, 67, 189-190, 267, 279  
 Lovichi (Jean) : 17, 60-63, 228, 248, 267  
 Marcoux (A.) : 40, 49-50, 111-112, 165, 242, 267  
 Maridort (Pierre) : 13, 79, 98-100, 102, 113, 139, 141, 160, 193-196, 205-206, 267  
 Massis (Raoul) : 244  
 Mendel (Gustave) : 14  
 Meunier (Charles) : 186  
 Milan (René) : 190, 207, 271-272  
 Müllhemann (Albert) : 267

Nobis (Charles) : 267  
 Offner (Raymond) : 197, 248, 267  
 Pernot (Roger) : 100, 151, 158, 209,  
 224-225, 229, 247, 267  
 Perrigault (Jean) : 267  
 Petitjean (George) : 267  
 Picard (Charles) : 14  
 Pradel (Henri) : 116, 192, 268  
 Prat (Jean H.) : 268  
 Puget (Jean) : 268  
 Quesnoy (M.) : 268  
 Ramette (Alcide) : 109-110, 205, 268  
 Regnault (Jean) : 268  
 Reiss (Rodolphe Archibald) : 268  
 Renouf (M.) : 22  
 Rey (Léon) : 13-14, 201  
 Rieulle (Clotaire) : 149, 206-207, 268  
 Rohard (Henri) : 212, 223, 268  
 Roussel (Pol) : 12, 23, 29, 31, 126-127,  
 135, 137, 139, 142-145, 147-148,  
 150, 157, 160, 162-167, 201, 203-204,  
 222, 225-226, 235, 248, 255, 268  
 Roux (M.) : 50, 198, 205  
 Saison (Jean) : 82, 88, 127, 151, 184, 188,  
 190, 268  
 Samson (Jean-Victor) : 268  
 Santini-Allaman (M.) : 81, 269  
 Sarraill (Maurice-Paul) : 13, 24, 38, 73, 75,  
 93, 95, 102, 106, 114, 129, 138, 142,  
 145, 165, 208-209, 223-224, 227,  
 239, 244, 257-259, 264  
 Scheikevitch (Antoine) : 269  
 Schulhof (Ezio) : 14  
 Semnos (Henri) : 24, 32, 269  
 Sergent (Edmond et Étienne) : 112-113,  
 116, 269  
 Stocanne (Ernest) : 51, 58, 82, 87, 89, 99,  
 102, 105, 116, 136-138, 153, 198-200,  
 269  
 Thomson (Louis I.) : 269  
 Thurau-Dangin (François) : 14

Torau-Bayle (Xavier) : 65, 269  
 Tudesco (André) : 269  
 Vassal (Joseph) : 36, 153, 200, 269  
 Vedel (Émile) : 31, 272  
 Villebonne de (Henri-Amour) : 31, 88,  
 97, 141-142, 146, 191, 270  
 Vizern (Jean) : 27, 200, 270  
 Weil (Raymond) : 270

### **PERSONNALITÉS (HORS DE L'EXPÉDITION)**

Botrel (Théodore) : 125, 233  
 Churchill (Winston) : 9, 35  
 Constantin, roi de Grèce : 74, 76, 81,  
 126, 142, 168, 176-177, 185, 198,  
 200-202, 206, 233, 241, 284-285  
 Ferdinand de Bulgarie : 215  
 George V, roi d'Angleterre : 38  
 Hervé (Gustave) : 233-234  
 Jonnart (Charles) : 75, 201-202, 206, 235  
 Venizélos (Elefthérios) : 32, 73-75, 138-140,  
 144, 171, 184-185, 212, 233, 284

### **PEUPLES CITÉS**

Anglais/Britannique(s) : 36, 38, 40, 42, 48,  
 51, 56, 58, 60, 66-68, 74, 81, 105, 112,  
 139, 145, 166-167, 205, 208-209, 216,  
 222, 237, 257, 260  
 Australien(s) : 68, 181  
 Bulgare(s) : 9, 73-74, 76-77, 83-89, 92-93,  
 106, 110, 113, 119-121, 127, 159, 161,  
 168, 182, 184-186, 190, 198, 200,  
 212-217, 237, 257-258, 260, 266  
 Coloniaux : 10, 49, 56, 228  
 Deunmeh : 159  
 Français : 36-39, 42, 48, 51, 54, 67-68,  
 74, 81, 88, 91, 93, 97, 110, 112, 116,  
 130, 139, 145, 166-167, 169, 181,  
 183, 186-187, 190-191, 196, 199-200,

205, 211, 213-214, 216-217, 222, 235, 256-257, 259  
 Grec(s) : 7, 32, 46, 77, 91, 124, 130, 133, 143, 145, 147, 149, 151, 158-159, 161-163, 168, 176, 178-179, 183-184, 198, 200-205, 207, 212, 235, 256, 260  
 Hindou(s) : 56  
 Indochinois : 76  
 Juif(s) : 133, 143-144, 159, 162, 168, 173, 176, 205  
 Maghrébin(s) : 10  
 Monténégrin(s) : 169, 182  
 Russe(s) : 74, 92, 110, 139, 145, 166-167, 169, 211, 215  
 Sénégalais : 10, 36, 56, 61, 110, 154, 210  
 Serbe(s) : 38, 73-75, 81, 84, 87-88, 91-93, 99, 107, 110, 113, 123, 128, 144-145, 153, 157, 161, 168-169, 181-183, 185-186, 190-191, 205, 208, 212-213, 215-216, 233, 236, 238, 250, 252-253, 259-260, 264, 266, 285  
 Turc(s) : 9, 24, 26, 35, 38-40, 42-43, 46-47, 52-53, 63, 65-66, 69, 73, 100, 133, 136, 138, 143-144, 147, 153, 159, 163, 168, 177, 182-184, 186-191, 195, 198, 200, 208, 213-214, 216-217, 224, 232, 237, 247-248, 257-258, 265, 271, 283

## MORAL DES TROUPES

Amertume : 15, 69, 181, 198, 219, 240, 244, 246, 256  
 Complexe d'infériorité : 256  
 Déception : 18, 31, 46, 95, 104, 207, 245-246, 248, 256  
 Désenchantement/désillusion : 7, 69, 138, 209  
 Désinformation : 235, 255  
 Détresse : 91, 225-226  
 Discrédit : 15  
 Injustice : 220, 224-225, 259

Isolement/solitude : 18, 84, 87, 98, 208, 219  
 Malaise : 16, 200, 221, 235, 255-256  
 Sentiment de supériorité : 182, 192, 206-207, 256, 285  
 Suicide : 196, 227

## RÊVES

Antiquité/antique : 46, 55, 136-137, 207, 245  
 Constantinople : 7-9, 21, 23-26, 36, 48, 56, 107, 140, 168, 181, 183, 224, 234, 240, 245-247, 250, 255, 257-259, 264, 279, 285  
 Farniente : 126, 257  
 Farrère (Claude) : 70, 108, 245-246, 248  
 Hellade : 46-47  
 Homère : 31, 69  
*Iliade* : 61, 143  
 Loti (Pierre) : 23, 70, 162, 244-248, 258  
*Odyssee* : 61, 143  
 Opium : 257  
 Orient : 7, 9, 12, 14, 18, 20-25, 35, 70, 73, 75-76, 89, 95-96, 105, 107-108, 112, 122, 130, 149, 168, 178, 194, 207, 217, 224, 226, 232, 235, 237, 239, 241, 244, 246-247, 255, 258-259, 262-265, 267, 269-270, 276-277, 283  
*Pieds nickelés* : 24, 182-183, 280, 285  
 Troie : 13, 26, 107

## VIE QUOTIDIENNE

Approvisionnement(s) : 7, 58-59, 68, 88, 130  
 Conserve(s) : 30, 32, 59, 62, 68, 80-81, 110, 201, 230  
 Eau : 60, 111, 143, 247  
 Ration(s) : 39, 59, 106, 122, 129, 156  
 Tabac : 50, 60-61, 236

Vin : 30, 39, 59, 68, 102, 111, 121-122,  
129-130, 141, 170-171, 189, 193

Cantonnement(s) : 53-54, 56, 59, 81,  
101, 124, 128, 131, 156

Abri(s) : 53, 56-58, 61, 82, 88, 100,  
126, 149, 175, 236, 239

Baraque(s) : 57, 131, 165, 208

Humidité : 95

Tente(s) : 49, 51, 53, 55-57, 62, 64,  
68, 82, 98, 100, 102, 108-110, 114,  
122-123, 125, 131, 153-154, 156-157,  
165, 175, 196, 200, 205, 239, 241,  
283

Courrier(s) : 11, 17, 22, 51, 154, 228-231,  
241, 248, 267

Autocensure : 231

Carte(s) postale(s) : 11-12, 17, 25-26,  
63, 118-119, 162, 172, 192, 205, 219,  
230, 250, 255, 264, 266, 283-285

Censure : 17, 117, 185, 221, 250

Colis : 60, 229

Lettre(s) : 16-17, 25, 59-60, 62,  
66, 80, 93, 113, 163, 223, 228-232,  
241-242, 247, 267-268

Détente/distraction(s) : 7-8, 27, 30, 67,  
121, 126, 133, 167

Chant(s) : 124, 211, 213, 216

Cinéma(s) : 133, 141, 158, 160, 166,  
170, 223, 238, 250

Théâtre(s) : 24, 124, 136-137, 139,  
152, 166, 182, 185, 201, 207, 237

Hygiène : 63, 81, 128, 139

Permission(s) : 12, 22, 25, 67, 101, 125,  
178, 219-221, 224-225, 227, 232,  
235, 242-243

Tenue(s)/Vêtement(s) : 12, 17, 52,  
61-63, 67-68, 70, 73, 77, 81, 84, 88,  
105, 114, 126, 143-145, 162, 193,  
200-201, 214, 233, 241, 280-281

# TABLE DES MATIÈRES

---

<i>DÉDICACE</i> .....	5
<i>INTRODUCTION</i> .....	9
<i>PARTIR EN ORIENT</i> .....	21
<i>LES DARDANELLES À TRAVERS LA PERCEPTION DES ACTEURS</i> .....	35
<i>LA GUERRE EN MACÉDOINE</i> .....	73
<i>SURVIVRE EN MACÉDOINE</i> .....	97
<i>SALONIQUE, LE « POU MON » DE L'ARMÉE DE MACÉDOINE</i> .....	135
<i>« POURQUOI SOMMES-NOUS ICI ? QUE FAISONS-NOUS ICI ? »</i> .....	181
<i>UNE CRISE MORALE PROFONDE</i> .....	221
<i>CONCLUSION</i> .....	257
<i>BIBLIOGRAPHIE</i> .....	261
<i>TABLE DES ILLUSTRATIONS</i> .....	283
<i>INDEX</i> .....	287

Achevé d'imprimer en mars 2019 par



**isiPRINT**  
L'IMPRESSION DANS TOUTE SA DIMENSION

15 rue Francis de Pressensé

93210 La Plaine Saint-Denis

Numéro d'impression : 143633

*Imprimé en France*